This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

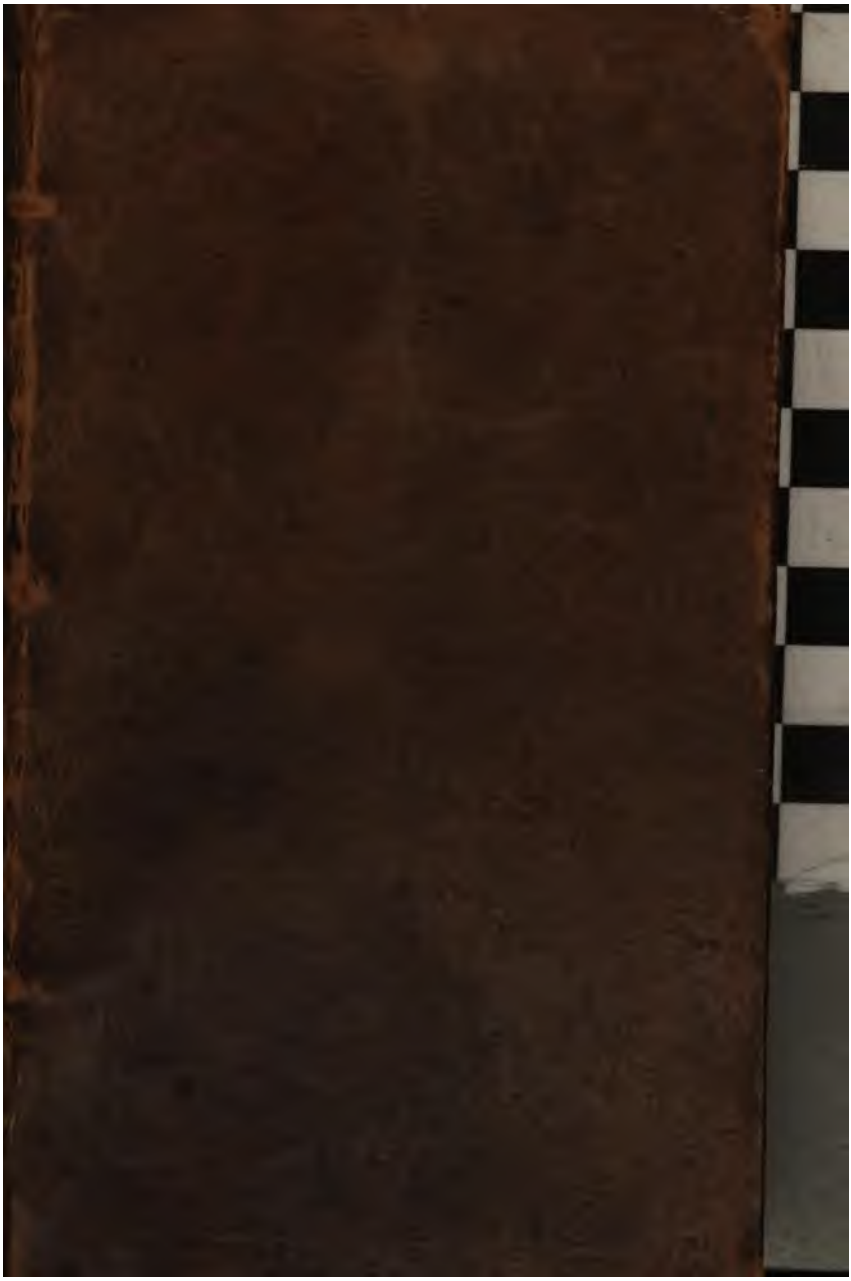
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



H. L. 6
Magd: Hall
R 1 — 4.

262225 f. 13

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ETUDIER LES BELLES-LETTRES,

Par rapport à l'eſprit & au cœur.

Par Mr. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Univerſité, Profeſſeur d'Eloquence au Collège Roial, & aſſocié à l'Académie Roiale des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

NOUVELLE EDITION,

Revue ſur la derniere Edition de Paris, & augmentée d'un Supplément.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXVI.

D.

BODLEIAN
19 OCT. 1931
LIBRARY

Avertiſſement de l'Auteur.

JE termine mon Ouvrage par ce quatrieme volume. On y trouvera d'abord deux grands morceaux de l'Hiſtoire Romaine, qui peuvent donner quelque idée des plus beaux tems de la République. Je parle enſuite de la Fable & des Antiquités, mais en très peu de mots. Le traité ſur la Philoſophie eſt auſſi très ſuccinct, eu égard à la matiere. J'expoſe, ſur chaque article, les raiſons que j'ai eues d'uſer de cette briéveté. La derniere partie de ce volume a plus d'étendue: elle regarde le gouvernement intérieur des Collèges & des Claſſes, & la maniere de conduire les jeunes gens.

J'avois eu deſſein & j'avois promis de dire quelque choſe des Auteurs où l'on doit puiſer la connoiſſance de l'Hiſtoire, de marquer l'ordre dans lequel on les doit lire, & de donner à cette occaſion un abrégé de l'Hiſtoire ancienne. Ce deſſein m'auroit mené fort loin; & on le trouve exécuté

dans plusieurs livres. D'ailleurs on m'a représenté que les abrégés sont d'une médiocre utilité, & que je ferois mieux de m'appliquer tout d'un coup à l'Ouvrage, sur lequel j'ai pris une sorte d'engagement avec le public. Il consiste à donner en François une Histoire suivie des grands Empires des Egyptiens, des Assyriens, des Medes, des Perses, des Macédoniens ; & sur-tout des differens Etats qui ont partagé la Grece. Ma vue seroit d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs Grecs & Latins soit pour les faits, soit pour les réflexions : & l'on sait que ces Auteurs renferment des richesses d'un prix inestimable.

Je sens bien qu'un tel Ouvrage, s'il étoit composé de meilleure main, pourroit être fort agréable, & qu'il seroit d'un grand secours, non seulement pour les jeunes gens que je ne croi point devoir perdre de vue, & à l'égard de qui je me regarde comme responsable de mon loisir, mais encore pour une infinité de personnes du monde qui ne peuvent

pas

pas puiſer dans les ſources mêmes la connoiſſance de cette Hiſtoire, ſi digne pourtant d'une louable curioſité, & ſi remplie de grands & d'importans évenemens. Mais j'avoue que plus j'enviſage de près cette entrepriſe, plus je crains qu'elle ne ſoit en tout ſens au-deſſus de mes forces, & qu'il n'y ait eu de la témérité à moi d'avoir ſongé à m'engager dans une carriere ſi longue & ſi difficile. Je ne ſai point ce que j'en pourrai fournir: mais je me prépare à y entrer ſans délai, bien réſolu de n'épargner ni mon tems ni mes peines pour ſatisfaire à l'attente du public, & pour lui témoigner ma reconnoiſſance du bon accueil qu'il lui a plu de faire à mon premier Ouvrage. C'eſt tout ce qu'il peut exiger de moi, & tout ce que je peux lui promettre.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux ce quatrieme volume *De la maniere, &c.* Le commencement de ce livre eſt une ſuite néceſſaire du troiſieme. L'étude de la Philoſophie vient immédiatement après celle de l'Hiſtoire, & le même eſprit y regne d'un bout à l'autre. Enfin l'Auteur termine ſon Ouvrage par un détail exact de ce qui concerne l'éducation tant publique que particuliere; & quelque ſeche que cette matiere paroiſſe, il y a répandu des traits ſi lumineux des plus excellens maitres en ce genre, qu'il ſemble n'avoir pas moins écrit pour le plaiſir de ſes Lecteurs, que pour l'utilité des Maitres & des Diſciples. Donné à Paris ce 2 Août 1728.

COUTURE.

TROI-

TROISIEME PARTIE.

DE L'HISTOIRE PROFANE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

TROISIEME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Eſpace de 53 ans, depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, juſqu'à la défaite de Perſée.

JE PRENS pour troiſieme morceau de l'hiſtoire Romaine, ce que Polybe avoit choiſi pour ſujet de celle qu'il avoit compoſée: je veux dire les 53 années qui ſe paſſerent depuis le commence-

ment de la ſeconde guerre Punique, juſqu'à la fin de la guerre de Macédoine, qui ſe termina par la défaite & la priſe de Perſée, & par la deſtruction de ſon roiaume.

Polybe regarde cet intervalle comme le beau tems de la République Romaine, où parurent les plus grands hommes, où l'on vit briller les plus ſolides vertus, où ſe paſſerent les plus grands & les plus importans évenemens; en un mot, où les Romains commencerent à entrer en poſſeſſion de ce vaſte Empire qui dans la ſuite embraſſa preſque toutes les parties du monde connues pour-lors, & qui parvint par des progrès ſuivis & fort rapides à ce degré de grandeur & de puiſſance qui a fait l'admiration de tout l'univers.

Or l'établiſſement de l'Empire Romain étant, ſelon Polybe, le plus merveilleux ouvrage de la providence divine parmi les hommes, & ne pouvant être regardé comme l'effet du hazard & d'une fortune aveugle, mais comme la ſuite d'un plan & d'un deſſein formé de loin, concerté avec poids & meſure, & conduit à ſa fin avec une ſageſſe qui ne s'eſt jamais démentie: n'eſt-ce pas, remarque encore le même Auteur, une curioſité bien louable, & bien digne d'un eſprit ſolide, de vouloir connoitre en quel tems, par quels préparatifs, par quels moiens, & par le miniſtere de quels hommes, une ſi belle & ſi grande entrepriſe a été exécutée?

Polyb. lib. 1.

C'eſt ce que Polybe, l'hiſtorien le plus

ſenſé que nous ayons, & qui étoit lui-même grand homme de guerre & grand politique, avoit montré fort au long dans l'hiſtoire qu'il avoit compoſée, dont le peu qui nous en reſte doit faire extrêmement regretter la perte. C'eſt auſſi ce que j'entreprens de tracer dans ce morceau de l'hiſtoire Romaine, mais d'une maniere fort courte & fort abregée, en tâchant pourtant d'y faire entrer une partie de ce qui me paroîtra de plus beau dans Polybe, dans Tite-Live, & dans Plutarque, qui ſont les ſources où je puiſerai preſque tout ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, ſoit pour les faits mêmes, ſoit pour les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

RECIT DES FAITS.

JE COMMENCERAI par le récit des principaux faits arrivés dans l'eſpace du tems dont il s'agit, pour en donner quelque idée légere à ceux des lecteurs à qui cette hiſtoire ſera moins connue.

Commencemens de la ſeconde guerre Punique, & heureux ſuccès d'Annibal.

LE COMMENCEMENT de la ſeconde guerre Punique, à ne conſidérer que la date des tems, fut la priſe de Sagonte par Annibal, & l'irruption qu'il fit ſur les ter- *Lib. lib. 2 n. 1-20.*

res des peuples ſitués au-delà de l'Ebre, & alliés du peuple Romain : mais la véritable cauſe de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vu enlever la Sicile & la Sardaigne par des traités auxquels la ſeule néceſſité des tems & le mauvais état de leurs affaires les avoient fait conſentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le deſſein qu'il avoit formé depuis longtems de ſe venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorſqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avoit fait jurer ſur les autels qu'il ſe déclareroit l'ennemi du peuple Romain dès qu'il ſeroit en âge de le faire, entra dans toutes ſes vues, & fut l'héritier de ſa haine contre les Romains, auſſi bien que de ſon courage. Il prépara tout de loin pour ce grand deſſein : & quand il ſe crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le ſiege de Sagonte. Soit pareſſe & lenteur, ſoit prudence & ſageſſe, les Romains conſumerent le tems en différentes ambaſſades & laiſſerent à Annibal celui de prendre la ville.

B. 221-38. Pour lui, il ſut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, & laiſſé ſon frere Aſdrubal en Eſpagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre vingt-dix mille hommes de pié, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obſtacles ne furent point capables de l'effraier, ni de l'arrêter. Les Pyrenées, le Rhône, une longue marche au travers

des

des Gaules, le paſſage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout cèda à ſon ardeur & à ſa conſtance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque ſorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit réſolu de rendre le théatre de la guerre.

Une rapidité ſi inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au dehors, & qu'un de leurs Conſuls tiendroit tête à Annibal en Eſpagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de meſures, & ſonger à défendre leur propre pays. Publius Scipion Conſul, qui croioit Annibal encore dans les Pyrénées lorſqu'il avoit déja paſſé le Rhône, n'aiant pu l'atteindre, fut obligé de revenir ſur ſes pas pour l'attendre & l'attaquer à la deſcente des Alpes; & cependant il envoia ſon frere Cneius Scipion en Eſpagne contre Aſdrubal.

La premiere bataille ſe donna près de la petite riviere du Teſin. Il eſt beau de lire les harangues des deux Chefs à leur armée, que Tite-Live a copiées d'après Polybe, mais en maitre habile, c'eſt-à-dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remporterent la victoire. Le Conſul Romain fut bleſſé dans le combat; * & ſon fils, âgé

Lib. II. 39. 48.

* Neque illum ætatis infirmitas interpellare valuit, quo minùs duplici gloria conſpicuam coronam, imperatore ſimul & patre ex ipſa morte rapto, mereretur. *Val. Max. lib. 5. cap. 2.*

âgé pour-lors à peine de 17 ans, lui ſauva la vie. C'eſt le même qui vaincra dans la ſuite Annibal, & ſera ſurnommé l'Africain.

151-56. Sur la premiere nouvelle de cette défaite, Sempronius l'autre Conſul, qui étoit en Sicile, accourut promtement par l'ordre du Sénat au ſecours de ſon Collegue, qui n'étoit pas encore bien remis de ſa bleſſure. Ce fut pour lui une raiſon de hâter le combat, contre le ſentiment de Scipion, parce qu'il eſpéroit en avoir lui ſeul toute la gloire. Annibal bien informé de tout ce qui ſe paſſoit dans le camp des Romains, & aiant exprès laiſſé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer ſa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près de la riviere de Trebie. Il avoit fait prendre à ſon armée toutes les précautions néceſſaires contre la faim & contre le froid, qui étoit alors extrême. On n'avoit ſongé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renverſées, & miſes en fuite; & Magon étant ſorti de ſon embuſcade en fit un grand carnage.

157-59. 13. Annibal, pour profiter du tems & de ſes premieres victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promtement près de l'ennemi il lui falut paſſer un marais, où ſon armée eſſuia des fatigues incroiables, & où lui-même perdit un œil Flaminius, l'un des deux Conſuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit

22. n.

parti

parti de Rome ſans prendre les auſpices ordinaires. * C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux ſuccès de ſon premier conſulat, & par la faveur déclarée du peuple. On jugeoit aiſément que ne conſultant ni les hommes ni les dieux, il ſe laiſſeroit aller à ſon génie impétueux & bouillant; & Annibal, pour ſeconder encore ſon panchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter ſa témérité par les dégâts & les ravages qu'il fit faire à ſa vue dans toutes les campagnes. Il n'en falut pas davantage pour déterminer le Conſul au combat, malgré les remontrances de tous les Officiers, qui le prioient d'attendre ſon Collegue. Le ſuccès fut tel qu'ils l'avoient prévu. Quinze mille Romains demeurerent ſur la place avec leur Chef, & rendirent célèbre à jamais par leur ſanglante défaite le lac de Traſimene.

FABIUS DICTATEUR.

CETTE triſte nouvelle, quand on l'eut ap-

* Conſul ferox ab conſulatu priore, & non modò legum ac Patrum majeſtatis, ſed ne deorum quidem ſatis metuens erat. Hanc inſitam ingenio ejus temeritatem fortuna proſpero civilibus belliciſque rebus ſucceſſu aluerat. Itaque ſatis apparebat, nec deos nec homines conſulentem, ferociter omnia ac præpropere acturum: quoque pronior eſſet in vitia ſua, agitare eum atque irritare Pœnus parat. *Liv.* 22. n. 3.

apprise à Rome, y jetta une grande allarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut
Liv. nommé Dictateur. Après avoir satisfait aux devoirs de la religion, & donné les ordres néceſſaires pour la ſureté de la ville, il ſe rendit à l'armée, bien réſolu de ne point hazarder de combat ſans y être forcé, ou ſans être bien aſſuré du ſuccès. Il conduiſoit ſes troupes par des hauteurs, ſans perdre de vue Annibal, ne s'approchant jamais aſſez de l'ennemi pour en venir aux mains; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échaper. Il tenoit exactement ſes ſoldats dans ſon camp, ne les laiſſant jamais ſortir que pour les fourages, où il ne les envoioit qu'avec de fortes eſcortes. * Il n'engageoit que de légeres eſcarmouches, & avec tant de précaution, que ſes troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moien il rendoit inſenſiblement au ſoldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois ſur ſon courage & ſur ſon bonheur. L'ennemi s'aperçut bientôt que les Romains, inſtruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal: & ce-

* Neque univerſo periculo ſumma rerum committebatur: & parva momenta levium certaminum ex tuto cœptorum, finitimo receptu, aſſuefaciebant territum priſtinis cladibus militem, minùs jam tandem aut virtutis aut fortunæ pœnitere ſuæ. *Liv. lib.* 22. *n.* 12.

celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & mesurée.

* Minucius, Général de la cavalerie des Romains, souffroit avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la sage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessoit de décrier le Dictateur: il le traitoit d'homme irrésolu & timide, au-lieu de prudent & de circonspect qu'il étoit, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchoient le plus: & par un artifice qui ne réussit que trop souvent, il établissoit sa réputation en ruïnant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues & ses cabales auprès du peuple, il vint à bout de faire égaler son autorité à celle du Dictateur, ce qui étoit sans exemple. † Fabius, bien persuadé que le peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, souffrit cette injure avec une modération, qui fit bien voir qu'il n'étoit pas moins invicible à ses citoiens qu'à ses ennemis.

Mi-

* Sed non Annibalem magis infestum tam sanis consiliis habebat, quàm magistrum equitum. . . . Ferox rapidusque in consiliis, ac linguæ immodicus, pro cunctatore segnem, & cauto timidum, affingens vicina virtutibus vitia, compellabat; præmendorumque superiorum arte (quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit) se se extollebat. n. 12

† Satis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam, cum invicto à civibus hostibusque animo ad exercitum rediit, *lb.* n. 20.

Minucius, en conſéquence de l'égalité de pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui propoſa de commander chacun leur jour, ou même un plus long eſpace de tems. Fabius refuſa ce parti, qui expoſoit toute l'armée au danger pendant le tems qu'elle ſeroit commandée par Minucius; & il aima mieux partager les troupes pour ſe mettre en état de conſerver au moins la partie qui lui ſeroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu, arriva bientôt. Son Collegue, avide & impatient de combattre, avoit donné tête baiſſée dans des embuches que lui avoit dreſſé Annibal, & ſon armée alloit être entierement défaite. * Le Dictateur, ſans perdre de tems en d'inutiles reproches, „ Marchons, dit-il à ſes ſoldats, „ au ſecours de Minucius, „ & arrachons aux ennemis la victoire, & „ à nos citoiens l'aveu de leur faute„. Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de ſonner la retraite. † Ce dernier en ſe retirant diſoit, „ que cette nuée, qui de„puis longtems paroiſſoit ſur le haut des „ montagnes, avoit enfin crevé avec un „ grand fracas, & cauſé un grand orage.„

Un ſervice ſi important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Mi-

* Aliud jurgandi ſuccenſendique tempus erit: nunc ſigna extra vallum proferte. Victoriam hoſti extorqueamus, confeſſionem erroris civibus. *Ib. n.* 29.

† Annibalem ex acie redeuntem dixiſſe ferunt, tandem eam nubem, quæ ſedere in jugis montium ſolita ſit, cum procella imbrem dediſſe. *Ib. n.* 30.

Minucius, & lui fit reconnoitre ſa faute. Pour la réparer ſans délai, il alla dans le moment même avec ſon armée à la tente de Fabius, & l'appellant ſon pere & ſon libérateur, lui déclara qu'il venoit ſe remettre ſous ſon obéiſſance, ‡ & qu'il caſſoit lui-même un decret dont il ſe trouvoit plus chargé qu'honoré. Les ſoldats de leur côté en firent autant, & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embraſſemens & marques de la reconnoiſſance la plus vive: † & le reſte de ce jour, qui avoit penſé être ſi funeſte à la République, ſe paſſa dans la joie & les divertiſſemens.

Bataille de Cannes.

L'ACTION la plus célèbre d'Annibal, & qui devoit ce ſemble renverſer pour toujours la puiſſance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour Conſuls L. Æmilius Paulus, & C. Terentius Varro. Ce dernier, * d'une baſſe & vile naiſſance, par les grands biens que ſon pere lui avoit laiſſés, & par ſon adreſſe à gagner les bonnes graces du peuple en ſe déclarant contre les Grands, avoit trouvé le moien de parvenir au Conſulat, ſans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démeſurée, & d'une eſtime de lui-mê-

Liv. lib. n. 34-53

* *On croit que ſon pere étoit boucher.*

‡ Plebiſcitum, quo oneratus magis quàm honoratus ſum, primus antiquo abrogoque. *n.* 30.

† Lætuſque dies, ex admodum triſti paulò antè ac prope execrabili, factus. *n.* 30.

même ſans bornes. Il diſoit hautement „que „ le moien de perpétuer la guerre, étoit de „ mettre des Fabius à la tête des armées: „ que pour lui, dès le premier jour qu'il „ verroit l'ennemi, il ſauroit bien la ter„ miner. Son Collegue, qui ſavoit que ‡ la témérité, outre qu'elle eſt deſtituée de raiſon, avoit toujours été juſques-là très malheureuſe, penſoit bien autrement. Fabius le voiant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces ſentimens, & lui répéta bien des fois que le ſeul moien de vaincre Annibal étoit de temporiſer, & de traîner la guerre en longueur. † „ Mais, lui dit-il, les citoiens, encore „ plus que les ennemis, travailleront à vous „ rendre ce moien impraticable. Vos ſol„ dats en cela conſpireront avec ceux des „ Carthaginois: Varron & Annibal penſe„ ront de même ſur ce point. Il faut que „ vous ſeul teniez tête & réſiſtiez à ces „ deux

‡ Temeritatem, præterquam quòd ſtulta ſit, infelicem etiam ad id locorum fuiſſe. *Liv. lib.* 22. *n.* 38.

† Hæc una ſalutis via, L. Paule: quam difficile n infeſtamque cives * ſibi magis quàm hoſtes facient. Idem enim tui, quod hoſtium milites, volent: idem Varro Conſul Romanus, quod Annibal Pœnus imperator, cupiet. Duobus ducibus nus reſiſtas oportet. Reſiſtes autem, adverſus famam rumoreſque hominum ſi ſatis firmus ſteteris: ſi te neque collegæ vana gloria, neque tua falſa infamia moverit.... Sine timidum pro cauto, tardum pro conſiderato, ** imbellem pro perito belli vocent. Malo te ſapiens hoſtis metuat, quàm ſtulti cives laudent. *Ib. n.* 39.

* *Je croi qu'il faut lire*, tibi.

** Imbellis, *doit ſignifier ici* rudis in bello, imperitus belli.

„ deux Chefs. Le moien de le faire, c'eſt „ de demeurer ferme contre les bruits & „ les diſcours populaires, & de ne vous laiſ„ ſer ébranler ni par la fauſſe gloire de vo„ tre Collegue, ni par la fauſſe honte dont „ on tâchera de vous couvrir. Souffrez „ qu'au-lieu d'homme précautionné, cir„ conſpect, & habile dans le métier de la „ guerre, on vous faſſe paſſer pour un „ Chef timide, lent, ſans connoiſſance de „ l'art militaire. J'aime mieux vous voir „ craint par un ennemi ſage, que par des „ citoiens imprudens.

Chez les Romains en tems de guerre on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit compoſée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les alliés, c'eſt-à-dire les peuples voiſins de Rome, fourniſſoient un pareil nombre de fantaſſins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Conſuls, qui faiſoient la guerre ſéparément, & en différens pays. Ici, comme l'affaire étoit déciſive, les deux Conſuls marcherent enſemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent cavaliers. *Polyb. 3. p. 2*

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie: c'eſt pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en raſe campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient abſolument de vivres, & ne pouvoient pas encore ſubſiſter dix jours dans le pays, de

ſorte que les troupes Eſpagnoles étoient près de ſe débander. Les armées furent quelques jours à ſe regarder; enfin après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de ſon Collegue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrein étoit fort favorable aux Carthaginois, & Annibal, qui ſavoit profiter de tout, avoit rangé ſes troupes de ſorte que le vent * Vulturne, qui ſe leve dans un certain tems règlé, devoit ſouffler directement contre le viſages des Romains pendant le combat, & les inonder de pouſſiere. La bataille ſe donna. Je n'entreprens point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la deſcription dans Polybe & dans Tite-Live, ſur-tout dans le premier, qui étant lui-même homme de guerre, a dû mieux réuſſir que l'autre à raconter toutes les circonſtances d'une ſi mémorable action. La victoire fut long-tems diſputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Conſul L. Paulus fut bleſſé à mort, & plus de cinquante mille hommes demeurerent ſur la place, parmi leſquels étoit l'élite des Officiers. Varron, l'autre Conſul, ſe retira à Venouſe avec ſoixante & dix cavaliers ſeulement.

Maharbal, l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que ſans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire ſouper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et ſur ce que celui-ci répliqua qu'il faloit prendre du tems pour dé-

* *C'eſt un vent qui venoit du midi, vers lequel les Romains étoient tournés.*

déliberer ſur cette propoſition: * „ Je voi „ bien, dit Maharbal, que les dieux n'ont „ pas donné au même homme tous les ta- „ lens à la fois. Vous ſavez vaincre, An- „ nibal, mais vous ne ſavez pas profiter „ de la victoire„. En effet on convient que ce délai ſauva Rome & l'Empire.

Il eſt aiſé de comprendre quelle fut la conſternation à Rome, quand cette funeſte nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le ſecours des dieux par des prieres publiques & par des ſacrifices, les Magiſtrats raſſurés par les ſages conſeils & par la ferme contenance de Fabius, donnerent ordre à tout, & pourvurent à la ſûreté de la ville. On leva ſur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant diſpenſe d'âge à pluſieurs qui n'avoient pas dix-ſept ans. Les alliés firent auſſi de nouvelles levées. Dix Officiers Romains, qu'Annibal avoit laiſſé ſortir ſur leur parole, arriverent à Rome, pour demander qu'on rachetât les priſonniers. Quelque beſoin qu'eût la République de ſoldats, elle refuſa conſtamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la diſcipline Romaine qui puniſſoit ſans pitié quiconque ſe rendoit volontairement à l'ennemi; & elle aima mieux armer des eſclaves qu'elle N.

* Tum Maharbal: Non omnia nimirum eidem dii dedere. Vincere ſcis, Annibal, victoria uti neſcis. *Liv. lib.* 22. *n.* 51. Mora ejus diei ſatis creditur ſaluti fuiſſe urbi atque imperio. *Ibid.*

le acheta des particuliers juſqu'au nombre de huit mille, & des priſonniers qui étoient arrêtés pour dettes ou pour crimes, qui monterent juſqu'à ſix mille; * l'honnête, dit l'hiſtorien, cèdant à l'utile dans ces triſtes conjonctures.

A Rome le zèle des particuliers & l'amour du bien public éclaterent alors d'une maniere merveilleuſe. Il n'en fut pas ainſi des alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidelité; mais ce dernier coup, qui ſelon eux devoit abbattre l'Empire, les renverſa, & pluſieurs ſe rangerent du côté du vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'alliés, ne purent porter le peuple Romain à entendre parler d'accommodement. † Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'ame: & lorſque le Conſul, après une ſi grande défaite dont il avoit été la principale cauſe, revint à Rome, tous les corps de l'État allerent au devant de lui, & lui rendirent graces de ce qu'il n'avoit point deſeſperé de la République; au-lieu qu'à Cartha-

* Ad ultimum propè deſperatæ reipublicæ auxilium, cùm honeſta utilibus cedunt, deſcendit. *Liv. lib.* 23 *n.* 14.

† Adeo magno animo civitas fuit, ut conſuli ex tanta clade, cujus ipſe cauſa maxima fuiſſet, redeunti, & obviam itum frequenter ab omnibus ordinibus ſit, & gratiæ actæ quòd de republica non deſperaſſet: cui, ſi Carthaginienſium ductor fuiſſet, nihil recuſandum ſupplicii foret. *Lib.* 22. *n.* 61.

thage, après une telle disgrace, il n'y avoit point de ſupplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui ſe rendit à Annibal. Mais le ſéjour qu'y firent ſes troupes pendant les quartiers d'hiver, leur devint bien funeſte. * Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entierement énervé par les délices de Capoue, où les ſoldats ſe plongerent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, ſelon les connoiſſeurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commiſe en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car ce délai pouvoit paroitre n'avoir que differé la victoire; au-lieu que cette derniere faute le mit abſolument hors d'état de vaincre. Ainſi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avoit été pour les Romains.

* Quos nulla mali vicerat vis, perdidere nimia bona ac voluptates immodicæ: & eo impenſiùs, quo avidiùs ex inſolentia in eas ſe merſerant ..... Majuſque id peccatum ducis apud peritos artium militarium habitum eſt, quàm quòd non ex Cannenſi acie protinus ad urbem Romanam duxiſſet. Illa enim cunctatio diſtuliſſe modò victoriam videri potuit; hic error vires ademiſſe ad vincendum. *Lib.* 23. *n.* 18.

Capuam Annibali Cannas fuiſſe. *Ib. n.* 45.

SCIPION *élu Général, rétablit les affaires d'Eſpagne.*

LA MORT des deux Scipions, pere & oncle de celui dont nous entreprenons de parler, paroiſſoit devoir ruïner entierement les affaires des Romains en Eſpagne, qui juſques-là avoient eu un heureux ſuccès. On ne peut dire ſi cette mort cauſa un plus grand deuil à Rome qu'en Eſpagne. Car enfin la défaite de deux armées, la perte preſque aſſurée d'une province ſi conſidérable, la vue des maux publics, entroient pour quelque choſe dans la douleur des citoiens : * mais les Eſpagnes ne regrettoient & ne pleuroient que leurs Chefs, ſur-tout Cn. Scipion, qui les avoit gouvernées longtems, & leur avoit le premier fait connoître & goûter les doux fruits de la juſtice, du deſintereſſement, & de la modération Romaine.

Liv. lib. 6. n. 18. & 19. Les larmes coulerent de nouveau à Rome, quand il s'agit de donner un ſucceſſeur à ces deux grands hommes. Perſonne n'oſoit ſe préſenter pour demander leur place, tant les affaires de cette province paroiſſoient deſeſpérées ; & le morne ſilence qui regnoit dans toute l'aſſemblée, fit

* Hiſpaniæ ipſos lugebant deſiderabantque duces : Cnæum tamen magis, quo diutius præfuerat eis, priorque & favorem occupaverat. & ſpecimen juſtitiæ temperantiæque Romanæ primus dederat. *Lib. 25. n. 36.*

fit encore regretter & ſentir davantage la perte qu'on avoit faite. Dans cette conſternation univerſelle, P. Cornelius Scipion, âgé ſeulement de vingt-quatre ans, fils de Publius qui venoit d'être tué, ſe leve, & paroiſſant dans un lieu éminent s'offre pour aller commander en Eſpagne, ſi le peuple agrée ſon ſervice. Cette offre ſi courageuſe rend la vie & la joie à l'aſſemblée, & tous, ſans exception, le nomment d'une voix commune pour Général. Mais lorsque cette premiere chaleur ſe fut un peu rallentie, le peuple faiſant réflexion à l'âge de Scipion, commença à ſe repentir de ce qu'il avoit fait. Quelques-uns tiroient même un mauvais préſage de ſon nom & de ſa famille, lorsqu'ils conſidéroient qu'on l'envoioit dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de ſon pere & de ſon oncle. Scipion s'étant aperçu de ce refroidiſſement, fit un diſcours ſi plein de confiance, & parla avec tant de ſageſſe & de ſon âge, & de l'honneur qu'on lui avoit fait, & de la guerre qu'il entreprenoit, qu'il diſſipa tout-à-fait les allarmes du peuple, & ralluma cette ardeur qui l'avoit porté à lui donner le commandement. Le même Scipion, quelques années auparavant, aiant demandé l'Ediſité avant le tems marqué par les loix, & les Tribuns par cette raiſon s'oppoſant à ſa demande: * „ Si le peuple

* Si me, inquit, omnes Quirites Ædilem facere volunt, ſatis annorum habeo. *Liv.* 25. n. 2.

„ ple, dit-il, juge à propos de me nom-
„ mer Edile, mon âge eſt compétent.

L'arrivée de Scipion en Eſpagne rendit le courage aux troupes. † Elles reconnoiſſoient avec joie ſur ſon viſage les traits & la reſſemblance de ſon pere & de ſon oncle: & dans le premier diſcours qu'il leur fit, il dit qu'il eſpéroit que bientôt elles reconnoitroient auſſi en lui le même eſprit, le même courage, & la même droiture.

Ses promeſſes ne furent pas vaines. La premiere entrepriſe qu'il forma fut le ſiege de Carthagene, ville en même tems la plus riche & la plus forte de toute l'Eſpagne. C'étoit-là la place d'armes des ennemis, leur arſenal, leur magaſin, leur tréſor, & le lieu de ſûreté où ils tenoient tout ce qui étoit néceſſaire pour la ſubſiſtance de leurs armées; ſans compter que tous les otages des princes & des peuples y étoient renfermés. Ainſi la priſe de cette unique ville devoit le rendre maitre en quelque ſorte de toute l'Eſpagne. Cette expédition ſi importante, ſi difficile, & jugée juſqu'alors impoſſible, ne lui coûta qu'un jour. * Le butin fut immenſe, en ſorte que dans la priſe de cette ville Cartha-

† Brevi faciam, ut, quemadmodum nunc noſcitatis in me patris patruique ſimilitudinem oris vultuſque, & lineamenta corporis; ita ingenii, fidei, virtutiſque exemplum expreſſam ad effigiem vobis reddam. *Lib.* 26. *n.* 3.

* Ut minimum omnium, inter tantas opes belli captas, Carthago ipſa fuerit. *Lib.* 26. *n.* 47.

thagene même fut regardée comme la moindre partie du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les dieux, non-seulement de l'avoir rendu maitre en une seule journée de la plus opulente de toutes les villes du pays, mais d'y avoir auparavant raſſemblé les forces & les richeſſes de preſque toute l'Afrique & de toute l'Eſpagne. Puis il marqua ſa reconnoiſſance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompenſes, & de marques d'honneur, chacun ſelon ſon état & ſon mérite.

* Alors, aiant fait venir les otages, il leur parla avec bonté, & les raſſura, en leur repréſentant „ qu'ils étoient tombés „ entre les mains du peuple Romain, qui „ aimoit mieux gagner les cœurs par des „ bienfaits, que de les aſſujettir par la „ crainte; & s'attacher les peuples étran„ gers par la qualité honorable d'amis & „ d'alliés, que de les réduire à la triſte & „ honteuſe condition d'eſclaves.

Ce fut en cette occaſion qu'une Dame, reſpectable par ſon âge & par ſa naiſſance, femme de Mandonius frere d'Indibilis Roi des Ilergetes, vint ſe jetter aux piés de Scipion avec pluſieurs jeunes Princeſſes, filles d'Indibilis & d'autres de même qualité, pour le prier d'ordonner à ſes gardes d'en

† Scipio, vocatis obſidibus, univerſos bonum animum habere juſſit: veniſſe eos in populi Romani poteſtatem, qui beneficio quàm metu obligare homines malit; exteraſque gentes fide ac ſocietate junctas habere, quàm triſti ſubjectas ſervitio. *Lib.* 26. *n.* 49.

d'en prendre un ſoin particulier. Scipion, qui ne comprit pas d'abord ſa penſée, répondit que rien ne leur manqueroit. Alors cette Dame, reprenant la parole: * „ Ce n'eſt pas là, dit-elle, ce qui nous „ occupe; car dans l'état où la fortune „ nous a réduites, de quoi ne devons-nous „ pas nous contenter? Une autre inquiétude me trouble & m'allarme, quand je „ conſidere la jeuneſſe & la beauté de ces „ captives: (car pour moi, mon âge me „ met hors de danger & de crainte") & elle lui montra en même tems ces jeunes Princeſſes, qui toutes la reſpectoient comme leur mere. † „ Ma gloire, & celle „ du peuple Romain, repliqua Scipion, „ m'engageroient à faire reſpecter parmi „ nous ce qui doit être reſpecté en quelque „ lieu du monde que ce ſoit. Mais vous „ me fourniſſez un nouveau motif d'y „ veiller encore avec plus de ſoin, par l'attention vertueuſe que je remarque en „ vous à ne penſer qu'à la conſervation „ de votre honneur au milieu de tant d'autres ſujets de crainte. " Après cet entretien il les confia à un Officier d'une ſa-

* Haud magni iſta facinus, inquit: quid enim huic fortunæ non ſatis eſt? Alia me cura, ætatem harum intuentem, (nam ipſa jam extra periculum injuriæ muliebris ſum) ſimulat. *Liv. lib.* 26. *n.* 49.

† Tum Scipio: Meæ populique Romani diſciplinæ cauſa facerem, inquit, ne quid, quod ſanctum uſquam eſſet, apud nos violaretur. Nunc, ut id curem impenſius, veſtra quoque virtus dignitaſque facit, quæ ne in malis quidem oblitæ decoris matronalis eſtis. *Ibid.*

ſageſſe reconnue, & lui ordonna d'avoir pour elles les mêmes égards, que ſi elles appartenoient à des amis ou à des alliés des Romains.

Après cela on lui amena une Princeſſe d'une rare beauté. Elle étoit fiancée avec Allucius, Prince des Celtibériens. Il fit auſſi-tôt venir ſes parens, avec celui qui lui étoit deſtiné pour époux. Il marqua à ce dernier que ſon épouſe avoit été dans ſa maiſon comme elle auroit pu être dans celle de ſon pere. „ * J'en ai uſé ainſi, ajouta-t-il, pour être en état de vous „ faire un préſent digne de vous & de moi. „ Je ne vous demande d'autre marque de „ reconnoiſſance, ſinon que vous deveniez „ ami du peuple Romain. Si vous me „ croiez homme de bien, tels qu'ont été „ parmi ces nations mon pere & mon on„ cle; ſachez qu'il y en a beaucoup d'au„ tres dans Rome, qui nous reſſemblent; „ & qu'il n'y a point de peuple aujour„ d'hui ſur la terre, dont vous deviez re„ chercher avec plus de ſoin l'amitié pour „ vous & pour les vôtres, ni dont vous de-

* Fuit ſponſa tua apud me eadem, qua apud ſoceros tuos parenteſque ſuos, verecundia. Servata tibi eſt, ut inviolatum & dignum me teque dari tibi donum poſſet. Hanc mercedem unam pro eo munere paciſcor, amicus populo Romano ſis; &, ſi me virum bonum credis eſſe, quales patrem patruumque meum jam antè hæ gentes norant, ſcias multos noſtri ſimiles in civitate Romana eſſe: nec ullum in terris populum hodie dici poſſe, quem minùs tibi hoſtem tuiſque eſſe velis, aut amicum malis. *Liv. lib.* 26. *n.* 50.

„ deviez plus redouter l'inimitié. “ Comme les parens de la fille preſſoient Scipion d'accepter la ſomme conſiderable, qu'ils avoient apportée pour la racheter, aiant fait mettre à ſes piés tout cet or & cet argent: „ J'ajoute, dit-il en s'adreſſant à Allucius, cette ſomme à la dot que vous „ devez recevoir de votre beau-pere; “ & il l'obligea de l'emporter. Ce Prince ne fut pas plutôt de retour dans ſon pays, qu'il publia par-tout les grandes qualités de Scipion, en diſant * „ qu'il étoit venu „ dans l'Eſpagne un jeune homme ſemblable aux dieux, qui ſe ſoumettoit tout „ par la force de ſes armes, & encore plus „ par ſa bonté & par ſes bienfaits. “ Peu de tems après, aiant fait des levées parmi ſes vaſſaux, il revint le trouver avec quinze cens cavaliers.

Scipion, après avoir emploié l'Hiver à ſe concilier l'eſprit des peuples, partie en leur faiſant des préſens, partie en leur renvoiant les otages & les priſonniers, ſe mit en campagne dès que la ſaiſon le permit. Les deux Princes dont nous avons parlé, Indibilis & Mandonius, vinrent à ſa rencontre avec leurs troupes, † & l'aſſurant que jusques-là leur corps ſeul étoit demeuré parmi les ennemis, mais que leur cœur a-

* Veniſſe diis ſimillimum juvenem, vincentem omnia cùm armis, tum benignitate ac beneficiis. *Lib.* 26. *n* 50.

† Itaque corpus duntaxat ſuum ad id tempus apud eos (Carthaginienſes) fuiſſe; animum jampridem ibi eſſe, ubi jus ac fas crederet coli. *Lib.* 27. *n.* 17.

avoit été où ils ſavoient que la vertu & la juſtice étoient en honneur, ils ſe rendirent à lui, & ſe mirent ſous ſa protection. On fit enſuite venir devant eux leurs femmes & leurs enfans; & la joie de part & d'autre étouffant la voix & les paroles, ne s'expliqua longtems que par les pleurs & les embraſſemens.

Aſdrubal, effraié des ſuccès rapides de l'armée Romaine, crut que l'unique moien de les arrêter étoit de donner une bataille. C'eſt ce que demandoit Scipion, & à quoi il s'étoit bien préparé. Elle ſe donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, & laiſſerent ſur la place plus de huit mille hommes. Aſdrubal prit ſa route vers les Pyrénées, pour aller joindre en Italie ſon frere Annibal. Ce fut après cette victoire de Scipion que les peuples, charmés de ſa valeur & de ſa modération, voulurent lui donner le nom de Roi. Scipion leur repréſenta que ce nom, ſi eſtimé par-tout ailleurs, étoit déteſté chez les Romains. Que pour lui, il ſe contentoit d'avoir les inclinations roiales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils ſe contentaſſent de les lui attribuer en ſecret, ſans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique Barbares, ſentirent quelle grandeur d'ame il y avoit à mépriſer une qualité qui faiſoit l'objet de l'admiration & de l'envie du reſte des mortels. *Liv. lib. 27. n. 19*

Scipion envoia ſon frere à Rome, pour y porter la nouvelle de la conquête des

Eſpagnes. Mais il portoit ſes vues bien plus loin, & ne regardoit cette conquête que comme un prélude & une préparation à celle de toute l'Afrique.

Liv. lib. 28. n. 18.

La valeur n'étoit pas la ſeule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuſe dextérité à manier les eſprits, & à les amener à ſon but par la voie de l'inſinuation, comme il le fit voir dans la célèbre entrevue qu'il eut avec Syphax Roi de Numidie, où ſe trouva Aſdrubal *; qui avoua que quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion, il lui avoit encore paru plus grand & plus admirable dans cette conférence.

* *Cet Aſdrubal n'étoit pas le frere d'Annibal.*

SCIPION *retourne à Rome, eſt nommé Conſul, & ſe prépare à la conquête de l'Afrique.*

Liv. lib. 28. n. 38. 46.

LE BRUIT des victoires & des grandes vertus de Scipion l'avoit devancé à Rome, & avoit diſpoſé tous les eſprits en ſa faveur. Dès qu'il y fut arrivé, on le nomma Conſul d'un conſentement général, & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour paſſer en Afrique, & il ne diſſimuloit pas que c'étoit-là ſa vue & ſon deſſein.

Fabius Maximus, ſoit circonſpection exceſſive, qui approchoit aſſez de ſon caractere, ſoit jalouſie ſecrette, emploia tout ſon crédit & toute ſon éloquence dans le Sénat pour le traverſer, & allégua contre lui

lui pluſieurs raiſons très fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes, & aiant fini cette diſpute en déclarant qu'il s'en tiendroit à l'avis du Sénat, il fut arrêté qu'il auroit pour province la Sicile, avec permiſſion de paſſer en Afrique s'il le jugeoit utile au bien de la République.

Il ne perdit point de tems, & partit auſſi-tôt pour la Sicile, * ne quittant point de vue le deſſein qu'il avoit de porter la guerre chez les ennemis. Lélius étoit paſſé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit ſe répandit que c'étoit Scipion lui-même qui y étoit arrivé avec ſon armée. Carthage trembla, & ſe crut perdue. Elle fut bientôt détrompée, mais elle ne laiſſa pas de dépêcher des couriers vers les Généraux qu'elle avoit en Italie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger Scipion d'y revenir. Maſiniſſa, qui avoit embraſſé le parti des Romains, & qui étoit fort puiſſant en Afrique, le preſſoit vivement d'y paſſer, & lui faiſoit faire des reproches de ce qu'il fruſtroit ſi longtems l'attente des alliés. Scipion n'avoit pas beſoin d'être animé par de telles remontrances. Il travailloit ſans relâche aux préparatifs de la guerre, & hâtoit ſon départ avec toute la vivacité poſſible.

Cependant les ennemis de Scipion avoient fait courir le bruit à Rome qu'il paſſoit le tems à Syracuſe dans la bonne che- *Liv. l. 29. n. 1 25.*

* Nihil parvum, ſed agitabat animo. *Lib. 25. Carthaginis jam excidia n. 1.*

chere & dans les plaiſirs, que la garniſon de la ville à ſon exemple étoit plongée dans la débauche, & que la licence & le deſordre regnoient dans toute l'armée. Fabius, ajoutant foi à ces bruits, ſe porta aux dernieres violences contre Scipion, & fut d'avis qu'on le rappellât ſur le champ. Le Sénat, plus ſage & plus modéré, voulut avant toutes choſes être éclairci de la vérité. Il nomma des Commiſſaires, qui s'étant tranſportés ſur les lieux, trouverent tout dans un merveilleux ordre; les troupes parfaitement diſciplinées, les magaſins fournis de vivres, les arſenaux remplis d'armes & d'habits, les galeres bien équipées, & prêtes à mettre à la voile. Ce ſpectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conçurent que ſi Carthage pouvoit être vaincue, ce devoit être par un tel Chef & une telle armée; & ils preſſerent Scipion au nom du Sénat, de qui ils avoient reçu cet ordre, de hâter ſon départ, & de remplir au-plutôt l'attente & les vœux du public.

Il partit donc. La Sicile accourut en foule pour être témoin de ſon départ. Scipion, déja ſi célèbre par ſes victoires, & deſtiné dans l'eſprit des peuples aux plus grands évenemens, attiroit les yeux & l'attention de tout le monde. On admiroit ſur-tout la hardieſſe du deſſein dont lui ſeul étoit auteur, & qui n'étoit venu dans l'eſprit à aucun des autres Chefs, d'arracher Annibal de l'Italie en allant attaquer Carthage, & de tranſporter & finir la guerre en Afrique même. Scipion, après

Ib. n. 26. 27.

a-

avoir fait du haut de la poupe des prieres & des libations aux dieux, s'avança en pleine mer, ſuivi des cris de joie, des vœux, & des bénédictions de tout le peuple.

La navigation fut courte & heureuſe. *N. 21* Dès que Scipion aperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux & les mains vers le ciel, il pria les dieux de favoriſer ſon entrepriſe. Le bruit de ſon débarquement jetta l'allarme ſur toute la côte, & dans Carthage même.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, ſe rendit maitre d'une ville d'Afrique aſſez opulente, où il fit huit mille priſonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Maſiniſſa, Prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie conſidérable.

Les Carthaginois avoient mandé promptement Aſdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande reſſource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le ſiege d'Utique ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer. *N. 35*

Quand l'Hiver fut paſſé, Scipion reprit le ſiege. Aſdrubal étoit campé aſſez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci propoſa quelques conditions de paix, dont la principale étoit que les Romains ſortiroient d'Afrique, & qu'An- *Lib. 30. 3.17.*

nibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vues & aux deſſeins de Scipion: mais il feignit de ne pas s'éloigner des propoſitions qu'on lui faiſoit, & traina exprès la négociation en longueur, faiſant naitre tous les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les differentes entrevues qui ſe firent de part & d'autre il avoit fait déguiſer en eſclaves quelques Officiers de mérite, avec ordre, lorſqu'ils ſeroient chez les ennemis, d'examiner avec ſoin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la diſtance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matiere dont étoient fabriquées les baraques des ſoldats: outre cela la diſcipline qui s'y obſervoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorſqu'il fut inſtruit de tout ce qu'il vouloit ſavoir, il rompit la trève ſous prétexte que ſon Conſeil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout ſoupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit tems d'exécuter l'entrepriſe, il chargea Lélius & Maſiniſſa d'aller bruler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Aſdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les meſures que Scipion avoit priſes étoient ſi juſtes; que ſon deſſein réuſſit au-delà de ce qu'il pouvoit eſpérer. Le fer ou le feu détruiſit les deux puiſſantes armées des ennemis; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient compoſées, à peine

s'en

s'en ſauva-t-il trois mille. Ceux qui voulurent paſſer d'un camp dans l'autre, s'imaginant être les ſeuls qu'on eût ſurpris, tomberent dans une embuſcade qu'il avoit diſpoſée au milieu de l'eſpace qui ſéparoit les deux camps. Le butin fut immenſe. Pluſieurs villes auſſi-tôt ſe rendirent à lui volontairement. Une ſeconde victoire remportée ſur les mêmes chefs, & ſur la nouvelle armée qu'on avoit miſe ſur pié avec grande peine, rendit Scipion maitre abſolu de la campagne. Lélius & Maſiniſſa pourſuivirent Syphax juſques dans ſa capitale, l'y aſſiegerent, & le prirent. Ce fut pour-lors qu'arriva la fameuſe hiſtoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un ſuccès ſi complet, le peuple ſe répandit auſſi-tôt dans tous les temples pour en rendre graces aux dieux.

Annibal reçut en même tems des ordres de Carthage, qui l'obligeoient de partir ſur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie. Il y avoit reçu pluſieurs échecs, qui l'avoient extrêmement affoibli. Il avoit eu la douleur de voir prendre preſque à ſes yeux Capoue par les Romains, ſans que ſa marche vers Rome eût pu les arracher de ce ſiege. Il s'en approcha inutilement, * & cette parole alors lui échapa: „ Que les dieux *Lib.* 30. 20.

* Audita vox Annibalis fertur, Potiundæ ſibi urbis Romæ modò mentem non dari, modò fortunam. *Lib.* 26. n. 11.

„ dieux lui ôtoient tantôt la penſée ,
„ tôt le pouvoir de prendre Rome. “
qui lui fit plus de peine, fut d'appre
que dans le tems même qu'il étoit aux
tes de la ville, il étoit parti une re
pour l'Eſpagne. Mais ce qui achev
le déconcerter, fut la défaite entier
l'armée d'Aſdrubal ſon frere, qu'il n'a
que par la tête de ce Général qui fu
tée dans ſon camp. Il fut donc forc
ſe retirer dans les extrémités de
lie. † C'eſt là qu'il reçut les ordre
Carthage, qu'il ne put entendre ſans
ſer des ſoupirs, & ſans presque verſe
larmes, frémiſſant de colere de ſe
ainſi forcé d'abandonner ſa proie. Ja
exilé ne témoigna plus de regret en
tant ſon pays natal, qu'Annibal en ſo
d'une terre ennemie. Il tourna ſou
les yeux vers les côtes d'Italie, accu
les dieux & les hommes de ſon malh
& prononçant contre lui-même mille
crations, de ce qu'au ſortir de la bat
de Cannes il n'avoit pas conduit à R
ſes ſoldats encore tout fumans du ſang
Romains.

Q

† Frennens, gemenſque, ac vix lacrymis temperans, dicitur legatorum verba audiſſe..... Rarò quemquam alium, patriam exilii cauſa relinquentem, magis mœſtum abiſſe ferunt, quàm Annibalem hoſtium terra excedentem. Reſpexiſſe ſæpe Italiæ littora, Deos hominum accuſantem, in ſe quod ac ſuum ipſius caput ſæviret, QUOD CRUENTUM AB OPPIDANENSI VICTORIA MILITEM ROMANUM DUXISSET. *Liv.* lib. 30.

Quand il fut arrivé en Afrique, il propoſa à Scipion une entrevue. On convint du tems & du lieu. Ces deux Capitaines, non ſeulement les plus illuſtres de leur tems, mais dignes d'être mis en parallele avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux Généraux, demeurerent quelque tems en ſilence comme étonnés à la vue l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une maniere fine & délicate, il lui fit une vive peinture des deſordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit cauſés tant aux victorieux qu'aux vaincus. Il l'exhortoit à ne ſe laiſſer pas éblouïr par l'éclat de ſes victoires. Que quelque heureux qu'il eût été juſques-là, il devoit appréhender l'inconſtance de la fortune. Que ſans en chercher bien loin des exemples, il en étoit lui-même qui lui parloit une preuve éclatante. Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Traſimene & à Cannes. Qu'il profitât de l'occaſion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faiſant la paix dans un tems, où il étoit le maitre des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Eſpagne, & toutes les Iles qui ſont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il faloit bien ſe réſoudre, puiſque les dieux en ordonnoient ainſi, à ſe renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains *Liv. 30. n 29. 30.*

mains maitres ſur mer & ſur terre de tant de Roiaumes étrangers.

N. 31. Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galeres Romaines avant que la trève fût expirée. Il rejetta ſur eux ſeuls & ſur leur injuſtice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conſeils qu'il lui donnoit ſur l'incertitude des évenemens humains, il finit en l'avertiſſant de ſe préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déja propoſées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la trève.

N. 32. Chacun des Généraux exhorta donc ſes troupes. Annibal raportoit toutes les victoires qu'il avoit remportées ſur les Romains, tous les Chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en pieces. Scipion repréſentoit aux ſiens la conquête des Eſpagnes, les ſuccès qu'il avoit eus dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis faiſoient de leur foibleſſe en venant demander la paix: * & il diſoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puiſſans. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'au-

* Celſus hæc corpore, ciſſe jam crederes, dicebat. *Lib.* 30. *n.* 32. vultuque ita læto, ut vi-

l'autre des Chefs, * & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

Je n'entreprens point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux armées. Il eſt aiſé d'imaginer que deux Capitaines ſi expérimentés n'oublierent rien de ce qui devoit contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, en laiſſant vingt mille des leurs ſur le champ de bataille, & les Romains firent un pareil nombre de priſonniers. Annibal ſe ſauva pendant le tumulte, & étant rentré dans Carthage après trente-ſix ans d'abſence, il avoua qu'il étoit vaincu ſans reſſource, & que Carthage n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, & aſſura qu'Annibal s'étoit ſurpaſſé lui-même dans cette journée, quoique le ſuccès n'eût pas répondu à ſon courage. N. 34.

Pour lui il ſut bien profiter de ſa victoire, & de la conſternation des ennemis. Il ordonna à un de ſes Lieutenans de mener ſon armée de terre à Carthage, pendant que lui-même alloit conduire la flotte juſqu'aux piés de ſes murailles. Il n'en étoit pas éloigné, lorſqu'il rencontra un vaiſſeau couvert de bandelettes & de branches d'olivier. Il portoit dix ambaſſadeurs des plus conſidérables de Carthage, qui venoient N. 36-3

* Roma an Carthago juxta gentibus darent, ante cras tinam noctem ſciturus. Liv. n. 32.

noient implorer ſa clémence. Il les renvoia ſans réponſe, avec ordre de le venir trouver à Tunete, où il devoit s'arrêter. Les députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, & lui demanderent la paix en des termes très ſoumis. Il aſſembla ſon Conſeil. La plupart étoient aſſez d'avis qu'il raſât Carthage, & qu'il traitât ſes habitans avec la derniere ſévérité. Mais la vue du tems que dureroit le ſiege d'une ville ſi bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoiât un ſucceſſeur pendant qu'il ſeroit occupé à ce ſiege, le firent pancher vers la douceur. Il leur accorda une trève, pour leur laiſſer le tems d'envoier à Rome.

N. 4043. Les députés y étant arrivés, & aiant expoſé le ſujet de leur voiage, le Sénat & le peuple donnerent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener ſon armée après la concluſion du traité. La paix fut donc conclue. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cens vaiſſeaux, qu'il fit bruler à la vue de Carthage: ſpectacle bien triſte pour les habitans de cette malheureuſe ville. Il fit trancher la tête aux alliés du nom Latin, & pendre les citoiens Romains, qui lui furent rendus comme transfuges.

N. 45. Ainſi fut terminée la ſeconde guerre Punique, après avoir duré dix-ſept ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie de peuples que la curioſité attiroit ſur ſon paſſage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore

core vu. Il n'y manqua que la préſence du Roi Syphax, qui étoit mort à Tivoli quelques jours auparavant. Le ſurnom d'*Africain* lui fut donné, on ne ſait ſi ce fut par l'armée, ou par le peuple, ou par ſes amis & ceux de ſa famille. Quoi qu'il en ſoit, il eſt le premier à qui l'honneur de prendre le nom d'une nation vaincue ait été accordé.

GUERRE *contre Philippe Roi de Macédoine.*

CETTE guerre commença immédiatement après que celle de Carthage eut été terminée, & elle ne dura que l'eſpace de quatre ans. La ſeconde guerre Punique fut l'occaſion & la cauſe de celle-ci. † Philippe, ſelon la coutume des Princes politiques, qui règlent leur conduite ſur leurs interêts, & qui dans leurs entrepriſes conſultent moins l'équité que l'utilité, voiant aux mains deux peuples auſſi puiſſans qu'étoient les Carthaginois & les Romains, avoit attendu pour ſe déclarer que la fortune elle-même ſe déclarât, bien réſolu de ſe ranger du côté du plus fort. Il étoit d'autant plus intereſſé dans cette guerre, que

† In hanc dimicationem duorum opulentiſſimorum in terris populorum omnes reges gentesque animos intenderant: inter quos Philippus Macedonum rex..... Is, utrius populi mallet victoriam eſſe, incertis adhuc viribus, fluctuatus animo fuerat. Poſteaquam tertia jam pugna, tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatoſque ad Annibalem miſit. *Liv. lib.* 23. *n.* 33.

que l'Italie ſe trouvoit aſſez près de ſes États, qui n'en étoient ſéparés que par la mer d'Ionie. Trois victoires conſidérables remportées de ſuite par Annibal lui firent juger que la guerre ſe termineroit à ſon avantage, & le déterminerent à embraſſer le parti de ce dernier. Il lui envoia donc des ambaſſadeurs. Le bonheur des Romains voulut qu'à leur retour ils fuſſent ſurpris chargés des lettres d'Annibal pour Philippe, & conduits à Rome. C'étoit peu de tems après qu'on avoit appris la ſanglante défaite de Cannes. * Le Sénat comprit quel ſurcroît de danger ce ſeroit que la guerre de Macédoine ajoutée à celle de Carthage. Cependant, loin de ſuccomber à une telle crainte, les Romains ne ſongerent qu'aux moiens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de paſſer en Italie. La priſe des ambaſſadeurs leur en donna le tems. Il falut que Philippe en envoiât de ſeconds, qui lui raporterent enfin le traité qu'ils avoient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conſervé tout entier: il mérite d'être lu. Il y eſt fait mention de tous les dieux de l'un & de l'autre parti ſous les yeux deſquels ſe faiſoit ce traité; & il y eſt marqué expreſſément, que c'étoit du ſe-

Lib. 23. n. 34.

L. 39.

L. Lib. n. 502.

* Gravis cura Patres inceſſit, cernentes quanta vix tolerantibus Punicum bellum Macedonici belli moles inſtaret. Cui tamen adeo non ſuccubuerunt, ut extemplo agitaretur quemadmodum ultro inferendo bello averterent ab Italia hoſtem. *Lib.* 23. n. 38.

ſecours des dieux qu'Annibal attendoit l'heureux ſuccès de la guerre.

Les Romains ne manquerent pas d'envoier contre Philippe une flotte, qui lui fit perdre l'envie de paſſer en Italie en l'obligeant de ſonger à défendre ſon propre pays. Tout le tems que dura la guerre Punique ſe paſſa en différentes expéditions que ce Prince fit dans la Grece, où, ſous prétexte de ſoutenir les Achéens contre les Etoliens leurs ennemis, il ſe rendit maitre de pluſieurs villes aſſez conſidérables.

Dès qu'à Rome la paix eut été conclue avec les Carthaginois, la premiere affaire qu'on y mit en délibération fut celle qui regardoit Philippe. Les plaintes d'Athenes qui imploroit le ſecours des Romains y donnerent lieu. Il fut décidé qu'on déclareroit la guerre à Philippe. * Rome, toujours attentive à ce qui regarde la religion, ſur-tout dans le commencement des nouvelles guerres, ne manqua à rien de ce qui avoit coutume de ſe pratiquer en pareille occaſion, & ordonna des prieres publiques & des ſacrifices dans tous les temples des dieux. *Liv. lib. n. 1. &*

Le Conſul, chargé du département de la Macédoine, partit dès le commencement du Printems. Je ne raporterai ici aucun détail de tout ce qui ſe paſſa pendant le cours de cette guerre. On parla pluſieurs fois de

* Civitas religioſa, in principiis maximè novorum bellorum, decrevit ſupplicationes, &c. *Lib. 31. n. 9.*

de paix, & il y eut pluſieurs entrevues, mais
l. 33. n. 8. toujours inutilement. Une derniere action décida du ſort de Philippe: ce fut la bataille de Cynoſcéphale. T. Quintius Flamininus proconſul commandoit l'armée des Romains. Celle des Macédoniens fut vaincue, & le Roi obligé de prendre la fuite. Son premier ſoin, dans ce moment de trouble & de confuſion, fut d'envoier à Lariſſe brûler tous ſes papiers, de peur qu'ils ne nuiſiſſent à ſes alliés, & à ſes amis, ſi les Romains venoient à s'en rendre les
· 17. · 767. maitres: & Polybe fait remarquer cette attention comme une preuve de la ſageſſe & de la prudence de ce Prince dans l'adverſité, au-lieu que d'abord ſes ſuccès heureux l'aiant rempli de vanité & d'orgueil avoient fait dégénérer ſa conduite, ſage & modérée dans les commencemens, en un gouvernement violent & tyrannique.

Lib. 33. 1. &c. Philippe ſongea alors véritablement à faire la paix. Il y trouva beaucoup de diſpoſition de la part de Flamininus, parce qu'on ſavoit, à n'en pouvoir douter, qu'Antiochus Roi de Syrie ſongeoit à paſſer en Europe, & à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avoit déja propoſées auparavant, & entre autres, que toutes les villes des Grecs tant en Europe qu'en Aſie jouïroient de la liberté, & que Philippe feroit ſortir les garniſons de celles dont il s'étoit emparé. Ce traité fut ratifié à Rome, où ſon fils Démétrius, qu'il y avoit envoié en otage, demeura encore quelques an-

années après que cette grande affaire eut été conclue, & s'y lia dûne amitié particuliere avec les Romains.

Le courier, qui étoit chargé de la ratification du traité, arriva fort à propos en Grece dans le tems qu'on étoit près de célébrer les Jeux ſolennels à Corinthe. La curioſité naturelle aux Grecs pour ces ſortes de ſpectacles, & la ſituation commode du lieu où l'on pouvoit aborder par mer des deux côtés, rendoient toujours l'aſſemblée fort nombreuſe: mais l'impatience d'apprendre quel ſeroit à l'avenir le ſort de toute la Grece y avoit attiré pour-lors un concours incroiable de peuple. Quand les Romains, au jour marqué, eurent pris ſéance, le héraut s'avança dans l'arene, & après que par le ſon de la trompette on eut impoſé ſilence à toute l'aſſemblée, il prononça à haute voix les paroles ſuivantes: LE SENAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET T. QUINTIUS GENERAL, AIANT VAINCU LE ROI PHILIPPE ET LES MACEDONIENS, ORDONNENT QUE LES PEUPLES DE LA GRECE VIVRONT DESORMAIS SOUS LEURS LOIX, LIBRES ET EXEMTS DE TOUTE SERVITUDE; & il fit en même tems le dénombrement de tous les peuples qui avoient été aſſujettis à Philippe. Une nouvelle ſi heureuſe & ſi ineſpérée paroiſſoit plutôt un ſonge qu'une réalité. On n'oſoit en croire ni ſes yeux ni ſes oreilles, & chacun vouloit voir encore & entendre le héraut, pour s'aſſurer par

N. 30-33

Imperato

par ſoi-même de ſon propre bonheur. Quand la choſe fut bien certifiée, il s'éleva de ſi grands cris de joie, & ils furent tant de fois réitérés, * qu'il parut évidemment que de tous les biens il n'y en a aucun dont les hommes ſoient plus vivement touchés que de la liberté. On célébra les Jeux à la hâte & fort rapidement, perſonne ne s'y intereſſant plus, & ne daignant y prêter la moindre attention, tant une ſeule joie avoit étouffé dans les eſprits le ſentiment de tout autre plaiſir. Quand les Jeux furent finis, tous preſque coururent en foule vers le Général Romain, en ſorte que chacun s'empreſſant d'approcher de ſon libérateur, de le ſaluer, de lui baiſer la main, & de jetter ſur lui des couronnes & des feſtons de fleurs, il auroit été dans quelque danger pour ſa ſanté, ſi la vigueur de l'âge, (car il n'avoit gueres que trente-trois ans) & la joie d'une journée ſi glorieuſe, ne l'avoient ſoutenu & mis en état de réſiſter à toutes ces fatigues.

GUERRE *contre Antiochus Roi de Syrie.*

Lib. 33. *n.* 45. LES ROMAINS, qui juſques-là avoient prudemment diſſimulé leur mécontentement,

* Ut facilè appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, eſſe. Ludicrum deinde ſita raptim peractum eſt, ut nullius nec animi nec oculi ſpectaculo intenti eſſent: adeo unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum ſenſum voluptatum. *Liv. lib.* 33. *n.* 32.

ment, & fermé les yeux ſur pluſieurs entrepriſes d'Antiochus, pour ne point avoir en même tems deux ennemis puiſſans ſur les bras, commencerent à lui parler plus nettement dès qu'ils ſe virent délivrés de la guerre contre les Macédoniens, & lui firent dire qu'il eût à ſortir des villes d'Aſie qui avoient appartenu à Philippe ou à Ptolomée, qu'il laiſſât les villes Grecques vivre en liberté, & qu'il ne ſongeât point à entrer en Europe, ni à y faire paſſer des troupes. *Lib. 31 58.*

Ce Prince, déja aſſez porté de lui-même à la guerre, y étoit encore pouſſé fortement par les ſollicitations violentes des Etoliens, & par les conſeils d'Annibal qui s'étoit retiré chez lui depuis que les Romains, avertis de ſes intelligences avec le Roi de Syrie, avoient, contre le ſentiment de Scipion, demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome, qui ne pouvoit ſouffrir la paix, & qui cauſeroit infailliblement la ruïne de ſa patrie. Enfin Antiochus ſe déclara ouvertement, fit entrer ſes troupes dans la Grece, & prit pluſieurs villes. *N. 60. Lib. 35 19. Lib. 3 42.*

Alors les Romains, qui s'attendoient depuis longtems à cet évenement, lui déclarerent la guerre dans les formes, après avoir conſulté les dieux ſur le ſuccès de cette entrepriſe, & avoir imploré leur ſecours par des prieres publiques & des ſacrifices. *Lib. 36 1. &c.*

L'avis d'Annibal, dans un conſeil général qui ſe tint ſur les réſolutions qu'il faloit

loit prendre, avoit été qu'Antiochus fît partir ſur le champ ſa flotte pour débarquer des troupes en Italie, & il s'offroit de la commander, pendant que le Roi demeureroit en Grece avec ſon armée, faiſant toujours mine & ſe tenant effectivement toujours prêt d'y paſſer lorſqu'il en ſeroit tems. Cet avis fut négligé, auſſi bien que tous ceux qu'il donna encore depuis; & ſoit défiance, ſoit jalouſie & crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entrepriſe, il ne fit aucun uſage d'Annibal, qui auroit dû lui tenir lieu d'une armée entiere.

Outre cela, ce Prince, enflé mal à propos du premier ſuccès de ſes armes, & oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avoit formé, de faire la guerre aux Romains, & de délivrer la Grece, ſe laiſſa emporter à une paſſion qu'il conçut pour une fille de Chalcis, paſſa le quartier d'hiver dans cette ville à célébrer ſes noces au milieu des feſtins & des réjouïſſances, & énerva par ce ſéjour les forces & le courage de ſes troupes. *l. 36. n.*

La campagne ſuivante s'en reſſentit. Ces troupes, amollies par les plaiſirs & la bonne chere, ne purent tenir devant celles des Romains, & furent battues en pluſieurs occaſions. Le Roi lui-même, fuiant de ville en ville & de contrée en contrée, & toujours vivement pourſuivi, fut enfin obligé de repaſſer en Aſie. Sa flotte ſur mer n'eut pas un meilleur ſuccès.

L'année ſuivante on nomma pour Con- *l. 37. n. & 4.*

ſul

ſul L. Cornelius Scipion, & C. Lelius. Scipion l'Africain s'offrit de ſervir ſous ſon frere en qualité de Lieutenant, au cas qu'on voulût lui donner pour département la Grece, ſans tirer les provinces au ſort comme c'étoit la coutume. Cette propoſition cauſa une grande joie au peuple, perſuadé qu'il étoit que Scipion vainqueur ſeroit d'une plus grande reſſource pour le Conſul & l'armée Romaine, qu'Annibal vaincu pour Antiochus. Sa demande lui fut donc accordée preſque d'un conſentement univerſel, & cinq mille vieux ſoldats, qui avoient ſervi ſous lui, le ſuivirent en qualité de volontaires.

L'effet répondit à l'eſpérance. Le Conſul ſe prépara à porter la guerre en Aſie. Il faloit auparavant s'aſſurer des diſpoſitions de Philippe, par le pays duquel l'armée devoit paſſer. On le trouva très bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraichiſſemens néceſſaires. Il ſe piqua ſur-tout de traiter les Généraux & les Officiers avec une magnificence roiale. Il les accompagna, non ſeulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace, & juſqu'à l'Helleſpont. N. 7.

Antiochus fit beaucoup d'efforts pour engager dans ſon parti Pruſias Roi de Bithynie, en lui faiſant craindre pour lui-même les ſuites des conquêtes de Scipion, * & lui repréſentant que le deſſein des N. 2.

Ro-

* Venire eos ad omnia regna tollenda, ut nullum uſquam orbis terrarum niſi Romanum imperium eſſet. *Lib.* 37. *n.* 25.

Romains étoit de détruire tous les Roiaumes de la terre, pour y établir leur ſeul Empire. Les lettres des Scipions qui lui furent rendues dans ce même tems, & l'arrivée de l'ambaſſadeur Romain qui ſurvint fort à propos lors qu'il délibéroit, firent plus d'impreſſion ſur ſon eſprit, que les raiſons & les promeſſes d'Antiochus. Il ſentit combien il étoit & plus ſûr & plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains, & il la conclût ſur le champ.

N. 34-36. Pluſieurs échecs qu'Antiochus avoit reçus & par terre & par mer le firent ſonger ſérieuſement à la paix. * La grandeur d'ame de Scipion l'Africain, la modération avec laquelle il avoit uſé de ſes victoires en Eſpagne & en Afrique, & le haut point de gloire où il étoit parvenu, & dont il devoit être raſſaſié, lui faiſoient eſpérer de trouver par ſon canal plus de facilité dans ſa négociation: outre qu'il avoit entre les mains le fils de ce Général, qui apparemment avoit été fait priſonnier dans quelque combat, & il offroit de le rendre à ſon pere ſans rançon, ſi la paix ſe concluoit. Les Romains, accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avoient une fois propoſées, s'en tinrent à celles qui avoient été offertes au Roi dès le commencement de la guerre. Ainſi la négociation fut ſans effet. Scipion, pour répon-

* In Scipione Africano maximam ſpem habebat; præterquam quòd & magnitudo animi, & ſatietas gloriæ, placabilem eum maximè faciebat: notumque erat gentibus qui victor ille in Hiſpania, qui deinde in Africa fuiſſet. *N.* 34.

pondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire que comme pere & particulier il ne manqueroit aucune occaſion de lui marquer ſa reconnoiſſance ; mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public & commandant. Qu'au reſte, le ſeul conſeil qu'il pouvoit lui donner comme ami, étoit de renoncer à la guerre, & de ne refuſer aucune des conditions de paix qu'on lui offroit.

Les Romains firent une marche de pluſieurs jours, pour chercher & atteindre l'ennemi. Le Roi étoit campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain étoit demeuré malade à Elée : il lui renvoia ſon fils. * La joie de revoir un fils tendrement aimé ne fit pas moins d'impreſſion ſur le corps que ſur l'eſprit de ce pere. Après l'avoir tenu longtems embraſſé, & ſatisfait ſa tendreſſe : Allez, dit-il aux députés, aſſurer le Roi de ma reconnoiſſance, & dites-lui que pour le préſent je ne puis lui en donner d'autre marque que de lui conſeiller d'attendre, pour donner le combat, que je ſois retourné au camp. N. 38.

Cependant le Conſul avançoit toujours. Enfin il arriva près de l'armée d'Antiochus. Celui-ci la tint pluſieurs jours dans ſon camp, ſans vouloir hazarder la bataille. L'Hiver étoit proche, & le Conſul craignoit que la victoire ne lui échapât des mains. Voiant donc ſes troupes pleines

* Non ſolùm animo patrio gratum munus, ſed gaudium fuit. n. 37.

nes d'ardeur, il les mena contre l'ennemi. Le combat fut long & opiniâtré: mais enfin la victoire tourna entierement du côté des Romains. Le Roi perdit en cette journée cinquante mille hommes de pié, & quatre mille de cavalerie, ſans compter les priſonniers. Il ſe retira en deſordre avec le peu de troupes qui lui reſtoit, d'abord à Sardes, puis à Apamée. Cette victoire fut ſuivie de la reddition des plus fortes villes de l'Aſie.

N. 45. Il arriva bientôt après des députés de la part d'Antiochus, qui avoient ordre d'accepter telles conditions de paix qu'il plairoit aux Romains de lui impoſer. Ce furent les mêmes qui avoient été propoſées dès le commencement: Que le Roi cèderoit tout ce qu'il poſſedoit en Europe, & toutes les villes qu'il avoit dans l'Aſie en deça du mont Taurus, qui ſerviroit deſormais de borne à ſon Roiaume: qu'il paieroit au peuple Romain pour les fraix de la guerre quinze mille talens Euboïques, & quatre mille au Roi Eumenès: mais qu'avant tout il livreroit Annibal, ſans quoi les Romains n'écouteroient aucune propoſition.

N. 58. Ce traité fut ratifié à Rome. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion, & il prit le ſurnom d'*Aſiatique.*

Fin & mort de Scipion.

Liv. lib. 38. *n.* 50-53. Quelque droiture & quelque deſintereſſement que Scipion eût fait paroître dans la guerre d'Antiochus, il ne laiſſa pas d'être accuſé d'avoir eu des intelligences avec

ivec ce Prince. Quelque tems après ſon etour à Rome, les deux Petillius Tribuns lu peuple l'appellerent en jugement. Ils liſoient qu'Antiochus lui avoit fait la cour :omme à celui qui décidoit ſeul à Rome de a paix & de la guerre: Que dans la pro-rince il avoit eu auprès du Conſul l'auto-ité d'un Dictateur plutôt que la ſoumiſſion l'un Lieutenant: Que ſon motif, en par-ant pour cette guerre, avoit été de per-ſuader à la Grece, à l'Aſie, & à tous es peuples de l'Orient, ce qu'il avoit dé-à fait connoitre à l'Eſpagne, à la Gaule, à la Sicile, & à l'Afrique: ſavoir, † qu'un omme ſeul étoit l'appui & le ſoutien de 'Empire; que Rome, maitreſſe de l'uni-ers, devoit ſa gloire & ſa ſûreté à Sci-ion; qu'un ſeul mot de ſa bouche avoit lus d'autorité que ni les arrêts du Sénat, ii les ordres du peuple. Enfin, ne trou-ant point de priſe ſur ſa vie qui étoit ir-éprochable, ils tâcherent de rendre ſa uiſſance odieuſe.

Scipion, ſans dire un ſeul mot des chefs ont il étoit accuſé, fit un diſcours ſi ma-nifique ſur les grandes entrepriſes qu'il a-'oit heureuſement terminées, que tout le onde convint que jamais éloge n'avoit té ni plus pompeux, ni plus véritable.

* Car

† Unum hominem ca- ut columenque Imperii omani eſſe: ſub umbra ipionis civitatem domi- m orbis terrarum latere: nutus ejus pro decretis Patrum, pro populi juſſis eſſe. Infamia intactum, invidia, qua poſſunt, ur-gent. *Liv. lib.* 38. *n.* 51.

* Car il raportoit ces actions avec la même grandeur d'ame qu'il avoit montrée en les faiſant; & l'on n'étoit point bleſſé de l'entendre lui-même ſe louer, parce que c'étoit la néceſſité de ſe défendre, & non le deſir de ſe faire valoir, qui le faiſoit parler de la ſorte. Tout le tems ſe paſſa en diſcours, & la nuit étant ſurvenue, le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé, Scipion parut avec une foule de cliens & d'amis; & aïant fait faire ſilence: „ Ce fut à pareil jour que celui-ci, „ dit-il en s'adreſſant aux Tribuns du peuple & aux citoiens, „ que je vain- „ quis Annibal & les Carthaginois auprès „ de Carthage. Comme donc il n'eſt pas „ juſte de le paſſer en diſputes & en con- „ teſtations, je vais de ce pas au Capito- „ le rendre graces de cette victoire à Ju- „ piter, à Junon, à Minerve, & à tous „ les dieux qui habitent le Capitole. Ac- „ compagnez-moi dans ce devoir de reli- „ gion & de reconnoiſſance, tous tant „ que vous êtes qui en avez le tems; & „ priez les dieux de vous donner des „ Chefs qui me reſſemblent: s'il eſt vrai „ que depuis l'âge de dix-ſept ans, de „ même que vous avez prévenu en moi les „ années par vos dignités, j'ai tâché auſſi „ de prévenir vos ſuffrages par mes ſer- „ vices. „ Après avoir ainſi parlé, il prit le

* Dicebantur enim ab eodem animo ingenioque, à quo geſta erant: & aurium faſtidium aberat, quia pro periculo, non in gloriam, referebantur. n. 50.

le chemin du Capitole, où toute l'aſſemblée le ſuivit, juſques aux greffiers & aux huiſſiers des Tribuns, qui ſe virent abandonnés de tout le monde excepté de leurs eſclaves. Ce fut-là le jour le plus glorieux de la vie de Scipion; &, à juger de ce qui fait la véritable grandeur, il avoit quelque choſe de plus éclatant & de plus mémorable que celui où il entra dans Rome triomphant de Syphax & des Carthaginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regarder comme le dernier d'une ſi belle vie, il ſe retira à Literne pour éviter la jalouſie & la malignité de ſes accuſateurs, avec réſolution de ne ſe point trouver au jugement de ſa cauſe qui avoit été remiſe. * Il avoit l'ame trop haute, & avoit juſques-là ſoutenu un trop grand perſonnage dans la République, pour pourvoir s'abaiſſer à celui de ſuppliant & d'accuſé.

Quand le jour du jugement fut venu, L. Scipion ſon frere rejetta la cauſe de ſon abſence ſur une maladie fâcheuſe qui ne lui permettoit pas de venir à Rome. Ses accuſateurs, prenant occaſion de ſa retraite pour le rendre encore plus odieux au peuple, demanderent qu'on l'arrachât de ſa maiſon de campagne, & qu'on l'amenât de force à Rome pour y venir répondre aux accuſations dont il étoit chargé. Tib. Sem-

* Major animus & fortuna erat, ac majori fortunæ aſſuetus, quam ut reus eſſe ſciret, & ſummittere ſe in humilitatem cauſam dicentium. *Lib.* 38. *n.* 52.

Sempronius Gracchus, l'un des Trib
du peuple, & qui avoit toujours été
nemi de Scipion, ne pouvant ſouffrir
telle indignité, ſe déclara en ſa faveur
plein d'indignation contre ſes Collegu
„ Quoi, Tribuns, dit-il, ce vainqueu
„ l'Eſpagne & de l'Afrique ſera ſous
„ piés! N'a-t-il défait quatre Géné
„ Carthaginois, taillé en pieces & mis
„ fuité quatre grandes armées dans l'
„ pagne, vaincu Syphax, Annibal,
„ Antiochus, (car ſon frere veut bien
„ laſſer partager avec lui l'honneur
„ cette derniere victoire) que pour
„ comber à la haine & à l'envie des d
„ Petillius? * N'y a-t-il donc point de
„ rites, point d'honneurs, qui puiſſ
„ procurer aux grands hommes une ret
„ te aſſurée & comme un aſyle ſacré
„ inviolable, où leur vieilleſſe, ſi l'on
„ peut ſe réſoudre à la reſpecter, ſoit
„ moins à couvert d'inſulte & d'outra
Ce diſcours fut reçu avec un applaudi
ment général, & le Sénat peu après
faire des remerciemens à Sempronius
ce qu'il avoit préféré l'interêt public à
reſſentiment particulier. Les accuſate
ne pouvant ſoutenir les reproches qu
leur faiſoit de tous côtés, ſe déſiſter
de leur pourſuite.

Scipion paſſa le reſte de ſa vie à Lit

* Nullis-ne meritis ſuis, nullis veſtris honoribus, unquam in arcem tutam, & velut ſanctam, clari vi-ri pervenient; ubi, ſi venerabilis, inviolata tem ſenectus eorum co fidat? *L.* 38. *n.* 53.

ne, ſans regretter le ſéjour de Rome, & il s'y fit lui-même élever un tombeau, pour n'être point inhumé dans une patrie ingrate.

Mort d'Annibal.

ANNIBAL, ne ſe croiant plus en ſureté dans les Etats d'Antiochus, s'étoit retiré chez Pruſias Roi de Bithynie. Mais les Romains ne l'y laiſſerent pas en repos, & députerent Quintius Flamininus vers ce Roi, pour ſe plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner quel étoit le ſujet de cette ambaſſade, & il n'attendit pas qu'on le livrât à ſes ennemis. D'abord il eſſaia de ſe ſauver par la fuite : mais il s'aperçut que les ſept iſſues cachées qu'il avoit fait faire à ſon palais, étoient occupées par les ſoldats de Pruſias, qui vouloit faire ſa cour aux Romains en trahiſſant ſon hôte. Il ſe fit donc apporter le poiſon qu'il gardoit depuis longtems pour s'en ſervir dans l'occaſion, & le tenant entre ſes mains: „ Délivrons, dit-il, le peuple Ro- „ main d'une inquiétude qui le tourmen- „ te depuis longtems, puiſqu'il n'a pas la „ patience d'attendre la mort d'un vieil- „ lard. La victoire que remporte Flami- „ ninus ſur un homme deſarmé & trahi, „ ne lui fera pas beaucoup d'honneur. Ce „ jour ſeul fait voir combien les Romains „ ont dégénéré. Leurs peres avertirent „ Pyrrhus de ſe garder d'un traitre qui „ vou-

Liv. lib. 3 n. 51.

„ vouloit l'empoiſonner, & cela dans le „ tems que ce Prince leur faiſoit la guer- „ re dans le cœur de l'Italie: & ceux-ci „ ont envoié un homme conſulaire pour „ engager Pruſias à faire mourir par un „ crime abominable ſon ami & ſon hôte. Après avoir fait des imprécations contre Pruſias, & invoqué contre lui les dieux protecteurs & vengeurs des droits ſacrés de l'hoſpitalité, il avala le poiſon, & mourut.

Telle fut la fin des deux plus grands hommes de leur ſiecle, qui tous deux ſuccomberent à la jalouſie de leurs ennemis, & éprouverent l'ingratitude de leur patrie.

GUERRE *contre Perſée dernier Roi de Macédoine.*

PERSE'E avoit ſuccédé à Philippe ſon pere dans le roiaume de Macédoine. Il s'étoit écoulé près de vingt ans depuis la paix accordée à Antiochus.

Liv. lib. 42. *n.* 25-31. Les Romains, après avoir longtems diſſimulé pluſieurs ſujets de mécontentemens qu'ils avoient contre Perſée, réſolurent enfin de lui faire la guerre, s'il ne leur donnoit ſatisfaction. * Ce Prince étoit ſans honneur & ſans religion, & pour parvenir à ſes fins il ne craignoit point d'emploier les calomnies, les meurtres, & les empoiſon-

* Hunc per omnia clandeſtina graſſari ſcelera latrociniorum ac veneficiorum cernebant. *Liv. lib.* 42. *n.* 18.

ſonnemens. Aveuglé & corrompu par les flateries des courtiſans, il ſe croioit un grand homme de guerre, capable de tenir tête aux Romains. C'eſt pourquoi il répondit à leurs députés avec une hauteur & une fierté, qui les obligea de lui déclarer la guerre ſur le champ. Quelques heureux ſuccès qu'il eut dans la premiere campagne ne ſervirent pas peu à lui enfler le courage. Cependant il ſuivit le conſeil qu'on lui donna de † profiter de l'avantage qu'il avoit remporté dans un combat pour obtenir des conditions de paix plus favorables, plutôt que de tout riſquer ſur une eſpérance incertaine. Il fit donc faire au Conſul * des offres aſſez avantageuſes. ‡ Dans le conſeil de guerre qu'on tint ſur ce ſujet, la conſtance Romaine l'emporta. Le caractere de la nation pour-lors étoit de montrer beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans les diſgraces, comme auſſi l'on ſe piquoit dans la proſpérité de faire paroître beaucoup de modération. La réponſe qu'on donna au Roi fut donc, qu'il n'avoit de paix à eſpérer qu'en s'abandonnant entierement à la diſcrétion du peuple Romain, & en lui laiſſant la déciſion de ſon ſort. Toute eſpérance d'accommodement

n. 62.

* *Plubi Licinius Craſſus.*

† Auſi ſunt quidam amicorum conſilium dare, ut ſecunda fortuna in conditiones honeſtæ pacis uteretur, potiùs quàm ſpe vana erectus in caſum irrevocabilem ſe daret. *lib.* 42. n. 62.

‡ Romana conſtantia vicit in concilio. Ita tum mos erat, in adverſis vultum ſecundæ fortunæ gerere, moderari animos in ſecundis. *Ibid.*

ment étant perdue, on ſe prépara de part
l. 44. n. 67. & d'autre à continuer la guerre. Le nouveau Conſul pénétra juſques dans la Macédoine, & alla attaquer le Roi dans ſon propre pays. Cependant comme les choſes trainoient beaucoup plus en longueur qu'on ne s'y étoit attendu, les Romains entrerent dans une grande inquiétude.

17-22. Paul Emile aiant été nommé Conſul, & chargé de la guerre contre Perſée, on conçut de meilleures eſpérances. Il ſe mit en état de les remplir. Avant ſon départ, il crut devoir parler au peuple; & il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui ſe répandroient contre ſa conduite. Qu'il étoit une eſpece de gens oiſifs & deſœuvrés, qui du fond de leur cabinet faiſoient la guerre fort à leur aiſe, & qui, ſi l'on ne ſuivoit pas leurs vues & leur plan, cenſuroient le Général dans les cercles & dans les aſſemblées, & lui faiſoient ſon procès. Qu'il ne refuſoit pas de recevoir des avis, mais qu'il faloit être ſur les lieux pour les lui donner.

N. 36. Quand il fut arrivé en Macédoine, & qu'il ſe vit tout près des ennemis, les troupes pleines d'ardeur demanderent à les attaquer ſur le champ; un jeune Officier de grand mérite, nommé Naſica, le preſſa de profiter de l'occaſion, pour ne pas laiſſer échaper un ennemi, dont les fuites & les retraites précipitées avoient donné tant d'exercice à ſes prédéceſſeurs. Il loua l'ardeur du jeune Officier & des ſoldats, mais il ne ſe rendit pas à leur deſir. La marche

che avoit été longue & pénible, dans un jour d'Eté fort chaud, où la pouſſiere, la ſoif, la laſſitude, & l'ardeur du ſoleil en plein midi, avoient extrêmement fatigué l'armée. Il ne jugea donc pas à propos d'envoier au combat des troupes ainſi affoiblies & épuiſées, contre des ennemis qui étant frais & repoſés avoient toute leur force.

Quelques jours après, la bataille ſe donna. Paul Emile y fit paroître toute la ſageſſe qu'on devoit attendre d'un Chef ſi expérimenté. La longue & opiniâtre réſiſtance des ennemis montra qu'ils n'avoient pas entierement dégénéré de leur ancienne réputation. Le grand choc fut contre la phalange Macédonienne, qui étoit une eſpece de bataillon quarré, hériſſé de piques & de lances, & qu'il étoit preſque impoſſible d'enfoncer, tant ils étoient accoutumés à joindre tous enſemble leurs boucliers, & à préſenter à l'ennemi comme un mur de fer. Paul Emile avouoit dans la ſuite que ce rempart d'airain, & cette forêt de piques, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte; & que, quelque bonne contenance qu'il fît, il n'avoit pu d'abord s'empêcher de ſentir quelque doute & quelque inquiétude ſur le ſuccès du combat. En effet toute ſa premiere ligne étant taillée en pieces, la ſeconde découragée commençoit auſſi à plier. Le Conſul, s'étant aperçu que l'inégalité du terrein obligeoit la phalange de laiſſer des ouvertures & des intervalles, ſépara ſes troupes par pelotons, & leur or-

N. 37. 41. Plut. in vit. Æmil. Pauli.

donna de ſe jetter dans les eſpaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous enſemble de front, mais par troupes détachées, & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre, donné à propos, fut cauſe de la victoire. La phalange, ainſi deſunie & ſéparée, ne put ſoutenir l'effort des Romains. Ce ne fut plus que meurtre & que carnage; & l'on croit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes.

Lib. 45. n. 41. Perſée n'avoit pas attendu la fin du combat pour ſe retirer. Après quelques vains efforts, il ſe laiſſa prendre priſonnier, & ſe rendit au vainqueur. Il le fit avec une baſſeſſe & une lâcheté, qui lui attira le mépris de tous ceux qui en furent témoins, au-lieu que dans un tel état il ſembloit ne devoir exciter que leur compaſſion. Il fut mené à Rome avec ſes enfans, & ſervit d'ornement au triomphe de Paul Emile.

n. 40. Plut. in vit. Pauli.

CHAPITRE SECOND.

Reflexions.

Je ne sai ſi le Lecteur, en voiant que je m'ingere de parler de guerre & de politique, ne ſera pas tenté de m'appliquer un mot que dit Annibal dans une occaſion aſſez ſemblable: ce fut dans le tems qu'il s'étoit retiré à Epheſe chez Antiochus. Chacun s'empreſſant de lui procurer quelque

Cic. lib. 2. de Orat. n. 75. & 76.

que partie de plaiſir qui pût lui être agréable, on lui propoſa un jour d'aller entendre un Philoſophe nommé Phormion, qui faiſoit grand bruit dans la ville, & paſſoit pour un beau parleur. Il eut la complaiſance de s'y laiſſer conduire. Le Philoſophe parla ſur les devoirs d'un Général d'armée, & ſur les règles de l'art militaire, & ſon diſcours fut fort long. Tout l'auditoire fut charmé de ſon éloquence. On ne manqua pas de demander à Annibal ce qu'il en penſoit. Sa réponſe, qu'il fit en Grec, fut peu polie pour le langage, mais pleine d'une liberté militaire. „ J'ai bien „ vu, dit-il, des vieillards qui manquoient „ de ſens & de jugement, mais je n'en ai „ point vu de moins ſenſé & de moins ju„ dicieux que celui-ci.“ Quelle extravagance en effet à un Philoſophe, qui n'avoit jamais vu ni camp ni armée, de vouloir entretenir un Annibal des préceptes de l'art militaire! Je mériterois un pareil reproche, & peut-être à plus juſte titre encore, ſi les réflexions que je fais ici venoient de mon fonds. Mais comme je les tire préſque toutes des plus ſavans hommes de l'antiquité, dont quelques-uns étoient très habiles & très verſés dans l'art militaire, je me croi en ſûreté à l'ombre de ces grands noms, & je puis avec eux parler guerre & politique.

Mes réflexions rouleront ſur deux points. D'abord je tâcherai de faire connoître le caractere, les vertus, &, quand l'occaſion s'en préſentera, les défauts même de ceux

qui ont eu le plus de part aux évenemens dont j'ai parlé ; tels que ſont Annibal, Fabius, Scipion, Paul Emile, Antiochus, Philippe, Perſée. Enſuite j'eſſaierai d'entrer dans les principes du gouvernement & de la politique des Romains, ſur-tout pour ce qui regarde la maniere dont ils ſe conduiſoient pendant la guerre par raport à leurs citoïens, à leurs alliés, à leurs ennemis. Je ne puis avoir pour tout cela un meilleur garant, ni un plus ſûr guide, que Polybe, qui a été témoin oculaire d'une partie des évenemens dont il s'agit ici, qui a eu la confiance des grands hommes qui y ont été les premiers acteurs, qui a étudié avec tant de ſoin le caractere & la conſtitution du peuple Romain, & qui a ſervi lui-même de guide & de maitre à Tite-Live, des réflexions duquel je ferai auſſi grand uſage.

ARTICLE PREMIER.

Diverses qualités *de ceux dont il eſt parlé dans ce troiſieme morceau de l'Hiſtoire Romaine.*

On reconnoit ici clairement que ce ne ſont ni les richeſſes, ni la gloire des ancêtres, ni la majeſté du trône, qui rendent les hommes véritablement eſtimables ; & que, quelque brillant & quelque éblouïſſant que puiſſe paroître tout ce vain éclat, il eſt entierement obſcurci

&

& effacé par le vrai mérite & la ſolide vertu. Quelle idée l'hiſtoire que nous venons de raporter nous laiſſe-t-elle des Princes dont il y eſt parlé?

ANTIOCHUS *Roi de Syrie.*

Sans relever les autres défauts de ce Prince, un ſeul trait peut faire juger de ſon caractere. * Tite-Live dit que le premier degré de mérite pour un homme qui commande, eſt de pouvoir par lui-même prendre un bon parti: que le ſecond eſt de ſavoir au moins ſuivre un bon conſeil: mais que de ne pouvoir faire ni l'un ni l'autre, c'eſt la marque d'un petit eſprit, ſans vue, ſans étendue, ſans prudence. Sur ce principe, que faut-il penſer d'Antiochus? Il avoit entrepris de faire la guerre au peuple du monde le plus puiſſant, le plus belliqueux, le plus heureux. Le hazard lui avoit adreſſé Annibal. C'étoit le plus grand Capitaine qu'on eût vu juſques-là. Dans une ſi longue guerre contre les Romains, il avoit fait preuve de courage, de prudence, & d'une parfaite ſcience de l'art militaire. A ces grandes qualités il joignoit une haine perſonnelle con-

* Sæpe ego audivi, milites, eum primum eſſe virum, qui ipſe conſulat quid in rem ſit; ſecundum eum, qui bene monenti obediat: qui nec ipſe conſulere nec alteri parere ſciat, eum extremi ingenii eſſe. *Liv. lib.* 22. *n.* 29. *La même penſée ſe trouve dans Héſiode*, Op. & Dies, v. 291. *Dans Hérodote*, liv. 7. *& dans Ciceron, Pro Cluent. n.* 94.

contre les Romains, & un vif deſir de ſe venger d'eux. Quel uſage un Prince un peu ſenſé n'auroit-il pas fait d'un tel homme?

Antiochus avoit d'abord reçu avec joie Annibal, & lui avoit fait tous les honneurs que méritoit un Général d'une ſi haute réputation. Dans le Conſeil de guerre qui ſe tint, Annibal perſiſta dans l'opinion, où il avoit toujours été, qu'on ne pouvoit vaincre les Romains que dans l'Italie. Il appuia ſon avis de raiſons auxquelles il n'y avoit rien à repliquer; & offrit ſes ſervices pour aller faire cette deſcente en Italie, pendant que le Roi demeureroit dans la Grece pour donner de l'inquiétude aux Romains par la crainte
An. 35. d'une puiſſante diverſion. Cet avis plut
1. aſſez à Antiochus. Mais on lui repréſenta qu'il ne faloit pas ſe fier à Annibal: que c'étoit un exilé & un Carthaginois, à qui ſa fortune ou ſon génie pouvoient ſuggérer dans un même jour mille projets differens: que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquiſe dans la guerre, & qui étoit comme ſon apanage, étoit trop grande pour un ſimple Lieutenant. Que le Roi devoit être ſeul Chef, ſeul Général: qu'il devoit ſeul attirer ſur lui les yeux & l'attention; au-lieu que ſi Annibal étoit emploié, cet étranger auroit ſeul la gloire de tous les heureux ſuccès.

Il n'en falut pas davantage pour faire tourner la tête à Antiochus. C'étoit le prendre par ſon foible. Un bas ſentiment

de

de jalouſie, qui eſt la marque & le défaut des petits eſprits, étouffa en lui toute autre penſée & toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun uſage d'Annibal. Le ſuccès vengea bien celui-ci, & montra quel malheur c'eſt pour un Prince que d'ouvrir ſon cœur à l'envie, & ſes oreilles aux diſcours empoiſonnés des flateurs.

PHILIPPE ET PERSE'E, *Rois de Macédoine.*

Ces Princes, en montant ſur le trône de Macédoine autrefois ſi illuſtre, & ſuccédant aux Etats de l'ancien Philippe & de ſon fils Alexandre, deux des plus grands Rois qui aient jamais été, ſoutinrent bien mal la gloire de leurs prédéceſſeurs & montrerent qu'il y a une grande difference entre regner, & être véritablement Roi.

Philippe, ſelon Polybe, avoit toutes les qualités propres à former un grand Roi, & à faire de grandes entrepriſes. Sans parler de ſa taille avantageuſe, & d'un air de majeſté qui regnoit en lui, il avoit un eſprit vif, pénétrant, capable des plus grandes choſes; * une grace admirable dans

Polyb. 339.

* *Ce fut apparemment ce talent naturel qu'il avoit pour la parole, qui le fit tomber dans un défaut, condamnable dans les particuliers mêmes, mais infiniment plus dangereux dans les Princes, & tout-à-fait indigne de la majeſté royale; qui eſt de ſe piquer de bons mots & de railleries:* Erat dicacior naturâ, quàm regem decet; &, ne interſeria quidem, riſu ſatis temperans. *Liv. lib.* 32. *n.* 34.

dans ſes diſcours; une mémoire à laquelle rien n'étoit échapé; une ſcience parfaite de l'art militaire, avec un courage & une hardieſſe que rien n'étonnoit. Mais toutes ces belles qualités dégénérerent bien-tôt en lui, & firent place aux plus grands vices, tels que ſont l'injuſtice, la fourberie, la perfidie, la cruauté, l'irréligion; & d'un grand Prince qu'il auroit pu être, en firent un Tyran inſupportable à ſes ſujets.

Son fils Perſée n'hérita de lui que ſes défauts, auxquels il en ajouta un qui lui fut particulier & perſonnel, je veux dire une ſordide & inſatiable avarice. Il porta à un excès incroiable cette paſſion, la plus baſſe & la plus indigne d'un Roi. De peur de tirer quelque argent de ſes coffres, il laiſſa perdre & ruïner tous les grands préparatifs que l'on avoit fait avec tant de ſoin pour ſoutenir la guerre contre les Romains, & renverſa les eſpérances qu'en avoient conçu les Macédoniens. Il renvoia, par le même motif, vingt mille hommes de troupes choiſies que lui-même avoit mandées à ſon ſecours, mais à qui il ne put ſe réſoudre de paier la ſolde dont on étoit convenu. Il manqua auſſi de parole à Gentius Roi des Illyriens, & il ſe crut fort habile en l'amuſant par l'eſpérance de trois cens talens qu'il refuſa enfin de lui donner, & avec leſquels il auroit pu acheter contre les Romains toutes les forces de l'Illyrie. Il ne ſe montroit point en cela, dit Plutarque, l'héritier

tier & l'imitateur d'Alexandre le grand ni de Philippe, qui, en pratiquant toujours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire*, avoient preſque ſubjugué le monde entier.

Cette baſſeſſe d'ame ſuivit Perſée juſqu'à la fin. Il avoit fait prier Paul Emile de ne pas le donner en ſpectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. *La grace qu'il demande eſt en ſon pouvoir*, repliqua le Romain, voulant lui faire entendre qu'il devoit préférer la mort à la honte, ce qui étoit chez les paiens la preuve d'une grande ame. Mais il n'en eut pas le courage, & il orna le triomphe de ſon vainqueur. Ce fut un objet de mépris pour tous les ſpectateurs, qui daignoient à peine jetter les yeux ſur lui. Toute la compaſſion fut pour ſes enfans, d'autant plus dignes de pitié, que leur bas âge ne leur permettoit pas encore de ſentir tout leur malheur.

PAUL EMILE.

Ce Général étoit fils de l'illuſtre Paul Emile qui mourut à la bataille de Cannes. Il vécut, dit Plutarque, dans un ſiecle fécond en grands hommes, & il travailla à ne le cèder à aucun d'eux. Pour arriver aux dignités, il ne s'appliqua pas, comme c'étoit alors la coutume, à briller dans le barreau par l'éloquence, ni à gagner la faveur du peuple par de flateuſes com-

complaiſances, quoiqu'il fût fort propre à y réuſſir. Il crut devoir s'ouvrir une route plus honorable & plus digne de lui, qui étoit de ſe rendre recommandable par la juſtice, & par un ferme attachement à tous ſes devoirs, en quoi il ſurpaſſa tous les jeunes gens de ſon âge.

Aiant été aſſocié au College des Augures, il étudia à fond & rétablit les anciennes pratiques du culte divin, perſuadé qu'en matiere de religion rien n'eſt plus dangereux que d'innover, & que c'eſt la négligence dans les petites choſes qui conduit au violement des règles les plus importantes.

Il ne fut ni moins exact, ni moins ſévère à rétablir & à faire obſerver tous les anciens règlemens de la diſcipline militaire, ſe montrant terrible & inexorable à ceux qui deſobéiſſoient, * & tenant pour maxime que vaincre ſes ennemis, n'eſt preſque que l'acceſſoire & la ſuite du ſoin de former ſes citoiens par une exacte diſcipline.

Un intervalle de tems aſſez long qui ſe trouva entre ſes deux conſulats, lui donna lieu de s'appliquer particulierement à l'éducation de ſes enfans. Il leur donna les plus habiles maitres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépenſe, quoiqu'il n'eût qu'un bien très médiocre. Il aſſiſtoit à tous leurs exercices autant que les affaires

* Μικρὸν δεῖν πάρεργον πολεμίους, τὸ παιδεύειν τοὺς ἐγγόνους τὸ παρὰ τῆς πολίτας. *Ibid.*

res publiques le lui permettoient, voulant par-là devenir lui-même leur premier maître, & laiſſant aux peres, même les plus occupés, ce grand exemple, de regarder l'éducation de leurs enfans comme le plus eſſentiel de leurs devoirs, & par cette raiſon de ne s'en repoſer pas entierement ſur le ſoin & la bonne foi des autres.

Le grand théatre, où parut dans tout ſon jour le mérite de Paul Emile, fut la Macédoine. Quand on l'eût obligé d'accepter le conſulat, il commença par demander qu'on envoiât ſur les lieux des Commiſſaires habiles & intelligens, pour s'informer par eux-mêmes de la ſituation des affaires de Macédoine, du nombre & de la qualité des troupes de terre & de mer tant Romaines qu'ennemies; de l'état des vivres, des magaſins, des arſenaux, de la diſpoſition des alliés; en un mot de tout ce qui concernoit l'armée: * ſans quoi il étoit impoſſible de prendre de juſtes meſures. C'étoit l'une des importantes inſtructions que Cambyſe Roi de Perſe donna à Cyrus ſon fils, lorſqu'il partit pour ſa premiere campagne, lui recommandant de ne jamais s'engager dans aucune entrepriſe, ſans s'être auparavant aſſuré de tous les moiens & de tous les ſecours néceſſaires pour la faire réuſſir. *Xen. lib. 1 repæ*

Nous avons dit que Naſica avoit fort preſſé Paul Emile de donner la bataille dès qu'on

* Ex his bene cognitis, capi poſſe ratus. *Liv. lib. certa in futurum conſilia 44. n. 18.*

qu'on fut arrivé près du camp des Macédoniens, dans la crainte que l'ennemi n'échapât encore à leur pourſuite. Il ne fut point choqué de la liberté que prit cet Officier de lui faire cette remontrance. Car ſon grand principe, & il l'avoit déclaré en partant de Rome, étoit qu'un Commandant, plus que tout autre, doit écouter les conſeils. „ Je ſuis bien éloigné, „ leur avoit-il dit, de croire que les Généraux ne doivent pas recevoir d'avis: „ au contraire je penſe qu'il y a plus d'orgueil que de ſageſſe à vouloir tout faire „ de ſa tête. “ Il répondit donc avec bonté à ce jeune Officier. „ Je penſois autrefois, lui dit-il, comme vous penſez „ aujourd'hui ; & vous penſerez auſſi un „ jour, comme je fais maintenant. L'expérience m'a appris quand il faut donner „ le combat, & quand il faut le différer. „ Vous apprendrez, quand il en ſera tems, „ les raiſons de ma conduite: pour le préſent, repoſez-vous-en ſur votre Général. “ Je raporte avec plaiſir ces ſortes d'endroits, qui me paroiſſent tout-à-fait propres à former les jeunes gens dans quelque condition qu'ils doivent ſe trouver, & qui leur apprennent à éviter à l'égard de leurs inférieurs ces airs de hauteur & de fierté, dans leſquels ſouvent on fait conſiſter mal-à-propos l'autorité & la grandeur, & à recevoir avec bonté & docilité les avis qu'on leur donne.

v. lib. n. 22.

l. 44. n.

Un homme qui n'a qu'une lumiere médiocre, eſt tout plein de ſes penſées; & plus

plus il eſt borné, moins il eſt docile. * Il lui ſemble qu'en voulant lui donner conſeil, on lui reproche de manquer de lumiere: & il s'offenſe comme d'une injure de ce qu'on ne paroit pas perſuadé, qu'étant le maitre, il eſt auſſi le plus clairvoiant. Un homme d'un génie ſupérieur penſe bien autrement. Il ſait qu'un mot dit par un autre donne quelquefois une grande ouverture. Il eſt toujours prêt à tout écouter, à faire cas de ce qu'on lui dit, à le comparer avec ce qu'il a penſé: & c'eſt en cela qu'il fait conſiſter le bon eſprit & le jugement.

On a pu remarquer dans la deſcription du combat qui termina la guerre de Macédoine, ce que Polybe obſerve en plus d'un endroit, que la qualité propre d'un Général, ſur-tout dans le feu & l'ardeur du combat, c'eſt le ſang-froid & la ſageſſe; & que ce n'eſt point de cent mille bras qui compoſent une armée que dépend la victoire, mais de la tête du Commandant. En effet on voit dans la bataille dont je parle, que l'ordre, donné à propos par le Chef, de s'inſinuer dans les vuides de la phalange Macédonienne, & de ne l'attaquer que par pelotons, ſauva l'armée Romaine, & lui valut la victoire. C'eſt à ces ſortes d'endroits que Polybe veut qu'un lecteur ſoit principalement attentif; & il remarque avec raiſon qu'un moien des plus ſurs

Polyb. pag. 36. & 37.

* Ne alienæ ſententiæ indigens videretur, in diverſa ac deteriora tranſibat. *Tacit. Annal. l. 15. cap. 10.*

ſurs de ſe perfectionner dans la ſcience de l'art militaire, eſt d'étudier dans l'hiſtoire les actions & le génie des grands hommes.

L'uſage que fit Paul Emile de ſa victoire & de ſon loiſir, eſt un grand modèle pour les Généraux, pour les Intendans, & pour toutes les perſonnnes conſtituées en autorité; & il leur apprend comment on doit uſer du pouvoir, de la grandeur, & du commandement. Il partit, dit l'hiſtorien, pour aller viſiter la Grece; & paſſant dans les villes, il mettoit tout ſon plaiſir à ſoulager les peuples, à réformer les deſordres, à répandre par-tout des libéralités: occupation, ajoute le même hiſtorien, également douce & glorieuſe, & qui ne peut être l'effet que d'un fonds merveilleux d'humanité. Διαγωγὴν ἔνδοξον ἅμα καὶ φιλάνθρωπον.

Au retour de ce voiage il fit célébrer des jeux publics, auxquels il avoit fait inviter les peuples & les Rois d'Aſie, & il leur donna des fêtes ſuperbes, tirant abondamment, comme dit Plutarque, des tréſors du Roi de quoi fournir à cette grande dépenſe, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit obſerver. On admira ſur-tout ſa politeſſe, ſes manieres agréables & careſſantes, ſon attention à traiter chacun ſelon ſon rang, & à faire plaiſir à tous; & l'on avoit peine à comprendre comment un homme qui faiſoit de ſi grandes choſes, pouvoit ainſi réuſſir dans les petites. Mais le fruit le plus doux qu'il tira

: ſa magnificence, fut de voir qu'au
ı de tant de choſes rares, & de tant
ctacles ſi capables d'attirer les yeux,
trouvoit rien de ſi digne d'attention
ıdmiration que lui-même. Ce fut
lors que, comme on vantoit avec é-
ment la belle ordonnance de ſes fêtes
ſes jeux, il dit cette parole célè-
„ Que c'étoit du même fonds d'eſprit
: partoit l'habileté & à bien ranger
: armée en bataille, & à bien ordon-
· un feſtin, de ſorte que l'une fût
nidable aux ennemis, & l'autre agréa-
aux conviés.

ut ce que je viens de raporter du
:ere honnête & inſinuant de Paul E-
eſt un grand éloge pour un Géné-
t une grande leçon pour tous ceux
ouvernent. Le langage des manieres
:antes eſt entendu de tout le monde:
du mérite n'eſt pas ſi univerſel. Il n'eſt
ɔſſible de répandre ſes bienfaits ſur
on s'épuiſeroit, ſi l'on donnoit tou-

Mais la bonté, l'humanité, la dou-
, ſont des bienfaits perpétuels, géné-
, dont la ſource ne tarit jamais, &
perſonne n'eſt exclus. C'eſt un grand
age que de trouver dans un heureux
el, perfectionné par l'étude & par les
ɛions, une fécondité & une variété
ıiſable d'attraits & de graces pour tou-
ɛtes d'hommes de toute condition, &
ut caractere: * de ſavoir les emploier,

les

* apud ſubjectos, apud proximos, apud collegas, va-

les mêler, les diverſifier, afin que chacun y trouve quelque choſe qui lui ſoit propre: de diſpenſer à tous des marques communes d'affection & de bonté, * en mettant ſur ſon viſage un air aimable, & qui, par une eſpece d'éloquence muette mais publique, gagne & charme tous ceux à qui l'on a affaire. Ces manieres douces & populaires, loin de faire tort à la dignité des Grands, ſervent à la relever, & la rendent encore plus reſpectable. *Comitate & alloquiis officia provocans, incorrupto Ducis honore*, dit Tacite en parlant du Prince le plus aimable qui fut jamais.

Hiſt. lib. 5. p. 1.

On ne peut trop faire lire aux jeunes gens les beaux diſcours que Tite-Live & Plutarque mettent dans la bouche de Paul Emile après ſa victoire, qui nous apprennent comment un Prince doit ſoutenir ſa mauvaiſe fortune, & les réflexions que l'on doit faire dans le tems d'une grande proſpérité. J'en raporterai ici une partie.

Plut. Perſée, lorſqu'il parut pour la premiere fois devant ſon vainqueur, proſterné humblement à ſes piés, laiſſa échaper des paroles lâches & des ſupplications indignes, que Paul Emile ne put ni ſouffrir ni entendre: mais le regardant avec un viſage où étoient peintes la triſteſſe & l'indignation: „Mal„heureux que vous êtes, lui dit-il, pour„quoi déchargez-vous la fortune du plus grand

variis illecebris potens. *C'eſt ce que dit Tacite en parlant de Mucien Gouverneur de Syrie.* Hiſt. lib. 1. cap. 10.

* Vultu, qui maximè populos demeretur, amabilis. *Senec. de clem. lib. 2. cap. 13.*

„ grand reproche que vous puiſſiez lui fai-
„ re, & pourquoi la juſtifiez-vous, en
„ faiſant des choſes qui prouvent que vous
„ êtes digne de vos malheurs, & que vous
„ étiez indigne de vos proſpérités paſſées?
„ Pourquoi dégradez-vous ma victoire, &
„ terniſſez-vous la gloire de mes exploits,
„ en vous montrant ſi petit, que les Ro-
„ mains ne peuvent que rougir d'avoir un
„ tel adverſaire? Apprenez donc que la
„ vertu malheureuſe attire le reſpect de ſes
„ ennemis, & que la lâcheté, quelque
„ heureuſe qu'elle puiſſe être, n'attire que
„ le mépris des Romains." Cependant il le releva, & lui aiant tendu la main, il le donna en garde à Tubéron.

Il rentra enſuite dans ſa tente avec ſes fils, ſes gendres, & quelques jeunes Officiers de ſon armée; & là, après avoir été longtems recueilli en lui-même ſans parler, rompant enfin le ſilence: „ Se peut-il fai-
„ re, dit-il, mes enfans, qu'un homme ſe
„ laiſſe tellement aveugler à la proſpérité,
„ qu'il s'éleve & s'enorgueilliſſe pour avoir
„ domté des nations, ruïné des villes, &
„ ſubjugué des roiaumes? Peut-on, après
„ le grand exemple que la fortune vient
„ de donner à tous les guerriers de l'in-
„ conſtance des choſes humaines, penſer
„ que dans ſes plus grandes faveurs il y ait
„ rien de permanent & de ſolide? Quel
„ eſt le tems où l'on puiſſe ſe flater d'être
„ en ſureté, puiſque le moment même de
„ la victoire eſt ſouvent celui où l'on a le
„ plus à craindre; & que c'eſt dans le com-

„ ble de la joie que la fatale deſtinée, qui
„ renverſe aujourd'hui celui-ci & demain
„ celui-là, prépare ſouvent les plus grandes diſgraces? Quand la moindre partie
„ d'une heure a ſuffi pour abbattre le trône d'Alexandre, qui étoit parvenu au
„ plus haut degré de la puiſſance, & qui
„ avoit aſſujetti la plus grande partie de
„ l'Univers, & que nous voions ſes ſucceſſeurs, nagueres environnés d'armées
„ ſi formidables, réduits maintenant à recevoir chaque jour leur pain de la main
„ même de leurs ennemis: oſerons-nous
„ compter que notre bonheur ſera toujours
„ conſtant & durable, & à l'épreuve des
„ viciſſitudes du tems? Pour vous, mes
„ enfans, l'incertitude de ce que les dieux
„ nous préparent, & de l'iſſue qu'aura une
„ fortune auſſi riante que la nôtre, doit
„ bien modérer l'épanouïſſement de joie,
„ & l'enflure de cœur, qui ſont une ſuite
„ naturelle de la victoire.

Ces dernieres paroles étoient un preſſentiment & une eſpece de prédiction du malheur qui pendoit ſur ſa tête. En effet, de quatre fils qu'avoit Paul Emile, les deux du premier lit, nommés Scipion & Fabius, étoient paſſés dans d'autres familles; & des deux autres, qui faiſoient toute la reſſource de la ſienne, l'un mourut cinq jours avant ſon triomphe, & l'autre trois jours après. Il n'y eut perſonne qui ne fût touché juſqu'au fond du cœur d'un ſi funeſte accident, & à qui le ſort de ce malheureux pere n'arrachât des larmes.

Paul

Paul Emile ſeul, renfermant en lui-même toute ſa douleur, montra une conſtance qui le fit paroitre encore plus grand que jamais. Il dit, en parlant au peuple, qu'effraié à la vue de tant de ſuccès inouïs, & s'attendant à quelque grand revers, il avoit prié les dieux de le faire tomber plutôt ſur ſa famille que ſur la République. „ La Fortune, ajouta-t-il, en pla„ çant mon triomphe entre les funerailles „ de mes deux enfans, comme pour ſe „ jouer des évenemens humains, me rem„ plit à la vérité de douleur & d'amer„ tume, mais procure à ma patrie une „ pleine ſécurité, aiant épuiſé contre nous „ tous ſes traits. Elle a pris plaiſir à ex„ poſer également le vainqueur & le vain„ cu en ſpectacle à tout l'univers; avec „ cette difference pourtant, que Perſée „ vaincu a encore ſes enfans, & que Paul „ Emile vainqueur a perdu les ſiens. Mais „ le bonheur public me conſole de mes diſ„ graces domeſtiques.

Il eſt aiſé de juger combien un tel citoien, ſi plein d'amour & de zèle pour ſa patrie, fut regretté après ſa mort. Ce fut alors qu'on connut juſqu'où avoit été le généreux mépris qu'il avoit toujours fait de l'argent, ce qu'on peut dire avoir été ſa vertu dominante. Ce grand homme, iſſu d'une des plus nobles & des plus anciennes familles de Rome, & ſorti d'une maiſon illuſtrée par les plus grandes charges & les plus grands emplois; ce vain-

queur de la Macédoine, * qui par les dépouilles immenſes qu'il en raporta, avoit enrichi pour longtems † le tréſor public; laiſſa pour tout bien à ſes enfans l'ancien & médiocre patrimoine qu'il avoit reçu de ſes aieux, ſans l'avoir jamais augmenté, dit Plutarque, d'une ſeule drachme.

Voilà comment penſoient ces vieux Romains. Et ce noble deſintereſſement n'étoit pas la vertu de Paul Emile ſeul: c'étoit celle de toute ſa famille, & je pourrois ajouter, de preſque tous les grands hommes de ſon tems. Lorſqu'il ſe fut rendu maitre des tréſors immenſes que Perſée avoit amaſſés, il donna à ſon gendre Tubéron pour tout préſent une coupe d'argent du poids de cinq livres. Plutarque obſerve que cette coupe fut la premiere piece de vaiſſelle d'argent qui entra dans la maiſon des Elius: encore falut-il que la vertu & l'honneur l'y introduiſiſſent.

Fabius Maximus.

pag. 255. Polybe nous peint admirablement en deux mots le caractere de Fabius, lorſque raportant ce qu'on penſa de lui après la belle action par laquelle il avoit ſauvé Minucius ſon rival & ſon ennemi, il dit: Qu'a-

* Bis millies centies H S ærario contulit. *Vell. Patere. lib.* 1. *cap.* 9. *Cette ſomme pouvoit monter à vingt-cinq millions de notre monnoie.*

† *Le peuple Romain fut déchargé de tout impôt juſqu'à la guerre d'Antoine & du jeune Céſar.* Plut.

„ Qu'alors on reconnut évidemment à Ro-
„ me quel avantage la prudence d'un Gé-
„ néral, & un jugement ferme & plein
„ de ſens, ont ſur la témérité & la folle
„ préſomption d'un homme qui n'eſt que
„ ſoldat. " Voilà en effet ce qu'on doit ſur-tout admirer dans Fabius, & ce qui fait proprement le Général: une ſage prévoiance, un profond raiſonnement, un plan ſuivi, un deſſein formé, non au hazard, mais ſur des principes fixes & certains: τραπεζικὴ πρόνοια, καὶ λογισμὸς ἰσχνός; qualité, dont Polybe, dans un autre endroit, fait dépendre le ſuccès des grandes entrepriſes: ἐὰν σὺν τῷ τις πράττῃ τὸ προνοεῖν; & que Fabius lui-même dit devoir dominer dans un commandant: *Propediem effecturum, ut ſciant homines, bono imperatori haud magni fortunam momenti eſſe; mentem rationemque dominari.* Pag. 5 Liv. lib 21. n. 2

A cette premiere qualité Fabius en joignoit une autre, qui le caractériſe encore davantage: c'eſt une fermeté à ſe tenir au parti qu'il avoit pris ſur de bonnes raiſons, fermeté que rien dans la ſuite n'étoit capable d'ébranler; λογισμὸς ἰσχὺς: & Plutarque l'exprime à peu près dans les mêmes termes, en diſant que Fabius perſiſta toujours dans ſes premiers deſſeins & ſes premieres réſolutions, ſans que rien pût ébranler ſa fermeté. Annibal, qui étoit un bon juge du mérite & de la ſcience militaire, rendit bientôt juſtice à Fabius, & commença, dit Tite-Live, à craindre, lorſqu'il vit que les Romains lui avoient enfin oppoſé un Lib. 22 23.

Chef qui faiſoit la guerre, non au hazard mais par principes & par règles: *qui bellum ratione, non fortuna, gereret.*

Pour mieux comprendre la prudence de Fabius, il faut ſe remettre devant les yeux l'état des deux armées. Annibal avoit battu deux fois les Romains. Ses troupes pleines d'ardeur & de courage, ne demandoient qu'à combattre. Elles étoient dans un pays ennemi: l'argent & les vivres leur manquoient: leur nombre diminuoit tous les jours: toute communication avec Carthage, pour en tirer du ſecours, leur étoit coupée. Ainſi elles n'avoient de reſſource que dans la victoire. Pour les Romains les deux défaites précédentes leur avoient preſque entierement abbattu le courage, & à peine oſoient-ils regarder les Carthaginois. Les mener au combat dans cette diſpoſition, c'étoit les conduire à la boucherie. Il faloit peu à peu, par de légeres eſcarmouches, diſſiper leur crainte, leur rendre le courage, les remplir de confiance, & les mettre en état de ſoutenir leur ancienne réputation. D'ailleurs ni les vivres, ni les troupes ne leur manquoient, & tout leur étoit fourni à point nommé. Voilà ce qui fit prendre à Fabius la ſage réſolution de ne point hazarder de combat. στρατηγικὴ πρόνοια, καὶ λογισμὸς νικηφόρος.

Mais de quelle fermeté n'eut-il pas beſoin, pour perſévérer conſtamment dans cette réſolution? Les ennemis le raillent, ſes propres Officiers & ſes ſoldats lui in-

ſul-

ſultent: Rome entiere ſe déclare contre lui, en lui égalant en autorité ſon Général de la cavalerie, ce qui étoit ſans exemple. Tout cela ne l'ébranle point. Il demeure ferme comme un rocher. Ces railleries, ces inſultes, ces traitemens injurieux ne ſont point des raiſons, & ne changent rien dans la ſituation des affaires; & pour changer de plan, il lui faut des raiſons: λογισμὸς ἰσός.

Le ſuccès juſtifia pleinement ſa conduite. La juſtice que lui rendirent & ſes citoiens, & les ennemis même, le dédommagea bien avantageuſement de tous les bruits qu'on avoit répandus contre lui. Parce qu'il conſentit à paſſer pendant quelque tems pour un homme timide & lâche, il a mérité d'être regardé par toute la poſtérité comme le Chef le plus ſage & le plus prudent que Rome ait porté. Ainſi il éprouva la vérité de ce que dit Tite-Live dans une autre occaſion, que la gloire qu'on a ſu mépriſer dans le tems, revient avec uſure & avec avantage: *Spreta in tempore gloria, etiam cumulatior redit.* *Liv. l. 2. n. 1*

Mais ce que je trouve de plus admirable dans Fabius, c'eſt la maniere noble & généreuſe dont il agit à l'égard d'un ennemi déclaré, de qui il avoit reçu l'affront le plus ſenſible: action véritablement grande, comme l'obſerve Plutarque, & dans laquelle éclatent en même tems la valeur, la prudence, & la bonté. Il pouvoit laiſſer périr Minucius dans une occaſion où ſa témérité l'avoit engagé, & le punir par

la main des ennemis de l'affront qu'il en avoit reçu. Voilà ce qu'auroit penſé un petit eſprit, & une ame baſſe. Fabius vole au ſecours de ſon rival, & le tire de danger. Qu'on compare la gloire que Fabius s'eſt acquiſe par cette action, la joie qu'il eut d'avoir ſauvé la République, le plaiſir qu'il ſentit de voir ſon ennemi à ſes piés reconnoître ſa faute, & toute l'armée le ſaluer comme ſon libérateur & ſon pere, avec la lâche & honteuſe ſatisfaction d'un vindicatif, qui ſacrifie tout, & le bien public même, à ſon reſſentiment.

La conduite de Fabius à l'égard de Scidion ne paroit pas ſi pure ni ſi noble, & il eſt difficile de juſtifier d'un peu de jalouſie l'oppoſition conſtante qu'il marqua au deſſein que ce jeune Romain avoit formé de porter la guerre en Afrique. Il y a de l'apparence, dit Plutarque, qu'il ſe détermina d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence & de précaution, épouvanté du danger auquel il croioit qu'on expoſoit la République: mais qu'enfin il ſe roidit trop, & alla plus loin qu'il ne faloit, pouſſé par une émulation démeſurée, pour arrêter la gloire & la grandeur d'un jeune Chef qui lui faiſoit ombrage.

Pluſieurs choſes donnent lieu de croire que Fabius dans cette diſpute agit moins par raiſon que par paſſion. Il avoit d'abord fait tous ſes efforts pour engager Craſſus, collegue de Scipion dans le conſulat, à tirer les provinces au ſort ſelon

a coutume & ſelon ſon droit, à ne point
:éder volontairement à Scipion le com-
mandement de l'armée de Sicile, & à ſe
tenir prêt à paſſer lui-même en Afrique,
ſi enfin on le jugeoit à propos. N'aiant
pu réuſſir dans cette premiere tentative, il
:mploia tout ſon crédit pour empêcher qu'on
n'aſſignât à Scipion les fonds néceſſaires
pour la guerre. Lorſque dans la ſuite les
:nnemis de Scipion, qui étoit pour-lors en
Sicile, porterent des plaintes contre lui au
Sénat, Fabius, ſans rien approfondir, don-
na un avis tout-à-fait violent & outré,
qui étoit de le rappeller ſur le champ, &
le lui ôter le commandement. Il ſe trou-
va néanmoins que les plaintes n'avoient
aucun fondement. Enfin, quand Scipion
eut paſſé en Afrique, & que Rome reten-
tit du bruit de ſes glorieux exploits & de
ſes victoires, Fabius tint toujours le mê-
me langage & la même conduite, & ne
rougit point de demander qu'on lui en-
voiât un ſucceſſeur, apportant pour toute
raiſon, dit Plutarque, *qu'il étoit dange-
reux de confier de ſi grandes choſes à la for-
tune d'un ſeul homme, & qu'il étoit difficile
qu'un même Général fût toujours également
heureux.*

On ne peut diſconvenir que Fabius
n'ait été un des plus grands hommes qu'ait
porté la République Romaine : mais ces
ſentimens de pique & d'envie contre la
gloire naiſſante d'un jeune guerrier qui
donnoit tant d'eſpérance, ſont une tache
à ſa réputation, & une preuve ſenſible de

ce que nous avons dit ailleurs, qu'il n'y a rien de plus rare, ni en même tems de plus héroïque, que de voir d'un œil tranquille, & même avec joie, les actions glorieuſes & les heureux ſuccès de ceux qui ſont avec nous dans la même carriere. Il faloit en effet à Fabius un plus grand fonds de vertu pour ſe défendre de la jalouſie à la vue d'un mérite qui pouvoit effacer le ſien, qu'il ne lui en avoit falu dans l'affaire de Minucius pour garder la modération envers un rival, ſur lequel il ſentoit qu'il avoit tout l'avantage du côté du mérite.

ANNIBAL ET SCIPION.

J'AI CRU devoir joindre ici ces deux grands hommes, & pour ainſi dire les mettre encore aux priſes enſemble, parce qu'aiant l'un & l'autre de grandes qualités qui leur ſont communes, en les raprochant ainſi il ſera plus facile de connoitre leurs caracteres, & de juger auquel des deux on doit donner la préférence. Je n'entreprens pas néanmoins d'en faire une comparaiſon exacte, mais ſeulement d'en marquer les principaux traits. J'examinerai dans ce parallele les vertus militaires, & les vertus morales & politiques; ce qui fait le grand capitaine, & ce qui fait l'honnête homme.

§. I

§. I. VERTUS MILITAIRES.

1. *Etendue d'eſprit pour former & exécuter de grands deſſeins.*

JE COMMENCE par cette qualité, parce que c'eſt à proprement parler celle qui fait les grands hommes, & qui a plus de part au ſuccès des affaires : c'eſt ce que Polybe appelle, comme je l'ai déja remarqué, τὸν τῷ πράττειν τὸ συνιδεῖν. Elle conſiſte à avoir de grandes vues ; à ſe former de loin un plan ; à ſe propoſer un but & un deſſein dont on ne s'écarte jamais ; à prendre toutes les meſures, & à préparer tous les moiens néceſſaires pour le faire réuſſir ; à ſavoir ſaiſir les momens favorables de l'occaſion qui paſſent rapidement, & ne ſe remontrent plus ; à faire rentrer dans ſon plan les accidens même ſubits & imprévus ; en un mot à prévoir tout, & à veiller à tout, ſans ſe troubler ni ſe déconcerter par aucun évenement. Car, comme le remarque le même Polybe, à peine le concours de toutes les meſures le plus ſagement concertées & exécutées eſt-il ſuffiſant pour faire réuſſir un deſſein ; au-lieu que ſouvent l'omiſſion d'une ſeule, quelque légere qu'elle paroiſſe, ſuffit pour en empêcher le ſuccès. *Pag.* 5 *Pag.* 51

Tel fut le caractere d'Annibal & de Scipion. Tous deux formerent un projet grand, hardi, ſingulier, d'une vaſte étendue, d'une longue ſuite, capable de trou-

bler les plus fortes têtes, mais ſeul ſalutaire, & ſeul déciſif.

Annibal, dès le commencement de la guerre, comprit que le ſeul moien de vaincre les Romains, étoit de les aller attaquer dans leur propre pays. Il diſpoſa tout de loin pour ce grand deſſein. Il prévit toutes les difficultés & tous les obſtacles. Le paſſage des Alpes ne l'arrêta point. Un capi-
Pag. 201. 202. taine ſi ſage, comme l'obſerve Polybe, n'auroit eu garde de s'y engager, ſi auparavant il ne s'étoit aſſuré que ces montagnes n'étoient point impraticables. Le ſuccès répondit à ſes vues. On ſait quelle fut la rapidité de ſes victoires, & combien Rome ſe vit près de ſa perte.

Scipion forma un deſſein qui ne paroiſſoit gueres moins hardi, mais qui eut un ſuccès plus heureux: ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obſtacles ſembloient s'oppoſer à ce deſſein! N'étoit-il pas naturel, diſoit-on, de défendre ſon pays, avant que d'attaquer celui de l'ennemi, & d'aſſurer la paix dans l'Italie avant que de porter la guerre en Afrique? Quelle reſſource reſteroit-il à l'Empire, ſi Annibal vainqueur marchoit contre Rome? Seroit-il tems pour-lors de rappeller à ſon ſecours le Conſul? Que deviendroit Scipion & ſon armée, s'il venoit à perdre une bataille? & que ne devoit-on pas craindre des Carthaginois & de leurs alliés réunis tous enſemble, combattant pour leur liberté & pour leur vie ſous les yeux de leurs femmes, de leurs enfans,

enfans, & de leur patrie ? C'étoient les réflexions de Fabius, qui paroiſſoient fort plauſibles, mais qui n'arrêterent point Scipion, & le ſuccès de l'entrepriſe fit aſſez voir avec quelle ſageſſe elle avoit été formée, & avec quelle habileté elle fut conduite ; & l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme rien ne venoit du hazard, mais que tout étoit l'effet d'un ſolide raiſonnement & d'une prudence conſommée, ce qui fait le capitaine, au-lieu que les coups de main ne font que le ſoldat.

2. *Profond ſecret.*

Un des moiens les plus ſûrs de faire réuſſir une entrepriſe, eſt le ſecret ; & Polybe veut qu'un Général ſoit tellement impénétrable ſur cet article, que non ſeulement l'amitié ni la familiarité la plus intime ne puiſſe jamais arracher de lui une ſeule parole indiſcrette, mais qu'il ne ſoit pas poſſible même à la plus ſubtile curioſité de rien découvrir ſur ſon viſage ni dans ſon air de ce qu'il a dans l'eſprit. *Pag. 5.*

Le ſiege de Carthagene fut la premiere entrepriſe de Scipion en Eſpagne, & comme le premier degré à toutes ſes autres conquêtes. Il ne s'en ouvrit qu'à Lélius ſeul, & il ne le mit dans ſa confidence que parce que cela étoit abſolument néceſſaire. Ce ne put être auſſi que par le ſilence & par un profond ſecret que réuſſit une autre entrepriſe encore plus impor-

tante, & qui entraîna la conquête de l'Afrique, lorſque Scipion brula de nuit les deux camps, & tailla en pieces les deux armées des ennemis.

Les fréquens ſuccès qu'eut Annibal à dreſſer des embuſcades aux Romains, & à y faire périr tant de Généraux avec leurs meilleures troupes; à leur dérober ſes marches; à les ſurprendre par des attaques imprévues; à ſe porter d'un endroit de l'Italie à l'autre ſans y trouver d'obſtacles de la part des ennemis, ſont une preuve du profond ſecret avec lequel il concertoit & exécutoit toutes ſes entrepriſes. La ruſe, la fineſſe, le ſtratagème, étoit ſon talent dominant; & tout cela ne peut réuſſir que par un ſecret impénétrable.

3. *Bien connoître le caractere des Chefs contre qui l'on a à combattre.*

C'eſt une grande habileté, & une partie importante de la ſcience militaire, de bien connoître le caractere des Généraux qui commandent l'armée ennemie, & de ſavoir profiter de leurs défauts. Car, dit Polybe, c'eſt l'ignorance ou la négligence des Chefs, qui fait échouer la plupart des entrepriſes. Annibal poſſédoit cette ſcience en perfection, & l'on peut dire que ſon attention continuelle & ſuivie à étudier le génie des Généraux Romains, fut l'une des principales cauſes qui lui firent gagner les batail-

batailles de Trébie & de Traſimene. * Il ſavoit ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi, comme ce qui ſe faiſoit dans le ſien. Quand on eut envoié contre lui Paul & Varron, il fut bientôt informé du différent caractere de ces deux Chefs, & de leurs diviſions: *diſſimiles diſcordeſque imperitare*; & il ne manqua pas de profiter du caractere vif & bouillant de Varron, en jettant un appas & une amorce à ſa témérité par quelques légers avantages qu'il lui laiſſa emporter, qui furent ſuivis de la fameuſe défaite de Cannes.

Ce que Scipion apprit du peu de diſcipline que les Généraux des ennemis faiſoient garder dans leurs camps, fut ce qui lui donna la penſée d'y mettre le feu pendant la nuit: entrepriſe, dont le ſuccès lui valut la conquête de l'Afrique. *Hæc relata Scipioni ſpem fecerant, caſtra hoſtium per occaſionem incendendi.* *Lib.* 3 *n.* 3.

4. *Entretenir dans les troupes une diſcipline exacte.*

La diſcipline militaire eſt comme l'ame de l'armée, qui en lie & unit enſemble toutes les parties, qui les met en mouvement ou les tient en repos ſelon le beſoin, qui marque & diſtribue à chacune ſes fonctions, & qui les contient toutes dans le devoir.

On convient que nos deux Généraux ex-

* Omnia ei hoſtium haud ſecus, quàm ſua, nota erant. *Liv. lib.* 22. *n.* 41.

Nec quicquam eorum, quæ apud hoſtes agebantur, eum fallebat. *Ibid. n.* 28.

excellerent dans cette partie : mais il faut avouer que dans ce genre le mérite d'Annibal doit paroître fort ſupérieur à celui de Scipion. Auſſi l'on a toujours regardé comme le dernier effort & comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire, qu'Annibal pendant ſeize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangere, ſi loin de ſa patrie, avec des ſuccès ſi différens, à la tête d'une armée compoſée, non de citoiens Carthaginois, mais d'un amas confus de pluſieurs nations, qui n'étoient unies entre elles ni par les coutumes, ni par le langage, dont les habits, les armes, les cérémonies, les ſacrifices, les dieux même étoient différens : qu'Annibal, dis-je, les ait tellement liées enſemble, qu'il ne ſe ſoit jamais élevé de ſédition ni entre elles, ni contre lui, quoique ſouvent les vivres leur euſſent manqué, & que le paiement de leur ſolde eût été pluſieurs fois différé. Combien faloit-il pour cela que la diſcipline fût ſolidement établie, & inviolablement obſervée parmi les troupes!

v. lib. 28. 12.

5. *Vivre d'une maniere ſimple, modeſte, frugale, laborieuſe.*

C'eſt un bien mauvais goût, & qui marque peu d'élévation d'eſprit & peu de nobleſſe d'ame, que de faire conſiſter la grandeur d'un Officier ou d'un Général dans la magnificence des équipages, des meubles, des habits, de la table. Comment des choſes ſi frivoles ont-elles pu devenir des vertus militaires? Que ſuppoſent-elles, ſinon

de

de grandes richeſſes? & ces richeſſes ſont-elles toujours la preuve d'un mérite ſolide, & le fruit de la vertu? C'eſt la honte de la raiſon & du bon-ſens, c'eſt la dégradation d'un peuple auſſi belliqueux que le nôtre, que de nous réduire aux mœurs & aux coutumes des Perſes, en introduiſant le luxe des villes dans le camp & dans les armées. Le tems, les ſoins, les dépenſes que tout cet attirail entraine néceſſairement après ſoi, uu Officier, un Commandant, ne trouvent-ils point à quoi les mieux emploier, & ne les doivent-ils pas à leur patrie? Les anciens Capitaines penſoient & agiſſoient bien autrement.

Tite Live fait d'Annibal un éloge, dont je ne ſai ſi pluſieurs de nos Officiers ne croiroient pas devoir rougir. „ Il n'y „ avoit point de travail, dit-il, qui pût „ laſſer ſon corps, ou abbattre ſon eſprit. „ Il ſupportoit également le froid & le „ chaud. C'étoit la néceſſité & le beſoin, non le plaiſir, qui règloient ſon „ boire & ſon manger. Il n'avoit point „ d'heure marquée pour dormir: il donnoit „ au ſommeil le tems que lui laiſſoient les „ affaires, & il ne ſe le procuroit point par „ le ſilence, ni par la moleſſe de ſon lit. „ On le trouvoit ſouvent couché par terre dans une caſaque de ſoldat, parmi „ les ſentinelles & les corps de garde. Il „ ſe diſtinguoit de ſes égaux, non par la „ magnificence de ſes habits, mais par la „ bonté de ſes chevaux & de ſes armes.“

Polybe, après avoir loué Scipion ſur les ver-

vertus éclatantes qu'on admiroit en lui, ſa libéralité, ſa magnificence, ſa grandeur d'ame; ajoute que ceux qui le connoiſſoient de près n'admiroient pas moins en lui * la vie ſobre & frugale qu'il menoit, qui le mettoit en état de donner toute ſon application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de ſa parure. Elle étoit mâle & militaire, fort convenable à ſa taille qui étoit grande & majeſtueuſe. *Præterquam quòd ſuapte natura multa majeſtas inerat, adornabat promiſſa cæſaries habituſque corporis, non cultus munditiis, ſed virilis verè ac militaris.* Ce que Séneque nous dit de la ſimplicité de ſes bains & de ſa maiſon de campagne, nous laiſſe à juger de ce qu'il étoit dans le camp & à la tête des troupes.

Liv. lib. 28. n. 35.

Senec. Ep. 86.

C'eſt en menant de la ſorte une vie ſobre & frugale, que les Généraux peuvent remplir cette partie de leur devoir que Cambyſe recommande à ſon fils Cyrus avec tant de ſoin, comme extrêmement propre à animer les troupes, & à leur faire aimer leurs Chefs; qui eſt de donner l'exemple du travail aux ſoldats, en ſupportant comme eux, & même plus qu'eux, le froid, le chaud, & la fatigue: † en quoi,

Xenoph. in Cyrop. l. 1.

* Ἀγχίνους, ἐν πάντας, ἐν τῇ διαίτῃ περὶ τὸ πρότερον ὑπερεμένων. *Polyb. pag. 577.*

† Itaque ſemper Africanus (*c'eſt le ſecond Scipion*) Socraticum Xenophontem in manibus habebat: cujus inprimis laudabat illud, quòd diceret, eoſdem labores non eſſe æquè graves imperatori & militi, quòd ipſe honos laborem leviorem faceret imperatorum. *Cic. lib. 2. Tuſc. Quæſt. n. 62.*

quoi, dit-il, la différence ſera toujours fort grande entre le Général & le ſoldat, parce que celui-ci dans le travail n'y ſent que le travail & la peine, au-lieu que l'autre, expoſé en ſpectacle aux yeux de toute l'armée, y trouve l'honneur & la gloire, motifs qui diminuent beaucoup du poids de la fatigue, & qui la rendent plus légere.

Ce n'eſt pas que Scipion fût ennemi d'une joie ſage & modérée. † Tite-Live, en parlant de la réception honorable que lui fit le Roi Philippe lorſqu'il paſſa avec ſon frere par ſes États pour marcher contre Antiochus, remarque que Scipion y fut très ſenſible, & qu'il admira dans le Roi de Macédoine les manieres gracieuſes & inſinuantes dont il ſut aſſaiſonner les repas qu'il lui donna; qualités, ajoute Tite-Live, que cet illuſtre Romain, ſi grand dans tout le reſte, trouvoit eſtimables, pourvu qu'elles ne dégénéraſſent point en luxe & en faſte.

6. *Savoir également emploier la force & la ruſe.*

Ce que dit Polybe eſt bien vrai, qu'en fait de guerre la ruſe & la fineſſe peuvent beau-

† Venientes regio apparatu accepit, & profectus eſt Rex. Multa in eo & dexteritas & humanitas viſa, quæ commendabilia apud Africanum erant; virum, ſicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ ſine luxuria eſſet, non averſum. *Liv. lib.* 37. n. 7.

beaucoup plus que la force ouverte & les deſſeins déclarés.

C'eſt ici le fort d'Annibal. Dans toutes ſes actions, dans toutes ſes entrepriſes, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruſe & la fineſſe y eurent toujours la plus grande part. La maniere dont il trompa le plus aviſé & le plus prudent de tous les Chefs, en faiſant allumer de la paille aux cornes de deux mille bœufs pour ſe tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, ſuffiroit ſeule pour montrer combien Annibal étoit habile dans la ſcience des ſtratagêmes. Elle n'étoit pas non plus inconnue à Scipion ; & ce qu'il fit pour brûler les deux camps des ennemis en Afrique en eſt une grande preuve.

Liv. lib. 22. n. 16. & 17.

Lib. 30. n. 3-6.

7. *Ne hazarder jamais ſa perſonne ſans néceſſité.*

Pag. 603. Polybe établit comme une maxime eſſentielle & capitale pour un Commandant, que jamais il ne doit expoſer ſa perſonne quand l'action n'eſt point générale & déciſive, & qu'alors même il doit s'éloigner du danger le plus qu'il lui eſt poſſible. Il fortifie cette maxime par l'exemple contraire de Marcellus, dont la bravoure téméraire, peu convenable à un Chef de ſon âge & de ſon expérience, lui couta la vie, & penſa ruïner l'Empire. C'eſt à cette occaſion qu'il remarque qu'Annibal, qu'on ne ſoupçonnera pas ſans doute de timidité & d'un trop grand amour de la vie, dans tous

us les combats qu'il donna eut toujours
n de mettre ſa perſonne en ſureté. Et
fait la même remarque au ſujet de Sci- Pag. 5171
on, qui dans le ſiege de Carthagene fut
ligé de paier de ſa perſonne, & de s'ex-
ſer au danger, mais qui le fit avec ſa-
ſſe & circonſpection.

Plutarque, dans la comparaiſon qu'il
it de Pélopidas & de Marcellus, dit
e la bleſſure ou la mort d'un Général
: doit pas être ſimplement un accident,
ais un moien qui contribue au ſuccès,
qui influe dans la victoire & le ſalut
: l'armée: ὁ πάθος, ἀλλὰ πρᾶξις; & il re-
ette que les deux grands hommes dont
parle aient ſacrifié à leur valeur toutes
urs autres vertus en prodiguant ſans né-
ſſité leur ſang & leur vie, & qu'ils ſoient
orts pour eux-mêmes, & non pour la
atrie, à laquelle les Généraux ſont comp-
ibles de leur mort auſſi bien que de leur
ie.

8. *Art & habileté dans les combats.*

Il faudroit être du métier pour faire re-
arquer dans les différens combats qu'ont
onné Annibal & Scipion, leur habileté,
ur adreſſe, leur préſence d'eſprit, leur
ttention à profiter de tous les mouvemens
e l'ennemi, de toutes les occaſions ſubi-
es que le hazard préſente, de tou-
es les circonſtances du tems & du lieu,
n un mot de tout ce qui peut contribuer
la victoire. Je comprens bien qu'un
omme de guerre doit prendre un grand
plai-

plaiſir à lire dans les bons auteurs la deſcription de ces fameuſes batailles qui ont décidé du ſort de l'univers auſſi bien que de la réputation des anciens Capitaines, & que c'eſt un grand moien de ſe perfectionner dans la ſcience militaire que d'étudier ſous de tels maitres, & de ſe mettre en état de profiter autant de leurs fautes que de leurs bonnes qualités. Mais de telles réflexions paſſent mes forces, & ne me conviennent point.

9. *Avoir le talent de la parole, & ſavoir manier adroitement les eſprits.*

Je mets cette qualité parmi les vertus guerrieres, parce qu'un Général doit l'être en tout, & que pour en remplir les fonctions, la langue, auſſi bien que la tête & la main, eſt ſouvent pour lui un inſtrument néceſſaire. C'eſt une des choſes qu'Annibal eſtimoit le plus dans Pyrrhus: *artem etiam conciliandi ſibi homines miram habuiſſe*; & il mettoit ce talent de pair avec la parfaite connoiſſance de l'art militaire par laquelle Pyrrhus ſe diſtinguoit le plus.

Liv. lib. 35. n. 14.

A juger de nos deux Capitaines par les harangues que les hiſtoriens nous en ont laiſſées, ils excelloient tous deux dans le talent de la parole: mais je ne ſai ſi ces hiſtoriens ne leur ont pas un peu prêté de leur éloquence. Quelques reparties fort ingénieuſes d'Annibal, que l'hiſtoire nous a conſervées, montrent qu'il avoit un fond d'eſprit excellent, & que la nature ſeule avoit

avoit fait en lui ce que l'art & l'étude font dans les autres. Pour Scipion, il avoit l'eſprit plus cultivé; & quoique ſon ſiecle ne fût pas encore auſſi poli que celui du ſecond Scipion, ſurnommé l'Africain comme lui, ſon intime liaiſon avec le poëte Ennius avec qui il voulut avoir un tombeau commun, fait juger qu'il ne manquoit pas de goût pour les belles-lettres. Quoi qu'il en ſoit, Tite Live remarque que, lorſqu'il fut arrivé en Eſpagne pour y commander les troupes, dans la premiere audience qu'il donna aux députés de la province, il parla avec un certain air de grandeur qui attire le reſpect, & en même tems avec un air ſimple & naturel, qui perſuade & qui inſpire la confiance, de ſorte que ſans laiſſer échaper aucune parole qui reſſentît le moins du monde la fierté, il raſſura d'abord tous les eſprits, que la vue des maux paſſés tenoit encore dans l'inquiétude & dans la crainte. Dans une autre occaſion, où Scipion ſe trouva avec Aſdrubal chez Syphax pour traiter d'affaires, le même hiſtorien obſerve que Scipion ſavoit manier les eſprits avec tant de dextérité, & les tourner comme il lui plaiſoit, qu'il charma également ſon hôte & ſon ennemi par la force & par les attraits de ſon éloquence. Et le Carthaginois avoua depuis, que cet entretien particulier lui avoit donné une plus haute idée de Scipion que ſes victoires & ſes conquêtes; & qu'il ne doutoit point que Syphax & ſon roiaume ne fuſſent déja au pou-

Lib. 26. n 19.

Lib. 28. 18.

pouvoir des Romains, tant Scipion a
d'art & d'habileté pour gagner les eſ
Un ſeul fait comme celui-ci marque
combien il importe aux perſonnes deſti
à la profeſſion des armes, de cultive
vec ſoin le talent de la parole: & i
difficile de comprendre comment des
ciers, qui d'ailleurs peuvent avoi
grands talens pour la guerre, paroi
quelquefois avoir honte de ſavoir que
choſe au-delà de leur métier.

CONCLUSION.

IL S'AGIROIT maintenant de dé
entre Annibal & Scipion pour ce qui
garde les qualités militaires: mais une
le déciſion n'eſt point de mon reſſort.
tens dire qu'au jugement des bons con
ſeurs, Annibal eſt le Capitaine le plus
ſommé qu'on ait vu dans la ſcience
guerre. C'eſt à ſon école en effet qu
Romains ſe ſont perfectionnés, après a
fait leur premier apprentiſſage co
Pyrrhus. Jamais Général, il faut l'avo
ne ſut mieux ni profiter de l'avantag
terrein pour ranger une armée en bata
ni mettre ſes troupes à l'uſage où elle
toient les plus propres, ni dreſſer une
buſcade, ni trouver des reſſources dan
diſgrace, ni maintenir la diſcipline p
tant de nations différentes. Il tiroit
lui ſeul la ſubſiſtance de ſes troupes
ſolde de ſes ſoldats, la remonte de ſa
valerie, les recrues de ſon infanterie

es les munitions néceſſaires pour ſou-
r une groſſe guerre dans un pays é-
né, contre de puiſſans ennemis, pen-
: l'eſpace de ſeize années conſécutives,
nalgré une puiſſante faction domeſti-
qui lui refuſoit tout, & le traverſoit
:out. Voilà certainement ce qu'on ap-
: un grand Général.
avoue auſſi, qu'à faire une juſte com-
uiſon du deſſein d'Annibal, & de ce-
de Scipion, on doit convenir que le
ein d'Annibal étoit plus hardi, plus ha-
leux, plus difficile, plus deſtitué de
ources. Il lui faloit traverſer les Gaules,
l devoit regarder comme ennemies; paſ-
les Alpes, qui auroient paru inſurmon-
les à tout autre; établir le théatre de
guerre au milieu du pays ennemi, &
s le ſein même de l'Italie, où il n'a-
t ni places, ni magaſins, ni ſecours
ıré, ni eſpérance de retraite. Ajoutez
:ela qu'il attaquoit les Romains dans le
s de leur plus grande vigueur, lorſque
rs troupes toutes fraiches, encore fie-
& animées par le ſuccès de la guerre
écédente, étoient pleines de courage &
confiance. Pour Scipion, il n'avoit
un court trajet à faire de Sicile en A-
que. Il avoit une puiſſante flotte, &
étoit maitre de la mer. Il conſervoit
e communication libre avec la Sicile,
où il tiroit à point nommé toutes les
unitions de guerre & de bouche. Il at-
quoit les Carthaginois ſur la fin d'une
erre où ils avoient fait de grandes per-

tes, dans un tems où leur puiſſance panchoit déja vers ſon déclin, & où ils commençoient à être épuiſés d'argent, d'hommes, & de courage. L'Eſpagne, la Sardaigne, la Sicile leur avoient été enlevées, & ils n'y pouvoient plus faire de diverſion contre les Romains. L'armée d'Aſdrubal venoit d'être taillée en pieces: celle d'Annibal étoit extrêmement affoiblie par pluſieurs échecs, & par une diſette preſque générale de toutes choſes. Toutes ces circonſtances paroiſſent donner un grand avantage à Annibal au deſſus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrêtent: l'une tirée des Chefs qu'il a vaincus, l'autre des fautes qu'il a commiſes.

Ne peut-on pas dire que ces fameuſes victoires, qui ont rendu ſi célèbre le nom d'Annibal, il les a dûes autant à l'imprudence & à la témérité des Généraux Romains, qu'à ſa valeur & à ſa ſageſſe? Quand on lui eut oppoſé un Fabius, puis un Scipion, le prémier l'arrêta tout court, & l'autre le vainquit.

Combien d'ailleurs les deux fautes que commit Annibal, la premiere en ne marchant pas droit à Rome auſſi-tôt après la bataille de Cannes, la ſeconde en laiſſant ſes troupes s'amollir & s'énerver à Capoue, doivent-elles diminuer de ſa réputation? Car ce ſont ici des fautes eſſentielles, déciſives, irréparables, & toutes deux oppoſées à la principale qualité d'un Général, qui eſt la tête & le jugement. Pour Scipion, je ne ſache point que dans tout le

tems

s qu'il a commandé les armées Romai-
, on lui ait reproché rien de sembla-

e ne m'étonne donc pas de ce qu'An-
al, dans le jugement qu'il porta des
néraux les plus accomplis, s'étant ajugé
ui-même la troisieme place après Ale-
ndre & Pyrrhus, & Scipion lui aiant de-
ndé ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vain-
, il lui répartit: „ Alors je prendrois le
pas au dessus d'Alexandre & de Pyr-
rhus, & de tous les Généraux qui ont
jamais été. " * Louange fine & délica-
, & bien flateuse pour Scipion, qu'elle
tinguoit de tous les autres Capitaines,
mme supérieur à tous, & comme ne de-
nt être mis en comparaison avec au-
n!

§. II. VERTUS MORALES ET CIVILES.

C'EST ICI le triomphe de Scipion,
nt on vante avec raison la bonté, la
ucceur, la modération, la générosité,
justice, la chasteté même, & la reli-
on: c'est ici, dis-je, son triomphe, ou
môt celui de la vertu; infiniment préfé-
ble à toutes les victoires, les conquêtes,
s dignités du monde. C'est la belle pen-
e de Tite Live, lorsqu'il parle de la dé-

* Et perplexum Punico responsum, & invisum affectationis gelò à Scipionem movit, quòd è grege se Imperatorum velut inæstimabilem secrevisset. *Liv. lib.* 35. n. 14.

libération du Sénat assemblé pour dé
qui de tous les Romains étoit le plus
me de bien. *Haud parvæ rei jud*
Liv. lib. 29. n. 14. *Senatum tenebat, qui vir optimus in ci*
te esset. Veram certè victoriam ejus rei
quisque mallet, quàm ulla imperia hono
suffragio seu Patrum seu plebis delatos.

Le Lecteur ne balancera pas beau
ici en faveur de qui il doit se déclarer
tout s'il consulte l'affreux portrait que
Liv. lib. 21. n. 4. Live nous a laissé d'Annibal. „ De ga
„ vices, dit cet historien après avoi
„ son éloge, égaloient de si grandes
„ tus: une cruauté inhumaine, une p
„ die plus que Carthaginoise, nul é
„ pour la vérité, ni pour ce qu'il y
„ plus saint, nulle crainte des dieux
„ respect pour les sermens, nulle reli
Has tantas viri virtutes ingentia vitia æ
bant: inhumana crudelitas, perfidia plus
Punica, nihil veri, nihil sancti: nullus
metus, nullum jusjurandum, nulla religio

Voilà un étrange portrait. Je ne sa
est fidèlement tiré d'après nature, &
prévention n'en a point beaucoup
les couleurs. Car en général on peut
çonner les Romains de n'avoir pas re
assez de justice à Annibal, & d'en a
dit beaucoup de mal, parce qu'il leur
beaucoup fait. Ni Polybe, ni Plutar
qui a souvent occasion de parler d'A
bal, ne lui donnent les vices horribles
Tite Live lui impute. Les faits
raportés par Tite-Live démentent son
trait. Pour ne parler que de ce seul
f

it, * *Nullus deûm metus, nulla religio*, il a preuve du contraire. Avant que de rtir d'Eſpagne, il ſe tranſporte juſqu'à idix pour s'acquitter des vœux qu'il a its à Hercule; & il lui en fait de nou- aux, ſi ce Dieu favoriſe ſon entrepriſe. *nibal Gades profectus Herculi vota exolvit, viſque ſe obligat votis, ſi cetera proſperè ceſſent.* Eſt-ce là la démarche d'un omme ſans religion & ſans dieu? Qu'eſt- e qui l'obligeoit de quitter ſon armée our entreprendre un ſi long pélerinage? i c'étoit hypocriſie pour impoſer à des euples ſuperſtitieux, il y auroit eu plus e gain pour lui à prendre ce maſque de eligion à la vue de toutes ſes troupes aſ- mblées, comme faiſoient les Romains ans les luſtrations de leurs armées. Bien- ôt après Annibal a une viſion qu'il croit ui venir de la part des dieux qui lui an- oncent l'avenir, & le ſuccès de ſon en- repriſe. Il paſſa pluſieurs années près du iche temple de Junon Lacinia; & non eulement il n'en enleva rien dans les plus reſſans beſoins de ſon armée, mais il en rit tant de ſoin, quoiqu'il fût hors de la ille, que jamais aucun de ſes ſoldats n'en ira rien furtivement: & lui-même, avant ue de partir d'Italie, y laiſſa un ſuperbe- onument. Il eut le même reſpect pour ous les autres temples, & il n'eſt marqué ulle part, ce me ſemble, que ſes troupes en aient jamais pillé aucun dans la confu- ion d'une guerre mêlée de tant d'évene- mens. C'étoit reconnoitre bien clairement

* *Nulle crainte des dieux, nulle religion.*

Liv. lib. 21. n. 21.

Ib. n. 22.

Lib. 28. n. 46.

Lib. 28. n. 11. la puiſſance de la divinité, que de déclarer, comme il fit, que les dieux lui ôtoient tantôt la penſée, tantôt le pouvoir *Lib.* 23. n. 33. de prendre Rome. Dans le traité qu'il * *Polybe raporte cette circonſtance.* fait avec Philippe, * après avoir atteſté ſes dieux, il marque clairement que c'eſt de leur protection qu'il attend tout le ſuc- *Lib.* 39. n. 51. cès de ſes armes. Et enfin, en mourant, il invoque tous les dieux vengeurs de l'hoſpitalité. Tous ces faits, & pluſieurs autres, détruiſent abſolument le crime d'irréligion dont Tite-Live le charge. Il en eſt de même de ſes parjures & de ſes infidélités dans les traités. Je ne ſache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela ſoit arrivé aux Carthaginois, mais ſans ſa participation. Quoi qu'il en ſoit, je ne ferai point ici le parallele de ces deux Capitaines par raport aux vertus civiles & morales. Je me contenterai d'en raporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

1. *Généroſité, libéralité.*

C'EST-LA' la vertu des grandes ames, comme l'amour de l'argent eſt le vice des ames baſſes & ſans honneur. Scipion connoiſſoit le véritable prix de l'argent, qui eſt de s'en faire des amis, & d'acheter des hommes. Les largeſſes qu'il ſut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreuſement à ceux qui venoient racheter leurs enfans ou leurs proches, lui gagnerent

rent preſque autant de peuples que ſes victoires. Il entroit par-là dans les vues & dans le caractere du peuple Romain, qui aimoit mieux, comme il le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits que par la crainte: *qui beneficio quàm metu obligare homines malit.* Liv. lib. 26 n. 50.

2. *Bonté, douceur.*

ON NE PEUT pas faire du bien à tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'eſt une monnoie dont pluſieurs ſe contentent, & qui n'épuiſe point les tréſors du Général.

Scipion avoit un talent merveilleux pour ſe concilier les eſprits, & pour gagner les cœurs, par des manieres douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitoit les Officiers avec politeſſe, faiſoit valoir leurs ſervices, relevoit leurs belles actions, les combloit de préſens ou de louanges, & en uſoit ainſi avec ceux-là même qui auroient pu exciter en lui quelque mouvement de jalouſie, s'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célèbre Officier, qui après la mort de ſon pere & de ſon oncle avoit maintenu les affaires d'Eſpagne; montrant par-là, dit l'hiſtorien, combien il étoit éloigné de craindre que quelqu'un ne lui fît ombrage: *ut facilè appareret nihil minùs quàm vereri, ne quis obſtaret gloriæ ſuæ.* Lib. 26, 20.

Il ſavoit aſſaiſonner les réprimandes mêmes

mes d'un air de bonté & de cordialité, qui les rendoit aimables. Celle qu'il fut obligé de faire à Maſiniſſa, qui aveuglé par ſa paſſion avoit épouſé Sophoniſbe l'ennemie déclarée du peuple Romain, eſt un modèle achevé de la maniere dont on doit ſe conduire & parler dans des conjonctures auſſi délicates. On y voit employées toutes les fineſſes de l'éloquence, toutes les précautions de la prudence & de la ſageſſe, tous les ménagemens de l'amitié, toute la dignité & la nobleſſe du commandement ſans aucun air de fierté.

Lib. 30. *n.* 14.

Sa bonté éclatoit juſques dans les châtimens. Il ne les emploia qu'une fois, & bien malgré lui. Ce fut dans la ſédition de Sucrone, qui demandoit néceſſairement qu'on en fît un exemple. * „ Il avoit cru, „ dit-il, s'arracher à lui-même ſes pro„ pres entrailles, lorſqu'il ſe vit obligé „ d'expier par la mort de trente hommes „ la faute de huit mille. Il eſt remarquable que Scipion ici ne ſe ſert pas de ces mots, *ſcelus*, *crimen*, *facinus*, mais du mot *noxa* qui eſt beaucoup plus doux, & ſignifie *une faute*. Encore n'oſe-t-il décider ſi c'eſt une faute, & il laiſſe la liberté de penſer que ce n'a été qu'une imprudence & une légereté: *octo millium ſeu imprudentiam, ſeu noxam.*

Il eſtimoit infiniment plus de contribuer à

* Tum ſe haud ſecus capitibus expiaſſe octo millium ſeu imprudentiam, ſeu noxam, quàm viſcera ſecantem ſua, cum gemitu & lacrymis triginta hominum. *lib.* 28. *n.* 32.

à la conſervation d'un ſeul citoien, que de faire mourir mille ennemis. * Capitolin remarque que l'Empereur Antonius Pius répétoit ſouvent cette maxime de Scipion, & la mettoit en pratique.

3. *Juſtice.*

L'EXERCICE de cette vertu eſt proprement la fonction de ceux qui ſont conſtitués en dignité & en autorité. C'eſt par elle que Scipion rendit la domination Romaine ſi douce & ſi agréable aux alliés & aux nations conquiſes, & qu'il ſe fit lui-même aimer ſi tendrement par les peuples, qui le regardoient comme leur protecteur & leur pere. Il faloit qu'il eût un grand zèle pour la juſtice, puiſqu'il ſe piqua de la rendre aux ennemis mêmes après une action qui les en rendoit tout-à-fait indignes. Les Carthaginois, pendant une trève qu'on avoit accordée à leurs inſtantes prieres, prirent & pillerent au ſu & par l'ordre de la République quelques vaiſſeaux Romains qui s'étoient mis en mer: & pour mettre le comble à l'inſulte, les Ambaſſadeurs qu'on avoit envoiés à Carthage pour en porter les plaintes, furent attaqués à leur retour & preſque pris par Aſdrubal. Les Ambaſſadeurs de Carthage,

* Antonius Pius Scipionis ſententiam frequentabat, qua ille dicebat, mille ſe unum civem ſervare, quàm mille hoſtes occidere. *Capitol. cap.* 9.

thage, qui revenoient de Rome, étoient tombés entre les mains de Scipion. On le preſſoit d'uſer du droit de repréſailles. * „ Non, dit-il. Quoique les Carthagi- „ nois aient violé non-ſeulement la foi „ de la trève, mais encore le droit des „ gens dans la perſonne de nos Ambaſſa- „ deurs, je ne traiterai point les leurs „ d'une maniere qui ſoit indigne ou des „ principes de la grandeur Romaine, ou „ des règles de modération que j'ai tou- „ jours ſuivies juſqu'ici. "

4. *Grandeur d'ame.*

ELLE éclatoit dans toutes les actions, & preſque dans toutes les paroles de Scipion. Mais les peuples d'Eſpagne en furent ſur-tout frapés, lorſqu'il refuſa le nom de Roi qu'ils lui offroient, charmés de ſa valeur & de ſa généroſité. † Ils ſentirent, dit Tite-Live, quelle grandeur d'ame il y avoit à regarder ainſi avec mépris & dédain un titre, qui eſt l'objet de l'admiration & des deſirs du reſte des mortels.

C'eſt

* Etſi non induciarum modò fides à Carthaginienſibus, ſed etiam jus gentium in legatis violatum eſſet; tamen ſe nihil nec inſtitutis populi Romani nec ſuis moribus indignum in iis facturum eſſe. *lib.* 33. *n.* 25.

† Senſere etiam barbari magnitudinem animi, cujus miraculo nominis alii mortales ſtuperent, id ex tam alto faſtigio aſpernantis. *lib.* 27. *n.* 19.

C'eſt avec ce même air de grandeur, qu'étant obligé de ſe défendre devant le peuple, il parla ſi noblement de ſes expéditions militaires, & qu'au lieu de faire une timide apologie de ſa conduite, il marcha vers le Capitole, ſuivi de tout le peuple, pour y remercier les dieux des victoires qu'ils lui avoient fait remporter. *Liv.*

5. *Chaſteté.*

A PEINE pouvons-nous comprendre qu'un paien ait porté l'amour de cette vertu auſſi loin que l'a fait Scipion. L'hiſtoire de cette jeune Princeſſe d'une ſi rare beauté, qui fut gardée chez lui comme elle l'auroit été dans la maiſon de ſon pere, eſt connue de tout le monde. Je l'ai raportée ailleurs, auſſi bien que le beau diſcours qu'il tint à Maſiniſſa ſur la même matiere.

6. *Religion.*

J'AI SOUVENT cité le célèbre entretien de Cambyſe Roi de Perſe avec ſon fils Cyrus, que l'on regarde avec raiſon comme un abrégé des plus utiles leçons qu'on puiſſe donner à quiconque doit commander les armées, ou être emploié au gouvernement. Cet excellent diſcours commence & finit par ce qui regarde la re-

religion, comme ſi tous les autres avis ſans celui-là devoient être inutiles. Cambyſe recommande à ſon fils avant tout & ſur-tout de s'acquitter religieuſement de tous les devoirs que la divinité exige des hommes: de ne former jamais aucune entrepriſe petite ou grande, ſans conſulter les dieux: de commencer toutes ſes actions par implorer leur ſecours, & de les faire ſuivre par des actions de graces; tout bon ſuccès venant de leur protection, qui n'eſt due à perſonne, & devant par conſéquent leur être raporté. C'eſt en effet ce que Cyrus pratiqua toujours très exactement, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de ce Prince: & il avoue lui-même dans l'entretien dont ceci eſt tiré, qu'il part pour ſa premiere campagne plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut ſe rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'a jamais négligé leur culte.

Je ne ſai ſi notre Scipion avoit lu la Cyropédie, comme cela eſt certain du ſecond, qui en faiſoit ſon étude ordinaire: mais il eſt viſible qu'il a imité en tout Cyrus, & ſur-tout dans le culte religieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'eſt-à-dire depuis l'âge de dix-ſept ans, il ne commença jamais aucune affaire ſoit publique, ſoit particuliere, ſans avoir auparavant été au Capitole pour implorer le ſecours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la priere ſolennelle qu'il fit aux dieux en par-

Liv. lib. 26. n. 19.

lib. 49. n. 27.

partant de Sicile pour l'Afrique: & le même hiſtorien ne manque pas de faire remarquer qu'auſſi-tôt après la priſe de Carthagene, il remercia publiquement les dieux de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe: *Poſtero die, militibus navalibuſque ſociis convocatis, primùm diis immortalibus laudeſque & grates egit.* Lib. 2 41.

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle étoit cette religion ou de Cyrus, ou de Scipion. On ſait bien qu'elle ne pouvoit être que fauſſe. Mais l'exemple qu'ils donnent à tous les Commandans & à tous les hommes de commencer & de terminer toutes leurs actions par la priere & par l'action de graces, n'en eſt que plus fort. Car que n'auroient-ils point dit & fait, s'ils avoient été comme nous éclairés des lumieres de la vraie religion, & s'ils avoient eu le bonheur de connoitre le véritable Dieu? Après de tels exemples, quelle honte ſeroit-ce pour des Généraux chrétiens de n'oſer paroitre auſſi religieux que ces anciens Capitaines du paganiſme!

ARTICLE II.

PRINCIPAUX CARACTERES *& principales vertus des Romains par rapport à la guerre.*

L'ESPACE de tems dont j'ai raporté l'hiſtoire en abregé, & que Polybe avoit choiſi pour celle qu'il a écrite, a été, comme je l'ai déja dit, le beau tems de la République Romaine; qui a rendu Rome la maitreſſe de l'univers; & qui a forcé toutes les nations à reconnoitre qu'un peuple ſi ſupérieur en mérite & en vertu, devoit l'être auſſi en puiſſance & en autorité. C'eſt en effet après ce tems que la puiſſance Romaine, qui avoit lutté pluſieurs ſiecles avec ſes voiſins dans un terrein aſſez étroit, ſe répandit au dehors comme un fleuve & comme une mer qui a rompu ſes digues, & inonda preſque les trois parties du monde avec une rapidité incroiable.

Plutarque, dans un traité qui a pour titre *De fortuna Romanorum*, fait un magnifique portrait de la grandeur de l'Empire Romain, dont on ne ſera pas fâché de voir ici une partie. Les plus puiſſantes nations du monde, dit-il, s'étant diſputé l'empire avec les derniers efforts, une confuſion horrible a longtems regné dans l'univers, juſ-

juſqu'à ce que la République Romaine, ayant réuni ſous elle les peuples & les Roiaumes, tout enfin a pris une aſſiette ferme & une confiance aſſurée ſous un gouvernement, qui embraſſant preſque toutes les parties de la terre, les a fait jouïr à ſon ombre des fruits du bon ordre & de la paix par le miniſtere des grands hommes qu'elle a portés, en qui brilloient toutes les vertus.... Après avoir dit que la rapidité avec laquelle Rome s'eſt étendue, ne vient pas des hommes, mais de Dieu, il ajoute: Rome ne meſure plus ſes victoires ſur la multitude des morts, ſur la grandeur des dépouilles, ſur le nombre des villes emportées. Ses exploits deſormais ſe terminent à aſſervir des nations, à aſſujettir des Roiaumes, à conquérir de grandes Iles & de vaſtes contrées. On n'y voit plus que triomphes ſur triomphes, & conquêtes ſur conquêtes. Un ſeul coup abbat Philippe. Un autre coup chaſſe d'Aſie le grand Antiochus. Dans la même année un mois lui ſuffit pour faire la conquête de la Macédoine, un autre pour faire celle du Roiaume d'Illyrie, & pour mettre aux fers leurs * deux Rois. Un ** ſeul de ſes Capitaines, dans le cours d'une même expédition, ſoumet à ſon pouvoir l'Arménie, le Pont, la Syrie, la Paleſtine, l'Arabie, les Albaniens, les Iberes, & porte les bornes de ſa domination juſqu'à la mer Caſpienne & à la mer Rouge. Et ce qui eſt bien remarquable, ajoute le même Auteur, c'eſt que cet heureux Génie de Rome ne l'a pas fa-

* *Perſée Gentius.*
** *Pompe*

favoriſée ſeulement pour quelques jours & pour un court eſpace de tems, ni ſimplement ou par terre ou par mer, ni après de lents efforts & de longs délais, & ne l'a point quittée rapidement, comme tout cela eſt arrivé dans les autres Empires : mais né en quelque ſorte & accru avec Rome, il y a établi & fixé ſa demeure, a toujours préſidé à ſon gouvernement, en a toujours règlé la conduite, & lui a conſtamment procuré de glorieux ſuccès en guerre & en paix, par terre & par mer, contre les Barbares & contre les Grecs.

Cet établiſſement de l'Empire Romain, le plus grand & le plus puiſſant qui ait jamais été, ne fût point, dit Polybe, l'effet du hazard. Ce fut le fruit du mérite & de la vertu : ce fut la ſuite de deſſeins concertés avec ſageſſe, exécutés avec courage, & conduits à leur fin avec une habileté & une attention qui ne ſe démentit jamais. Il eſt donc utile & important, continue-t-il, d'examiner quels furent du côté des vainqueurs les principes de conduite avant & après la victoire, quelles furent les diſpoſitions des peuples à leur égard ; & ce qu'on penſoit de ceux qui tenoient le gouvernail de la République.

lg. 64.

lg. 160.

Nous avons vu quels ont été les grands hommes qui ont contribué pendant cet intervalle de tems à l'agrandiſſement de l'Empire Romain. Il nous reſte à conſidérer quel a été l'eſprit & le caractere du peuple Romain même.

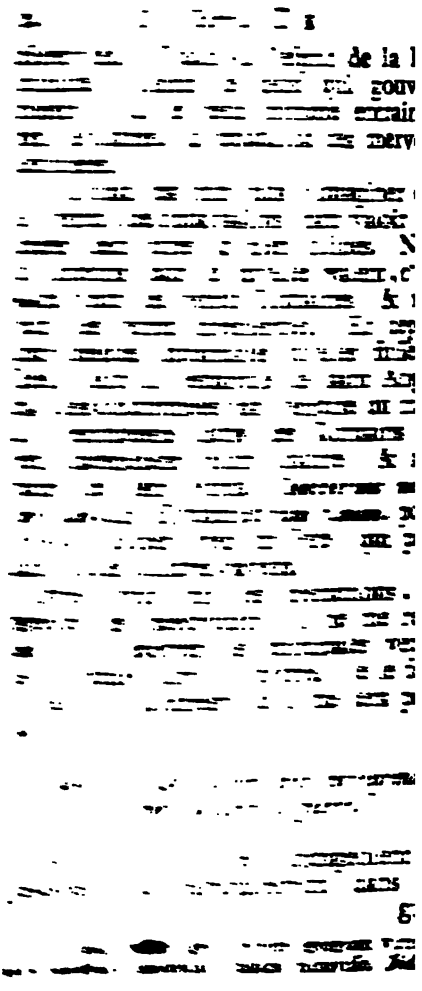
Nous en trouvons un magnifique portrait

trait dans Salluſte. * „ Il ne faut pas „ croire, fait-il dire à Caton, que ce ſoit „ par de nombreuſes armées que nos an„ cêtres ont ſi fort augmenté la puiſſance „ de Rome. D'autres avantages les ont „ rendu véritablement grands, & la Ré„ publique avec eux: au dedans, une vie „ laborieuſe; au dehors, un gouverne„ ment juſte & ſage; dans les délibéra„ tions, un eſprit exemt de paſſions & de „ vices. . . . Dans le camp, comme dans „ la ville, dit ailleurs le même hiſtorien, „ les bonnes mœurs & les bonnes maximes „ dominoient; & le ſouverain empire qu'a„ voient ſur les Romains la juſtice & la „ vertu, étoit moins l'effet des loix, que „ de leur bon naturel. Enfin ils ſe ſou„ tenoient eux & la République par deux „ moiens: en guerre, par la hardieſſe & „ le courage; en paix, par la juſtice & la „ modération.

Il ne faut pas conclure de ce que dit ici Salluſte de ces belles années de la République, & de ce que nous en dirons nous-mêmes dans la ſuite, que tous les Romains alors, ni même le plus grand nombre, fuſ-

* Nolite exiſtumare majores noſtros armis remp. ex parva magnam feciſſe..... Alia fuere, quæ illos magnos fecere, quæ nobis nulla ſunt: domi induſtria, foris juſtum imperium; animus in conſulendo liber, neque delicto neque libidini obnoxius. *Salluſt. in bello Catilin.*

Domi militiæque boni mores colebantur. . . Jus bonumque apud eos non legibus magis quàm natura valebat. . . . Duabus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat æquitate, ſeque remque publicam curebant. *Ibid.*



2. *Fermeté & conſtance dans une réſolutio une fois priſe & arrêtée.*

* PLUS les Romains agiſſoient d'abo avec lenteur & maturité, plus ils étoi vifs & perſévérans dans l'exécution. ſiege de Capoue ſeul en ſeroit une gr de preuve. Il avoit été réſolu chez Romains d'attaquer cette importante vil dont la révolte laiſſée impunie depuis p ſieurs années, ſembloit être la honte Rome. Dans le tems que l'Italie étoit vagée par un ennemi tel qu'Annibal, & q les horreurs de la guerre s'y faiſoient plus ſentir, ils abandonnerent tout, quitterent Annibal lui-même pour aſſ ger Capoue, & ils y envoierent les de Conſuls avec chacun une armée. Le ſ ge dura plus d'un an. Il n'y eut po d'efforts que ne fît Annibal pour ſau cette ville qui devoit lui être ſi che

ib. lib. 5. n. 13. Enfin, pour derniere tentative, il m che vers Rome avec une armée nombr ſe. „ Il n'y a point, dit un citoien „ Capoue, de bête ſi acharnée à ſa pro „ à qui on ne la faſſe lâcher, ſi l'on va v „ ſon antre pour enlever ſes petits. M „ pour les Romains, ni le ſiege de R „ me, ni les cris & les gémiſſemens „ leurs femmes & de leurs enfans qu

* Quo leniùs agunt, perſeverantiùs ſæviant. ſegniùs incipiunt; eo, 21. n. 10. cùm coeperint, vereor ne

„ entendoient preſque de leur camp, „ n'ont pu les arracher du ſiege de Ca- *Ibid. n.* „ poue. " La priſe & la punition exemplaire de cette ville rebelle, firent connoître à l'univers la perſévérance des Romains à pourſuivre la vengeance d'alliés infideles, & l'impuiſſance d'Annibal pour ſecourir une ville qui s'étoit miſe ſous ſa protection.

Mais où ce caractere de fermeté & de conſtance me paroît le plus admirable dans les Romains, c'eſt lorſqu'il s'agiſſoit de traiter de paix avec les ennemis. Dès le commencement de la guerre ils en marquoient les conditions, & nul évenement enſuite n'étoit capable d'y apporter aucun changement. Ni des échecs qu'ils recevoient quelquefois, n'en faiſoient rien relâcher; ni des victoires conſidérables qu'ils remportoient, n'y faiſoient rien ajouter: tant ce peuple étoit ferme & invariable dans ſes réſolutions, parce qu'il les croioit fondées en raiſon & en équité. Les traités qu'ils firent avec les Carthaginois, & avec les trois Princes dont la défaite ſuivit celle des Carthaginois, furent tous de cette ſorte.

3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires: ſévérité incroiable pour la diſcipline: diverſes récompenſes du mérite.*

ON PEUT bien dire que les Romains étoient un peuple de ſoldats, né & formé pour

Poly. reté de l'Etat. On comprit bien, dit Po-
leg. lybe, que la vue d'Annibal, dans l'offre qu'il faiſoit de rendre les priſonniers pour une certaine rançon, n'étoit pas tant de gagner une ſomme d'argent conſidérable, dont pourtant il avoit un extrême beſoin, que d'ôter aux troupes Romaines ce ſentiment & cet eſprit d'honneur & de gloire qui les portoient au combat, en leur faiſant entrevoir une reſſource & une eſpérance de ſalut pour ceux qui cèdoient à l'ennemi. Mais le Sénat, en rejettant abſolument cette propoſition, voulut par ce refus montrer évidemment la loi ancienne de Romains, de vaincre, ou de mourir les armes à la main. Une telle fermeté à une Nation, & une telle grandeur d'ame épouvantèrent Annibal, & lui causèrent plus de crainte & de frayeur, que ſa victoire ne lui avoit cauſé de joie & d'eſpérance.

A [illegible] à ces différens motifs les [illegible] & les récompenſes qui [illegible] après une ba-[illegible] importan-[illegible] faiſoient [illegible] aux Officiers & [illegible], comme Tite-[illegible], les témoi-[illegible] en plein [illegible] à ceux [illegible]. Tout cela jet-

[illegible]

jettoit dans les troupes une ardeur, une émulation, un courage qu'on ne peut exprimer. Par-là de ſimples Officiers acqueroient le mérite d'un Général, comme on le vit dans une occaſion importante, qui conſerva l'Eſpagne aux Romains. Après la mort des deux Scipions, les affaires paroiſſoient abſolument deſeſperées. Un ſimple Chevalier Romain, encore fort jeune, mais d'un courage & d'une grandeur d'ame au-deſſus de ſon âge & de ſa condition, qui avoit ſervi pluſieurs années ſous Cn. Scipion, & avoit appris ſous lui la ſcience militaire, fut choiſi d'un commun conſentement pour Chef, & par une hardieſſe accompagnée de prudence ſauva l'armée. C'eſt ce Marius, dont notre Scipion fit tant de cas quand il fut arrivé en Eſpagne, & qu'il diſtingua toujours dans la ſuite d'une maniere particuliere. Voilà comment d'habiles Officiers ſe formoient ſous d'habiles Commandans. *Lib. 25. n. 37.*

4. *Clémence & modération dans la victoire.*

C'ETOIT la maxime des Romains, de traiter avec bonté & avec clémence les peuples & les Princes qui ſe ſoumettoient, comme auſſi de faire ſentir tout le poids de leur grandeur & de leur puiſſance à ceux qui oſoient réſiſter. C'eſt ce que le Poëte a ſi bien marqué par ce vers, qu'on peut regarder comme la deviſe du peuple Romain:

Æn. lib. 6. n. 853. Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

10. Quelque irrités qu'ils fuſſent contre les Carthaginois, quand leurs députés parurent dans le Sénat en qualité de ſupplians, & que d'un ton humble & touchant ils implorerent la miſéricorde du peuple Romain, alors les ſentimens de vengeance & de colere firent place à ceux de bonté & de clémence ; & la paix leur fut accordée, quoiqu'aſſurément il n'eût pas été difficile aux Romains de détruire Carthage, & d'achever la conquête de l'Afrique. Ce fut dans cette occaſion qu'Aſdrubal, ſurnommé Hœdus, qui portoit la parole comme chef des députés, fit un diſcours ſi flateur pour le peuple Romain. „ * Il eſt „ bien rare, dit-il, que la proſpérité & la „ modération ſe rencontrent enſemble, & „ qu'il ſoit donné aux hommes d'être en „ même tems heureux & ſages. Le peu„ ple Romain eſt invincible, parce qu'il „ ne ſe laiſſe point aveugler par la bonne „ fortune. Et il faudroit, ajouta-t-il, s'é„ tonner, s'il agiſſoit autrement. Car la „ proſpérité ne tranſporte de joie & n'é-

ébloüit

* Rarò ſimul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invictum eſſe, quòd in ſecundis rebus ſapere & conſulere meminerit. Et hercule mirandum fuiſſe, ſi aliter facerent. Ex inſolentia, quibus nova bona fortuna ſit, impotentes lætitiæ inſanire : populo Romano uſitata ac prope jam obſoleta ex victoria gaudia eſſe ; ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxiſſe. *lib.* 30. *n.* 42.

„ blouït que ceux pour qui elle eſt nou-
„ velle; au-lieu que les Romains ſont ſi
„ accoutumés à vaincre, qu'ils ne ſont
„ preſque plus ſenſibles au plaiſir que cau-
„ ſe la victoire; & qu'on peut dire à leur
„ honneur, qu'ils ont en un ſens plus aug-
„ menté leur empire en pardonnant aux
„ vaincus, qu'en remportant des victoi-
„ res.

2°. Les Romains ne retinrent rien des conquêtes qu'ils avoient faites ſur Philippe de Macédoine. Pour tout fruit de leurs victoires ils ne ſe réſerverent que le plaiſir d'enrichir leurs alliés, & la gloire de rendre la liberté à la Grece. Et afin que ce préſent ſi magnifique, ſi délicat, ſi inouï, n'eût rien de ſuſpect, & ne pût être ſujet au repentir, ils retirerent leurs garniſons de toutes les villes ſans en excepter une ſeule. *Liv. lib. 33. n. 1*

3°. Ils uſerent de la même modération après avoir vaincu Antiochus. Ils affranchirent du joug de ce Prince tous les peuples de l'Aſie juſqu'au mont Taurus. Ils gratifierent leurs alliés de flottes, de ports de mer, de villes, de provinces entieres, ſans conſerver pour eux ni galere, ni ville, ni tribut, ni juriſdiction, ni hommage ſur tant de pays conquis ou affranchis par leurs armes.

4°. Auſſi-tôt qu'ils eurent ſoumis la Macédoine, ils réduiſirent à la moitié tous les tributs & tous les impôts qu'elle paioit à ſes Rois. Ils renoncerent aux profits immenſes que rendoient les mines d'or & d'argent, *Liv. lib. 45. n.*

gent, par la ſeule raiſon qu'ils étoient onéreux aux habitans. Ils accorderent à toutes les villes le droit de ſe gouverner par leurs loix, de créer leurs magiſtrats & leurs officiers, de tenir des aſſemblées provinciales pour règler ſouverainement les affaires publiques, & ils accorderent à ces peuples, qui avoient été ſi longtems ennemis, tous les privileges d'une parfaite liberté.

5°. Les Romains traiterent avec la même humanité & la même modération le Roiaume d'Illyrie qu'ils venoient de conquerir ſur Gentius. Ils le firent joüir des mêmes exemtions & de la même liberté, quoiqu'il leur eût fait une ſi longue guerre; & après en avoir retiré toutes les troupes Romaines, ils y établirent la même forme de gouvernement qu'en Macédoine.

1 *lib.* n. 26.

5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adverſité.*

C'EST ICI le caractere le plus marqué du peuple Romain, & qui montre davantage une force & une conſtance que rien ne peut abbattre, ni ébranler.

Jamais ce caractere n'a paru d'une maniere plus merveilleuſe qu'après la bataille de Cannes. Elle mit le comble aux défaites précédentes, qui avoient déja extrêmement affoibli l'Etat. Deux Conſuls avec leurs armées, avoient été entierement défaits. La République ſe trouvoit

ſans

ſans ſoldats & ſans chefs. Pluſieurs des alliés s'étoient rangés du côté du vainqueur. Annibal étoit maitre de la Pouille, du Samnium, & de preſque toute l'Italie. Un tel coup, un tel malheur, auroit accablé tout autre peuple. Cependant ni la défaite de tant d'armées, ni la défection des alliés, ne purent porter le peuple Romain à vouloir entendre parler de paix. Nulle trace de foibleſſe, nul ſigne de découragement ne parut. On vit une conſpiration générale au bien public. La réſolution fut auſſi promte qu'unanime, de ſe défendre, & de ne prêter l'oreille à aucune propoſition d'accommodement. *Liv.* 22 61.

Ce que dit Polybe, à l'occaſion d'une autre bataille, ſe vérifia bien pour-lors: Que les Romains, ſoit en général, ſoit en particulier, ne ſont jamais plus terribles, que lorſqu'ils ſe trouvent dans les plus grands dangers, & qu'ils paroiſſent tout près de leur perte. *Polyb.* p 227.

6. *Juſtice & bonne-foi, principes du gouvernement Romain: Sources de l'amour & de la confiance des citoiens, des alliés, & des peuples conquis.*

C'EST une opinion bien anciennement établie parmi beaucoup de perſonnes, & que le chriſtianiſme même n'a pas entierement détruite, Que la juſtice & la politique ne peuvent gueres s'allier enſemble; qu'un homme deſtiné à gouverner ne doit point ſe rendre l'eſclave des loix; qu'une

exacte probité, & un ſcrupuleux attachement à ſa parole & à des engagemens pris ſolennellement, jetteroient ſouvent un Prince & un Miniſtre dans de grands embarras; que l'interêt de l'Etat doit toujours être la règle & le mobile du gouvernement; en un mot, qu'il eſt impoſſible de conduire les affaires publiques, ſans commettre quelque injuſtice: *Rempublicam regi ſine injuria non poſſe.*

Cicéron, dans les livres intitulés, *De la République*, qui étoient un extrait de l'admirable ouvrage de Platon ſur le même ſujet, avoit pleinement réfuté cette opinion. Non ſeulement, ſelon lui, c'eſt une prétention fauſſe & inſoutenable, de croire qu'on ne puiſſe réuſſir dans le maniement des affaires publiques, ſans commettre quelquefois des injuſtices: mais il regarde le principe oppoſé comme une vérité inconteſtable, & comme la baſe & le fondement de toutes les règles qu'on peut donner en matiere de politique, ſavoir, QU'ON NE PEUT BIEN GOUVERNER UN ETAT SANS GARDER EN TOUT UNE EXACTE JUSTICE. * *Nihil eſt quod adhuc de rep. putem dictum, & quo poſſim longiùs progredi, niſi ſit confirmatum, non modò falſum eſſe illud, ſine injuria non poſſe, ſed boc veriſſimum, ſine ſummâ juſtitiâ remp. regi non poſſe.*

Fragm. apud Aug. lib. ep. 21. Civit.

Pour donner plus de poids & d'autorité à ſes raiſons, il les avoit miſes dans la bouche de Lélius & de Scipion l'Africain, petit-fils par adoption de celui dont nous

avons

vons tant parlé. Il eſt aiſé de ſentir combien l'on doit regretter la perte d'un tel ouvrage, copié par une main ſi habile d'après un ſi parfait original. Ces deux illuſtres amis, Lélius & Scipion, l'admiration de leur ſiecle, & qu'on peut bien propoſer au nôtre comme des modèles de grands capitaines & de grands politiques, établiſſent cette maxime comme un principe indubitable en fait de gouvernement, Qu'il n'y a rien de plus pernicieux à un État que l'injuſtice, & que ſans un grand fonds de juſtice une République ne peut point être bien conduite, ni même ſubſiſter : *Nihil tam inimicum quàm injuſtitiam civitati, nec omnino niſi magnâ juſtitiâ geri aut ſtare poſſe rempublicam.*

Voilà quelles étoient les règles & les maximes du peuple Romain dans ces beaux jours dont nous venons de parler. C'étoit-là l'idée qu'en avoient & les alliés, & les peuples conquis. Tite-Live remarque que la perte des trois premieres batailles que gagna Annibal, qui répandit par-tout la terreur & l'allarme, n'ébranla pas néanmoins la fidélité des alliés : *nec tamen is terror, cùm omnia bello flagrarent, fide ſocios dimovit.* La raiſon qu'il en apporte eſt bien glorieuſe au peuple Romain, & nous donne en peu de mots l'idée d'un parfait gouvernement. „ C'eſt, dit-il, que „ ces alliés ſe trouvant ſous un empire juſte „ & modéré, obéiſſoient ſans peine à un „ peuple qui leur étoit infiniment ſupérieur „ en mérite, ce qui eſt l'unique lien de la *Lib.* 22 13.

„ fidélité : *Videlicet quia juſto & moderato regebantur imperio, nec abnuebant, quod unum vinculum fidei eſt, melioribus parere.* Les peuples conquis penſoient de même, & comparant la domination Romaine avec celle ſous laquelle ils avoient toujours vécu, & les Généraux Romains avec leurs anciens maitres, ils regardoient ces premiers comme des hommes deſcendus du ciel, tant ils faiſoient paroitre à leur égard de juſtice, de bonté, d'humanité ; & ils ſe félicitoient „ d'être tombés ſous la puiſ-„ ſance d'un peuple qui ſongeoit à s'attacher les hommes plus par les bienfaits „ que par la crainte, & qui s'appliquoit à „ mériter par un doux & juſte gouverne-„ ment l'amour & la confiance des nations „ étrangeres, au-lieu de leur faire porter „ le joug d'une triſte ſervitude. *Veniſſe eos in populi Romani poteſtatem, qui beneficio quàm metu obligare homines malit, exteraſque gentes fide ac ſocietate junctas habere, quàm triſti ſubjectas ſervitio.*

Lib. 26. n. 49.

Mais peut-être qu'une politique intereſſée portoit le Sénat Romain à ménager ainſi au loin les alliés & les peuples conquis, & qu'on avoit moins d'égard pour les citoiens & les ſujets naturels, qui par cette raiſon étoient moins attachés & moins affectionnés à la République. C'eſt par cet endroit-là même que le peuple Romain eſt le plus admirable ; & ce que je vais dire, montrera clairement que la plus grande reſſource d'un Etat eſt l'affection des peuples, l'amour qu'ils ont pour le gouver-

vernement, & la confiance qu'ils prennent dans la foi publique; & que d'y donner la plus légere atteinte, c'eſt, en fait de politique, la faute la plus capitale, la plus pernicieuſe, & la plus irréparable.

Après la bataille de Cannes tout paroiſſoit deſeſperé. La fidélité de la plupart des alliés fut abbattue par un tel coup. L'Etat ſe trouvoit ſans chefs, ſans troupes, ſans argent: & cependant il faloit faire de nouvelles levées & des recrues, équiper des flottes, acheter des vivres, des armes, des habits. Tout manquoit à l'Etat, mais le crédit ne lui manquoit pas; & il trouva de promtes & de ſûres reſſources dans l'affection des citoïens.

Le Conſul repréſenta que les magiſtrats devoient donner l'exemple au Sénat, & le Sénat au peuple, d'aider la République dans l'extrémité où elle ſe trouvoit: Que le moien d'engager les inférieurs à contribuer de leurs biens au ſoutien de l'Etat, étoit de commencer par le faire ſoi-même: Qu'ainſi ils devoient tous porter au tréſor public leur or & leur argent. Cela fut exécuté ſur le champ, & avec un tel zèle, qu'à peine les Receveurs & les Greffiers pouvoient-ils ſuffire à l'empreſſement public, chacun ambitionnant l'honneur de ſe faire inſcrire des premiers. L'Ordre des Chevaliers, & enſuite le peuple, en firent autant, ſans qu'il fût beſoin pour cela d'aucun Edit public. *Liv. 23. 36.*

Des trente Colonies qui ſe trouvoient

dans l'Italie, dix-huit * envoierent des députés à Rome, pour marquer qu'elles étoient prêtes à fournir les troupes qu'on leur demandoit, & encore plus ſi on le jugeoit à propos: que graces aux dieux elles ne manquoient, pour le faire, ni de moiens, ni de courage : *ad id ſibi neque opes deeſſe, animum etiam ſupereſſe.* Ces députés furent reçus & par le Sénat & par le peuple avec des acclamations & des marques de joie & d'honneur extraordinaires. Tite-Live a cru devoir conſerver dans ſon hiſtoire les noms de ces colonies, * pour ne pas les fruſtrer, dit-il, après tant de ſiecles d'une gloire qui leur eſt ſi juſtement dûe. Pour les douze autres Colonies qui refuſerent de faire des levées, le Sénat crut qu'il étoit plus de la dignité du peuple Romain de ne les punir qu'en ne faiſant aucune mention d'elles. *Ea tacita caſtigatio magis ex dignitate populi Romani viſa eſt.*

* *Ce fut quelque tems après.*

On avoit reçu dans ce même tems des lettres des deux Scipions qui commandoient en Eſpagne, par leſquelles, ſe chargeant de trouver par eux-mêmes dans le pays de quoi paier les troupes, ils demandoient qu'on leur envoiât au-plutôt des vivres & des habits, ſans quoi il leur étoit impoſſible de conſerver la province. Il ne l'étoit pas moins à la République de leur en fournir dans l'état où elle ſe trouvoit.

* Ne nunc quidem poſſ dentur-ve laude ſua. Liv. tot ſecula ſileantur, frau- 27. n. 12.

fils, pour maintenir & affurer la di-
cipline militaire, qu'ils regardoient comme
le principal appui de l'Empire ont mé-
gés de répandre le sang de leurs propres
enfans, & des premiers Citoyens de Ro-
me. Apres de tels exemples, un Soldat ne pouvoit pas se plaindre d'une ri-
béissance plus durement punie.

Mais ce qui rendoit les armées Ro-
maines invincibles, étoit le grand courage dont
ils animoient autrefois & entretenoient parmi les troupes. Une gloire immortelle
ineffaçable. Il n'y avoit point de plus grand
pour un Romain que de servir la Patrie
& de se rendre utile à elle. Ce
principe qui se faisoit sentir dans le cœur
de la victoire & à son retour, étoit encore
après la bataille le sujet de leurs entretiens
dans le Sénat, de sorte que ceux qui
s'étoient rendus à l'armée se trouvoient en
plus grand nombre, afin d'entendre
faire leurs éloges. Lorsque les Romains
alors de combattre à l'ennemi
tirs à la main, ils commençoient
chanter les louanges de leurs Dieux
ceffaire dans le combat, leur
affermir & conserver
re, & leur
nombre de leurs
des armées à un

cipiam militarem, cui
fieri se sanè circa
mum est. Scipio
nos pauci nomen
plerique, quam

Dans cette émulation commune & ce mouvement général de tous les corps de l'Etat pour aider & ſoulager le tréſor public, on y porta d'abord l'argent des pupilles, puis celui des veuves, * ceux qui en étoient chargés ne croiant pas pouvoir le dépoſer dans aucun autre aſyle plus ſûr ni plus ſacré que dans celui de la foi publique.

N. 18. Cette généroſité paſſa de la ville dans le camp. Aucun cavalier, aucun centurion, aucun officier ne voulut recevoir de paie, & l'on auroit regardé comme un mercénaire quiconque en auroit reçu.

L'évenement montra qu'on avoit eu raiſon de ſe fier à la République. Toutes les dettes, toutes les avances, toutes les obligations furent acquittées avec la der-
N. 18. niere exactitude. On voulut même pour quelques-unes prévenir le terme, & malgré la rareté de l'argent on offrit aux maîtres des eſclaves qui avoient été affranchis, de leur en paier le prix: mais tous déclarerent qu'ils ne le recevroient qu'après la fin de la guerre.

Ce ſont de tels faits qui doivent nous donner une juſte idée du gouvernement Romain. Ce ſeul mot que j'ai raporté, & qui mériteroit d'être gravé en caracteres d'or, *Qu'on ne trouva point d'aſyle plus ſûr ni plus ſacré pour y depoſer les biens des pu-*

* Nuſquam eas tutiùs, quàm in publica fide, ſanctiuſque deponere credentibus, qui deferebant. *Lib. 24. n. 18.*

pupilles & des veuves que celui de la foi publique; ce ſeul mot, dis-je, fait l'éloge le plus magnifique qu'on puiſſe imaginer du caractere Romain. Il nous apprend que ſi, ſelon la maxime conſtante de tous les grands hommes de l'antiquité, des plus fameux Légiſlateurs & des plus ſages politiques, le but & la loi ſouveraine du gouvernement eſt l'utilité publique & le ſalut du peuple, *Salus populi ſuprema lex eſto*; l'affection des peuples auſſi, & la confiance qu'ils prennent dans la juſtice & la bonne-foi de ceux qui les gouvernent, ſont le plus ferme appui, & quelquefois le ſalut & l'unique reſſource des Etats. *Cic. lib. Leg. 3.*

7. *Reſpect pour la Religion.*

IL NE FAUT qu'ouvrir les hiſtoriens, pour voir que chez les Romains la religion dominoit en tout. S'agiſſoit-il d'entreprendre une guerre, ou de donner un combat; on conſultoit les dieux, on imploroit leur ſecours, on employoit tous les moiens propres à ſe les rendre favorables. Avoit-on remporté quelque victoire, ou quelque avantage; on indiquoit auſſi-tôt des actions de graces publiques, des ſacrifices, des jours de fête, & le concours du peuple dans tous les temples étoit incroiable. A peine Annibal s'étoit-il mis en chemin pour retourner en Afrique, qu'à Rome on ſe reprocha la lenteur avec laquelle on remercioit les dieux d'un bienfait ſi longtems attendu, & ſi peu eſperé. *Lib. 30. 21.*

* Leur grand principe étoit que la piété envers les dieux étoit la cauſe de tous les heureux ſuccès, comme la négligence dans leur culte attiroit tous les malheurs. De-
lg. 262. là vient, dit Polybe, que les Romains, dans les grandes néceſſités s'appliquent avec tant de ſoin à ſe rendre les dieux & les hommes favorables, & que dans toutes les cérémonies de la religion qu'exigent ces ſortes de conjonctures, ils ne trouvent rien de bas, ni d'indigne de leur gran-
lg. 498. deur. Et dans un autre endroit il remarque que ce qui releve infiniment le peuple Romain au-deſſus des autres peuples, c'eſt le reſpect de la religion, & la crainte des dieux, qui ailleurs eſt ſouvent traitée de petiteſſe d'eſprit & de baſſeſſe. Chez les Grecs, ajoute-t-il, on a beau vouloir lier les mains de ceux qui manient les deniers publics par mille précautions de ſignatures, de témoins, de répondans, de ſurveillans; la mauvaiſe-foi l'emporte toujours: au-lieu que chez les Romains la ſeule religion du ſerment conſerve les mains pures dans l'adminiſtration de ſommes infiniment plus conſidérables, rien n'étant plus rare à Rome que d'y voir un Général ou un Gouverneur convaincu de péculat.

8.

* Intuemini horum deinceps annorum vel ſecundas res vel adverſas, invenietis omnia proſperè eveniſſe ſequentibus deos, adverſa ſpernentibus. *Liv.* 5. n. 51.

8. *Amour de la gloire.*

JE FINIS par cet article, parce que la diſpoſition dont je parle ici, étoit l'ame de toutes les actions des Romains. C'eſt ſaint Auguſtin qui fait cette réflexion en plus d'un endroit; & il remarque que cette paſſion, je veux dire le deſir de la gloire, étouffoit ſouvent en eux toutes les autres paſſions, & que c'eſt elle qui leur a fait faire toutes ces actions ſi belles & ſi éclatantes, qui leur ont mérité l'admiration de tous les peuples & de tous les ſiecles. Le deſir d'être eſtimés, d'être loués comme défenſeurs & protecteurs de la liberté, de la juſtice, des loix; comme ennemis de l'injuſtice, de la violence, de la tyrannie; ce deſir, dis-je, étoit une eſpece de frein qui retenoit & modéroit leur ambition, & qui leur inſpiroit ces ſentimens de bonté, de clémence, de généroſité, dont le ſimple récit nous charme & nous enleve encore aujourd'hui après tant de ſiecles. *De Civ. lib. 5. c*

Y eut-il jamais une journée plus glorieuſe à l'Empire Romain, que celle où par ſon ordre la liberté fut rendue à tous les peuples de la Grece, & où l'Edit en fut publié au milieu des cris de joie & des applaudiſſemens de tant de peuples? Quel éloge que celui dont toute la Grece retentit alors, & dont le bruit ſe répandit bientôt

point de gloire & de puiſſance. Il loue principalement leur conſeil & leur ſageſſe; leur conſpiration pour le bien public; leur deſintereſſement particulier; leur obéiſſance aux loix & à l'autorité légitime; leur fidélité dans les traités; leur patience dans le travail; leur fermeté dans leurs réſolutions; leur courage & leur valeur; & plus que tout cela, l'amour de l'égalité, & l'éloignement de toute ambition. Ces vertus, quoique défectueuſes du côté du motif & de la fin, puiſqu'elles n'étoient point raportées à Dieu, mais à la vaine gloire, ne laiſſoient pas d'être fort eſtimables en elles-mêmes, eu égard aux règles & aux devoirs de la ſociété civile. v. 3. v. 15. v. 16. v. 12. v. 3. v. 2. v. 14.

Je ne puis mieux terminer cet article que par la ſolide réflexion de ſaint Auguſtin ſur les cauſes de la puiſſance des Romains. „ Quoiqu'ils fuſſent privés, dit-„ il, de la véritable piété, qui conſiſte „ dans le culte ſincere du vrai Dieu, ils „ obſervoient néanmoins certaines règles „ de probité & de juſtice, qui ſont le fon-„ dement d'un Etat, qui contribuent à „ l'augmenter, & qui ſervent à l'affermir. „ Et Dieu a bien voulu leur accorder un „ ſuccès incroiable, pour faire voir par l'e-„ xemple d'un ſi grand & ſi puiſſant Empire „ de quelle utilité ſont les vertus civiles „ & politiques, lors même qu'elles ſont „ ſéparées de la vraie religion; & pour „ faire comprendre par-là aux autres hom-„ mes de quel prix elles deviennent lorſ-„ que la vraie religion les releve & les „ an- S. Aug. Ep. 138. ad Marcell. cap. 3.

„ annoblit ; & comment ils peuvent par
„ elle devenir citoiens d'une autre patrie,
„ dont le Roi eſt la vérité, dont la loi
„ eſt la charité, dont la durée eſt l'éterni-
„ té. " *Cujus rex veritas, cujus lex cari-*
„ *tas, cujus modus æternitas.*

QUATRIEME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'hiſtorien Polybe, livre ſixieme de ſon hiſtoire.

JE DIVISERAI en deux parties ce que j'ai à dire ſur ce ſujet. Dans la premiere je raporterai en abrégé les principes que Polybe établit ſur les différentes ſortes de gouvernemens, & d'où il a tiré des conjectures pour prévoir le changement qui devoit arriver dans la République Romaine. Dans la ſeconde j'expoſerai le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible comment en effet ce changement eſt arrivé de la maniére & pour les raiſons que Polybe avoit marquées.

Je me croi obligé d'avertir les lecteurs dès

dès l'entrée de cette petite dissertation, que lorsque je parle des différentes sortes de gouvernemens, & du jugement qu'on en doit porter, je ne fais que raporter le sentiment de Polybe. Pour moi, je m'en tiens à la décision qui se trouve dans Hérodote, où l'on donne la préférence à l'état monarchique au dessus des deux autres. *Herod. lib. 3. cap. 80.*

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES DE POLYBE

Sur les différentes sortes de gouvernemens, & en particulier sur celui des Romains.

ON REDUIT ordinairement les différentes sortes de gouvernemens à trois especes: l'une où c'est le Roi qui gouverne, & Polybe l'appelle βασιλεια, *Domination royale*; l'autre où les grands, les puissans ont l'autorité, & on l'appelle *Aristocratie*; une troisieme enfin, nommée *Démocratie*, où le peuple a tout le pouvoir.

Chacun de ces gouvernemens en a un autre qui lui ressemble fort, qui en est tout voisin, & dans lequel souvent il dégénere. Il en sera fait mention dans la suite.

Un gouvernement parfait seroit celui qui réuniroit en lui tous les avantages des trois pro-

premiers, & qui en éviteroit les c
& les inconvéniens.

Tel étoit celui de Sparte. Ly
ſachant que les trois ſortes de gou
ment dont nous avons parlé avoien
cune de grands inconvéniens preſq
vitables: que la roiauté dégénéroi
quefois en pouvoir arbitraire & t
que, l'ariſtocratie en un gouvernem
juſte de quelques particuliers, & l
voir du peuple en une domination
gle & ſans règle; Lycurgue, dis-j
devoir faire entrer ces trois gouver
dans celui de Sparte, & comme l
dre en un ſeul, de ſorte que l'a
roiale fût balancée par le pouvoir
ple; & qu'un troiſieme Ordre, c
des anciens & des plus ſages de la
blique, ſervît comme de contrepoi
deux premiers, pour les tenir toujou
une eſpece d'équilibre, & empêch
de s'élever trop au deſſus de l'autr
ſage Légiſlateur ne ſe trompa point
vues, & nulle République n'a con
longtems ſes loix, ſes uſages, & ſa
que celle de Sparte. Il eſt vrai
établiſſemens de Lycurgue n'étoi
propres pour un Etat qui auroit
à faire des conquêtes, & à s'ag
Auſſi n'avoit-ce pas été là ſon plan
deſſein; parce que ce n'étoit point
la que ce ſage Légiſlateur faiſoit c
le ſolide bonheur d'un peuple. Il
que les Spartiates, ſe renfermant
bornes naturelles de leur pays, ſans

jamais à envahir les terres d'autrui, devinſſent par leur juſtice & par leur modération, encore plus que par leur pouvoir, les maitres & les arbitres du ſort de tous les autres peuples de la Grece; ce qui, ſelon lui, n'étoit pas moins glorieux que faire des conquêtes au dehors. Ils ne déchurent de leur gloire que pour s'être écartés des ſages vues de leur Légiſlateur. Car quand il falut trouver des vivres hors de leur territoire, équiper des flottes, paier des matelots, & fournir à tous les fraix d'une longue guerre, leur monnoie de fer ne leur étoit plus d'aucun uſage. Et ce fut ce qui les obligea, tout fiers qu'ils étoient, de faire ſervilement la cour aux Satrapes des Rois de Perſe pour tirer d'eux une monnoie qui fût par-tout de miſe, & de devenir eſclaves volontaires, en attendant qu'ils fuſſent aſſujettis par la force.

Si l'on fait conſiſter, dit Polybe, la gloire d'un Etat à s'agrandir, à s'étendre, à dominer ſur beaucoup de peuples, & à attirer ſur ſoi les yeux de toute la terre; il faut avouer que jamais gouvernement n'a eu tant d'avantages & n'a été ſi propre pour arriver à ce but, que celui des Romains. Il réuniſſoit, comme celui de Sparte, les trois eſpeces d'autorité dont nous avons parlé. Les Conſuls tenoient la place des Rois: le Sénat formoit le Conſeil public: & le peuple avoit beaucoup de part dans l'adminiſtration des affaires. Il y a ſeulement cette différence, que ce ne fut point par un plan & par un deſſein con-

concerté dès les commencemens, comme à Sparte, mais par la ſuite même des évenemens, que Rome fut amenée à cette ſorte de gouvernement. Chacune de ces trois parties, qui compoſoient le corps de l'Etat, avoit un pouvoir diſtingué. On ne ſera pas fâché d'en voir ici la deſcription, qui peut beaucoup contribuer à l'intelligence de l'hiſtoire Romaine. Polybe entre ſur ce ſujet dans un grand détail.

POUVOIR DES CONSULS.

TANT QUE les Conſuls réſidoient à Rome, ils avoient l'adminiſtration de toutes les affaires publiques. Tous les autres Magiſtrats, excepté les Tribuns du peuple, leur étoient ſoumis, & obligés de leur obéir. C'étoit ſur eux que rouloit tout ce qui regarde les délibérations du Sénat. Ils y admettoient les Ambaſſadeurs: ils propoſoient les affaires: ils formoient & faiſoient rédiger par écrit les réſolutions. C'étoit eux qui les portoient au peuple, qui pour cet effet convoquoient ſes aſſemblées où l'on devoit délibérer des affaires communes de la République, qui lui préſentoient les décrets du Sénat pour les examiner, & qui ſelon l'importance des choſes, après un examen qui demandoit encore beaucoup de formalités, concluoient à la pluralité des ſuffrages. Ils préſidoient à la création des Magiſtrats de la République. C'eſt pour cela qu'on les rappelloit ſi ſouvent de l'armée, & qu'on ne permettoit

toit pas ordinairement qu'ils ſortiſſent tous deux de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les expéditions militaires, les Conſuls avoient un pouvoir preſque ſouverain. Ils étoient chargés du ſoin de lever les armées, de faire la répartition des troupes que chacun des peuples alliés devoit fournir, & de nommer les principaux Officiers qui devoient ſervir ſous eux. Lorſqu'ils étoient en campagne, ils avoient droit de condamner & de punir ſans appel. Ils diſpoſoient des deniers publics à leur gré, & faiſoient telle dépenſe qu'ils jugeoient à propos, le Queſteur les accompagnant par-tout, & leur fourniſſant ſur le fonds qui leur avoit été mis entre les mains les ſommes qu'ils demandoient. De ſorte qu'en conſidérant la République Romaine par cet endroit, on auroit preſque cru qu'elle étoit gouvernée par une autorité roiale & monarchique.

POUVOIR DU SENAT.

LE SENAT diſpoſoit preſque abſolument des finances, & du tréſor public. On lui rendoit compte de tous les revenus & de tous les dépenſes de l'Etat, & les Queſteurs ne pouvoient délivrer aucune ſomme, excepté aux Conſuls, ſans un décret du Sénat. Il en étoit de même de toutes les dépenſes que les Cenſeurs étoient obligés de faire pour l'entretien & la réparation des édifices publics.

Le

Le Sénat nommoit des Commiſſaires pour connoitre & juger de tous les crimes extraordinaires qui ſe commettoient à Rome & dans l'Italie, qui demandoient l'attention & l'autorité publique; trahiſon, conjuration, empoiſonnement, meurtre. Les affaires & les cauſes des particuliers ou des villes qui avoient raport à l'Etat, lui étoient auſſi réſervées. C'étoit le Sénat qui envoioit des ambaſſades, qui faiſoit déclarer la guerre aux ennemis de l'Etat, qui accordoit audience & donnoit réponſe aux députés & aux ambaſſadeurs des peuples & des princes. C'étoit lui auſſi qui envoioit des Commiſſaires ſur les lieux pour écouter les plaintes des peuples alliés, pour règler les limites & les frontieres, pour mettre le bon ordre dans les provinces, pour juger des querelles des Etats & des Rois. Ainſi un étranger qui ſeroit venu à Rome dans l'abſence des Conſuls, auroit cru que le gouvernement de la République étoit entierement ariſtocratique, c'eſt-à-dire dans la main des anciens & des ſages.

POUVOIR DU PEUPLE.

CEPENDANT le pouvoir du peuple étoit fort conſidérable. Il étoit ſeul maitre & arbitre des récompenſes & des châtimens, ce qui fait la partie eſſentielle du gouvernement. Il condamnoit ſouvent à des amendes pécuniaires ceux même qui avoient été dans les plus grandes charges: & il avoit

avoit ſeul le droit de condamner à mort les citoiens Romains. Et dans ce dernier cas on obſervoit à Rome une coutume fort louable ſelon Polybe, & digne d'être remarquée, qui étoit de laiſſer à celui qui étoit accuſé d'un crime capital le pouvoir de prévenir le jugement, & de ſe retirer dans quelque ville voiſine, où il paſſoit le reſte de ſa vie en paix & en liberté dans un exil volontaire. C'étoit le peuple qui par ſes ſuffrages conféroit toutes les charges & toutes les dignités, qui ſont dans une République la plus belle récompenſe du mérite & de la probité. Il avoit ſeul le droit d'établir & d'abroger des loix: & ce qui eſt encore plus conſidérable, c'étoit lui qui délibéroit de la paix & de la guerre, qui décidoit des alliances, des traités de paix, des conventions avec les peuples & les princes étrangers. Qui n'auroit penſé qu'un tel gouvenement étoit abſolument populaire & démocratique?

MUTUELLE DEPENDANCE *des Conſuls, du Sénat, & du Peuple.*

C'EST cette dépendance mutuelle des différentes parties d'une République, qui en fait la ſûreté, la force, & la beauté. De ce beſoin réciproque réſulte une eſpece d'harmonie entre les différens membres, & un concours unanime, qui les tenant tous étroitement unis entre eux par le lien de l'interêt commun, rend le corps de l'Etat

invulnérable & invincible à toute force étrangere.

Nous avons dit que le pouvoir du Conſul en tems de guerre étoit preſque ſouverain. Il dépendoit néanmoins abſolument en pluſieurs choſes & du Sénat, & du peuple. Car d'un côté ce n'étoit que ſur l'ordre du Sénat qu'on délivroit les ſommes néceſſaires pour les vivres, pour les habits, pour la paie des ſoldats; & le refus ou le délai de ces ſecours mettoit le Général hors d'état de rien entreprendre, ou de pouſſer ſes entrepriſes auſſi loin qu'il l'auroit deſiré. Le même Sénat, au bout de l'année, pouvoit nommer un ſucceſſeur au Conſul, ou lui continuer le commandement des armées; & par-là il étoit maitre de lui laiſſer ou de lui enlever la gloire d'avoir terminé la guerre. Enfin il dépendoit du Sénat de ternir les exploits des Généraux, ou d'en relever l'éclat: car c'étoit lui qui décernoit l'honneur du triomphe, & qui règloit les dépenſes néceſſaires pour cette auguſte pompe. D'un autre côté, comme c'étoit le peuple qui ordonnoit les guerres, qui confirmoit ou caſſoit les traités avec les princes & les peuples étrangers, & qui au retour de la campagne faiſoit rendre compte aux Généraux de leur conduite; il eſt aiſé de voir combien ils devoient être attentifs à ſe concilier les bonnes graces du peuple.

Pour le Sénat, quoique ſa puiſſance d'ailleurs fût ſi grande, elle ne laiſſoit pas en plu-

plusieurs chefs d'être assujettie & soumise à celle du peuple. Dans les grandes affaires, & dans celles sur-tout où il s'agissoit de la vie des citoiens, il faloit que son autorité intervînt. Quand on proposoit quelques loix, même celles qui alloient à diminuer les droits, les honneurs, les prérogatives du Sénat & les biens des Sénateurs, le peuple étoit maitre de les recevoir ou non. Mais, ce qui marquoit le plus son pouvoir, c'est qu'il suffisoit qu'un seul de ses Tribuns s'opposât aux résolutions & aux entreprises du Sénat pour les arrêter tout court, en sorte qu'après cete opposition le Sénat ne pouvoit passer outre.

Enfin le peuple aussi de son côté avoit grand interêt de ménager les Sénateurs, soit en général, soit en particulier. Les Receveurs des impôts, des tributs, des entrées, en un mot de tous les droits & de tous les revenus de l'Etat; les Entrepreneurs, qui se chargeoient de fournir les vivres à l'armée, de faire les réparations des temples & des autres édifices publics, d'entretenir les grands chemins; ces personnes formoient de nombreuses sociétés, qui toutes étoient tirées du peuple, & faisoient subsister un grand nombre de citoiens, les uns étant emploiés à faire les receptes, les autres servant de cautions aux fermiers, d'autres prêtant leur argent pour faire les avances, & le mettant ainsi à profit. Or c'étoient les

Cenſeurs qui ajugeoient ces Fermes
Compagnies qui ſe préſentoient pou
effet, & qui ajugeoient auſſi aux Entr
neurs les différens ouvrages qu'il y av
faire: & c'étoit le Sénat qui ſoit par
même, ſoit par des Commiſſaires non
jugeoit ſans appel des conteſtations qui
voient naitre ſur toutes ces matieres,
qu'il s'agît de caſſer quelquefois des ma
qui devenoient impraticables, & d'acc
des délais pour le paiement; ou qu'il
diminuer le prix des baux à cauſe
quelque fâcheux accident. Et ce qui
le plus capable d'inſpirer au peuple
retenue & du reſpect pour les décre
Sénat, c'eſt qu'on tiroit de ce corps
Juges pour la plûpart des affaires p
ques & particulieres qui étoient de
que importance. Les citoiens étoier
même obligés de ménager les Conſul
qui ils dépendoient tous, principale
en tems de guerre, lorſqu'ils ſervoient
eux à l'armée.

* *Dans la ſuite la forme des jugemens changea.*

C'eſt ce raport mutuel & ce conce
tous les Ordres de la République, q
rendu le gouvernement de Rome le
accompli qu'on ait jamais vu.

Quand on lit dans les commencer
de la République naiſſante, & dans le
nées qui ſuivirent, ces ſéditions pre
continuelles qui diviſerent ſi longten
Sénat & le peuple, & cette eſpec
guerre inteſtine entre les Tribuns &
Conſuls, on eſt étonné, & avec rai

comment un Etat agité par de ſi fréquentes & de ſi violentes ſecouſſes, non ſeulement a pu ſubſiſter, mais a vaincu dans ce tems-là même tous les peuples voiſins, & bientôt après a porté ſes conquêtes dans des pays fort éloignés. Polybe en raporte une raiſon bien ſolide, & qui fait beaucoup d'honneur au peuple Romain. C'eſt que lorſque la République étoit attaquée par un ennemi du dehors, la crainte du danger commun, & le motif du bien public, ſuſpendoient les querelles particulieres, & réuniſſoient tous les eſprits. Alors l'amour de la patrie étoit comme l'ame qui mettoit en mouvement toutes les parties & tous les membres de l'Etat, chacun ſe piquant à l'envi de remplir ſes fonctions & de faire ſon devoir, ſoit qu'il s'agît de prendre des réſolutions avec maturité & ſageſſe, ſoit qu'il falût les mettre à exécution avec promtitude & vivacité. Et c'eſt cette bonne intelligence & cette unanimité qui rendirent toujours la République invincible, & qui firent que toutes ſes entrepriſes furent toujours ſuivies d'un heureux ſuccès.

C'eſt cette même conſtitution du gouvernement Romain qui maintint encore pendant quelque tems & fit ſubſiſter la République, lors même que les citoiens, délivrés de la crainte des ennemis étrangers, devenus fiers & inſolens par leurs victoires, amollis par les délices & par les richeſſes, corrompus par les louanges & les flateries, commencerent à

abuſer de leur pouvoir, & à commettre mille injuſtices & mille violences. Car dans cet état, l'autorité du Sénat, & celle du peuple, étant toujours contrebalancées l'une par l'autre; quand l'un des deux partis ſongeoit à s'élever, l'autre auſſi-tôt réuniſſoit ſes forces pour le rabaiſſer & le tenir dans l'ordre. Ainſi, par cette égalité réciproque, & par ce balancement de pouvoir & de crédit, la République ſe maintenoit toujours dans ſa liberté & dans ſon indépendance.

CAUSES DU CHANGEMENT *d'une République en Monarchie.*

IL EN EST, dit Polybe, d'un Etat & d'une République, comme du corps humain, qui a ſes progrès & ſes accroiſſemens, ſon point de force & de maturité, ſa décadence & ſa fin; & pour l'ordinaire, quand un Etat eſt parvenu au comble de la grandeur & de la puiſſance, il dégénere enſuite par des déclins plus ou moins ſenſibles, & tombe enfin en ruine.

C'eſt ainſi, dit Polybe, que Carthage, pendant que ſon gouvernement, auſſi-bien que celui de Sparte & de Rome, fut mêlé des trois * ſortes de pouvoir dont nous avons parlé, étoit ſi puiſſante & ſi floriſſante. Mais au commencement de la ſeconde

* *Les Rois, autrement nommés* Suffetes, *le Sénat, le Peuple.*

de guerre Punique, & du tems d'Annibal, on peut dire en quelque ſorte qu'elle étoit ſur le retour. Sa jeuneſſe, ſa fleur, ſa vigueur étoient déja flétries. Elle avoit commencé à déchoir de ſa premiere élévation, & elle panchoit vers ſa ruïne: au-lieu que Rome alors étoit, pour ainſi dire, dans la force & dans la vigueur de l'âge, & s'avançoit à grands pas vers la conquête de l'univers. La raiſon que Polybe rend de la décadence de l'une, & de l'accroiſſement de l'autre, eſt tirée du fonds même des principes qu'il avoit établis ſur les révolutions ſucceſſives des Etats: c'eſt que chez les Carthaginois le peuple avoit pourlors la principale autorité dans les affaires publiques; & qu'au contraire à Rome, c'étoit le tems où le Sénat, c'eſt-à-dire cette Compagnie compoſée d'hommes ſi ſages, avoit plus de crédit que jamais. De là il conclud qu'il faloit néceſſairement qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât ſur un Etat gouverné, ou plutôt précipité par les conſeils téméraires de la multitude. Rome en effet, qui à proprement parler commençoit alors à s'étendre & à eſſaier ſes forces contre les étrangers, guidée par les ſages conſeils du Sénat, l'emporta enfin dans le gros de la guerre, quoi qu'en détail elle eût eu du deſavantage dans pluſieurs combats, & elle établit ſa puiſſance & ſa grandeur ſur les ruïnes de ſa rivale.

Mais toutes choſes dans le monde ont leur affoibliſſement & leur fin, les Répu-

bliques les plus ſages & les mieux policées comme tout le reſte. Or la ruïne des Etats vient ou de cauſes intérieures & qui ſont dans l'Etat même, ou de cauſes étrangeres & qui naiſſent du dehors. Il eſt difficile à la ſageſſe humaine la plus pénétrante de prévoir celles-ci, qui dépendent de mille évenemens incertains & obſcurs; au-lieu que les premieres ont, s'il eſt permis de parler ainſi, un ordre fixe, & des indices preſque certains.

Pour bien connoitre la cauſe du changement des Etats, il n'y a qu'à faire quelque attention à la maniere dont ordinairement ces Etats ſe forment & s'établiſſent; & l'on verra avec étonnement que par des révolutions imprévues & ineſpérées les choſes reviennent preſque toujours au premier point d'où elles étoient parties.

Il eſt naturel * qu'une multitude d'hommes étant réunie enſemble dans une même contrée, mais encore ſans loix, ſans police, ſans aucune ſubordination, & ſe trouvant par une conſéquence néceſſaire expoſée à beaucoup d'injuſtices & de violences, le plus fort d'entre eux, comme il arrive toujours parmi les animaux, devienne le maitre. Cet homme enſuite employant ſon pouvoir & ſon autorité pour protéger & ſecourir les autres, pour les dé-

* *On voit chez Hérodote, Delib. 1. que ce fut ainſi que s'établit le Roiaume des Medes dans la perſonne de Dejoce.*

défendre contre l'injuſtice & la violence, pour leur procurer le repos & la tranquillité, pour favoriſer conſtamment ceux qui ſont regardés comme les plus gens de bien, & pour être exact à traiter chacun de ſes ſujets ſelon ſon mérite, on lui aſſure d'un conſentement unanime une autorité qu'il avoit d'abord uſurpée, & que de violente il a rendu juſte & raiſonnable; & on lui jure une obéiſſance entiere & une ſoumiſſion parfaite, d'autant plus ferme & ſtable, qu'elle eſt fondée ſur l'interêt même de ceux qui s'y engagent. Telle eſt ordinairement l'origine de la Monarchie, & tels ſont les degrés par leſquels elle ſe convertit en une roiauté, * qui pour gouverner des ſujets volontaires, aime mieux emploier la ſageſſe des conſeils, que la terreur & la force. Ce furent de pareils motifs qui contribuerent le plus à faire Romulus Roi.

Dans la ſuite des tems, les ſucceſſeurs de cette autorité ſi juſte d'abord, ſi douce, ſi ſalutaire, voiant leur puiſſance bien affermie, & ſe trouvant dans l'abondance de toutes ſortes de biens & d'honneurs, commencent à abuſer de leur pouvoir, commettent mille violences & mille cruautés, & deviennent l'objet de la haine des peuples. Il eſt aiſé de reconnoitre ici le caractere de Tarquin le ſuperbe, dernier Roi des Romains.

La

* Μόνην τὴν ἐξ ἑκόντων συγχωρουμένην, καὶ τῇ γνώμῃ τὸ πλεῖον ἢ φόβῳ καὶ βίᾳ κυβερνωμένην.

La roiauté ſe changeant ainſi en t
nie, il ſe forme des conſpirations c
les tyrans: & ce ſont ceux qui ont
d'élévation de courage, & de hardi
qui ſe mettent à la tête des conjurés;
ce que ce ſont les hommes de ce ca
re qui portent le plus impatiemment l
juſtes traitemens de leurs maitres. Le
ple ſe voiant donc redevable à leur
rage de ſon repos & de ſa liberté, s'a
donne volontiers à leur domination
leur confie avec joie le commanden
comme cela arriva en effet lorſqu
Tarquins eurent été chaſſés de Rom
voilà comment ſe forme l'Ariſtocr
c'eſt-à-dire le gouvernement des ſag
des anciens, tels qu'étoient ces g
vieillards qui compoſerent le Sénat.

Cette ſorte de gouvernement peut
plus de durée & de ſtabilité, mais
elle dégénere à ſon tour comme les a
& au-lieu de ces vieillards prudens, e
rimentés, desintereſſés, & qui n'avoie
vue que le bien de la patrie, un petit
bre de perſonnes, qui ne ſe diſtin
des autres que par l'ambition, l'org
l'avarice, cherchent à s'attirer l'auto
& c'eſt ce qui fraie le chemin à l'Ol
chie; dont on vit déja des eſſais &
image dans la conduite violente des
cemvirs, & dans l'avarice cruelle des
riches Sénateurs, qui força plus d'une
le peuple à ſe mettre à couvert de
vexations par ces fameuſes retraites

1

mont Sacré & ſur le mont Aventin: & c'eſt ce qu'on appelle l'Oligarchie.

La République étant dans cet état, & les citoiens ſe trouvant également las & fatigués de tous les gouvernemens qui ont précédé, il eſt naturel qu'ils tournent leurs vues & leurs deſirs vers la Démocratie, en s'efforçant d'augmenter en tout le pouvoir du peuple, & d'égaler ſes droits & ſes privileges à ceux de la Nobleſſe. Pendant que dure encore le ſentiment & le ſouvenir des maux paſſés, le bon ordre ſubſiſte quelque tems, & l'égalité entre les citoiens ſe maintient. Mais ceux qui viennent après, peu touchés des avantages de l'ancienne liberté & de l'égalité populaire dont le goût eſt uſé, cherchent à s'élever au deſſus des autres. Et ce ſont ordinairement ceux qui ont le plus de richeſſes qui prennent ce parti. Comme ſouvent l'entrée légitime aux honneurs, qui eſt la vertu & le mérite, leur eſt fermée; ils emploient leurs grands biens, pour acheter les ſuffrages du peuple, & ils ne ſongent plus qu'à le corrompre à force de préſens & de largeſſes. Quand une fois ces hommes ambitieux, & dévorés par le deſir de dominer, ont gagné & amorcé la multitude par l'appas du gain, il n'y a plus d'excès dont elle ne ſoit capable. La République tombe ainſi dans le plus grand des maux, qui eſt que la populace ſoit maitreſſe des affaires, cê qui s'appelle Ochlocratie.

Polybe obſerve que ce changement de mœurs, qui entraine après ſoi celui du gouvernement, eſt la ſuite ordinaire des heureux ſuccès & de la longue proſpérité d'un Etat. Lors, dit-il, qu'une République, après avoir eſſuié de grands dangers, eſt ſortie victorieuſe de longues & pénibles guerres, & qu'arrivée au comble de la gloire & de la puiſſance, elle n'a plus d'ennemis qui lui diſputent l'empire, mais que tout lui eſt ſoumis & aſſujetti; une telle proſpérité, ſi elle eſt longue & perſévérante, ne manque jamais d'introduire dans cette République le luxe & l'ambition, qui cauſent infailliblement la ruïne des Etats les plus floriſſans. Le luxe, pour fournir aux dépenſes, qui deviennent de jour en jour plus grandes & plus énormes, dégénere bientôt en avarice, & eſt forcé d'avoir recours aux injuſtices & aux rapines: & l'ambition, pour parvenir à ſes fins, n'oublie rien de ce qui peut gagner la faveur du peuple, flateries, complaiſances, largeſſes, corruptions. Il arrive de-là que la multitude, d'un côté irritée par les exactions injuſtes des riches, & de l'autre gâtée & devenue inſolente par les flateries & par les largeſſes des ambitieux, ne conſulte plus que ſa paſſion & ſes caprices dans les délibérations publiques, refuſe d'écouter la voix des premiers Magiſtrats, & de ſe ſoumettre à leur autorité; & ſe parant du beau nom de liberté & de démocratie, s'abandonne à une licence effrénée, & ſecoue

coue entierement le joug des loix. Accoutumée à vivre du bien d'autrui, & à s'engraiſſer dans le repos & l'oiſiveté, ſi elle trouve un Chef, qui ne ſoit pas en état de l'enrichir par lui-même, mais qui étant hardi & entreprenant lui paroiſſe capable de remplir d'ailleurs ſes deſirs, elle s'attache à lui, elle le ſoutient, elle l'éleve. Et de-là naiſſent les ſéditions, les meurtres, les exils, les proſcriptions, les nouveaux partages de terres, l'abolition des dettes; juſqu'à ce qu'enfin il ſurvienne quelqu'un plus fort & plus puiſſant que tous les autres, qui s'empare de toute l'autorité, & qui ſeul ſe rende maître du gouvernement. Ainſi le trop vif deſir de la liberté, ou, pour parler plus juſte, l'abus qu'en fait le peuple ſe termine par la perte de cette même liberté, & par l'établiſſement d'une nouvelle domination, ſouveraine & deſpotique.

Telles furent en effet les révolutions qui firent changer de face & de nature à la République Romaine; & c'eſt ce qu'il nous reſte à montrer.

CHAPITRE SECOND.

Changement de la Republique Romaine en Monarchie.

Ce que Polybe avoit prévu, arriva de la maniere & pour les cauſes qu'il avoit marquées. Ce fut la grandeur même & la proſpérité de Rome qui cauſerent la perte de ſa liberté. Dès que la République Romaine fut arrivée à ce haut point de gloire où le courage & la vertu de ſes anciens Généraux & de ſes anciens Magiſtrats l'avoient portée, elle commença à déchoir par des déclins d'abord imperceptibles, plus marqués dans la ſuite, & qui ſe terminerent enfin par le violement ouvert des anciennes maximes du gouvernement, & par l'infaction des loix fondamentales de l'Etat.

Salluſt. in Catil. Lorſque la République, dit Salluſte, ſe fut accrue par de laborieux efforts & par la juſtice; que des Rois puiſſans eurent été vaincus dans la guerre; que des nations féroces & des peuples fort nombreux eurent été ſoumis par la force; que Carthage, la rivale de Rome, eut été ruïnée de fond en comble; en un mot, que par terre & par mer tout eut été aſſujetti à l'Empire Romain: il ſe fit une révolution étonnan-

nante dans tout le corps de l'Etat. Ceux que ni les travaux, ni les dangers, ni tant d'adverſités n'avoient pu vaincre, ſuccomberent à la douceur du repos, & aux attraits de l'abondance & de la proſpérité. L'avarice & l'ambition, ſources funeſtes de tous les maux, s'accrurent à proportion que la puiſſance de Rome prit de nouveaux accroiſſemens. L'avarice bannit de la République la bonne-foi, la probité, & toutes les autres vertus; & ſubſtitua en leur place l'orgueil, le faſte, le mépris des dieux, & un commerce honteux qui mettoit tout à prix, & vendoit tout. L'ambition de ſon côté introduiſit la diſſimulation, la fourberie, la perfidie; & bientôt après, les violences, les cruautés, les meurtres.

C'eſt ainſi, ſelon la belle penſée de Juvenal, que le luxe, fléau plus funeſte & plus cruel que la guerre, ravagea l'Empire Romain, & vengea l'univers vaincu.

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciſcitur orbem.

Il ne me reſte donc plus, pour montrer la juſteſſe des ſages conjectures de Polybe ſur le changement qu'il avoit prévu devoir arriver dans la République, qu'à raporter en détail les principales cauſes qui ont entrainé cette révolution, telles que nous les trouvons dans les Auteurs contemporains, ou qui ont écrit peu de tems après ce grand évenement. Par-là on verra clairement la dif-

difference étonnante qui ſe rencontre entre les premiers ſiecles de la République Romaine, & ceux qui précéderent ſa ruïne; & l'on aura une idée plus parfaite de tous les états par leſquels elle a paſſé.

RICHESSES, *ſuivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.*

JE NE REPETERAI point ici ce que j'ai dit dans le volume précédent ſur le noble deſintereſſement des anciens Romains, & ſur le cas qu'ils faiſoient de la pauvreté, de la ſimplicité, de la frugalité, de la modeſtie: vertus ſi communes alors, & ſi généralement pratiquées, qu'on les attribuoit moins au mérite particulier des citoiens, qu'au génie de la nation, & à l'heureux caractere de ces premiers tems; mais en même tems vertus ſi ſublimes, & portées à un ſi haut point de perfection, que dans les derniers ſiecles de la République elles paſſoient pour des fables & pour des fictions, tant elles étoient éloignées du goût qui dominoit pour-lors, & tant elles paroiſſoient ſupérieures à la foibleſſe humaine.

* Depuis que les richeſſes eurent été miſes en honneur, & que ſeules elles ouvrirent

* Poſtquam divitiæ honori eſſe cœperunt, & eas gloria, imperium, potentia ſequebatur; hebeſcere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro malivolentia duci cœpit. Igitur ex divitiis juventutem luxuria, atque avaritia, cum ſuperbia invaſere. *Salluſt. in bello Jugurth.*

rent l'entrée au commandement, à la puiſſance, à la glore; on ne fit plus de cas de la vertu, on regarda la pauvreté comme une honte, & l'innocence des mœurs comme l'effet d'une humeur mélancolique: & le fruit de ces richeſſes fut le luxe, l'avarice, l'orgueil.

L'époque de ce changement chez les Romains, fut celle de l'aggrandiſſement de leur Empire. Le premier Scipion avoit jetté les ſolides fondemens de leur grandeur future: le dernier par ſes conquêtes ouvrit la porte au luxe. Depuis que Carthage, qui tenoit Rome en haleine en lui diſputant l'empire, eut été entierement détruite, la décadence des mœurs n'alla plus lentement ni par degrés, mais fut promte & précipitée. La vertu auſſi-tôt fit place aux vices, l'ancienne diſcipline au relâchement, la vie occupée & laborieuſe à l'oiſiveté & aux plaiſirs. *Vell. Paterc. lib. n. 1.*

Au-lieu que les anciens Romains ſe piquoient d'honorer les dieux plus par la piété que par la magnificence, *colebantur religiones piè magis quàm magnificè:* les richeſſes immenſes, qui étoient le fruit des dernieres conquêtes, furent emploiées à conſtruire des temples ſuperbes pour les dieux, & des bâtimens magnifiques pour décorer & embellir Rome. *Liv. lib. 3. n. 57*

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, que ce qui fait l'objet de l'admiration publique, ne devienne tôt ou tard le goût des particuliers. Auſſi un hiſtorien remarque-t-il, que dès qu'on eut commencé à faire

faire entrer le marbre dans la conſtruction des temples, qu'on eut bâti des théatres & des portiques, le luxe des particuliers ſuivit de près la magnificence publique: *publicamque magnificentiam ſecuta privata luxuria eſt.* On ſait à quel excès la fureur des bâtimens fut portée, & comment de ſimples particuliers ſe firent un jeu, & en même tems une gloire de venir à bout à force de dépenſes de raſer des montagnes, & de combler les mers.

Vell. Pat. lib. 2. n. 1. Salluſt. in bello Catilin.

Le luxe fut égal pour tout le reſte; & ce fut l'armée revenue victorieuſe d'Aſie qui l'introduiſit dans Rome, ou du moins qui l'y rendit beaucoup plus commun. Tite-Live fait un dénombrement de tous les meubles précieux qui depuis ce tems-là devinrent en uſage. Les comédiennes, les chanteuſes, les joueuſes d'inſtrument, commencerent auſſi alors à faire l'agrément des repas. Les repas même ne ſe ſentirent plus de l'ancienne ſimplicité, & ne ſe faiſoient plus qu'à grands fraix & avec un grand appareil. Un cuiſinier, qui n'étoit regardé chez les anciens que comme un vil eſclave, fut alors en eſtime & en honneur, comme un officier dont on ne pouvoit plus ſe paſſer; & ce qui juſques-là n'avoit été qu'un bas miniſtere, devint un art fort recherché & fort eſtimé. Tout cela cependant n'étoit encore rien en comparaiſon de l'excès où les choſes furent portées dans la ſuite.

Liv. lib. 39. n. 6.

Caton le Cenſeur ne s'étoit point laſſé de repréſenter dans le Sénat les ſuites funeſtes

Liv. lib. 34. n. 4.

neſtes du luxe qui commençoit de ſon tems à s'introduire dans la République. Voiant qu'on avançoit dans la Grece & dans l'Aſie, provinces remplies des amorces & des attraits dangereux de tous les plaiſirs, & qu'on commençoit à porter la main ſur les tréſors des Rois: * „ Je crains, diſoit-il, que nous ne deve„ nions les eſclaves de ces richeſſes, au„ lieu d'en être les maitres; & que les „ nations vaincues ne nous vainquent à „ leur tour, en nous communiquant leurs „ vices. " Ses craintes n'étoient pas imaginaires, & tout ce qu'il avoit prévu arriva.

GOÛT *pour les ſtatues, les tableaux, &c.*

† CE FUT la priſe de Syracuſe qui produiſit ce malheureux effet. Quoique les ſtatues & les tableaux, dont cette grande ville étoit remplie, fuſſent des dépouilles juſtement acquiſes par le droit de la guerre, & que Marcellus eût eu la retenue de n'en enlever que la moindre partie pour orner ſeulement un temple à Rome, ſans en rien

* Hæc ego, quo melior lætiorque in dies fortuna Reip. eſt, imperiumque creſcit; & jam in Græciam Aſiamque tranſcendimus, omnibus libidinum illecebris repletas; & regias etiam attrectamus gazas: eo plus horreo, ne illæ magis res nos ceperint, quàm nos illas.

† Hoſtium quidem illa ſpolia, & parta belli jure: ceterùm inde primum mirandi græcarum artium opera, licentiæque huic ſacra profanaque omnia vulgò ſpoliandi, factum eſt. *Liv. lib. 25. n. 40.*

rien réſerver ni pour ſes jardins, ni pour ſa maiſon : ces ouvrages de l'art ſi eſtimés & ſi recherchés devinrent funeſtes à l'Empire, en inſpirant aux Romains de l'admiration & du goût pour ces vains ornemens.

Liv. lib. 27. n. 16. Fabius, par le généreux mépris qu'il en fit après la priſe de Tarente, montra plus de prudence que Marcellus n'avoit fait à Syracuſe. Car un Officier demandant à Fabius ce qu'il vouloit qu'on fît d'un grand nombre de ſtatues qui ſe trouvoient dans la ville, (c'étoient autant de dieux, tous de grande taille, repréſentés comme combattans chacun dans une attitude particuliere :) *Qu'on laiſſe aux Tarentins*, dit Fabius, *leurs dieux irrités.*

Le ſecond Scipion, dans la priſe de Carthage, ſe conduiſit d'une maniere encore plus digne de l'ancienne grandeur Romaine. Après avoir fait une ſévère défenſe à ſes gens de rien prendre, ni même de rien acheter des dépouilles, il fit dire aux habitans de Sicile qu'ils vinſſent chacun reconnoitre & reprendre les ſtatues que les Carthaginois leur avoient autrefois enlevées. Et en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris, il leur dit que ce monument de la cruauté de leurs anciens Rois & de la bonté de leurs nouveaux maîtres, devoit leur apprendre s'il leur étoit plus avantageux d'être ſous le joug des Siciliens que ſous le gouvernement du peuple Romain. Ce n'eſt pas, dit Cicéron, que ce grand homme, d'un

Cic. Ver. 4. n. 26.

Verr. 6. n. 73.

Verr. 4. n. 27. & Verr. 6. n. 28.

d'un eſprit ſi cultivé, manquât ou d'endroits pour y placer ces ouvrages de l'art, ou de diſcernement pour en ſentir toutes les beautés. Mais c'eſt que ſurpaſſant, non-ſeulement en deſintereſſement, mais en délicateſſe de goût tous nos connoiſſeurs qui ſe piquent de l'avoir le plus fin, il jugeoit que ces ouvrages avoient été faits, non pour ſatisfaire la vaine curioſité, & encore moins le luxe des hommes, mais pour ſervir d'ornemens dans les temples & dans les villes. Et, ſelon la judicieuſe remarque d'un hiſtorien, il auroit été à ſouhaiter pour le bien & pour l'honneur de la République, qu'elle eût toûjours conſervé pour ces beautés de l'art le noble mépris de Scipion, ou même l'ignorance & la groſſiereté de Mummius. Ce dernier, en faiſant tranſporter à Rome ce qui s'étoit trouvé de plus rare parmi les dépouilles de Corinthe, connoiſſoit ſi peu le prix & l'excellence de ces ſortes d'ouvrages, qu'il dit aux Entrepreneurs qui étoient chargés de les voiturer, que s'ils les perdoient, ils ſeroient tenus d'en fournir d'autres à leurs dépens. La République auroit été heureuſe, ſi on n'y eût jamais introduit ce prétendu bon goût, qui ouvrit la porte à des rapines & à des violences, qui deshonorerent infiniment le peuple Romain chez les étrangers.

Vell. Pater. lib. n. 13.

A peine peut-on croire ce que Ciceron raporte des excès horribles auxquels cette paſſion d'amaſſer des vaſes & des tableaux de grand prix porta Verrès pendant le tems de

Verr. 6. n. 134. de ſa Préture en Sicile. La plupart des autres Gouverneurs ne lui cèdoient gueres dans cette eſpece de brigandage. Quelle difference entre de tels magiſtrats, & les anciens Romains, qui ſe faiſoient un devoir & un honneur de laiſſer aux alliés, & même aux peuples tributaires, ces ſortes d'ornemens, pour faire ſentir aux uns la douceur du gouvernement Romain, & pour conſoler les autres de leur ſervitude!

AVARICE *inſatiable: injuſtices: rapines: mauvais traitement à l'égard des alliés & des peuples conquis.*

Lib. 2. de Off. n. 77. C'EST une réflexion fort judicieuſe de Ciceron, que cet oracle d'Apollon qui déclara que Sparte ne périroit jamais que par l'avarice, eſt une prédiction pour tous les peuples qui ſont dans l'opulence, auſſi bien que pour les Lacédémoniens. Cet oracle s'eſt vérifié par raport à la République Romaine plus que dans aucun autre Etat. Tous les hiſtoriens qui parlent de ſa ruïne, conviennent que l'avarice en fut la cauſe; & que cette avarice fut allumée par les richeſſes & le luxe. * En effet dès qu'on vient à deſirer paſſionnément la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abon-

* Delectant magnifici eſt, ut infinita pecuniæ apparatus, vitæque cultus cum elegantia & copia: quibus rebus effectum cupiditas effet. *De Off. lib.* 1. n. 25.

bondance & la délicateſſe de la table; c'eſt une ſuite naturelle & néceſſaire qu'on aime ſans bornes & ſans meſure l'argent, qui eſt le prix de toutes ces choſes, & ſans lequel on ne peut ſe les procurer.

Salluſte reconnoit qu'après avoir fait beaucoup de réflexions ſur les cauſes de la grandeur & de la puiſſance des anciens Romains, qui ſouvent avec peu de troupes ont défait de nombreuſes armées, & avec un revenu très médiocre ont ſoutenu de longues guerres contre les Rois les plus opulens, ſans que jamais aucune adverſité ait pu abbattre leur courage: Salluſte, dis-je, reconnoit que Rome n'a été redevable de cette grandeur & de cette puiſſance qu'à un petit nombre d'illuſtres citoiens, dont le rare mérite & la ſolide vertu avoient rendu la pauvreté victorieuſe des richeſſes, & le petit nombre des ſoldats ſupérieur à des troupes innombrables. Mais, ajoute-t-il, depuis que les citoiens ſe ſont laiſſé corrompre par le luxe & par l'oiſiveté, Rome, comme une mere épuiſée, a ceſſé de produire de grands hommes; & ſi elle a encore ſubſiſté quelque tems, ce n'a été que par une ſuite & par un effet de ſon ancienne grandeur, qui continuoit de ſoutenir la République malgré la foibleſſe & les vices de ſes Magiſtrats. *Salluſt. in bello Catilin.*

Il eſt beau de comparer ces heureux tems où la pauvreté étoit généralement en honneur dans la Républiqne, avec les derniers ſiecles où l'on vit regner le faſte, le

le luxe, la magnificence ; & en même tems une baſſe & ſordide avarice. Quels hommes que ces Conſuls & ces Dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue ! Quelle nobleſſe, quelle grandeur d'ame dans les deux Scipions, dans Fabius, dans Paul. Emile ! L'argent étoit-il compté pour quelque choſe chez ces anciens Romains ? Quand Pyrrhus entreprit de corrompre le Sénat par des préſens, ſe trouva-t-il dans la ville une ſeule perſonne qui fût tentée d'en recevoir ? Les choſes étoient bien changées du tems de Jugurtha, qui avoit ſu gagner à force d'argent les ſuffrages de preſque tous les Sénateurs. Auſſi lorſqu'il fut forcé de ſortir de Rome, tournant les yeux de tems en tems vers cette ville, il dit que, prête à ſe vendre au plus offrant, elle ne manquoit que d'un acheteur.

Liv. lib. 34. n. 4.

Salluſt. in bello Jugurth.

Tant que dura ce noble deſintereſſement, ceux qui avoient le commandement des provinces, loin de ſonger à s'enrichir des dépouilles des alliés ou de celles des peuples conquis, s'en regardoient comme les tuteurs & les peres. C'eſt qu'alors le principe du peuple Romain étoit de ſe ſoumettre les peuples moins par la force des armes que par les bienfaits, & d'aimer mieux ſe faire des amis que des eſclaves. Ni la marche des troupes, ni le campement des armées, ni les quartiers d'hiver, ni le ſéjour des Commandans dans une ville, n'étoit à charge à perſonne. Et voilà ce qui faiſoit tant d'honneur, & attiroit

Salluſt. ibid.

tiroit tant de reſpect à l'Empire Romain. Le Sénat alors, dit Cicéron, étoit le recours & l'aſyle des Rois, des peuples, des nations. Nos magiſtrats & nos Généraux faiſoient conſiſter leur plus grande gloire à défendre les provinces, & à ſoutenir les alliés avec une juſtice & une fidélité inviolable. * Ainſi nous étions les protecteurs plutôt que les maitres du monde.

Ecoutons le même Cicéron, & il nous apprendra combien de ſon tems les choſes étoient changées. Toutes les provinces, dit-il, gémiſſent, tous les peuples libres ſont dans la déſolation, tous les Roiaumes ſe plaignent hautement des violences & des vexations qu'ils ſouffrent de notre part. Il n'y a maintenant dans tout l'eſpace des contrées qui s'étendent juſqu'à l'océan, aucun endroit ni ſi éloigné, ni tellement à l'écart, où l'avarice & l'injuſtice de nos Généraux & de nos Magiſtrats n'aient pénétré. Il n'eſt plus poſſible de ſoutenir, je ne dis pas la force, les armes, les attaques des nations; mais leurs cris, leurs plaintes, leurs reproches. Il eſt difficile, dit-il ailleurs, de vous exprimer combien la conduite injuſte & violente de ceux que nous envoions dans les provinces avec autorité, nous a rendu odieux à toutes les nations étrangeres. Nul temple n'a été ſacré pour eux, nulle ville ne leur a paru reſ-

Verr. 4. n. 107.

Pro Lege Manil. n. 65.

* Itaque illud patrocinium orbis terræ verius, quàm imperium poterat nominari. *De Off. lib. 2. n. 27.*

reſpectable, nulle maiſon particuliere n'a pu être fermée & inacceſſible à leur avarice. Voilà ce qu'étoit la République Romaine dans les derniers tems : & ſi l'on cherche quelle fut la premiere cauſe & l'origine de tous ces deſordres, on trouvera (je ne puis le répéter trop ſouvent) que ce fut l'amour des richeſſes & du luxe.

AMBITION *démeſurée, deſir effréné de dominer, ſuivis de factions, de ſéditions, de meurtres, de proſcriptions, & de la ruïne entiere de la liberté.*

Offic lib. 1. n. 85. CICERON, après Platon, preſcrit deux règles eſſentielles à ceux qui ſont chargés du gouvernement. La premiere eſt de n'avoir en vue que le bien public, ſans jamais regarder ce qui ſeroit de leur avantage particulier : & la ſeconde, d'étendre leurs ſoins également ſur tout le corps de l'Etat, & de n'en pas négliger une partie, en faiſant du bien à l'autre. Car, ajoute-t-il, il en eſt de celui qui gouverne comme d'un tuteur, & il doit en cette qualité faire le bien de ceux dont les interêts lui ont été confiés, & non le ſien propre. Et celui qui n'auroit ſoin que d'une partie des citoiens, & qui négligeroit les autres, exciteroit la diſcorde & la ſédition, qui ſont ce qu'il y a de plus pernicieux à toutes les Républiques.

On peut dire que ce ſont-là les loix fondamentales de tout bon & ſage gouverne-

ment :

ment: & c'eſt l'obſervation exacte de ces loix qui avoit toujours fait le caractere des bons citoiens & des grands hommes de la République, parce que c'étoit ſur ce plan & ſur ces principes que la République avoit d'abord été formée & établie. Lorſqu'à la puiſſance des Rois qui étoit devenue inſupportable, on ſubſtitua celle des Magiſtrats annuels, le Sénat fut conſidéré comme le Conſeil perpétuel & public de l'Etat, pour être en quelque ſorte l'ame & la tête de la République, le gardien & le défenſeur des loix, le protecteur de la liberté & des privileges du peuple; & l'entrée dans cet illuſtre Corps fut ouverte à tous les citoiens, ſans autre diſtinction que celle du mérite & de la vertu. Les Magiſtrats faiſoient gloire de reſpecter l'autorité du Sénat, & étoient regardés comme les miniſtres de cet auguſte Conſeil: & les differens Ordres de l'Etat contribuoient par leur éclat particulier à relever la gloire de la premiere & de la plus noble Compagnie. C'eſt ce concert & cette union pour le bien public, qui conſerverent ſi longtems la bonne intelligence dans la République, qui firent réuſſir toutes les guerres qu'on entreprit, & qui répandirent par-tout la gloire & la terreur du nom Romain. Une conduite oppoſée produiſit un effet tout contraire. *Cic. Orat pro Sext. n* 137.

Avant la deſtruction de Carthage, les diſputes entre les citoiens pour la domination & la puiſſance, n'étoient point portées *Salluſt. bello Jugurth.*

tées juſqu'aux dernieres violences : la crainte des forces étrangeres étoit un frein qui les retenoit dans la modération, & qui leur faiſoit reſpecter les loix. * Juſques-là les Romains n'avoient pas eu encore aſſez de courage pour répandre le ſang des citoiens ; & le dernier excès des diſſenſions civiles étoit de ſortir de la ville, & de ſe retirer ſur quelque montagne voiſine. Quand Rome ſe vit délivrée de toute crainte au dehors, la licence & l'orgueil, ſuites ordinaires de la proſpérité, troublerent bientôt le concert & l'union qui avoient regné juſques-là. La nobleſſe & le peuple, ſous prétexte de défendre, l'une ſa dignité, l'autre ſa liberté, ne ſongerent plus, chacun de leur côté, qu'à attirer tout à eux, & à ſe rendre maitres de tout. † La plupart de ceux qui ſe mirent à la tête de ces deux partis, ſous le beau nom de défenſeurs du bien public, ne travaillerent en effet qu'à établir leur puiſſance particuliere : & au milieu de ces deux factions, la République, déchirée par ce partage, & livrée à l'ambition de ſes citoiens, ſuivoit toujours la loi du plus puiſſant. ‡ Il ne

* Nondum erant tam fortes ad ſanguinem civilem, nec præter externa noverant bella ; ultimaque rabies ſeceſſio ab ſuis habebatur. *Liv l. 7. n. 40.*

† Per illa tempora, quicumque rempublicam agitavere, honeſtis nominibus, alii ſicuti jura populi defenderent, pars quo Senatus auctoritas maxuma foret, bonum publicum ſimulantes, pro ſua quiſque potentia certabant. *Salluſt. in bello Catilin.*

‡ Boni & mali cives appellati, non ob merita in rempublicam, omnibus pariter corruptis ; ſed uti quiſ-

ne faut point demander qui parmi ces chefs de parti avoit pour lui la juſtice & le bon droit. Tous étoient injuſtes, tous étoient uſurpateurs: mais celui qui étoit le plus fort, & qui demeuroit le vainqueur, étoit toujours ſûr d'être applaudi.

* On voit par-là que ce qu'il y a de plus capable de faire oublier la juſtice, les loix, c'eſt la paſſion de dominer, & de ſe rendre maître des autres: paſſion d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt couverte d'une apparence de vertu & de gloire, & que par cette raiſon elle entraine ordinairement ceux qui paſſent pour avoir plus d'élévation & de grandeur d'ame.

Nous allons voir ces funeſtes diſpoſitions ſe développer peu à peu, croître comme par degrés avec le tems, & cauſer enfin la ruïne entiere de la liberté.

I. LES GRACQUES.

TIBERIUS & Caius Gracchus, deſcendus par leur mere du fameux Scipion, ſoutinrent par un rare mérite l'éclat de leur naiſſance. Ils avoient l'un & l'autre l'eſprit grand, l'ame haute, un déſintéreſſement

quiſque locupletiſſimus, & injuria validior, quia præſentia defendebat, pro bono ducebatur. *Salluſt. in fragm.*

* Maximè adducuntur plerique ut eos juſtitiæ capiat oblivio, cùm in imperiorum, honorum, gloriæ cupiditatem inciderunt... Eſt autem in hoc genere moleſtum, quòd in maximis animis ſplendidiſſimiſque ingeniis plerumque exiſtunt honoris, imperii, potentiæ, gloriæ cupiditates. *Offic. lib.* 1. *n.* 26.

ment parfait, une éloquence véhémente & propre à entrainer les eſprits, un zèle vif & ardent pour la juſtice, une compaſſion naturelle pour les miſérables, une haine irréconciliable contre toute oppreſſion, que la réſiſtance faiſoit dégénérer en animoſité perſonelle contre les oppreſſeurs. On ne peut nier que ces deux illuſtres freres n'euſſent des intentions fort droites, que dans leurs entrepriſes ils ne ſe propoſaſſent pour but une réformation qui paroiſſoit néceſſaire, & qu'en effet ils n'aient remédié par de ſages règlemens à pluſieurs deſordres. Mais des engagemens formés d'abord par de bonnes vues, & pouſſés enſuite avec trop de chaleur, les porterent plus loin qu'ils n'avoient penſé. Ils pourſuivirent avec une opiniâtreté inflexible ce qu'ils avoient commencé par un ſentiment de vertu: & par-là de grandes qualités, qui auroient pu être fort utiles à l'Etat ſi elles avoient été conduites par une ſage modération, lui devinrent funeſtes & pernicieuſes.

Ce qui fournit le principal ſujet des diſcordes fut la loi qu'ils propoſerent au ſujet de la diſtribution des terres, qui pour cette raiſon étoit appellée *la loi Agraire*. Quand les Romains avoient conquis des terres ſur leurs voiſins, ils avoient coutume d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la République, & de donner ces dernieres aux plus pauvres des citoiens pour les faire valoir, à condition qu'ils en paieroient tous les ans une

une petite rente au tréſor public. Les riches aiant commencé à enchérir ſur eux, & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chaſſer par ce moien les pauvres de leurs poſſeſſions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoien ne pourroit poſſéder que juſqu'à cinq cens arpens de terre. Cette loi réprima pour quelque tems l'avarice des riches : mais ceux-ci dans la ſuite aiant trouvé le moien de frauder la loi, en ſe faiſant ajuger la ferme de ces terres ſous des noms empruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres étoient réduits à une extrême miſere, & l'Italie étoit en danger de ſe voir remplie d'Eſclaves & de Barbares, dont les riches ſe ſervoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient écarté les citoiens.

Rien n'étoit plus criant qu'un tel deſordre, & rien auſſi ne paroiſſoit plus raiſonnable que la loi propoſée par les Gracques. Ils s'étoient contentés d'abord d'ordonner que les riches qui avoient uſurpé des terres en ſortiroient, après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient ſi injuſtement ; & que les citoiens qui avoient beſoin d'être ſoulagés, y entreroient en leur place. „ Quoi, diſoient-„ ils au peuple, les bêtes ſauvages trou-„ vent dans les montagnes & dans les fo-„ rêts de l'Italie des forts & des tanieres „ pour s'y retirer : & ces braves Romains „ qui combattent & qui s'expoſent à la „ mort pour la défenſe de l'Italie, ne jouïſ-„ ſent que de la lumiere & de l'air qu'on *Plut. i vit. Gra*

„ ne peut leur ravir, & ſont ſans mai-
„ ſons & ſans retraites, obligés d'errer
„ dans les campagnes avec leurs femmes
„ & leurs enfans. Ils ne ſont la guerre
„ & ne meurent que pour augmenter le
„ revenu & entretenir le luxe des riches:
„ & ces prétendus maitres de l'univers
„ (car on les appelle ainſi) n'ont pas un
„ ſeul pouce de terre qui leur appar-
„ tienne.

Il eſt quelquefois de certains deſordres dans un Etat, auxquels on ne peut remédier ſans ruïner l'Etat même : comme il eſt des maladies dans le corps humain, dont on ne peut tenter la guériſon ſans un danger preſque certain de mort. Les plus gens de bien à Rome, & les Sénateurs les mieux intentionnés pour le bien public, voioient clairement les ſuites funeſtes des loix propoſées par les Gracques: & le malheur de ceux-ci, comme le remarque Cicéron, fut de n'être pas demeurés unis de ſentimens & de conduite avec cette portion de la République la plus ſaine & la plus ſage. Il leur en coûta la vie à l'un & à l'autre: & leur fin tragique ſembla lever l'étendart des diſcordes ſanglantes, & donner aux citoiens le ſignal de combattre entre eux à main armée pour ſatisfaire l'ambition de quelques particuliers. Depuis ce tems les loix cèderent à la violence: le plus puiſſant devint le maitre: les diſſenſions civiles, qui juſques-là s'étoient terminées par des traités pacifiques, ne furent plus décidées que par la voie

c. Orat. Haruſp. p. n. 41.

ll. Pa. c. lib. 2. 1.

voie des armes : & comme les mauvais exemples vont toujours en croiſſant, on vit bientôt le ſang des citoiens couler à grands flots dans Rome, & les armées Romaines marcher enſeignes déployées les unes contre les autres.

2. MARIUS ET SYLLA.

MARIUS & Sylla, nés tous deux avec les plus rares qualités, montrerent à quels excès de fureur & de cruauté ſe peut porter l'ambition, quand elle n'eſt point retenue dans de juſtes bornes par des ſentimens d'honneur & de probité, & par l'amour du bien public. Rien, ce ſemble, de ce qui fait les grands hommes ne leur manquoit.

Le défaut de naiſſance dans Marius étoit couvert par les plus grandes vertus. Accoutumé dès l'enfance à une vie dure, & nourri enſuite, non dans l'étude des lettres Grecques, ni dans la délicateſſe de Rome, mais dans les pénibles exercices de la guerre, il ſaiſit bientôt la ſcience de l'art militaire, & la porta auſſi loin que perſonne eût jamais fait. Capable des plus grandes entrepriſes dans la guerre, modéré dans ſa conduite particuliere, infiniment éloigné de la volupté & de l'avarice, il n'avoit d'autre paſſion que celle de la gloire. Il ſe conduiſit de telle ſorte dans toutes les charges qu'il exerça, qu'il parut toujours digne d'en obtenir de plus conſidérables. Le reſte de ſa vie répondit à de

Salluſt. bello Jugurth.

ſi beaux commencemens. Pluſieurs Conſulats qui lui furent déférés de ſuite, la guerre de Jugurtha heureuſement terminée, des armées innombrables de Barbares qui venoient fondre ſur l'Italie taillées en pieces dans deux combats, où il y en eut plus de trois cens mille tués ou pris, montrent ce qu'étoit Marius.

Salluſt. ibid. Sylla, quoique d'un caractere tout different, ne lui cèda en rien. Il étoit de famille Patricienne, & avoit été parfaitement inſtruit dans l'étude des belles-lettres. Il avoit le cœur grand. Il aimoit les plaiſirs, mais il aimoit encore plus la gloire. Les délices rempliſſoient les momens de loiſir qu'il pouvoit avoir, ſans pourtant que jamais elles retardaſſent l'expédition des affaires. Il étoit éloquent, d'un eſprit fin, ami commode, d'un ſecret & d'une diſſimulation impénétrables, toujours prêt à donner, & ſur-tout prodigue d'argent. Quoiqu'avant les guerres civiles on pût le regarder comme le plus fortuné des Romains, jamais ſon mérite ne parut au deſſous de ſa fortune, & l'on ne peut dire s'il fut plus heureux que brave. Quelles preuves de courage, de hardieſſe, de prudence, d'habileté ne donna-t-il point dans toutes les guerres dont il fut chargé, & ſur-tout dans celle qu'il eut à ſoutenir contre Mithridate le plus redoutable ennemi des Romains!

Voilà certainement de grands hommes, & bien dignes d'eſtime, s'il faloit juger de la grandeur & de la gloire par les dignités,

par les talens, par les actions éclatantes. Mais c'eſt ici qu'on peut toucher au doigt cette vérité que j'ai tâché d'établir dans le volume précédent, que l'homme eſt par le cœur tout ce qu'il eſt, & que le défaut de droiture & de probité ne ſe peut couvrir par les qualités les plus brillantes.

Quel honteux perſonnage le deſir violent d'obtenir le conſulat fit-il faire d'abord à Marius! Parce que Metellus, ſous qui il ſervoit en qualité de Lieutenant, ſembloit improuver ce deſſein, piqué vivement contre lui, & ne conſultant plus que ſon reſſentiment & ſon ambition, il travailla d'abord ſecrettement à le décrier dans l'eſprit des ſoldats; & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de ſon Général, il vint à bout par ces voies indignes de le ſupplanter, & de ſe faire nommer en ſa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Il n'en eut pourtant pas toute la gloire. Sylla ſon Queſteur, entre les mains de qui Jugurtha fut remis, lui en enleva une grande partie; & fier d'un évenement qui lui étoit ſi glorieux, il en fit graver l'image ſur un anneau dont il ſe ſervit toujours pour cachet: ce qui cauſa un dépit mortel à Marius, & fut la premiere ſource de leurs diviſions.

Paterculus peint merveilleuſement en trois mots le caractere de Marius. C'étoit, dit-il, un homme avide & inſatiable de gloire, violent dans ſes deſirs, & dévo- *Lib.* 2 11.

voré d'une ambition inquiette: *Immodicus gloriæ, inſatiabilis, impotens, ſemperque inquietus.* Aſpirant à un ſixieme Conſulat, il n'y eut point de baſſeſſe qu'il ne fît devant le peuple, point de voie indigne & criminelle qu'il n'emploiât, juſqu'à s'aſſocier deux citoiens [a] les plus ſcélérats qui fuſſent dans la ville, pour écarter du Conſulat Metellus [b] l'un de ſes compétiteurs, le plus homme de bien de la République; & il alla juſqu'à le faire exiler, n'épargnant pour cela ni le menſonge, ni le parjure †, qui, ſelon lui, faiſoient partie du mérite, & de l'habileté des grands hommes.

[a] *Glaucia & Saturninus.*

[b] *C'eſt le même dont il a été parlé auparavant.*

A quels tourmens un ambitieux n'eſt-il point livré! Tant d'honneurs accumulés ſur la tête de Marius, ſix conſulats qui lui furent déférés de ſuite, [c] (ce qui étoit ſans exemple) des richeſſes immenſes acquiſes en aſſez peu de tems, des victoires ſans nombre & ſur toutes ſortes d'ennemis, pluſieurs triomphes plus glorieux les uns que les autres: tout cet amas de grandeurs & de proſpérités ne faiſoit plus qu'une impreſſion légere ſur le cœur de cet ambitieux, au-lieu que la gloire naiſſante de Sylla qui alloit toujours en croiſſant, le bruloit au dedans de lui-même, le dévoroit de chagrins, & le tourmentoit comme un forcené.

[c] *Il y eut ſeulement deux années entre le premier & le ſecond.*

Ce

† Αὐτὸς εἰς ἀρετὴν καὶ δεινότητος μερίδα τὸ ψεύσασθαι τιθέμενος. *Plut. in vit. Mar.*

Ce qui réveilla ſa jalouſie, fut le choix d'un Général pour aller tenir tête à Mithridate. Il ne put ſouffrir que ce commandement fût donné à ſon rival. Quoiqu'uſé de fatigues, affoibli par l'âge, & devenu très peſant, il fit un effort pour paroitre au Champ de Mars parmi les jeunes gens qui s'y exerçoient à la courſe des chevaux, & à faire des armes: ſpectacle qui faiſoit pitié à toutes les perſonnes ſenſées. On ne pouvoit comprendre qu'à l'âge où il étoit, après tant de triomphes & tant de gloire, il pût encore ſonger à aller en Cappadoce & à l'extrémité du Pont Euxin, trainer les reſtes de ſa vieilleſſe, & combattre contre les Satrapes de Mithridate. Cependant il fut nommé par le peuple pour commander dans cette guerre, & Sylla obligé de prendre la fuite, pour mettre ſa vie en ſureté. *Plut. vit. d*

Mais Sylla revint bientôt à Rome à la tête d'une armée nombreuſe. Marius, après une foible réſiſtance, ſe vit à ſon tour contraint de fuir. Sa tête fut miſe à prix, & le Tribun Sulpitius égorgé. Sylla, ſans s'arrêter plus longtems à Rome, marcha droit contre Mithridate, bien ſûr que les victoires qu'il remporteroit contre un ennemi ſi formidable, ſerviroient plus que toute autre choſe à affermir ſon autorité.

L'abſence de Sylla donna lieu à Marins de revenir. Il avoit eſſuié d'étranges avantures, obligé de fuir en tremblant de ville en ville, de ſe cacher tantôt dans des forêts, tantôt dans le fond d'un marais.

Son entrée dans Rome fut ſuivie du meurtre d'un nombre infini de citoiens, & de ce qu'il y avoit dans la ville de plus gens de bien attachés au parti de Sylla.

Cependant le bruit ſe répandit que Sylla, aiant terminé la guerre contre Mithridate, revenoit à Rome avec une groſſe armée. Marius, qui s'étoit fait nommer Conſul pour la ſeptieme fois, fut tellement allarmé de cette nouvelle, qu'il en perdit le ſommeil, & tomba dans une maladie dont il mourut bientôt après. On dit que dans les délires, qui ne le quitterent point, il jettoit des cris, & faiſoit des geſtes comme s'il eût combattu contre Mithridate, * tant ſon envie de commander, & ſa jalouſie naturelle, avoient profondément imprimé dans ſon cœur une forte & violente paſſion d'avoir cette guerre à conduire.

La cruauté de Marius ne parut rien en comparaiſon de celles qu'on vit enſuite exercer à Sylla. Il remplit Rome de meurtres ſans fin & ſans meſure. Le ſang des citoiens ne lui coutoit rien. Il en proſcrivit à différentes repriſes un très-grand nombre, avec peine de mort contre ceux qui auroient reçu chez eux ou ſauvé un proſcrit, ſans excepter celui qui auroit ſauvé un frere, un fils, un pere; & propoſant même une récompenſe pour l'homicide, fût-

ce

* Οὕτω δεινὸς ἀνὴρ ἡ δυσκαμάτητος ὑπ' φιλαρχίας καὶ ζηλοτυπίας ἦρως ἐπιτήκει τῶν πράξεων ἐαυτόν. *Plut. in vit. Mar.*

ce un eſclave qui eût tué ſon maitre, ou un fils qui eût égorgé ſon propre pere. La mort des proſcrits étoit ſuivie de la confiſcation de leurs biens. * Ainſi l'avarice donna lieu à la cruauté: les richeſſes devinrent un crime, chacun paroiſſant criminel à proportion des biens qu'il poſſédoit, qui faiſoient en même tems le danger des riches, & la récompenſe des meurtriers. Sylla ſe nomma & ſe déclara lui-même Dictateur, dignité qui depuis ſix-vingts ans étoit inconnue à Rome. Il ſe fit donner une abolition générale de tout le paſſé, & un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir les citoiens à ſa volonté, de confiſquer les biens, de diſtribuer les terres, de ruïner des villes, d'en bâtir d'autres, d'ôter les roiaumes, & de les donner à qui il voudroit.

Mais, ce qu'on a peine à comprendre, c'eſt qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la République des nouveautés ſi étranges & des changemens ſi inouïs, il oſa ſe démettre de la Dictature pour vivre en ſimple particulier, & qu'il termina ſes jours dans ſon lit, ſans que parmi tant de citoiens dont il avoit fait égorger les peres, ou les freres, ou les enfans, il s'en trouvât aucun qui entreprît d'attenter à ſa vie.

La

* Id quoque acceſſit, ut ſævitiæ cauſam avaritia præberet, & modus culpæ ex pecuniæ modo conſtitueretur, & qui fuiſſet locuples fieret nocens, ſuique quiſque periculi merces foret. *Vell. Paterc. lib. 2. n. 23.*

La divine Juſtice s'en étoit réſervé la punition. Elle le frapa d'une horrible maladie, & le livra en proie à une honteuſe & cruelle vermine, qui renaiſſant ſans ceſſe de ſes chairs corrompues, ſans que rien en pût arrêter la ſource intariſſable, & infectant toute la maiſon d'une inſupportable odeur, le fit enfin périr miſérablement.

Marius & Sylla nous montrent combien peuvent être funeſtes les ſuites d'une ambition mal règlée. On eſt moins étonné que Marius, qui avoit toujours eu dans l'humeur quelque choſe de dur, d'auſtere, & de farouche, *hirtus atque horridus*, qui étoit ſans étude, ſans éducation, ſans politeſſe; ait porté la vengeance & la cruauté auſſi loin qu'on l'a vu. Mais de tels excès ſont preſque incroiables dans un homme du caractere de Sylla, qui avoit toujours paru doux, humain, tendre, capable de pitié pour le malheur des autres juſqu'à verſer des larmes; qui dès ſa jeuneſſe avoit aimé la joie & les plaiſirs; & qui avoit uſé d'abord de ſa fortune avec tant de ſageſſe & de modération. Seroit-ce, demande Plutarque, un changement de naturel & de mœurs, cauſé par de grands honneurs & de grandes proſpérités; ou plutôt un ſimple dévelopement d'une dépravation cachée dans le fond du cœur, à laquelle le ſouverain pouvoir donne liberté de ſe manifeſter? Quoi qu'il en ſoit; il faut conclure que l'ambition, quand il s'agit d'écarter un rival, eſt capable des cri-

tere.

in Syl.

crimes les plus noirs, & des cruautés les plus inhumaines.

Celle de Sylla produiſit les effets les plus funeſtes pendant pluſieurs ſiecles. Poſſédé par une paſſion démeſurée de dominer, il fut le premier, qui, pour gagner l'affection des troupes, les corrompit par les lâches complaiſances qu'il eut pour elles, & par les largeſſes exceſſives qu'il leur fit. Il leur apprit qu'elles pouvoient donner des maitres à l'Empire: & c'eſt depuis ce premier exemple que les légions s'accoutumerent à regarder comme un droit qui leur appartenoit, à l'excluſion même du Sénat, de diſpoſer abſolument de l'Empire, de faire & de défaire les Empereurs ſelon leurs caprices, ſans reſpecter le mérite des plus grands & des meilleurs Princes.

3. CESAR. POMPE'E.

VOICI deux autres ambitieux, d'un caractere tout différent des premiers: dont l'ambition, couverte & ſoutenue des qualités les plus éclatantes, paroit moins digne de blâme, & ne fut pas cependant moins pernicieuſe à la République.

L'antiquité n'a rien au deſſus de ces deux grands hommes, ſi l'on ne conſidere que leurs vertus guerrieres, leurs entrepriſes, leurs victoires, qui remplirent l'univers de la gloire de leur nom.

Céſar, en moins de dix ans qu'il fit la guerre dans les Gaules, prit de force plus de huit cens villes, domta trois cens nations, *Plut. in Cæſar.*

tions, combattit à diverſes fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en tailla en pieces un million, & en fit un million de priſonniers. C'eſt pourquoi un hiſtorien dit que par la grandeur de ſes vues, par la rapidité de ſes conquêtes, par ſon courage & ſon intrépidité dans les dangers, il pouvoit être comparé à Alexandre le Grand, mais à Alexandre exemt des excès du vin & de la colere:

Paterc. lib. 2. n. 41. *Magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, ſed ſobrio neque iracundo, ſimillimus.*

Pro Cornel. Balb. n. 9. Pro leg. Manil. n. 21. & 41. Rien n'égale les éloges que Cicéron donne en mille endroits au mérite de Pompée. Dès ſa jeuneſſe il ſe ſignala par de grands commandemens, & par d'importantes expéditions. Il eut part à plus de combats, que ceux de ſon rang & de ſon âge n'ont coutume d'en avoir lu. Il remporta autant de triomphes, que le monde a de différentes parties; autant de victoires, qu'il y a de diverſes ſortes de guerres. Le bonheur & le courage l'avoient par-tout accompagné avec tant de conſtance, qu'on peut dire qu'il étoit en quelque ſorte élevé au deſſus de la condition humaine. Enfin toutes les vertus morales, la probité, l'intégrité, le déſintéreſſement, la religion, l'avoient rendu infiniment reſpectable aux peuples étrangers, & leur avoient fait croire que ce qu'on racontoit de la vertu des anciens Romains, n'étoit point une fable ni une fiction.

Otez à ces deux rivaux l'ambition, & ſub-

ſubſtituez-y un véritable amour de la patrie; je le répete, l'antiquité n'a point eu de plus grands hommes. Mais l'un ne pouvoit ſouffrir de ſupérieur, ni l'autre d'égal. Pompée, dit un hiſtorien, étoit exemt de preſque tous les défauts, ſi ce n'en étoit pas un des plus grands de ne pouvoir ſouffrir, étant né dans une ville libre & maitreſſe des nations, où de droit tous les citoiens étoient égaux, de ne pouvoir ſouffrir qu'aucun l'égalât en dignité & en puiſſance. Et Céſar, voulant à quelque prix que ce fût dominer & être le maitre, répétoit ſans ceſſe des vers d'Euripide qui inſinuent que pour monter ſur le trône les plus grands crimes ne doivent rien couter:

Vell. Paterc. lib. 2. n. 29.

Cic. lib. 3. Off. n. 82.

Nam ſi violandum eſt jus, regnandi gratiâ
Violandum eſt; aliis rebus pietatem colas.

Paterc. lib. 2. n. 44.

Le Triumvirat formé entre Pompée, Céſar, & Craſſus, uniquement pour leurs interêts particuliers, & qui entraina leur ruïne auſſi bien que celle de la République, montre ce qu'il faut penſer de la probité ſi vantée du grand Pompée. Il alla plus loin, & pour affermir ſa puiſſance, il ne rougit point de prendre Céſar pour ſon beau-pere, adoptant par cette alliance toutes ſes vues & tous ſes deſſeins criminels, dont il connoiſſoit l'injuſtice mieux qu'un autre. Auſſi Caton, répondant à ceux qui diſoient que les différends ſurvenus entre Pompée & Céſar avoient ruïné la République: *Non*, dit-il, *mais leur union.* Ca-

Cic. lib. 3. de Off. n. 82.

Plut. in Pomp.

Caton ne s'y étoit point trompé. Il avoit prévu tout ce qui arriva. En voiant toutes les loix renverſées, l'autorité du Sénat mépriſée, le peuple corrompu par les largeſſes des grands, les premieres charges de la République vendues publiquement à prix d'argent, au ſu & du conſentement même de Pompée, il ne ceſſoit d'avertir le Sénat & le peuple qu'ils travailloient eux-mêmes à ſe donner un maître, & à ſe dépouiller du plus précieux de leurs biens, qui étoit la liberté.

La choſe arriva comme il l'avoit prédit. On vit enfin éclater la diſcorde. Les deux partis prirent les armes. * L'un paroiſſoit avoir pour lui la juſtice, l'autre avoit la force. Là les prétextes étoient ſpécieux, ici les meſures priſes plus ſagement. Pompée avoit pour lui l'autorité du Sénat, Céſar comptoit ſur la valeur de ſes ſoldats. Le parti que prit Pompée d'abandonner Rome & l'Italie, rabattit beaucoup de l'eſtime qu'on avoit conçue de ſon mérite.

Le ſuccès de cette guerre civile fut tel que tout le monde ſait Après beaucoup de ſang répandu, & le plus pur ſang de la République, Céſar demeura le maitre, & s'attribua une puiſſance ſouveraine, à laquelle, pour aſſouvir ſon ambition, il ne manquoit que le diadème, & le titre de

* Alterius ducis cauſa melior videbatur, alterius erat firmior. Hîc omnia ſpecioſa; illic valentia. Pompeium Senatus auctoritas, Cæſarem militum armavit fiducia. *Paterc. lib.* 2. *n.* 49.

de Roi, qu'il eſſaia en-vain pluſieurs fois par ſes émiſſaires de ſe faire accorder. C'eſt ce qui hâta ſa mort, & qui, par un dernier effort de la liberté expirante, arma contre lui les mains de ſes meilleurs amis, & de ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits. On regarda comme un effet de la vengeance divine, de ce que cet uſurpateur, qui après s'être ſervi du crédit de Pompée pour établir ſa tyrannie l'avoit fait périr, étoit tombé mort & percé de coups aux piés de la ſtatue de ce même Pompée.

4. LE JEUNE OCTAVIUS.

LES CHOSES en étoient venues dans la République Romaine à ce point de desordre & de confuſion dont parle Polybe, où l'unique remede des maux préſens eſt l'autorité ſouveraine d'un homme puiſſant, ſeule capable de rétablir l'ordre & la règle. Le jeune Octavius fut cet homme, deſtiné pour introduire une nouvelle forme de gouvernement. Il étoit fils de la niece de Jule Céſar, qui l'avoit adopté & déclaré ſon héritier par ſon teſtament, & il n'avoit pas encore alors vingt ans accomplis. Dès qu'il eut appris ſa mort, il ſe rendit à Rome, prit le nom de Céſar, diſtribua aux citoiens tout l'argent que le défunt lui avoit laiſſé, & par-là ſe fit un puiſſant parti contre Antoine qui aſpiroit à la domination.

Ce fut Cicéron qui contribua le plus à éle-

élever le jeune Céſar. Qu'il me ſoit permis d'expoſer ici avec quelque étendue la part qu'eut Cicéron à ce grand évenement. J'ai tâché dans le ſecond Tome de donner quelque idée de ſon génie & de ſon éloquence : il ne ſera peut-être pas hors de propos de le montrer maintenant comme politique & comme homme d'Etat. Un Auteur, qui ne ſort preſque jamais des mains de la jeuneſſe, mérite d'en être connu de toute maniere.

Cicéron étoit alors tout-puiſſant dans la République. Tous les yeux étoient tournés ſur lui, comme ſur le plus fort appui & le plus ferme défenſeur de la liberté. Sa haine contre Antoine, dont il avoit tout à craindre, contribua beaucoup à le faire pancher du côté d'Octavius: mais il *In vit. Cic.* s'attacha auſſi à lui, dit Plutarque, par un mouvement ſecret de vanité & d'ambition, dans l'eſpérance que les armes de ce jeune homme aſſûreroient & augmenteroient ſa puiſſance & ſon autorité dans le gouvernement pour le bien de la République.

Ç'avoit toujours été là le foible de Cicéron, qui lui fit faire tant de baſſeſſes à l'égard de Céſar depuis ſa victoire, & qui l'empécha même de ſe défier de Pompée comme il auroit dû faire, & comme on l'y exhortoit * en l'avertiſſant qu'il ne faloit pas toujours compter ſur ſes paroles, &

* Pompeius ſolet aliud ſentire & loqui: neque tamen tantum valet ingenio, ut non appareat quid cupiat. *Epiſt.* 1. *lib.* 8. *ad Famil.*

& qu'il étoit aiſé, à travers ſes beaux diſcours, de découvrir ce qu'il penſoit & ce qu'il deſiroit. Mais Cicéron vouloit être loué, flaté, conſidéré, emploié. Un éloge où il paroiſſoit quelque réſerve, étoit capable, ſinon de le brouiller, du moins de le réfroidir, à l'égard de ſes meilleurs amis; comme effectivement cela arriva par raport à Brutus, * qui s'étoit contenté dans une occaſion de l'appeller *un excellent Conſul.* Quoi! dit Ciceron, un ennemi parleroit-il plus ſechement? Au contraire on obtenoit tout de lui par des louanges & des careſſes. Et le jeune Céſar ne les lui épargna point. Il le combloit d'honnêtetés & de flateries: il l'appelloit ſon pere: il vouloit dépendre en tout de lui, & ne rien faire ſans ſon conſeil. Voilà pourquoi Cicéron, qui étoit extrêmement vif dans tout ce qu'il prenoit à cœur, † l'exalta ſi fort dans le Sénat & devant le peuple, & lui fit accorder tant de privileges, tant de diſpenſes, tant d'honneurs extraordinaires, en relevant au deſſus des actions les plus glorieuſes le courage avec

* Hic autem (Brutus) ſe etiam tribuere multum mihi putat, quòd ſcripſerit optimum conſulem. Quis enim jejunius dixit inimicus? *Ad Att. lib.* 12. *Epiſt.* 22.

† Laudo, laudo vos, Quirites, cùm gratiſſimis animis proſequimini nomen chariſſimi adoleſcentis, vel potiùs pueri: ſunt enim facta ejus immortalitatis, non ætatis. Multa memini, multa audivi, multa legi: nihil tale cognovi, &c. *Philip.* 4. *n.* 3. Qui niſi in hac rep. natus eſſet, remp. ſcelere Antonii nullam haberemus. *Philip.* 3. *n.* 5.

vec lequel il s'étoit opposé à Antoine. Et comme les gens sensés, qui entrevoioient sans doute dans le jeune César avec beaucoup de mérite un grand fonds d'ambition, craignoient que des distinctions si marquées n'eussent des suites fâcheuses, & que la liberté publique n'en souffrît: Cicéron, pour les rassurer, ne cessoit de répéter que bien loin d'en devoir prendre aucune allarme, on devoit au contraire tout attendre de ce jeune homme, dont il connoissoit à fond les sentimens, & pour qui il n'y avoit rien de plus cher que la République, rien de plus respectable que l'autorité du Sénat, rien de plus précieux que l'estime des gens de bien, rien enfin de plus doux ni de plus sensible que la véritable gloire.

Philip. 5. n. 50. 51.

Brut. Ep. 3. ad Cic.

Brutus, quoiqu'éloigné de Rome & du centre des affaires, lui marquoit les mêmes craintes & les mêmes allarmes. Il lui représentoit que placé dans le plus haut degré d'autorité & de crédit où pût être un citoien dans une ville libre, & où on le voioit avec joie, il devenoit en quelque sorte responsable de tous les évenemens; que pour un homme comme lui les bonnes intentions ne suffisoient pas, qu'elles devoient être accompagnées de prudence; & que dans la conjoncture présente le principal effet de la prudence étoit de modérer les honneurs à l'égard de ceux qui rendoient service à la République, le Sénat ne devant jamais rien accorder à un particulier qui pût devenir pour les mal-

in-

ıtentionnés un exemple pernicieux, ou ıême leur fournir des armes & des forces ontre l'Etat.

Cicéron ne connut bien la ſageſſe & l'importance de ces avis, que quand le jeune 'éſar commença à lui échaper. Il ſentit lors quel poids c'étoit pour lui que de être rendu ſa caution envers la Républie, & il appréhenda de ſe trouver hors 'état de lui tenir parole. Ce n'eſt pas u'il deſeſperât encore entiérement; il roioit voir de la reſſource dans ſon bon aturel: mais il craignoit la légereté & ı flexibilité de ſon âge, & il redoutoit ncore plus cette foule de flateurs qui ne ſſoient de l'obſéder, & qui travailloient lui renverſer l'eſprit par de fauſſes idées 'une vaine & frivole grandeur. *Epiſt. 17. ad Brutum.*

Les conjurés, à la tête deſquels étoit rutus, avoient d'abord été comblés de ouanges & d'honneurs; & le jeune Céır même, en pourſuivant Antoine comıe ennemi de la République, avoit paru ſe éclarer hautement en leur faveur. Mais uand il vit ſon pouvoir entierement affermi, il ne diſſimula plus, & ſe démaſqua. 'e changement fit une peine extrême à icéron, qui en prévoioit bien les ſuites u'il n'étoit plus en état d'empêcher. Il ıi écrivit à ce ſujet une lettre, dans lauelle il imploroit ſa protection pour les onjurés, mais d'une maniere qui bleſſa ivement la délicateſſe de Brutus, à qui, e concert ſans doute avec Cicéron, Attius, leur ami commun, avoit envoié une

copie de cette lettre. Brutus en témoigna ſon étonnement & ſa douleur à l'un & à l'autre dans deux lettres qui méritent bien d'être lues, & qui montrent par la nobleſſe & la grandeur des ſentimens qu'on y voit, que c'eſt avec raiſon que ce généreux défenſeur de la liberté fut appellé le dernier des Romains. J'eſpere qu'on ne me ſaura pas mauvais gré ſi j'en raporte ici quelques traits.

Lib. Epiſt. ad Brut. Ep. 15. Dans celle qui eſt adreſſée à Cicéron, après les premiers complimens il lui ouvre ſon cœur ſur la maniere baſſe & rampante dont il a écrit à Octavius, qui feroit preſque ſoupçonner que Cicéron croit n'avoir que changé de maitre, & non ſecoué le joug de la domination. *On ne lui demande*, lui dites-vous, *& on n'attend de lui qu'une choſe, qui eſt qu'il veuille protéger & conſerver les citoiens qui ſont eſtimés & chéris des gens de bien, & du peuple Romain.* Quoi! nous voilà donc à la diſcrétion d'Octavius! & s'il ne lui plait pas de nous protéger, c'en eſt fait de nous! Il vaudroit mieux cent fois mourir, que de lui être redevable de la vie. * Je ne croi point les dieux aſſez ennemis de Rome, pour vouloir qu'on demande par grace à Octavius la

* Ego medius fidius non exiſtimo tam omnes deos averſos eſſe à ſalute populi Romani, ut Octavius orandus ſit pro ſalute cujuſquam civis, non dicam pro liberatoribus orbis terrarum. Juvat enim magnificè loqui: & certè decet adverſùs ignorantes quid pro quoque timendum, aut à quoque petendum ſit.

la conſervation d'aucun citoien, & bien moins encore des libérateurs de l'univers: il nous convient de prendre ce ton avec des perſonnes qui ne ſavent ni ce qu'il faut craindre pour des gens d'un certain caractere, ni ce qu'il faut demander pour eux, & à qui. Ne s'agit-il donc plus que de convenir des conditions de la ſervitude, & non de repouſſer la ſervitude même ? Qu'importe que ce ſoit ou Céſar, ou Antoine, ou Octavius, qui domine ? N'avons-nous pris les armes que pour changer de maitre, & non pour devenir libres ? Les dieux m'arracheront plutôt cent fois la vie, que de m'arracher la réſolution où je ſuis de ne point ſouffrir, je ne dis pas que l'héritier de celui que j'ai mé regne en ſa place, mais que mon pere même, s'il revenoit en vie, ſe rendît le maitre des loix & du Sénat. Vous ſuppliez pour notre ſûreté & pour notre retour à Rome. Mais croiez-vous que nous faſſions aucun cas ni de l'une ni de l'autre, s'il les faut acheter au prix de l'honneur & de la liberté ? *Vivre pour moi, ce ſera de me trouver éloigné de la ſervitude, & de ceux qui n'en ſont point ennemis. Tout endroit où je pourrai être libre, me tiendra lieu de Rome. †Gardez-vous donc bien à l'avenir de me recommander ainſi à votre

* Ego verò longè à ſervientibus abero, mihique judicabo eſſe Romam, ubicumque locorum eſſe licebit.

† Me verò poſthac ne commendaveris Cæſari tuo, ne te quidem ipſum, ſi me audies. Valde carè æſtimas tot annos, quot iſta ætas recipit, ſi propter eam cauſam puero iſti ſupplicaturus es.

tre Céſar; &, ſi vous m'en croiez, de vous y recommander vous-même. Le peu d'années qu'il vous reſte à vivre, ne mérite pas que vous faſſiez à ce jeune homme des ſupplications ſi baſſes & ſi rampantes. Pour moi je ſuis bien réſolu de ne me point laiſſer entrainer par la foibleſſe ni par la déſertion des autres. Je tenterai tout, j'entreprendrai tout, pour tirer notre patrie commune de la ſervitude; * & je regarderai avec pitié ceux en qui ni leur âge avancé, ni la gloire de leurs actions paſſées, ni l'exemple de courage que d'autres leur donnent, ne peuvent diminuer l'amour de la vie. Si le ſuccès répond à nos vœux & à la juſtice de notre cauſe, nous ſerons tous contens. Si les choſes tournent autrement, je ne m'en jugerai pas moins heureux: car je croi n'être né, & ne devoir vivre, que pour défendre & délivrer mes citoiens.

Il parle d'une maniere encore plus forte & plus libre dans la lettre qu'il écrit à Atticus. Je conviens, lui dit-il, que Cicéron, dans tout ce qu'il a fait, a eu les meilleures intentions du monde. Perſonne ne connoit mieux que moi ſon affection & ſon zèle pour la République. Mais dans cette occaſion, dirai-je qu'il a été ou peu clairvoiant, lui qui eſt ſi ſage: ou trop politique, lui qui n'a point craint pour le ſa-

Ibid. Epiſt. 6.

† Ac veſtri miſerebor, aliena dulcedinem vivendi minuere potuerit, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus

ſalut de l'Etat de ſe faire un ennemi d'Antoine? Ce que je ſai, c'eſt qu'en ménageant trop Octavius, il n'a fait que nourrir & irriter ſa cupidité & ſon audace. Il ſe vante d'avoir terminé, ſans ſortir de Rome, la guerre contre Antoine: n'a-ce été que pour lui donner un ſucceſſeur? Je vous écris ceci avec la plus vive douleur: mais vous avez exigé de moi que je vous parlaſſe avec une ouverture de cœur entiere. Quelle imprudence, d'aller par une crainte aveugle au devant des maux qu'on appréhende, & qu'on auroit peut-être pu éviter! *Nous craignons trop la mort, l'exil, & la pauvreté. Il ſemble que Cicéron regarde toutes ces choſes comme les derniers des malheurs: & pourvu qu'il trouve des perſonnes qui le conſiderent & le louent, & de qui il obtienne ce qu'il ſouhaite; la ſervitude ne lui fait point de peur, pour peu qu'elle ſoit honorable: ſi pourtant il peut y avoir quelque choſe d'honorable dans la derniere des infamies, accompagnée en même tems des miſeres les plus extrêmes. Octavius a beau appeller Ciceron ſon pere, paroître vouloir dépendre de lui en tout, lui donner des louanges, le combler d'honnêtetés:

* Nimiùm timemus mortem, exilium, & paupertatem. Hæc mihi videntur Ciceroni ultima eſſe in malis: &, dum habeat à quibus impetret quæ velit, & à quibus colatur ac laudetur, ſervitutem, honorificam modò, non aſpernatur: ſi quicquam in extrema ac miſerrima contumelia poteſt honorificum eſſe.

tetés: on verra bientôt les effets détruire ce langage. Y a-t-il en effet rien de plus contraire au ſens-commun que de donner le nom de pere à celui que l'on ne regarde pas comme un homme libre? Mais il eſt aiſé de voir que le bon Ciceron ne ſonge & ne travaille qu'à ſe rendre Octavius favorable. * Je ne fais plus aucun cas de toute ſa philoſophie. De quel uſage lui ſont ces ſentimens ſi nobles & ſi magnifiques dont il a rempli ſes livres, en parlant de la mort, de l'exil, de la pauvreté, de la ſolide gloire, du véritable honneur, & du zèle qu'on doit avoir pour la liberté de ſa patrie? † Que Cicéron vive dans la ſoumiſſion & dans la ſervitude, puiſqu'il en eſt capable, & que ni ſon âge, ni ſes dignités, ni ſes actions paſſées ne le font point rougir de prendre un tel parti. Pour moi nulle condition de la ſervitude, quelque honorable qu'elle puiſſe paroître, ne m'empêchera de déclarer la guerre à la tyrannie, aux commandemens accordés contre les règles, à la domination injuſte, & à toute puiſſance qui voudra s'élever au deſſus des loix. Il finit ſa lettre en avouant, que ſans rien diminuer de ſon amitié pour Cicéron, il ne peut pas ne point rabattre beau-

* Ego verò jam iis artibus nihil tribuo, quibus ſcio Ciceronem inſtructiſſimum eſſe. Quid enim illi proſunt quæ pro libertate patriæ, quæ de dignitate, de morte, exilio, paupertate ſcripſit copioſiſſimè?

† Vivat hercule Cicero, qui poteſt, ſupplex & obnoxius, ſi neque ætatis, neque honorum, neque rerum geſtarum pudet.

beaucoup de l'eſtime qu'il en faiſoit: parce qu'il ne nous eſt pas libre de juger autrement des perſonnes que ſelon l'idée que nous en avons conçue.

Les choſes tournerent comme Brutus l'avoit prévu. Le jeune Céſar s'aperçut bientôt que les gens de bien, tous zèlés pour la liberté, ſongeoient à reſſerrer ſon autorité dans les juſtes bornes d'un pouvoir légitime. Il apprit auſſi que Cicéron, qui avoit de la peine à retenir un bon-mot, & qui ſe piquoit d'exceller en raillerie; (dangereux talent pour quiconque gouverne!) que Cicéron, dis-je, en jouant ſur l'équivoque d'une expreſſion Latine qu'on ne ne peut faire ſentir en François, parloit de lui comme d'un jeune homme qu'il faloit combler de louanges & d'honneurs, puis s'en défaire: *laudandum adoleſcentem, ornandum, tollendum.* Mais il ſut bien dire qu'il donneroit bon ordre que cela n'arrivât pas: *ſi non eſſe commiſſurum ut tolli poſſit.* *Epiſt. 1 lib. 20. Famil.*

Il y pourvut en effet, & s'étant déclaré tout d'un coup contre les conjurés, il les fit appeller en jugement. Alors Céſar, Lépidus, & Antoine, s'étant raccommodés, & aiant fait entre eux cette fameuſe ligue ſi connue ſous le nom de ſecond Triumvirat, partagerent les provinces, & firent cette horrible proſcription de plus de deux cens des plus illuſtres citoiens de Rome, dont ils mirent la tête à prix. On vit ici une ſeconde fois combien l'ambition, dans les perſonnes qui paroiſſent du naturel le plus doux, eſt violente & cruel-

le, & comment elle éteint dans le cœur tout ſentiment d'honneur, de probité, de reconnoiſſance. Céſar, pour parvenir à ſes fins, après une foible & molle réſiſtance, ſacrifia à la haine d'Antoine ſon bienfaiteur, l'artiſan de ſa fortune, en un mot celui qu'il appelloit ſon pere. Celui qui pendant tant d'années avoit emploié ſa voix pour défendre les interêts des particuliers & du public, mourut ſans trouver aucun défenſeur.

Patere. Hiſt. 2. 2. 66.

Liv. in frag.

Quel ſpectacle! On vit la tête de Cicéron placée entre ſes deux mains ſur cette même tribune aux harangues, où comme Conſul, & depuis en qualité de Conſulaire, il avoit tant de fois fait entendre ſa voix; & où cette année-là même il avoit déclamé contre Antoine avec une éloquence plus qu'humaine, & des applaudiſſemens ſans exemple. Il avoit vécu ſoixante & trois ans, & ſa mort auroit pu ne point paroître prématurée, ſi elle n'avoit point été violente. Son génie éclata également & par les ouvrages qui en furent le fruit, & par les honneurs qui en furent la récompenſe. Son état de proſpérité qui dura longtems, fut entremêlé d'épreuves fort dures: l'exil, la ruïne du parti qu'il avoit embraſſé, la mort d'une fille qu'il aimoit tendrement, une fin ſi tragique & ſi funeſte. De tant de rudes coups, la mort fut le ſeul qu'il ſouffrit en homme de courage. Après tout, ſi l'on veut compenſer le bien & le mal, on peut dire que ce fut véritablement un grand perſon-

ſonnage, d'une vaſte étendue de génie, qui mérite l'admiration de tous les ſiecles: & pour le louer dignement, il lui faudroit un autre Cicéron.

Saint Auguſtin, en parlant de cet événement, fait remarquer combien les vues des hommes les plus prudens ſont bornées, & combien ils ſont peu clairvoians dans l'avenir. Cicéron avoit embraſſé avec chaleur le parti du jeune Céſar, dans l'eſperance de ſurmonter par ſon crédit celui d'Antoine ſon ennemi, & de rétablir par ſon moien la liberté: & c'eſt préciſément tout le contraire qui arriva. Ce fut ce jeune homme qui le livra lui-même à la fureur d'Antoine, & qui peu de tems après envahit la domination, & ſe rendit maître de la République. *De civit. Dei lib. cap. 30.*

Pour reprendre la ſuite du récit & le terminer, Céſar délivré de ſes deux rivaux par des évenemens qu'il ſeroit trop long de raporter ici, ſe trouva ſeul maître de tout ce qui obéiſſoit aux Romains. Alors il délibéra avec Agrippa & Mécène, ſes plus intimes amis, s'il rétabliroit la République en ſon ancienne liberté, en remettant l'autorité entre les mains du Sénat & du peuple; ou s'il ſe maintiendroit dans la puiſſance ſouveraine. Agrippa, quoiqu'il fût le compagnon de ſa fortune, & mari de ſa niece, lui conſeilla le premier. Mécène lui repréſenta par beaucoup de raiſons que l'Etat ne pouvoit plus ſubſiſter que ſous un Monarque; qu'il ne pouvoit lui-même ſe démettre de ſon autorité ſans être *Dio lib. M. de T lemont, vie d'A*

en danger de ſa vie; mais qu'il trouveroit ſa gloire auſſi bien que ſa ſûreté dans un gouvernement ſage & équitable. Céſar ſe rendit donc à ce dernier avis. On trouve dans M. de Saint Evremont un portrait de ſon gouvernement & de ſon génie, qui mérite d'être lu. J'en inſererai ici un extrait.

„ Après la tyrannie du Triumvirat & „ la déſolation qu'avoit apporté la guerre „ civile, il voulut enfin gouverner par la „ raiſon un peuple qu'il avoit aſſujetti par „ la force; & dégoûté d'une violence où „ l'avoit peut-être obligé la néceſſité de ſes „ affaires, il ſut établir une heureuſe ſu„ jettion, plus éloignée de la ſervitude que „ de l'ancienne liberté.

„ Un des grands ſoins qu'il eut tou„ jours, fut de bien faire goûter aux Ro„ mains le bonheur du gouvernement, & „ de leur rendre, autant qu'il put, la „ domination inſenſible. Il rejetta juſqu'aux „ noms qui pouvoient déplaire, & ſur tou„ tes choſes la qualité de Dictateur, déteſ„ tée dans Sylla, & odieuſe en Céſar mê„ me.

„ La plupart des gens qui s'élevent, „ prennent de nouveaux titres pour autori„ ſer un nouveau pouvoir. Il voulut ca„ cher une puiſſance nouvelle ſous des „ noms connus, & ſous des dignités or„ dinaires. Il ſe fit appeller * Empereur „ de tems en tems, pour conſerver ſon au„ to-

* *Il tranſmit à ſes ſucceſſeurs le titre d'Empereur, la fameuſe journée d'Actium auſſi bien que celui d'Auguſte, qu'il avoit reçu après*

„ torité ſur les légions. Il ſe fit créer „ Tribun pour diſpoſer du peuple, Prince „ du Sénat pour le gouverner. Mais quand „ il réunit en ſa perſonne tant de pouvoirs „ différens, il ſe chargea auſſi de divers „ ſoins; & il devint l'homme des armées, „ du peuple & du Sénat, quand il s'en ren„ dit le maître. Encore n'uſa-t-il de ſon „ pouvoir que pour ôter la confuſion qui „ s'étoit gliſſée en toutes choſes. Il remit „ le peuple dans ſes droits, & ne retrancha „ que les brigues aux élections des Magiſ„ trats. Il rendit au Sénat ſon ancienne „ ſplendeur, après en avoir banni la cor„ ruption. Car il ſe contenta d'une puiſ„ ſance tempérée, qui ne lui laiſſoit pas la „ liberté de faire le mal: mais il la vou„ lut abſolue, quand il s'agit d'impoſer aux „ autres la néceſſité de faire le bien. Ainſi „ le peuple ne fut moins libre, que pour „ être moins ſéditieux: le Sénat ne fut „ moins puiſſant, que pour être moins „ injuſte. La liberté ne perdit que les „ maux qu'elle peut cauſer, rien du bon„ heur qu'elle peut produire.

Il eut la joie de voir, dès les premiers jours de ſon autorité ſouveraine, le temple de Janus fermé, ce qui ne ſe faiſoit que lorſque les guerres avoient ceſſé dans tout l'Empire. M. de Tillemont remarque, après Euſebe, que le Fils de Dieu étant près de ſe faire homme pour nous apporter du ciel la paix véritable avec Dieu, avec nous-mêmes, & avec les autres hommes, a voulu donner en même tems une ima-

M. de Till. hiſt. vie d'Aug.

ge de cette paix intérieure, en établiſſant ſur la terre une paix extérieure & viſible. Cette paix & cette réunion d'un grand nombre de provinces en une même monarchie, étoit favorable aux deſſeins de Dieu, par la facilité qu'elle donnoit aux prédicateurs de l'Evangile de paſſer de province en province pour porter par-tout la lumiere de la foi : & les peuples n'étant point occupés par le trouble & le tumulte des guerres, écoutoient avec liberté ce qu'on leur prêchoit, & l'embraſſoient avec joie lorſque Dieu ouvroit leurs cœurs par ſa grace.

C'eſt ainſi que Dieu, unique arbitre de tous les évenemens humains, décide en maitre du ſort des empires, en preſcrit la forme, en règle les limites, en marque la durée, faiſant ſervir les paſſions & les crimes mêmes des hommes à l'exécution de ſes deſſeins ſur le genre humain pleins de bonté & de juſtice; & que par les reſſorts cachés d'une ſageſſe qu'on ne peut trop admirer, il diſpoſe de loin, & ſans que les hommes s'en aperçoivent, les préparatifs de la grande œuvre à laquelle tout le reſte ſe raporte, qui eſt l'établiſſement de l'Egliſe, & le ſalut des Elus.

QUA-

QUATRIEME PARTIE.

DE LA FABLE ET DES ANTIQUITE'S.

IL me reſte, dans cette quatrieme Partie, à parler de la Fable & des Antiquités. Je le ferai en très peu de mots.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fable.

IL n'y a gueres de matiere, dans ce qui regarde l'étude des belles-lettres, qui ſoit ni d'un plus grand uſage que celle dont je parle ici, ni plus ſuſceptible d'une profonde érudition, ni plus embarraſſée d'épines & de difficultés. Mon deſſein n'eſt pas de percer ces obſcurités, ni de les éclaircir, mais ſeulement d'exhorter les jeunes gens à ne pas négliger une étude, dont ils peuvent retirer beaucoup de fruit.

Pour cela je me bornerai à deux réflexions, que je ne toucherai même que fort légerement: dont l'une regardera l'origine de la Fable, & l'autre ſon utilité.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine de la Fable.

LA FABLE, qui eſt un mêlange & un compoſé de faits réels & de menſonges embellis & ornés, eſt née de la vérité, c'eſt-à-dire de l'hiſtoire tant ſacrée que profane, dont pluſieurs évenemens ont été altérés en differentes manieres & en differens tems, ſoit par les opinions populaires, ſoit par les fictions poëtiques.

remiere e de la e, Al- ion des de ſtoire ue.

Je dis que la Fable eſt née en partie de l'Hiſtoire ſainte, & c'eſt-là ſa premiere & ſa principale origine. La famille de Noé, inſtruite parfaitement de la religion par ce ſaint Patriarche, conſerva quelque tems le culte du vrai Dieu dans toute ſa pureté. Mais lorſqu'après la deſtruction de la tour de Babel elle ſe fut ſéparée, & qu'elle ſe répandit en différentes contrées, la diverſité de langage & de demeure fut bientôt ſuivie de l'altération du culte. La vérité, qui juſques-là n'avoit été confiée qu'au canal ſeul de la vive voix, ſujet à mille variations, & qui n'étoit point encore fixée par l'écriture gardienne ſûre des faits; la vé-

vérité, dis-je, s'obſcurcit par un nombre infini de fables, dont les dernieres augmenterent beaucoup les ténèbres que les plus anciennes y avoient déja répandues.

La tradition des grands principes & des grands évenemens ſe conſerva parmi tous les peuples, non ſans quelque mêlange de fictions, mais avec des traces de vérité évidentes & tout-à-fait reconnoiſſables : preuve certaine que ces peuples étoient tous ſortis de la même origine.

De-là ce ſentiment, répandu chez tous les peuples, d'un Dieu ſouverain, tout-puiſſant, maitre & créateur de l'univers : &, ce qui en eſt une ſuite, de la néceſſité d'un culte extérieur par des cérémonies & des ſacrifices. De-là le conſentement uniforme & général ſur certains faits : la création de l'homme par les mains de Dieu même ; ſon état de bonheur & d'innocence, marqué par le ſiecle d'or, où la terre, ſans être arroſée de ſes ſueurs, ni cultivée par un pénible travail, lui fourniſſoit tout en abondance ; la chute du même homme, ſource de tous ſes malheurs, ſuivie d'un déluge de crimes, qui attira celui des eaux ; le genre humain ſauvé par une arche qui s'arrêta ſur une montagne ; & enſuite la propagation du genre humain par un ſeul homme & par ſes trois fils.

Mais le détail des actions particulieres étant moins important, & par cette raiſon moins connu, fut bientôt altéré par des fables & des fictions, comme on le voit clai-

re-

rement dans la famille même de Noé. Comme il fut pere de trois enfans, & que les peuples qui en étoient descendus se répandirent après le deluge dans les trois differentes parties de la terre; cette histoire a donné lieu à la fable de Saturne, dont les trois enfans, si on en croit les poëtes, partagerent entre eux l'empire du monde.

Cham est le même qu'Ammon, c'est-à-dire Jupiter. *Japhet*, connu sous ce nom dans les poëtes, fut aussi adoré sous celui de Neptune, parce que les pays maritimes lui échurent. La postérité de *Sem*, plus religieuse dans plusieurs de ses descendans, a laissé son nom dans un oubli, qui l'a fait prendre pour le Dieu des morts & de l'oubli.

Il est aisé de voir sur quoi est fondée l'histoire scandaleuse de Saturne, traité injurieusement par l'un de ses fils.

Il est aisé aussi de comprendre que la licence des Saturnales venoit d'une mémoire peu respectueuse de l'ivresse de Saturne, c'est-à-dire de Noé.

La sévère punition de celui qui avoit vu la nudité de Noé, a laissé parmi les payens la mémoire de l'indignation de Saturne, qui, selon Callimaque, fit une loi irrévocable, que quiconque auroit une pareille témérité à l'égard des Dieux, perdroit aussi-tôt la vue.

Callimach. hymn. ad Jov. Κέκρυπται τῶν γεννάδων

Quels raports ne trouve-t-on point entre Moyse & Bacchus: & ainsi de beaucoup d'autres?

Voilà

Voilà donc certainement une des ſources de la Fable, qui eſt l'altération des faits & des évenemens de l'Hiſtoire ſainte.

Seconde ſource de la Fable, Miniſtere des Anges.

LE MINISTERE des Anges à l'égard des hommes, en a été une autre. Dieu, qui avoit aſſocié les Anges à ſa nature ſpirituelle, à ſon intelligence, à ſon immortalité, a voulu encore les aſſocier à ſa providence dans le gouvernement du monde, ſoit en ce qui concerne la nature & les élémens, ſoit en ce qui a raport à la conduite des peuples. L'Ecriture nous parle d'Anges qui préſident aux eaux, aux vents, aux foudres, aux tonnerres, aux tremblemens de terre. Elle nous en montre d'autres, qui armés d'une épée foudroiante ravagent toute l'Egypte, font périr par la peſte dans Jéruſalem un peuple innombrable, exterminent l'armée d'un Prince impie. Il y eſt fait auſſi mention d'un Ange Prince & protecteur de l'empire des Perſes; d'un autre, Prince de celui des Grecs; & de l'Archange Michael, Prince du peuple de Dieu. Le miniſtere extérieur des Anges eſt auſſi ancien que le monde, comme on le voit par l'exemple du Chérubin placé à la porte du Paradis terreſtre pour en garder l'entrée.

Apoc. c. 7. v. 1. c. 8. v. 1. 5. & 7. c. 16. v. 5.

Dan. ch. 10. v. 20. & 21.

Noé, & les Patriarches, étoient parfaitement inſtruits de cette vérité qui les intereſſoit très vivement, & ils avoient eu ſoin ſans doute d'en inſtruire leurs familles; qui peu-à-peu perdant les idées plus pures & plus ſpirituelles d'une Divinité cachée & inviſible, ne furent plus attentifs qu'aux

qu'aux miniſtres de ſes bienfaits & de ſes vengeances. Il a pu arriver de-là que les hommes ſe ſoient formé l'idée de dieux, dont les uns préſidoient aux fruits de la terre, d'autres aux fleuves, ceux-là à la guerre, ceux-ci à la paix, & ainſi de tout le reſte ; de dieux, dont le pouvoir & le miniſtere étoient bornés à certaines contrées, & à certains peuples : mais qui tous étoient ſoumis à l'autorité d'un Dieu ſuprême.

Troiſieme ſource de la Fable, Détail où entre la Providence dans le gouvernement du monde.

Un autre principe de religion, gravé généralement dans l'eſprit de tous les peuples, a donné lieu encore à la multiplicité des divinités payennes : c'eſt la perſuaſion où l'on a toujours été, que la Providence divine préſide à tous les évenemens humains grands ou petits, & qu'aucun, ſans exception, n'échape à ſon attention ni à ſes ſoins. Mais les hommes, effraiés du détail immenſe où il faloit que la Divinité deſcendît, ont cru la devoir ſoulager, en donnant à chaque Dieu en particulier une fonction propre & perſonnelle : *ſingulis rebus propria diſpertientes officia numinum.* Le ſoin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un Dieu ſeul : les terres étoient confiées à l'un, les montagnes à l'autre, les collines à un troiſieme, les vallées à un autre encore. Saint Auguſtin compte une douzaine de divinités differentes, toutes occupées autour d'un chalumeau de blé, dont chacune d'elles, ſelon ſa deſtination, prend un ſoin particulier dans les differens tems, depuis le pre-

S. Aug. de Civit. Dei, lib. 4. cap. 8.

premier moment que la ſemence a été jettée en terre, juſqu'à ce que le blé ſoit parfaitement mûri.

Outre * la foule de dieux du bas étage, deſtinés à ces menues fonctions, il y en a d'autres, dit ſaint Auguſtin, † plus conſidérables, & d'un rang plus élevé, parce qu'apparemment ils ont une plus noble part au gouvernement du monde. *Lib. 7. cap. 2.*

‡ MAIS, ajoute le même Pere, ce ſont ces dieux-là même plus importans & plus renommés que la Fable a le plus décriés & diffamés, en leur attribuant les crimes les plus honteux & les deſordres les plus déteſtables, des meurtres, des adulteres, des inceſtes; au-lieu que par raport à ces petits dieux, leur obſcurité & leur baſſeſſe, en les laiſſant dans l'oubli, a mis leur honneur en ſureté. Et ceci a encore été une ſource féconde de fictions, que la corruption du cœur de l'homme a fournie à la Fable, pour pallier & excuſer les deſordres les plus affreux par l'exemple des dieux mêmes. *Quatrieme ſource de la Fable, Corruption du cœur humain, qui a voulu autoriſer ſes crimes & ſes paſſions.*

Il n'y avoit point d'infamie qui ne fût autoriſée, & même conſacrée, par le culte qu'on rendoit à certains dieux. On chan- *Lib. 2. cap. 4. & 5.*

* Illam quaſi plebeiam numinum multitudinem minutis opuſculis deſtinatam.

† Numina ſelecta dicuntur..... quia opera majora ab his adminiſtrantur in mundo.

‡ Illam infimam turbam ipſa ignobilitas texit, ne obrueretur opprobriis.... vix ſelectorum quiſpiam, qui non in ſe notam contumeliæ inſignis acceperit. *Lib. 7. cap. 4.*

chantoit dans la ſolennité de la Mere des dieux, des chanſons, dont la mere d'un Comédien auroit rougi : & Scipion Naſica, qui fut choiſi par le Sénat comme le plus honnête homme de la République pour loger ſa ſtatue, auroit été bien fâché que ſa mere eût été déeſſe à ce prix, & eût tenu la place de Cybele.

* Les Philoſophes blâmoient toutes ces impures cérémonies, mais timidement, à voix baſſe, & ſeulement dans l'enceinte de leurs écoles. Religieux parmi leurs diſciples, ils ſuivoient le peuple dans les temples & aux théatres, où ces abominations avoient lieu: & Séneque, dans un ouvrage que nous avons perdu, où il invectivoit avec la derniere force contre ces ſuperſtitions ſacrileges, déclare pourtant que le ſage s'y conformera au dehors pour ſuivre les loix de l'Etat, quoiqu'il ſache bien qu'un tel culte, loin de plaire aux dieux, n'eſt capable que de les irriter : *Quæ omnia ſapiens ſervabit, tanquam legibus juſſa, non tanquam diis grata.*

Lib. 6. cap. 10.

Cinquieme ſource de la Fable, Honneurs rendus aux Inventeurs des arts, aux Héros, &c.

JE NE ME propoſe pas de raporter ici toutes les ſources d'où la Fable eſt ſortie, mais d'en indiquer ſeulement quelques-unes des plus connues. On peut mettre dans ce nombre le ſentiment d'admiration ou de reconnoiſſance qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frapoit leur vue, ou qui les touchoit

* Etſi non liberè prædicando, ſaltem utcumque in diſputationibus muſſitando talia ſe improbare teſtati ſunt. *Lib. 6. cap. 1.*

choit de près, ou qui paroiſſoit leur procurer quelque utilité; tels que ſont le ſoleil, la lune, les étoiles; les peres à l'égard de leurs enfans, & les enfans à l'égard de leurs peres; les perſonnes qui avoient ou inventé, ou perfectionné les arts utiles au genre humain; les héros qui s'étoient diſtingués dans la guerre par un courage extraordinaire, ou qui avoient purgé la terre des brigands ennemis du repos public; enfin tous ceux qui par quelque vertu ou quelque action éclatante paroiſſoient au-deſſus du commun des hommes. Et l'on ſent bien, ſans que j'en avertiſſe, que l'hiſtoire profane, auſſi-bien que la ſacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux & à ces héros que la Fable a placés dans le ciel, en réuniſſant ſouvent ſur la tête & ſous le nom d'un ſeul des actions très ſéparées & pour le tems, & pour les lieux, & pour les perſonnes.

ARTICLE II.

De l'utilité de la Fable.

Ce que j'ai dit juſqu'ici de l'origine des fables, qui doivent leur naiſſance à la fiction, à l'erreur, au menſonge, à l'altération des faits hiſtoriques, & à la corruption du cœur humain, peut donner lieu à une queſtion, & faire demander s'il eſt fort à propos d'inſtruire des enfans chrétiens

tiens de toutes les folles inventions, & des rêveries abſurdes, dont il a plu au paganiſme de remplir les livres de l'antiquité.

Cette étude, quand elle eſt faite avec les précautions & la ſageſſe que demande & qu'inſpire la religion, peut être d'une grande utilité pour les jeunes gens.

PREMIEREMENT, elle leur apprend ce qu'ils doivent à Jéſus-Chriſt leur Libérateur, qui les a arrachés de la puiſſance des ténèbres, pour les faire paſſer à l'admirable lumiere de l'Evangile. Avant lui qu'étoient les hommes, même les plus ſages & les plus règlés; ces célèbres philoſophes, ces grands politiques, ces fameux Légiſlateurs de la Grece, ces graves Sénateurs de Rome, en un mot toutes les nations du monde les mieux policées & les plus éclairées? La Fable nous l'apprend. C'étoient des adorateurs aveugles du démon, qui fléchiſſoient le genou devant l'or, l'argent, & le marbre; qui offroient de l'encens & des prieres à des ſtatues ſourdes & muettes; qui reconnoiſſoient pour dieux des animaux, des reptiles, des plantes même; qui ne rougiſſoient point d'adorer un Mars adultere, une Venus proſtituée, une Junon inceſtueuſe, un Jupiter ſouillé de tous les crimes, & digne par cette raiſon de tenir le premier rang parmi les dieux.

Quelles impuretés, quelles abominations ne regnoient point dans leurs cérémonies, dans leurs ſolennités, dans leurs myſteres!

Les

Les temples des dieux étoient des écoles de desordre: leurs tableaux, des invitations au crime: leurs bois sacrés, des lieux de prostitution: leurs sacrifices, un mêlange affreux de superstitions & de cruautés.

Voilà ce qu'ont été tous les hommes, à l'exception du peuple Juif, pendant près de quatre mille ans. Voilà ce qu'ont été nos peres, & ce que nous serions encore nous-mêmes, si la lumiere de l'Evangile n'eût dissipé nos ténèbres. Chaque histoire de la fable, chaque circonstance de la vie des dieux, doit nous remplir en même tems de confusion, d'admiration, de reconnoissance; & semble nous crier à haute voix, ce que saint Paul disoit aux Ephésiens: *Souvenez-vous*, & ne l'oubliez jamais, *qu'étant Gentils par votre origine... vous n'aviez point l'espérance des biens promis, & que vous étiez sans Dieu en ce monde.* *Eph.* 2. 11. 12.

Un second avantage de la Fable, c'est qu'en nous découvrant les cérémonies absurdes & les maximes impies du paganisme, elle doit nous inspirer un nouveau respect pour l'auguste majesté de la religion chrétienne, & pour la sainteté de sa morale. L'histoire ecclésiastique nous apprend qu'un saint Evêque *, pour achever de décrier l'idolâtrie dans l'esprit des fidèles, produisit à la lumiere, & exposa aux yeux du public, tout ce qui se trouva dans l'intérieur d'un temple qu'il avoit fait démolir, des ossemens d'hommes, des membres d'enfans immolés aux démons, & beau-

* *Theophile Evêque d'Alexandrie. Theodor. 5. c. 22. Ruff. 11. c. 23. & 24. Soz. 5. c. 16.*

beaucoup d'autres veſtiges du culte ſacrilege que les payens rendoient à leurs divinités. C'eſt à peu près l'effet que doit produire dans l'eſprit de toute perſonne ſenſée l'étude de la Fable: & c'eſt auſſi l'uſage qu'en ont fait les ſaints Peres, & tous les Apologiſtes de la religion chrétienne.

IL EST impoſſible d'entendre les livres qu'ils ont compoſés ſur ce ſujet, ſans avoir quelque connoiſſance des fables. Le grand ouvrage de ſaint Auguſtin, qui a pour titre de la Cité de Dieu, & qui a fait tant d'honneur à l'Egliſe, eſt en même tems & une preuve de ce que j'avance, & un parfait modèle de la maniere dont on doit ſanctifier les études profanes. Il en faut dire autant des autres Peres qui ont travaillé ſur le même plan dès les premiers ſiecles de l'Egliſe, Théophile d'Antioche, Tatien, Arnobe, Lactance, Théodoret, Euſebe de Céſarée, & ſur-tout ſaint Clément d'Alexandrie, dont les Stromates ſont un livre fermé & inacceſſible à quiconque n'eſt point verſé dans cette partie de l'ancienne érudition: au-lieu que la connoiſſance des fables en facilite infiniment l'intelligence; ce qui ne doit pas être compté pour un médiocre avantage.

C'EN EST encore un d'une fort grande étendue, & particulier aux jeunes gens pour qui j'écris, que l'intelligence des Auteurs ſoit Grecs, ſoit Latins, ſoit François même, dans la lecture deſquels on eſt ſouvent arrêté tout court, ſi l'on n'a quelque teinture de la Fable. Je ne parle pas ſeu-

le-

lement des poëtes, dont on ſait qu'elle eſt comme le langage naturel: elle eſt ſouvent emploiée auſſi par les orateurs, & elle leur fournit quelquefois par d'heureuſes applications des traits fort vifs & fort éloquens. Tel eſt, par exemple, entre beaucoup d'autres, celui qu'on trouve dans une harangue de Cicéron au ſujet de Mithridate Roi du Pont. L'Orateur marque que ce Prince, fuiant devant les Romains après la perte d'une bataille, trouva le moïen d'échaper aux mains avares des vainqueurs en répandant ſur la route d'eſpace en eſpace une partie des tréſors & des dépouilles que lui avoient acquis ſes conquêtes paſſées: à peu près, dit-il, comme on raporte que Medée, pourſuivie par ſon pere dans la même région, répandit ſur les chemins les membres de ſon frere Abſyrte dont elle avoit coupé le corps en pieces, afin que le ſoin de ramaſſer ces membres épars, & la douleur dont un ſi triſte ſpectacle pénétreroit un pere, retardaſſent la vivacité de ſa pourſuite. La reſſemblance eſt parfaite; ſi ce n'eſt, comme le remarque Cicéron, que ce fut la triſteſſe qui arrêta Jaſon, & la joie les Romains. *Pro Lege Manil. n. 22.*

Il eſt d'autres eſpeces de livres, expoſés aux yeux de tout le monde; les tableaux, les eſtampes, les tapiſſeries, les ſtatues. Ce ſont autant d'énigmes pour ceux qui ignorent la Fable, qui ſouvent en eſt l'explication & le dénouement. Il n'eſt pas rare que dans les entretiens on

parle de ces matieres. Ce n'eſt point, ce me ſemble, une choſe agréable, que de demeurer muet & de paroître ſtupide dans une compagnie, faute d'avoir été inſtruit pendant la jeuneſſe d'une choſe, qui coûte fort peu à apprendre.

Toutes ces raiſons m'ont toujours fait ſouhaiter qu'on travaillât à une hiſtoire de la Fable, qui pût être miſe entre les mains de tout le monde, & qui fût faite exprès pour les jeunes gens. Le livre du Pere Gautruche eſt à peu près de ce genre: mais il n'a pas aſſez d'étendue, non plus que le traité du Pere Jouvenci, dont le titre eſt *Appendix de Diis*, & qui d'ailleurs eſt excellent. Celui de M. l'Abbé Banier renferme en trois tomes une grande partie de ce qu'on peut deſirer ſur la Fable, dont il tire le fond de l'hiſtoire même, ce qui eſt en ce genre le meilleur ſyſtême, & dont il explique les differentes ſources avec beaucoup de ſolidité & d'érudition: mais cet ouvrage eſt trop ſavant & trop étendu pour de jeunes gens; comme le ſeroit auſſi celui du Pere Tournemine, dont il nous a tracé un plan, qui feroit deſirer que l'ouvrage fût achevé. On a donné depuis peu un Livre, * qui a pour titre, Dictionnaire de la Fable. Il peut être fort utile pour s'éclaircir ſoi-même ſur les difficultés qu'on trouve dans ſes lectures ſur la Fable: mais ce n'en eſt pas une hiſtoire ſuivie.

* *Il ſe vend chez la veuve Foucault rue ſaint Jacques.*

On pourroit en donner une, renfermée en un ſeul tome, qui fût d'une raiſonna-

ble

ble étendue; où l'on raporteroit les faits les plus conſiderables & les plus connus, & qui peuvent le plus contribuer à l'intelligence des Auteurs. Il ſeroit bon, ce me ſemble, d'éviter ce qui n'a raport qu'à l'érudition, & qui rendroit l'étude de la Fable plus difficile, & moins agréable; ou du moins de rejetter dans de courtes notes les réflexions qui ſeroient de ce genre. Mais avant tout, il faudroit en écarter avec une ſévérité inflexible tout ce qui pourroit nuire à la pureté des mœurs, & n'y laiſſer, non ſeulement aucune hiſtoire, mais aucune expreſſion, qui pût bleſſer le moins du monde des oreilles chaſtes & chrétiennes. J'ai engagé une perſonne qui a beaucoup de ſcience, d'eſprit & de piété, à ſe charger de ce petit ouvrage, qui ſeroit fort utile pour les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe; & j'eſpere qu'il ſera bientôt en état d'être donné au public.

CHAPITRE SECOND.

DES ANTIQUITE'S.

OUTRE les évenemens contenus dans l'hiſtoire, & les réflexions qui en ſont une ſuite naturelle; cette étude renferme encore une autre partie, moins néceſſaire

& moins agréable à la vérité, mais qui peut être fort utile, ſi elle ſe fait avec goût & diſcernement: je veux dire la connoiſſance des uſages, des coutumes, & de tout ce qu'on entend par le nom d'Antiquités. Il me ſemble qu'il en eſt à peu près de ceux qui étudient l'hiſtoire, comme des voiageurs. Ceux-ci pour l'ordinaire ſe propoſent un certain but, qui eſt d'arriver dans leur patrie, ou dans quelque autre lieu où leurs affaires & leurs interêts les appellent: & c'eſt ce but, ce motif, qui les fait agir, & les met en mouvement. Ils ne laiſſent pas néanmoins, s'ils en ont le loiſir, & s'ils ſe piquent de curioſité, d'examiner chemin faiſant ce qui ſe rencontre ſur leur route de plus remarquable, & d'en faire des eſpeces de journaux & de mémoires pour leur uſage particulier. Voilà ce qu'on doit auſſi pratiquer en étudiant l'hiſtoire; c'eſt-à-dire, qu'outre la ſuite des faits & des évenemens, & les ſages réflexions auxquelles ils donnent lieu, on doit encore y ramaſſer avec ſoin tout ce qui regarde les uſages, les coutumes, les loix, les arts, & mille autres connoiſſances curieuſes, qui ſervent à orner l'eſprit, & qui contribuent auſſi beaucoup à l'intelligence parfaite de l'hiſtoire.

Utilité de l'étude des Antiquités.

CETTE ETUDE eſt, juſqu'à un certain point, d'une néceſſité abſolue pour tous les maitres. Sans elle il y a dans tous les Au-

Auteurs beaucoup d'expreſſions, d'alluſions, de comparaiſons, qu'on ne peut entendre: ſans elle il n'eſt preſque pas poſſible de faire un pas dans la lecture même de l'hiſtoire qu'on ne ſe trouve arrêté par des difficultés, dont ſouvent une légere connoiſſance de l'antiquité donneroit la ſolution. Qu'on parcoure ſeulement le premier livre de Tite Live, qui avec l'origine du peuple Romain renferme celle de preſque toutes ſes loix & ſes coutumes, & l'on reconnoitra de quelle utilité & de quel ſecours eſt l'étude dont je parle.

Je ſai que cette étude, comme toutes les autres, ſi on la pouſſe trop loin, a ſes dangers & ſes écueils. Il y a une ſorte d'érudition obſcure & mal conduite, qui ne s'occupe que de queſtions également vaines & épineuſes, qui dans chaque matiere cherche ce qu'il y a de plus abſtrus & de plus inconnu, & qui ſe borne preſque à la découverte de choſes abſolument ſuperflues, qu'il ſeroit ſouvent plus utile d'ignorer que de ſavoir. * Séneque, en plus d'un endroit, ſe plaint que ce mauvais goût, qui avoit pris naiſſance chez les Grecs, étoit paſſé chez les Romains, & commençoit à ſaiſir la nation. † Il remar-

* Ecce Romanos quoque invaſit inane ſtudium ſupervacua diſcendi. *Lib. de brev. vit. cap.* 14.

† Plus ſcire velle, quam ſit ſatis, intemperantiæ genus eſt. . . . An tu exiſtimas reprehendendum, qui ſupervacua uſu ſibi comparat, & pretioſarum rerum pompam in domo explicat? non putas eum, qui occupatus eſt in ſupervacua litterarum ſupelleƈtile? Quid quòd iſta liberalium artium conſeƈtatio

marque qu'il y a, en matiere d'étude, comme dans le reſte, un excès & une intempérance vicieuſe : Qu'il n'eſt pas moins blâmable de faire à grands fraix un amas de connoiſſances inutiles, que de meubles ſuperflus : Que cette ſorte d'érudition n'eſt propre qu'à faire d'importuns diſcoureurs, ſottement entêtés de leur mérite, & qui dans le fond ſont de vrais ignorans. Il parle de Didyme, ce fameux Grammairien, qui avoit compoſé quatre mille volumes, où il examinoit une infinité de queſtions inutiles, qui n'étoient bonnes qu'à être oubliées. Je le trouverois, dit Séneque, bien malheureux, s'il avoit été condamné, je ne dis pas à compoſer, mais ſeulement à lire un ſi grand nombre de livres : *Quatuor millia librorum Didymus Grammaticus ſcripſit ; miſer, ſi tam multa ſupervacua legiſſet.*

Juvenal * ſe moque auſſi avec raiſon du mauvais goût de ceux de ſon tems, qui exi-

tio moleſtos, verboſos, diſcentes neceſſaria, quia ſupervacua didicerunt. Et intempeſtivos, ſibi placentes facit, & ideo non *piſt.* 88.

* Sed vos ſævas imponite leges,
Ut præceptori verborum regula conſtet ;
Ut legat hiſtorias ; auctores noverit omnes
Tamquam ungues digitoſque ſuos, ut fortè rogatus,
Dum petit aut thermas, aut Phœbi balnea, dicat
Nutricem Anchiſæ, nomen patriamque novercæ
Anchemoli ; dicat, quot Aceſtes vixerit annos,
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas.

Juvenal. lib. 2. Satyr. 7.

exigeoient qu'un Précepteur fût en état de répondre ſans préparation ſur mille queſtions abſurdes & ridicules. En effet, c'eſt bien peu connoître le prix du tems, & bien mal placer ſa peine & ſon travail, que de les emploier à l'étude de choſes obſcures & difficiles, & en même tems, comme le dit * Cicéron, non néceſſaires; & quelquefois même vaines & frivoles.

Turpe eſt difficiles habere nugas, *Marti.*
Et ſtultus labor eſt ineptiarum.

Un maître ſenſé évitera avec ſoin ce défaut. En s'appliquant à l'hiſtoire & aux antiquités, il ne pouſſera point trop loin ſes recherches, & gardera dans cette étude une ſage ſobriété. Il ſe ſouviendra de ce que dit Quintilien, que c'eſt une ſotte & pitoiable vanité que de ſe piquer de ſavoir ſur un ſujet tout ce qu'en ont dit les auteurs les moins eſtimables; qu'une telle occupation uſe & conſume mal à propos un tems & des efforts que l'on doit réſerver pour de meilleures choſes; & qu'entre les vertus & les perfections d'un bon maître, celle de ſavoir ignorer certaines choſes n'eſt pas la moindre. *Ea quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua neſcire.* *Quintil. lib. 1. ca.*

Il

* Alterum eſt vitium, quod quidam nimis magnum ſtudium multamque operam in res obſcuras atque difficiles conferunt, eaſdemque non neceſſarias. *Off. lib.* 1. *n.* 19.

Il y a un art de faire entrer de l'agrément dans ces matieres ſeches pour l'ordinaire & rebutantes, de les aſſaiſonner par de courtes hiſtoires ou réflexions qu'on y mêle, d'en écarter preſque toutes les difficultés & les épines, de n'en laiſſer cueillir aux jeunes gens pour ainſi dire que la fleur, de réveiller leur goût & de piquer leur curioſité par des traits ſinguliers & frapans, en un mot de leur faire deſirer & attendre avec quelque impatience cette ſorte d'exercice.

Avec ces précautions on ne peut trop recommander l'étude des antiquités ni aux écoliers, ni aux maitres. Ceux-ci la doivent regarder comme un de leurs devoirs eſſentiels. Elle fait partie d'une érudition qui eſt non ſeulement convenable, mais abſolument néceſſaire à des perſonnes deſtinées par leur état à étudier & à enſeigner les belles-lettres. L'Univerſité dans tous les tems s'eſt diſtinguée par cet endroit autant que par tous les autres. On a toujours vu ſortir de ſon ſein des Savans en tout genre, qui ont fait honneur à la litérature & à la Nation par les doctes ouvrages qu'ils ont donnés au public: Turnebe, Muret, Buchanan, Scaliger, Caſaubon, & tant d'autres, qui ont enſeigné ou étudié dans l'Univerſité de Paris.

C'eſt à nous à ſoutenir leur gloire, & à regarder leur réputation comme un richſe & précieux patrimoine que nous devons tranſmettre à nos ſucceſſeurs dans ſon entier,

entier, & ne pas ſouffrir qu'il diminue ou ſe diſſipe par notre pareſſe & notre indolence. Nous voions pluſieurs de nos confreres ſe diſtinguer dans l'Univerſité, chacun ſelon ſon goût & ſon attrait, en différens genres de litérature; compoſition en proſe ou en vers Grecs & Latins; étude profonde de la Rhétorique & des anciens Rhéteurs, de la Poëtique & des Maitres qui en ont traité, de la Grammaire en général, & de toutes ſes parties; connoiſſance exacte des Auteurs anciens, de l'hiſtoire tant Grecque que Romaine, & des antiquités de l'une & de l'autre nation. Une noble émulation nous eſt permiſe en ce point. Nous devons, tous tant que nous ſommes, faire effort pour atteindre, & même, s'il ſe peut, pour paſſer ceux qui juſqu'ici nous ont devancés.

Il ne s'agit pas ſeulement de la gloire de l'Univerſité, mais de l'honneur de la Nation, qui doit nous toucher ſenſiblement. Il ſemble que certains peuples voiſins travaillent à nous enlever la gloire de l'érudition par l'application extraordinaire qu'ils donnent aux ſciences, & par les grands & doctes ouvrages dont ils enrichiſſent le public. Ils ne peuvent diſputer aux François celle d'exceller dans ce qui regarde l'éloquence & la poëſie, l'étude des belles lettres, la fineſſe & la délicateſſe de la compoſition; le ſiecle de Louis le Grand aiant été pour nous, ce que fut autrefois celui d'Auguſte pour les Romains, c'eſt-à-dire la règle & le modèle du bon goût en tout

genre. En conſervant avec ſoin & avec jalouſie cette glorieuſe partie de notre ancien héritage, il n'en faut pas négliger une autre, qui doit auſſi nous être fort précieuſe; & la perfection de notre état eſt de joindre enſemble ces deux choſes, le bon goût des belles-lettres, & celui de l'érudition.

Ces deux parties, quoique bien différentes, ne ſont point incompatibles, & elles doivent ſe prêter un mutuel ſecours. En effet l'érudition brille tout autrement, quand elle eſt ſoutenue d'une compoſition fine & délicate, telle qu'on la voit dans les ouvrages de Muret, de Manuce, & de beaucoup d'autres illuſtres ſavans qui ont fait tant d'honneur à la litérature: & d'un autre côté la délicateſſe de la compoſition eſt infiniment relevée par la ſolidité & la multiplicité des penſées & des choſes que l'érudition lui fournit.

Je ne ſai ſi l'amour de la patrie, & la prévention pour un corps dont j'ai l'honneur d'être, m'aveuglent: mais il me ſemble que les deux caracteres dont je viens de parler ſe trouvent heureuſement réunis dans la plupart des Mémoires qu'a donné au public l'Académie Roiale des Inſcriptions & des Belles-Lettres. On y trouve une grande partie des Antiquités expliquées avec beaucoup de netteté & d'élégance. J'en ai fait grand uſage dans le peu que j'en raporte ici. Le double titre d'Inſcriptions & de Belles-Lettres que porte cette Académie, marque aſſez que ſon but

eſt

de joindre la délicateſſe de la littérature
t profondeur de l'érudition. Pour ne
nt parler de beaucoup d'autres ſavans A-
émiciens, tels qu'étoient M. l'Abbé Fra-
r & M. l'Abbé Maſſieu, elle a perdu
uis peu un excellent ſujet, qui réuniſ-
dans un degré éminent ces deux qua-
s: je parle de M. Boivin le jeune, Pro-
eur Roial en langue Grecque, Garde
la Bibliotheque du Roi, & l'un des
rante de l'Académie Françoiſe. Il a-
t une vaſte érudition, & je ne ſai ſi dans
te l'Europe il y avoit un homme qui
ſédât la langue Grecque plus parfaite-
nt que lui. Mais en même tems il
poſoit dans les trois langues, Grecque,
ine, & Françoiſe, ſoit en proſe, ſoit
vers, avec une extrême délicateſſe.
ſieurs de nos plus habiles Profeſſeurs de
niverſité ne manquoient jamais de lui
ntrer leurs compoſitions, & ils ſe trou-
ent toujours bien de ſa critique, égale-
nt modeſte & judicieuſe. Pour moi,
iqu'il fût mon cadet pour l'âge, je l'ai
jours regardé comme mon maitre pour
belles-lettres, ſur-tout pour le Grec,
e lui dois une grande partie du peu
je ſai.

C'eſt à cette érudition que doivent ten-
les jeunes maitres qui ſongent à faire
études ſérieuſes, & à conduire celles
autres. La longueur & la difficul-
du travail ne doivent point les rebu-
. En conſacrant tous les jours un cer-

tain tems règlé à la lecture des anciens Auteurs, ils feront peu-à-peu un amas de richeſſes, dont ils ſeront eux-mêmes étonnés dans la ſuite. Il ne s'agit que de commencer, de mettre le tems à profit, & de faire ſes remarques avec ordre & clarté. Pour ſavoir ce qu'il eſt à propos d'obſerver dans ſes lectures, il faudroit déja avoir quelque goût & quelque teinture d'érudition. Ainſi, pour me renfermer dans celle dont il s'agit ici, il ſeroit à ſouhaiter qu'un maitre, avant que de s'engager dans l'étude des anciens Hiſtoriens, eût parcouru au moins ce que Roſinus a écrit ſur les antiquités Romaines. Ce travail n'eſt pas de longue haleine, & il peut cependant être d'un grand uſage pour les jeunes maitres dans la lecture des Auteurs, en les rendant attentifs à pluſieurs choſes, qui ſans cela pourroient leur échaper. On a un petit Traité Latin du P. Cantel Jéſuite, intitulé *De Romana Republica*, qui eſt fort propre pour les commençans. Il y en a un François, * mais fort abregé, qui a pour titre, *Abregé des Antiquités Romaines*, qu'on pourroit mettre entre les mains des jeunes gens, juſqu'à ce qu'on en ait fait un exprès pour eux: & j'eſpere que quelque habile maitre voudra bien ſe charger de ce petit ouvrage.

* eſt imé chez n Luc n, près ollège arin.

On peut raporter à ſept ou huit chefs une bonne partie de ce qui regarde les Antiquités: La religion; le gouvernement politique; la guerre; la navigation; les monumens & édifices publics; les jeux; les com-

combats; les ſpectacles; les arts & les ſciences; les uſages de la vie commune, comme les repas, les habits, les monnoies, &c.

Chacune de ces parties en renferme beaucoup d'autres. Par exemple, ſous le titre de religion ſont compris, les dieux; les prêtres; les temples; les vaſes, meubles, inſtrumens emploiés à divers actes de religion; les ſacrifices; les fêtes; les vœux & les oblations; les oracles & les préſages. Sous le titre de gouvernement politique, les Comices ou Aſſembéles, les différentes Magiſtratures, les Loix, les Jugemens. Et ainſi de tout le reſte.

Il y a mille choſes curieuſes, & dignes certainement d'être obſervées, qu'un maître un peu verſé dans cette étude fait remarquer à ſes diſciples ſelon que l'occaſion s'en préſente; & à la longue il leur remplit l'eſprit d'un grand nombre de connoiſſances utiles & agréables, qui ne leur coûtent preſque aucun travail. Quelques exemples en ſeront la preuve, & montreront combien l'étude des Antiquités peut ſervir ſoit pour exciter la curioſité des jeunes gens & leur inſpirer du goût pour la lecture, ſoit même pour leur inſinuer d'utiles principes par raport aux mœurs & à la religion. Je me bornerai ici à un ſeul article qui regarde les Arts, & je n'en traiterai qu'une très médiocre partie.

Faits & réflexions ſur ce qui regarde l'invention des Arts.

Il eſt important, en liſant les Auteurs, d'y remarquer ſoigneuſement l'origine des arts & des ſciences, leurs différens progrès, leur décadence & leur chute, les faits rares & curieux qu'on y trouve ſur ce ſujet, les hommes illuſtres qui y ont excellé, les Princes qui en ont fait fleurir l'étude en accordant leur protection aux perſonnes qui ſe diſtinguoient en quelque genre que ce fût; & l'on ne doit pas omettre les découvertes qui ont échapé aux recherches des anciens, & qui étoient réſervées pour les ſiecles poſtérieurs. Je ne toucherai que les deux derniers articles, & je me contenterai d'en indiquer ſeulement quelques exemples. J'y joindrai quelque choſe ſur les meſures & les monnoies.

§. 1. *Découvertes échapées aux Anciens.*

Les jeunes gens entendent ſouvent parler de cavalerie dans les deſcriptions de combats dont les auteurs ſont pleins, mais il eſt rare qu'ils faſſent attention à une choſe fort étonnante en elle-même, & qu'on a de la peine à comprendre : c'eſt qu'anciennement les cavaliers ne ſe ſervoient point d'étriers. Il faloit donc, quand l'âge les appeſantiſſoit, qu'ils ſe fiſſent mettre à cheval par leurs Ecuiers s'ils en avoient, ou qu'ils priſſent l'avantage d'un terrein

plus

plus élevé, ou de quelque pierre, ou d'un tronc d'arbre. Plutarque obſerve que Gracchus fit mettre ſur les grands chemins d'eſpace en eſpace des pierres pour aider les cavaliers à monter à cheval. *La vie Gracch.*

On eſt ſurpris avec raiſon que les anciens n'aient point emploié le verre pour leurs fenêtres. Le verre cependant étoit en uſage chez eux. Sans parler des glaces & des miroirs dont les chambres étoient parées, on emploioit le verre pour faire des vaſes, des taſſes, des gobelets, qui imitoient parfaitement le cryſtal, & qui n'étoient pas un des moindres ornemens des buffets. Quoi de plus facile que d'en faire des vitres? Cependant les anciens ne s'en étoient point aviſés.

Ils n'uſoient point non plus de lin pour les chemiſes, qui contribuent beaucoup pourtant à la propreté & à la ſanté: & c'eſt une des raiſons qui rendoient chez eux le bain abſolument néceſſaire.

On fait de même obſerver aux jeunes gens que pluſieurs inventions des plus néceſſaires à la vie, telles que ſont les moulins à eau, les moulins à vent, les lunettes, la bouſſole, l'imprimerie, & d'autres choſes pareilles n'étoient point connues des anciens, & que nous devons la pluparr de ces rares & précieuſes inventions à des ſiecles de barbarie, où regnoient encore la groſſiereté & l'ignorance que l'irruption des peuples du Nord, ennemis & deſtructeurs de tous les ouvrages de l'art, avoient répandues dans toute l'Europe. Quelles dé-

découvertes n'a-t-on point fait dans l'Aſtronomie par le moien des lunettes d'approche! Quel changement la bouſſole n'a-t-elle point apporté dans la Navigation!

On ne manque pas, à cette occaſion, de faire remarquer aux jeunes gens que l'invention des arts ne doit point être attribuée à l'induſtrie humaine ſeule, mais à une providence particuliere, qui ſe cachant pour l'ordinaire ſous des rencontres qui ne paroiſſoient que l'effet du hazard, a conduit les hommes par degrés à des découvertes merveilleuſes, pour leur procurer dans les tems marqués les néceſſités & les commodités de la vie. C'eſt une vérité que les payens même ont reconnue; & Cicéron, parcourant ce qu'il y a de plus utile & de plus précieux dans la nature, avoue que tout cela ſeroit demeuré enſeveli dans l'oubli, & caché dans les entrailles de la terre, ſi Dieu n'en avoit donné la connoiſſance & l'uſage à l'homme.

Cic. lib. 1. de Divin. n. 116.

Pour appuier cette réflexion, & rendre cette vérité plus ſenſible, on explique en détail aux jeunes gens ce qui regarde la bouſſole, & un tel récit ne peut que leur faire beaucoup de plaiſir. La Bouſſole, leur dit-on, eſt une boîte où il y a une éguille aimantée, & ſoutenue de telle ſorte qu'elle peut tourner de tous côtés. Cette éguille, par la vertu de l'aimant dont on l'a frotée, ſe dirige toujours d'une maniere fixe à peu de choſe près ſur la ligne méridienne, tournant une de ſes extré-

trémités vers le nord, & l'autre vers le midi; & par ce moien elle découvre au Pilote de quel côté eſt porté le vaiſſeau. Les anciens, avant l'invention de la bouſſole, ne pouvoient naviger fort loin en pleine mer, parce qu'ils n'avoient pour ſe conduire que le ſoleil & les étoiles: & quand ce ſecours leur manquoit, ils alloient au hazard, & ne ſavoient de quel côté le vaiſſeau avançoit. C'eſt pour cela qu'ils ne s'éloignoient pas beaucoup des côtes, & qu'ils n'oſoient entreprendre des voiages de long cours. La bouſſole a levé ces difficultés, parce que quelque tems qu'il faſſe pendant le jour, & quelque obſcurité qu'il y ait pendant la nuit, elle montre toujours où eſt le nord & le midi, & par une ſuite néceſſaire où eſt l'orient & l'occident, & fait connoitre ſûrement la route que tient le vaiſſeau.

La découverte du nouveau monde, & par conſéquent le ſalut d'une infinité d'ames, dépendoit de l'invention de la bouſſole: & il eſt étonnant qu'elle ait été ignorée ſi longtems, car elle n'eſt connue en Europe que depuis environ trois cens ans. Des deux vertus ſpécifiques qu'a la pierre d'aimant, les anciens en connoiſſoient une parfaitement, ſavoir celle d'attirer & de ſoutenir le fer. Comment ne ſont-ils point parvenus à découvrir l'autre, qui eſt de ſe tourner & de ſe fixer toujours vers le nord & le midi, ce qui nous paroît maintenant ſi facile & ſi naturel? Qui ne voit clairement que Dieu, qui rend les hommes at-

ten-

tentifs ou diſtraits ſur les effets de la nature ſelon ſes vues & ſon bon-plaiſir, avoit réſervé dans ſes décrets éternels cette importante découverte pour les tems où il vouloit que l'Evangile fût porté dans ces terres, inacceſſibles juſques-là à nos vaiſſeaux, parce qu'elles étoient ſéparées de nous par des eſpaces immenſes de mer qu'ils ne pouvoient traverſer, & que Dieu n'avoit point encore levé les barrieres qui nous en fermoient l'entrée?

En parlant aux jeunes gens des vaiſſeaux des anciens, on les avertit qu'il y a une grande difficulté entre les ſavans, pour expliquer comment les rangs de rames étoient diſpoſés. Il y en a, dit le P. de Montfaucon, qui veulent qu'ils fuſſent mis en long, & à peu près comme ſont aujourd'hui les rangs de rames dans les galeres. D'autres, & il eſt lui-même de ce nombre, ſoutiennent que les rangs des biremes, des triremes, des quinqueremes ou penteres, & d'autres, multipliés juſqu'au nombre de quarante en certains vaiſſeaux, étoient les uns ſur les autres, non perpendiculairement, ce qui auroit été impoſſible, mais obliquement, & comme par degrés; & ils le prouvent par une infinité de paſſages d'Auteurs. Mais ce qu'il y a de plus fort pour ce ſentiment, c'eſt que les anciens monumens, ſur-tout la colonne Trajane, nous repréſentent ces rangs les uns ſur les autres. Cependant, ajoute le P. de Montfaucon, nos plus habiles gens de marine prétendent que cela eſt impoſſible.

ble. Tous ceux, dit-il, à qui j'en ai parlé, dont quelques-uns ſont de la premiere diſtinction, & d'une habileté reconnue de tout le monde, parlent de même.

Sans être fort habile dans la marine, on conçoit aiſément qu'il devoit y avoir une difficulté preſque inſurmontable dans la manœuvre des vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire, tels que ceux * de Ptolémée Philopator Roi d'Egypte, & d'Hiéron Roi de Syracuſe. Le vaiſſeau d'Hiéron, fabriqué ſous la direction d'Archimede, avoit vingt rangs de rames, & l'autre quarante. Celui-ci étoit long de 280 coudées, large de 38, & en avoit de hauteur environ 50. Les rames de ceux qui tenoient le plus haut rang, avoient de longueur 38 coudées. Il paroît par la colonne Trajane que dans les biremes & dans les triremes il n'y avoit qu'un rameur à chaque rame: il n'eſt pas aiſé de décider pour les autres. Auſſi Plutarque remarque-t-il que le vaiſſeau de Ptolémée, plus ſemblable à un bâtiment immobile qu'à un navire, n'étoit que pour la pompe & le ſpectacle, & non pour l'uſage. Tite Live dit à peu près la même choſe du navire de Philippe Roi de Macédoine, qui avoit ſeize rangs de rames: *Juſſus Philippus naves omnes tectas tradere; quin & regiam unam inhabilis prope magnitudinis, quam ſexdecim verſus remorum agebant.* Végece ne compte entre les vaiſſeaux de raiſonnable grandeur, & propres pour la guerre, que les quinqueremes, & ceux de moindre rang; &

* On en peut voir la deſcription dans Athénée, liv. 5.

In vit. Demetr.

Liv. lib. 39. n. 30.

il

il n'eſt gueres parlé que de ceux-là dans les Auteurs. Il paroît même que depuis Auguſte on n'a gueres emploié d'autres vaiſſeaux à pluſieurs rangs de rames que les triremes & les biremes.

Mais, pour bien juger de la manœuvre de ces vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire, il faudroit l'avoir vue de ſes propres yeux. L'hiſtoire parle des navires de Démétrius Roi de Syrie, qui étoient à ſeize rangs de rames : avant lui on n'en avoit point encore vu de tels. Leur agilité, dit Plutarque, leur vîteſſe, & leur adreſſe à tourner, étoient encore plus admirables que leur grandeur énorme. Tout cela étoit de l'invention de ce Prince, qui avoit un merveilleux génie pour les arts, & qui inventa bien des choſes inconnues aux architectes. Ces navires faiſoient l'admiration des gens de ſon tems, qui n'auroient jamais pu croire que cela fût poſſible, s'ils ne l'avoient vu.

Plut. in vit. Demetr. Diod. Sic. lib. 20.

J'ai fait ces remarques pour montrer combien il eſt important, en liſant les auteurs Grecs & Latins, d'être attentif à y obſerver exactement dans les deſcriptions qu'on y trouve de flottes & de combats ſur mer, tout ce qui a raport à la conſtruction des vaiſſeaux, à leurs formes, & à leurs eſpeces différentes, & aux différens changemens qui ſont arrivés dans la marine par raport à la navigation.

Je dois pourtant avertir les jeunes gens en général qu'il y a certains faits merveilleux raportés par les anciens, ſur leſquels il

il eſt bon de ſuſpendre un peu ſa croiance, juſqu'à ce qu'on les ait examinés avec plus de ſoin. Pline dit que du tems de Tibere on avoit trouvé le ſecret de rendre le verre malléable, mais qu'on avoit étouffé entierement cette invention, de peur qu'elle ne fît perdre le prix & l'eſtime à l'or, à l'argent, & à toutes ſortes de métaux. Dion raporte l'hiſtoire d'un ouvrier, qui ayant laiſſé tomber à deſſein devant Tibere un vaſe de verre qu'il lui préſentoit, en ramaſſa ſur le champ les morceaux, & après les avoir un peu maniés, montra le vaſe entier & ſans aucune fracture. D'autres auteurs, ſur la foi de Pline, ont raconté le même fait. Cependant les ſavans aſſurent que la prétendue *malléabilité* du verre eſt une chimere, que la ſaine phyſique dément abſolument. Auſſi Pline avoue que ce qu'on en diſoit, avoit plus de cours que de fondement: *Ea fama crebrior diu quàm certior fuit.*

Lib. 36. *cap.* 26.

Lib. 57. *pag.* 617.

Je ne ſai ſi l'on peut faire plus de fonds ſur ce que le même Pline raconte d'un petit poiſſon, appellé par les Grecs *Echeneis*, & par les Latins *Remora*, qui s'étant attaché ſous le gouvernail de la galere qui portoit l'Empereur Caligula, l'arrêta tout court, ſans que quatre cens rameurs qui y étoient la puſſent faire avancer.

Lib. 32. *cap.* 1.

§. 2. *Honneurs rendus aux Savans.*

IL Y AUROIT beaucoup de choſes à obſerver dans l'hiſtoire ancienne ſur ce qui re-

regarde les honneurs rendus à ceux qui ont inventé ou perfectionné les arts, & en général aux ſavans du premier ordre qui ſe ſont diſtingués d'une maniere particuliere: mais mon deſſein ne me permet pas de m'étendre beaucoup ſur ce ſujet, quelque intereſſant qu'il fût pour nous.

Aul. Gel. lib. 9. cap. 4. On ne peut lire la lettre que Philippe Roi de Macédoine écrivit à Ariſtote, ſans être ravi d'admiration en voiant que ce Prince préféroit à la joie que lui avoit cauſé la naiſſance d'un fils, celle qu'il auroit de lui donner pour maitre le premier philoſophe de ſon tems, & le plus habile homme qui eût jamais été.

L'eſtime ſinguliere que fit Alexandre le Grand des poëſies d'Homere, & les égards qu'il eut dans le ſac de la ville de Thebes pour la mémoire de Pindare, ne lui ont gueres moins acquis de réputation que toutes ſes conquêtes: & on l'admire preſque autant, lorſque, déchargé du faſte de la roiauté, il aime à s'entretenir familierement avec les célèbres peintres & ſculpteurs de ſon tems, que lorſque marchant à la tête de ſes armées il porte par-tout la terreur.

La protection éclatante que Mécène accorda aux gens de lettres, emploiant pour leur faire du bien tout le crédit qu'il avoit auprès du Prince, a rendu ſon nom immortel, & a procuré au ſiecle d'Auguſte la gloire d'être regardé à jamais comme l'âge d'or de la litérature, & la

règle

règle du bon goût en tout genre d'érudition.

Quand on lit que le Roi Catholique & le Cardinal Ximenès, allant un jour à un Acte public qui ſe ſoutenoit dans la nouvelle Univerſité d'Alcala, voulurent que le Recteur marchât au milieu d'eux, (prérogative que cette Univerſité a toujours conſervée depuis;) on ſent bien que ce n'étoit point à la perſonne du Recteur qu'ils rendoient cet hommage public, mais qu'en grand Roi & en grand Miniſtre ils vouloient par-là inſpirer le goût des lettres & des ſciences, qui rendent toujours avec uſure aux Princes la gloire qu'elles en reçoivent. *Hiſt. d Ximen. M Fleu. liv. 6.*

Les privileges ſinguliers que nos Rois accorderent autrefois à l'Univerſité de Paris, la mere & le modèle de toutes les autres, partoient du même principe: & la réputation qu'elle s'eſt acquiſe à elle-même & au Roiaume dans tout le monde chrétien, montre que les Rois nos fondateurs n'ont point été trompés dans leurs vues, qu'elle a remplies au-delà de toutes leurs eſpérances. Il en ſera ainſi dans tous les tems. Les arts & les ſciences fleuriront toujours dans les Etats où elles ſeront honorées: & à leur tour elles honoreront infiniment les Etats & les Princes qui les auront fait fleurir.

Je ne puis m'empêcher d'inférer ici un fait arrivé tout récemment & preſque ſous nos yeux, qui mérite d'être célébré dans toutes les langues, & inſcrit en caracteres éclà-

éclatans dans tous les Faſtes de la littérature. C'eſt ce qui s'eſt fait en Angleterre dans les obſeques du célèbre M. Newton, l'Archimede de notre ſiecle & par la ſublimité de ſes raiſonnemens dans la théorie, & par la force de ſon génie induſtrieux & inventif dans la pratique. Je ne ferai que tranſcrire ce qui ſe trouve dans le bel éloge qu'en fit M. de Fontenelle avec ſon éloquence ordinaire dans l'ouverture de l'Académie des ſciences de l'année 1727.

„ Son corps fut expoſé ſur un lit de pa-
„ rade dans la chambre de Jéruſalem, en-
„ droit d'où l'on porte au lieu de leur ſé-
„ pulture les perſonnes du plus haut rang,
„ & quelquefois les Têtes couronnées. On le
„ porta dans l'Abbaye de Weſtminſter, le poî-
„ le étant ſoutenu par Milord Grand-Chan-
„ celier, par les Ducs de Montroſe & Rox-
„ burgh, & par les Comtes de Pembroc-
„ ke, de Suſſex, & de Macleſfield. Ces
„ ſix Pairs d'Angleterre, qui firent cette
„ fonction ſolennelle, font aſſez juger quel
„ nombre de perſonnes de diſtinction groſ-
„ ſirent la pompe funebre. L'Evêque de
„ Rocheſter fit le ſervice, accompagné de
„ tout le Clergé de l'Egliſe. Le corps fut
„ enterré près de l'entrée du Chœur. Il
„ faudroit preſque remonter chez les an-
„ ciens Grecs, ſi l'on vouloit trouver des
„ exemples d'une auſſi grande vénération
„ pour le ſavoir. La famille de M. New-
„ ton imite encore la Grece de plus près
„ par un monument qu'elle lui fait élever,
„ & auquel elle emploie une ſomme con-

„ ſi-

„ ſidérable. Le Doien & le Chapitre de
„ Weſtminſter ont permis qu'on le con-
„ ſtruiſe dans un endroit de l'Abbaye, qui
„ a ſouvent été refuſé à la plus haute No-
„ bleſſe. La patrie & la famille ont fait
„ éclater pour lui la même reconnoiſſance,
„ que s'il les avoit choiſies. "

Je n'ai pas beſoin de prier qu'on me pardonne cette digreſſion. Pour peu qu'on ſoit ſenſible au bien public & à l'honneur des Lettres, il ne ſe peut qu'on ne ſoit vivement touché de cette eſpece d'hommage ſolennel que la Nobleſſe d'un puiſſant Roiaume, au nom ce ſemble de toute la Nation, rend à la ſcience & au mérite.

§. 3. *Des meſures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.*

J'ajoute cet article non pour entrer dans la diſcuſſion de ces matieres, la plupart très difficiles, mais pour en donner une légere connoiſſance aux jeunes gens, & pour mettre ſous leurs yeux un Tarif des différentes ſommes qui ſe rencontrent ſouvent dans les Auteurs, & qui par elles-mêmes ne préſentent à l'eſprit aucune idée claire de leur valeur. Pline l'ancien dit que Roſcius, le plus célèbre Acteur de ſon tems, gagnoit par an cinq cens mille ſeſterces: *Apud majores Roſcius Hiſtrio H-S quingenta annua meritaſſe proditur.* On lit dans Paterculus que Paul-Emile mit dans le tréſor public deux cens millions de ſeſterces: *Bis millies centies H-S ærario contu-*

Lib. 7. c. 39.

Lib. 1. c. 9.

iv. De jeunes gens ne connoiſſent point nettement la valeur de ces ſommes. Le Tarif leur apprend en un coup d'œil, que la premiere ſomme eſt de 62500 liv. & la ſeconde de vingt-cinq millions de notre monnoie.

I. *Meſures de tems.*

Les Grecs comptoient par *Olympiades*, dont chacune comprenoit l'eſpace de quatre années entieres. Et ces Olympiades prenoient leur nom des Jeux Olympiques, qui ſe célébroient dans le Péloponneſe auprès de la ville de Piſa, autrement dite *Olympia*. La premiere Olympiade, où Corœbus remporta le prix, commence, ſelon Uſſerius, à l'Eté de l'année du monde 3228.

Selon le même Uſſerius, Rome fut bâtie un peu avant le commencement de la VIII. Olympiade, l'an du monde 3256, dans le tems que le grand Empire des Aſſyriens fut détruit par la mort de Sardanapale ſon dernier Roi, lorſque Joatham regnoit à Jéruſalem, & par conſéquent du tems d'Iſaïe. Depuis la fondation de Rome juſqu'à la bataille d'Actium on compte 723 ans.

II. *Meſures Itinéraires.*

Le point eſt la moindre partie qui ſe puiſſe décrire.

Douze points font une ligne.
Douze lignes font le pouce.
Douze pouces font le pié.

Deux

Deux piés & demi font le pas commun.

Deux pas communs, ou cinq piés, font le pas géométrique.

Cela posé, voici les mesures itinéraires les plus connues.

Le STADE étoit particulier aux Grecs, & est de 125 pas géométriques. Par conséquent il en faut 20 pour faire une lieue commune de France, qui est de 2500 pas.

Le MILLE chez les Romains est de 8 stades, ou de 1000 pas géométriques: un peu moins d'une demi-lieue.

La LIEUE des anciens Gaulois est de 1500 pas.

La PARASANGE chez les Perses est ordinairement de 30 stades, c'est-à-dire d'une lieue & demie. Il y en a depuis 20 jusqu'à 60 stades.

Le SCHOENE le plus commun chez les Egyptiens est de 40 stades, & ainsi de deux lieues. Il y en a depuis 20 jusqu'à 120 stades.

La LIEUE COMMUNE de France est de 2500 pas: La PETITE de 2000 pas: La GRANDE de 3000 pas. Quand on parle des lieues de France, on entend ordinairement les communes.

III. *Des Monnoies anciennes.*

La Dragme Attique, à laquelle répond le denier Romain, nous doit servir de règle pour connoitre la valeur de toutes les autres monnoies. M. de Tillemont la fait monter à douze sols de notre monnoie:

le Pere Lamy à huit ſols à quelque choſe près: M. Dacier à dix ſols. C'eſt à ce dernier ſentiment que je m'en tiens ici, ſans examiner les raiſons de ces différences, ſeulement parce que cette maniere de compter eſt la plus facile, & par conſéquent la plus propre pour les jeunes gens. Je prens ici notre monnoie en fixant le marc à vingt-ſept livres tournois, ce qui eſt regardé par la plupart des nations de l'Europe comme le prix intrinſeque de l'argent.

Monnoies Grecques.

L'OBOLE Attique eſt la ſixieme partie d'une dragme Attique.

La DRAGME Attique eſt compoſée de ſix oboles. Elle répond au denier Romain, & vaut dix ſols de France.

La MINE Attique vaut cent dragmes, & par conſéquent 50 livres de France.

Le TALENT Attique vaut ſoixante mines, & par conſéquent trois mille livres de France.

MYRIADE eſt un mot Grec qui ſignifie dix mille. Ainſi une myriade de dragmes ſignifie dix mille dragmes, & vaut 5000 livres.

Le STATER Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes, qui valoient vingt dragmes d'argent, & par conſéquent dix livres de France. Le *Darique*, monnoie d'or des Perſes, & celle qui portoit le nom de Philippe Roi de Macédoi-

doine, *Philippei*, étoient de la même valeur que le Stater Attique.

Le SICLE, monnoie des Hébreux, valoit quatre dragmes Attiques, c'eſt-à-dire 40 ſols.

Monnoies Romaines.

L'AS Romain, autrement appellé *libra*, ou *pondo*, étoit dans ſon origine la dixieme partie du denier Romain.

Le PETIT SESTERCE, *ſeſtertius*, ou *nummus*, étoit la quatrieme partie du denier Romain, & valoit deux ſols & demi de France. Il étoit d'abord marqué ainſi, L-L-S, parce qu'il valoit deux *as*, ou deux livres & demie : *ſeſtertius*, pour *ſemiſtertius*, comme qui diroit un demi ôté de trois. Enſuite les Libraires ont mis une H pour les deux L-L, & ont ainſi marqué le ſeſterce, HS.

Le DENIER étoit une petite piece d'argent, qui valoit dix as, quatre ſeſterces, & par conſéquent dix ſols de France.

Le GRAND SESTERCE, c'eſt-à-dire *ſeſtertium* au neutre, ſignifie une ſomme qui valoit 1000 petits ſeſterces, 250 deniers Romains, 125 livres de France.

Cette derniere ſomme ſe comptoit diverſement. *Decem ſeſtertia*, dix grands ſeſterces, ou dix mille petits. Par l'adverbe, *decies ſeſtertium*; on ſousentend ici *centies*: ce ſont donc mille grands ſeſterces, ou un million de petits : ou *decies centena*, & on ſousentend *ſeſtertia*: ou *decies* tout court,

& on ſousentend *centies ſeſtertiûm*, ou bien *centena ſeſtertia*.

Le nom de la monnoie d'or étoit *Aureus*, ou *Solidus*. Il eſt eſtimé ordinairement dans les Auteurs 25 deniers d'argent.

La proportion de l'or à l'argent a fort varié dans tous les tems. On peut s'en tenir à celle de dix à un pour l'antiquité. Ainſi un talent d'argent vaut trois mille livres, un talent d'or trente mille livres. Maintenant la proportion de l'or à l'argent eſt à peu près de quinze à un.

Nombres Romains.

I.	1.
V.	5.
X.	10.
L.	50.
C.	100.
IↃ.	500.
CIↃ.	1000.
IↃↃ.	5000.
CCIↃↃ.	10000.
IↃↃↃ.	50000.
CCCIↃↃↃ.	100000.

Tarif des Monnoies Grecques.

MYRIADES.

1 myrias drachmarum	Atticarum.	5000 l.
2 myriades.		10000 l. dix mille livres,
3 myriades.		15000 l.

4 my-

4 myriades.	20000 l.
5 myriades.	25000 l.
10 myriades.	50000 l.
20 myriades.	100000 l. cent mille livres.
50 myriades.	250000 l.
100 myriades.	500000 l.
200 myriades.	1000000 l. un million de livres.
1000 myriades.	5000000 l. cinq millions.

TALENTA.

1 talent.	3000 liv.
2 talents.	6000 liv.
5 talents.	15000 liv.
10 talents.	30000 liv.
50 talents.	150000 liv.
100 talents.	300000 liv. trois cens mille francs.
500 talents.	1500000 liv. un million cinq cens mille francs.
1000 talents.	3000000 liv. trois millions.
5000 talents.	15000000 liv. quinze millions.
10000 talents.	30000000 liv. trente millions.
20000 talents.	60000000 liv. soixante millions.
50000 talents.	150000000 liv. 150 millions.
100000 talents.	300000000 liv. 300 millions.

Tarif des Monnoies Romaines.

AS.

Millia ſingula æris, *ou* mille aſſes.	50 l.
Duo millia æris.	100 l.
Quator millia æris.	200 l.
5 millia æris.	250 l.
10 millia æris.	500 l.
20 millia æris.	1000 l.
50 millia æris.	2500 l.
100 millia æris.	5000 l.
500 millia æris.	25000 l.
1000 millia æris. millies.	50000 l.
10000 millia æris.	500000 l.
decies millies.	cinq cens mille francs.
20000 millia æris.	1000000 l.
vigeſies millies.	un million,
100000 millia æris.	5000000 l.
centies millies.	cinq millions.

SESTERTIUS.

1 ſeſtertius, ſive nummus.	2 ſols & demi de Fr.
8 ſeſtertii, ſeu nummi.	1 l.
24 ſeſtertii.	3 l.
80 ſeſtertii.	10 l.
100 ſeſtertii.	12 l. 10 ſols.
200 ſeſtertii.	25 l.
400 ſeſtertii.	50 l.
800 ſeſtertii.	100 l.
1000 ſeſtertii.	125 l.
4000 ſeſtertii.	500 l.
8000 ſeſtertii.	1000 l. mille francs.
80000 ſeſtertii.	10000 l. dix mille francs.

100000 vel

100000 vel centena millia H S. seu nummûm.		12500 l.
200000 vel bis centena millia H S.		25000 l.
500000 vel quingenta millia H S.		62500 l.
1000000 vel decies cent. millia H S. un million de HS.	cent vingt cinq mille francs.	125000 l.
Quindecies centena millia H S.		187500 l.
Vicies centena millia H S.		250000 l.
Quinquagies centena millia H S.		625000 l.
Centies centena millia H S. *ou* dix millions de ſeſterces.	1 million	250000 l.
Quingenties centena mill. HS. *ou*, 50 millions de ſeſterces.	6 millions	250000 l.
Millies centena mil. H S. *ou*, cent millions de ſeſterces.	12 millions	500000 l.
Bis millies cent. mil. H S. *ou*, 200 millions de ſeſterces.	25 millions.	
Decies millies cent. mil. H S *ou*, mille millions de ſeſter.	125 millions.	
Vicies millies centena millia H S. *ou*, deux mille millions de ſeſterces.	250 millions.	
Quadragies millies centena millia HS. *ou*, 4 mille millions de ſeſterces.	500 millions.	
Quadragies quater millies C. M. H S. *ou*, 4400 millions de ſeſterces.	550 millions.	
Quadragies octies millies C. M. H S. *ou*, 4800 millions		

de ſeſterces.	600 millions.
Quinquagies ſexies millies C. M. H S. *ou*, 5600 millions de ſeſterces	700 millions.
Sexagies quater millies C. M. H S. *ou*, 6400 millions de ſeſterces.	800 millions.
Septuagies bis millies C. M. H S. *ou*, 7200 millions de ſeſterces.	900 millions.
Octuagies millies C. M. H S. *ou*, huit mille millions de ſeſterces.	1000 *ou* mille millions.
Centies millies centena millia H S. *ou*, dix mille millions de ſeſterces.	1250 millions.

SESTERTIUM.

1 ſeſtertium.	250 drachmæ.	125 l.
2 ſeſtertia.	500	250 l.
4 ſeſtertia.	1000	500 l.
10 ſeſtertia.	2500	1250 l.
20 ſeſtertia.	5000	2500 l.
50 ſeſtertia.	12500	6250 l.
100 ſeſtertia.	25000	12500 l.

1000 ſeſtertia, ou *decies ſeſtertium*, eſt la même choſe que *decies centena millia* H S, marqué ci-devant, & ainſi des nombres ſuivans.

LIVRE CINQUIEME.

DE LA PHILOSOPHIE.

SI j'entreprenois de traiter à fond de la Philoſophie, je pourrois adreſſer aux jeunes gens pour qui j'écris les paroles que Ciceron met dans la bouche d'Antoine, qu'on avoit engagé malgré lui à parler de Rhétorique. * „ Ecoutez, diſoit-il, écou„ tez un homme qui va vous inſtruire de „ ce qu'il n'a lui-même jamais appris. “ Il y auroit ſeulement cette difference à remarquer, que du côté d'Antoine l'ignorance étoit feinte & ſimulée, au-lieu que du mien elle eſt effective & réelle, ne m'étant appliqué que très ſuperficiellement à l'étude de la philoſophie, de quoi j'ai ſouvent eu lieu de me repentir. Peut-être que, ſi je l'avois étudiée ſous des maitres auſſi ha-

* Audite verò, audite, inquit, hominem, &c. Docebo vos, diſcipuli, id quod ipſe non didici, quid de omni genere dicendi ſentiam. *Lib. 2. de Orat. n. 28. & 29.*

habiles qu'il y en a eu depuis dans l'Université, & qu'on y en voit encore en grand nombre, j'y aurois pris autant de goût qu'à l'étude des belles-lettres, auxquelles ſeules j'ai donné tout mon tems. Mais du moins je connois aſſez l'utilité & les grands avantages qu'on peut tirer de la Philoſophie, pour exhorter les jeunes gens à ne pas manquer de donner à une ſcience ſi importante toute l'application dont ils ſont capables; & c'eſt à quoi je me bornerai dans cette petite diſſertation, qui ne ſera point un traité de Philoſophie, mais une ſimple exhortation aux jeunes gens à l'étudier avec ſoin.

Quand on n'auroit en vue que l'éloquence, cette étude ſeroit abſolument néceſſaire, comme Ciceron le déclare en plus d'un endroit: & il ne craint point d'avouer, que s'il a fait quelque progrès dans l'art de parler, il en eſt moins redevable aux préceptes des Rhéteurs, qu'aux leçons des Philoſophes: *Fatcor me oratorem, ſi modò ſim, non ex Rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe.* Mais l'utilité de la Philoſophie ne ſe borne point à ce qui regarde l'éloquence: elle s'étend à toutes les conditions & à tous les tems de la vie.

Orat. n. 12.

En effet cette étude, quand elle eſt bien conduite & faite avec ſoin, peut beaucoup contribuer à règler les mœurs, à perfectionner la raiſon & le jugement, à orner l'eſprit d'une infinité de connoiſſances également utiles & curieuſes; &, ce que j'eſti-

j'eſtime infiniment plus, à inſpirer aux jeunes gens un grand reſpect pour la religion, & à les prémunir par des principes ſolides contre les faux & dangereux raiſonnemens de l'incrédulité, qui ne fait tous les jours parmi nous que de trop grands progrès.

ARTICLE PREMIER.

La Philoſophie peut beaucoup ſervir au règlement des mœurs.

UN DES MOIENS les plus efficaces pour règler la conduite de l'homme, eſt de lui faire connoître ce qu'il eſt, à quelles conditions il a reçu l'être, quelles obligations & quels devoirs y ſont attachés, où il doit tendre, & quelle eſt ſa fin. Or c'eſt ce que ſe propoſe la Philoſophie païenne : & il me ſemble que ſes leçons ſur tous ces points, quoiqu'imparfaites & mêlées ſouvent de ténèbres, doivent être d'un grand poids ſur tout eſprit raiſonnable.

L'homme, ſorti des mains de Dieu, dont il eſt non ſeulement l'ouvrage le plus excellent, mais encore l'image la plus parfaite, ſe reſſent, en tout ce qu'il eſt, de la nobleſſe de ſon extraction, & porte comme empreints dans ſa nature les traits & les caracteres de ſon origine.

Du côté de l'ame, une avidité d'appren-

dre insatiable, une pénétration & une sagacité qui s'étend à tout, un desir du bonheur que rien de borné ne peut satisfaire, le vif sentiment d'une liberté à qui tout est indifferent excepté un seul a objet, l'intime conviction de sa destination à l'immortalité : tout cela, & beaucoup d'autres traits, montrent combien l'homme est grand, & * comment (c'est Ciceron qui parle) il ne peut, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, être comparé qu'à Dieu seul.

a *Le bien pris en général, & le souverain bien clairement connu.*

A ne considérer même en lui que la structure † de son corps, on reconnoit qu'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, & d'y mettre tant d'ordre, tant de beauté, tant de raports & de proportions entre toutes les parties qui le composent, ‡ en sorte que ce fût une demeure digne du maitre qui l'habite; & l'on voit combien Séneque a eu raison de dire que l'homme n'étoit point un ouvrage fait à la hâte & sans dessein, mais le chef-d'œuvre de la sagesse divine : *Scias non esse hominem tumultuarium & incogitatum opus.*

Lib. 6. de benef. cap. 23.

O ij

* Animus humanus, decerptus ex mente divina, cum alio nullo, nisi cum ipso Deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 38.*

† *On peut voir dans Ciceron*, Liv. 2. de la Nat. des Dieux, n. 133-153. & *dans M. de Fénelon* Lettres sur la Religion, pag. 163. *la description admirable qu'ils font de toutes les parties du corps, & de leurs différentes fonctions.*

‡ Figuram corporis habilem & aptam ingenio humano dedit. *Lib. 1. de Leg. n. 26.*

OR QUEL A ETE' ce deſſein? On peut le dire en un mot: * Dieu a formé le monde entier pour l'homme, & l'homme pour lui-même, afin que par lui la nature, muette d'ailleurs & ſtupide, devînt en quelque ſorte ſpirituelle & reconnoiſſante à l'égard de ſon créateur; & que l'homme, placé au milieu des créatures, toutes deſtinées à ſon uſage & à ſon ſervice, leur prêtât ſa voix, ſon intelligence, ſon admiration, & fût comme le prêtre de la nature entiere. De quels biens en effet Dieu n'a-t-il point comblé l'homme? Non content de pourvoir à ſes néceſſités, ſon attention & ſa tendreſſe lui ont fourni juſqu'aux délices même: *Neque enim neceſſitatibus tantummodo noſtris proviſum eſt: uſque in delicias amamur.* † Quelle foule d'arbres, de légumes, de fruits excellens pour les differentes ſaiſons de l'année! Quel nombre infini d'animaux l'air, la terre, la mer lui fourniſſent-elles à l'envi! Il n'y a aucune partie de la nature qui ne paie un tribut à l'homme, afin que l'homme de ſon côté paie à l'Auteur de tous ces biens le juſte hommage de reconnoiſſance & de louan-

Prem devoir l'homme par ra à la D vinité.

Senec. de benef. lib. 4. cap. 5

* Omnia quæ ſunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum cauſa facta ſunt & parata. *Lib. 2. de nat. deor. n. 154.*

† Tot arbuſta non uno modo frugifera, tot herbæ ſalutares, tot varietates ciborum per totum annum digeſtæ, ut inerti quoque fortuita terræ alimenta præberent. Jam animalia omnis generis, alia in ſicco ſolidoque, alia in humido naſcentia, alia per ſublime dimiſſa: ut omnis rerum naturæ pars tributum nobis aliquod conferret. *Senec. de benef. lib. 4. cap. 5.*

louanges, qui ſont la principale partie du culte qui eſt dû à la Divinité, & le devoir le plus eſſentiel de la créature. Et il ne faut point que l'ingratitude diſe que c'eſt la nature qui nous fournit tous ces biens: car par ce mot, auquel on n'attache ordinairement aucune idée diſtincte, on ne doit entendre autre choſe que la Divinité même, qui meut tout, qui produit tout, qui ſe montre à nous par-tout, & ſe fait ſentir à chaque moment par ſes bienfaits & ſes libéralités. *Quocumque te flexeris, ibi illum videbis occurrentem tibi. Nihil ab illo vacat. Ergo nihil agis, ingratiſſime mortalium, qui te negas Deo debere, ſed naturæ.... Quid enim aliud eſt natura, quàm Deus?*

Senec. de benef. lib. 4. cap. 7. & 8.

Si l'homme, dit * Epictete, avoit quelque ſentiment d'honneur & de gratitude, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve en lui-même, ſeroit pour lui un ſujet continuel de louange, de reconnoiſſance, d'action de graces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour ſa nourriture, la laine de ces animaux qui lui fournit de quoi ſe vétir, devroient le remplir d'admiration. Quand il voit le ſoc de la charrue briſer & amollir les mottes de terre, & tracer un long ſillon pour recevoir la ſemence, il devroit s'écrier: Que Dieu eſt grand, qu'il eſt bon, de nous avoir

Arriani Epictetus. lib. 1. cap. 16.

* *Epictete étoit un philoſophe Stoïcien, qui vivoit dans le premier ſiecle. Il étoit eſclave d'Epaphrodite, Capitaine des gardes de Néron.*

voir procuré tous les inſtrumens propres au labourage! Quand lui-même ſe met à table pour manger, tout devroit le rappeller à Dieu, & renouveller ſa reconnoiſſance. C'eſt lui, devroit-il dire, qui m'a donné des mains pour prendre la nourriture, des dents pour la couper & la broier, un eſtomac pour la digérer: &, ce qui eſt le ſujet d'une louange infiniment plus intereſſante pour moi, c'eſt lui qui, à tous les biens dont il me comble, y ajoute encore l'avantage ineſtimable d'en connoître l'auteur, & d'en faire un uſage conforme à ſa volonté. Quoi donc, continue le même Epictete, tous les hommes étant plongés dans un ſommeil léthargique ſur ce qui regarde la Providence, n'eſt-il pas juſte que quelqu'un au nom de tous entonne publiquement des hymnes & des cantiques en ſon honneur? Que peut faire autre choſe un vieillard foible & boiteux * comme je ſuis, que de célébrer les louanges divines? † Si j'étois cygne ou roſſignol, je chanterois, parce que telle ſeroit ma deſtination. Mais j'ai reçu en partage la raiſon. Je dois donc

* *Un jour que ſon Maître, qui étoit fort violent, lui donna un grand coup ſur la jambe, il lui dit froidement de prendre garde de la lui rompre. Et le Maître aiant redoublé ſes coups de telle ſorte qu'il lui caſſa l'os, Epictete lui répondit ſans s'émouvoir:* Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous vous jouiez à me rompre la jambe? *Il réduiſoit toute la philoſophie à deux points:* ſouffrir & s'abſtenir. Ἀνέχου, καὶ ἀπέχου.

† Εἰ γὰρ ἤμην ἐνδὸν ὄρνις, ἐποίουν τὰ τῆς ἀηδόνος· εἰ κύκνος, τὰ τοῦ κύκνου. Νῦν δὲ λογικὸς εἰμι· ὑμνεῖν με δεῖ τὸν θεόν.

donc m'occuper à louer Dieu. C'eſt-là ma fonction & mon ouvrage. Je m'en acquitte régulierement, & je ne ceſſerai de m'en acquitter tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie. Je vous exhorte à en faire autant. On s'imagine entendre ici parler, non un philoſophe Stoïque, mais un Chrétien.

Second devoir de l'homme, par rapport à lui-même.

OUTRE ce premier devoir, qui eſt le fondement de la religion, l'homme en a un ſecond, qui eſt de repréſenter & d'imiter par ſes vertus la divinité dont il eſt l'image vivante & animée. * Pour peu qu'il rentre en lui-même, il en reconnoit les traces précieuſes & l'empreinte gravée dans ſon ame, qui eſt comme le temple de la divinité: ce qui doit le porter à répondre par la nobleſſe de ſes ſentimens à celle de ſon origine. De-là viennent ces idées naturelles, & ces notions primitives, que nous portons en nous-mêmes du bon & du mauvais, du juſte & de l'injuſte, de la vertu & du vice: † notions communes à tous les hommes, qui, ſans en être convenus entre eux, attachent pareillement l'idée

* Qui ſe ipſe norit, aliquid ſentiret ſe habere divinum, ingeniumque in ſe ſuum ſicut ſimulacrum aliquod dedicatum putabit: tantoque munere deorum ſemper dignum aliquid & faciet & ſentiet. *Lib.* 1. *de Leg. n.* 59.

† Communis intelligentia nobis notas res effitit, eaſque in animis noſtris inchoavit, ut honeſta in virtute ponantur, in vitiis turpia..... Quæ natio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum & beneficii memorem diligit? Quæ ſuperbos, quæ maleficos, quæ crudeles, quæ ingratos non aſpernatur & odit? *Lib.* 1. *de Leg. n.* 44. & 22.

dée de turpitude au crime, & de gloire à la vertu. Car il n'y a point de nation qui n'eſtime & n'aime ceux qui ſont d'un caractere doux, humain, bienfaiſant, reconnoiſſant; & qui au contraire ne mépriſe & ne haïſſe les perſonnes fieres, ingrates, cruelles, & qui ſe plaiſent à faire du mal. * De-là vient auſſi ce témoignage intérieur & cette voix ſecrette de la conſcience, qui fait goûter aux juſtes une paix ſi douce au milieu des plus grandes afflictions, & qui cauſe aux impies de ſi cruels tourmens dans le ſein même de la joie la plus vive & des plaiſirs les plus ſenſibles; & qui preſcrit aux uns & aux autres les règles qu'ils doivent ſuivre, & les devoirs qu'ils doivent remplir.

† Ces règles, ces loix ne ſont point arbitrai-

* Magna vis eſt conſcientiæ in utramque partem: ut neque timeant qui nihil commiſerunt, & pœnam ſemper ante oculos verſari putent qui peccaverunt. *Cic. pro Mil. n. 63.*

† Hanc video ſapientiſſimorum hominum fuiſſe ſententiam: Legem neque hominum ingeniis excogitatam, neque ſcitum aliquod eſſe populorum, ſed æternum quiddam, quod univerſum mundum regeret imperandi prohibendique ſapientia.. Quæ vis non modò ſenior eſt quàm ætas populorum & civitatum, ſed æqualis illius cœlum atque terras tuentis & regentis Dei. Neque enim eſſe mens divina ſine ratione poteſt: nec ratio divina non hanc vim in rectis praviſque ſanciendis habere..... Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum & ad vitandum, ratio eſt recta ſummi Jovis... Ergo eſt lex juſtorum injuſtorumque diſtinctio, ad illam antiquiſſimam & rerum omnium principem expreſſa naturam, ad quam leges hominum diriguntur, quæ ſupplicio improbos afficiunt, & defendunt & tuentur bonos. *Lib. 2. de Leg. n. 8-13.*

bitraires, & ne dépendent point du caprice des hommes. Elles ſont imprimées dans le fond de l'ame par la main du Créateur. Elles ſont avant tous les ſiecles, & plus anciennes que le monde, puiſqu'elles ſont un écoulement de la Sageſſe divine, à qui il n'eſt pas libre de penſer autrement de la vertu & du vice. Elles ſont le modèle & l'original des loix humaines, qui ceſſent en un ſens de l'être, dès qu'elles s'écartent de ce type primitif de juſtice & de vérité que les Légiſlateurs doivent ſe propoſer dans toutes leurs ordonnances.

Ces premieres notions de bien & de mal peuvent être affoiblies & obſcurcies par une mauvaiſe éducation, par le torrent de l'exemple, par la violence des paſſions, & ſur-tout par les attraits dangereux de la volupté, qui gâte & corrompt notre eſprit par les fauſſes douceurs qu'elle nous fait ſentir, & que nous ne trouvons point dans la pratique de la vertu. Mais il reſte toujours en nous un ſentiment intérieur de ces vérités primitives; & le ſoin de la Philoſophie eſt de ranimer par ſes leçons ſalutaires ces précieuſes étincelles; de nous détromper de toutes ces erreurs, en nous raprochant des premiers principes; de nous guérir des opinions & des préjugés populaires; de nous faire entendre * que nous ſommes nés pour la juſtice & la vertu; de nous convaincre par des

* Nos ad juſtitiam eſſe ſed natura conſtitutum eſſe natos, neque opinione, jus. *Lib.* 1. *de Leg.* n. 11.

es preuves ſenſibles & évidentes † qu'il a une Provideuce qui conduit tout & réſide à tout, & qui prend ſoin non ſeulement du monde en général, mais de chaue homme en particulier; que rien n'échape à ſes yeux clairvoians, & que Dieu onnoit à fond toutes nos actions, & voit nud nos penſées & nos intentions les lus ſecrettes: car une telle conviction ſt bien propre à nous inſpirer du reſpect our la divinité, & de l'amour pour la ertu.

Troiſieme devoir de l'homme, par raport à la ſociété.

QUAND un homme ſeroit ſeul ſur la erre, il ſeroit toujours tenu aux deux ſores de devoirs dont je viens de parler: 'eſt-à-dire qu'il devroit toujours honorer a divinité, & ſe reſpecter lui-même en virant d'une maniere ſage & règlée. * Mais l a d'autres obligations par raport à la ſoiété commune, dont il fait partie. Dieu eſt

† Dominos eſſe omnium erum ac moderatores eos, eaque quæ geruntur, eorum geri judicio c numine. (Neque uniuerſo generi hominum ſolùm, ſed etiam ſingulis à liis immortalibus conſuli k provideri. *Lib.* 2. *de nat. eor.* n. 164.) Eoſdem ualis quiſque ſit, quid gat, quid in ſe admittat, ua mente, qua pietate eligiones colat, intueri; iorumque & impiorum abere rationem. His enim ebus imbutæ mentes, aud ſanè abhorrebunt ab utili & à vera ſententia. *Lib* 2. *de Leg.* n. 15.

* Quoniam (ut præclarè ſcriptum eſt à Platone) non nobis ſolùm nati ſumus, ortuſque noſtri partem patria vindicat, partem parentes, partem amici; hominesque hominum cauſa generati ſunt, ut ipſi inter ſe alius alii prodeſſe poſſint: in hoc naturam debemus ducem ſequi, & communes utilitate in medium afferre mutatione officiorum. *Lib.* 1. *de Offi.* n. 22.

eſt le pere commun d'une grande famille, dont tous les hommes ſont les enfans, unis enſemble par le lien de l'humanité, formés les uns pour les autres, obligés par conſéquent de concourir au bien public, & de s'entr'aider mutuellement par toutes ſortes de ſervices. Ainſi l'homme ne doit point borner ſes vues ni ſon zèle au ſeul lieu particulier où il eſt né, mais ſe regarder comme un citoien du monde entier, * qui dans ce ſens ne fait qu'une ſeule ville.

† Il eſt vrai que cette ſociété générale, qui embraſſe d'abord tous les hommes, ſe partage enſuite par degrés en d'autres ſociétés particulieres plus étroites entre les hommes d'une même nation, d'une même ville, d'une même famille. Et de-là naiſſent les différens devoirs de la ſociété civile à l'égard des amis, des alliés, des parens, des peres & meres, de la patrie. Mais ils ont tous leur ſource dans le premier principe dont nous avons parlé, qui eſt que l'homme, ſelon les vues & la deſtination de Dieu, eſt né pour l'homme.

Voilà un petit abregé des maximes de morale que le paganiſme nous fournit. Ces prin-

* Univerſus hic mundus, una civitas communis hominum exiſtimanda. *De Leg. lib.* 1. *n.* 23.

Socrates quidem, cùm rogaretur Cujatem ſe eſſe diceret, Mundanum inquit: totius enim mundi ſe incolam & civem arbitrabatur. *Lib.* 5. *Tuſc. Quæſt. n.* 108.

† Gradus plures ſunt ſocietatis hominum.... Ab illa enim immenſa ſocietate generis humani, in exiguum anguſtumque concluditur. *Lib.* 1. *de Offi. n.* 53.

principes, il faut l'avouer, ſont grands, ſolides, lumineux: mais ils ne vont pas juſqu'où ils devroient aller, & quelque parfaits qu'ils paroiſſent, ils laiſſent l'homme en chemin, ſans lui montrer ni le motif qui doit ſanctifier ſes actions, ni la fin qu'il doit ſe propoſer. Il n'y a que l'Ecriture ſainte qui nous donne une notion claire & certaine de l'homme, en nous découvrant les avantages de ſa premiere origine; ſa chute dans le peché, & les ſuites funeſtes de cette chute; ſa réparation par le Libérateur; ſes différens devoirs à l'égard de Dieu, du prochain, & de lui-même; le but où il doit tendre, & la route qui peut l'y conduire: & un Philoſophe chrétien ne manque pas d'inſtruire ſes diſciples de toutes ces vérités. Mais il me ſemble que c'eſt un grand avantage pour eux que de leur montrer dans le paganiſme même des règles de mœurs ſi pures, & des principes de conduite ſi ſublimes, qui prouvent invinciblement que la vertu n'eſt point, comme les libertins voudroient ſe le perſuader, un ſimple nom; ni les devoirs de la religion & de la vie civile, de ſimples établiſſemens humains, ſagement inventés par une politique adroite pour contenir la multitude: mais que tous ces devoirs, toutes ces obligations, toutes ces loix, ſont renfermées dans la nature même de l'homme, & ſont une ſuite néceſſaire des deſſeins de Dieu ſur lui.

C'eſt pour cela que je regarde comme une pratique très utile de faire lire en claſſe

claſſe de tems en tems aux jeunes gens qui étudient en Philoſophie, des endroits choiſis des livres philoſophiques de Cicéron, & ſur-tout de ceux où il traite des Offices & des Loix.

Outre cet avantage, les jeunes gens y trouveront de quoi nourrir & entretenir le goût des belles-lettres qu'ils auront pris dans les claſſes précédentes. Cette lecture pourra être auſſi d'une grande utilité aux maitres mêmes, pour leur donner une latinité pure, nette, élégante, & propre aux matieres philoſophiques, ce qui n'eſt pas une choſe de petite conſéquence pour leur profeſſion.

ARTICLE II.

La Philoſophie peut beaucoup ſervir à perfectionner la raiſon.

* DE TOUS les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raiſon eſt le plus excellent, celui qui le diſtingue davantage du reſte des animaux, & qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de ſa reſſemblance avec Dieu. Par elle il a l'idée du beau, du grand, du juſte, du vrai: il prononce & juge ſur les qualités &

* In homine optimum quid eſt? ratio. Hæc antecedit animalia. Ratio perfecta, proprium hominis bonum eſt: cetera illi cum animalibus ſatisque communia. *Senec. Epiſt.* 76.

& les propriétés de chaque choſe: il compare enſemble pluſieurs objets, tire les conſéquences des principes, ſe ſert d'une vérité pour paſſer & s'élever à une autre: enfin par elle il met dans ſes connoiſſances & dans ſes raiſonnemens un ordre & une ſuite, qui y répandent la lumiere & la grace, qui les rendent tout autrement intelligibles, & qui en font bien mieux ſentir toute la force & toute la vérité. Il eſt aiſé de comprendre combien eſt importante une ſcience qui aide & conduit l'eſprit dans toutes ces opérations.

On trouve d'excellentes réflexions ſur ce ſujet dans le premier diſcours qui eſt à la tête de l'Art de penſer. J'en ferai ici grand uſage, ne connoiſſant rien qui ſoit plus propre à donner aux jeunes gens de l'eſtime & du goût pour la Philoſophie, ni qui puiſſe mieux leur en faire ſentir tous les avantages, & même la néceſſité.

Il n'y a rien, dit l'Auteur de cette Logique, de plus eſtimable que le bon-ſens, & la juſteſſe de l'eſprit dans le diſcernement du vrai & du faux. Toutes les autres qualités de l'eſprit ont des uſages bornés: mais l'exactitude de la raiſon eſt généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. Ce n'eſt pas ſeulement dans les ſciences qu'il eſt difficile de diſtinguer la vérité de l'erreur, mais auſſi dans la plupart des ſujets dont les hommes parlent, & des affaires qu'ils traitent. Il y a preſque par-tout des routes

différentes, les unes vraies, les autres fauſſes; & c'eſt à la raiſon d'en faire le choix. Ceux qui choiſiſſent bien, ſont ceux qui ont l'eſprit juſte: ceux qui prennent le mauvais parti, ſont ceux qui ont l'eſprit faux. Et c'eſt la premiere & la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'eſprit des hommes.

Ainſi la principale application qu'on devroit avoir, ſeroit de former ſon jugement, & de le rendre auſſi exact qu'il le peut être: & c'eſt à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On ſe ſert de la raiſon comme d'un inſtrument pour acquérir les ſciences: & on ſe devroit ſervir au contraire des ſciences comme d'un inſtrument pour perfectionner ſa raiſon; la juſteſſe de l'eſprit étant infiniment plus conſidérable que toutes les connoiſſances ſpéculatives, auxquelles on peut arriver par le moien des ſciences les plus véritables & les plus ſolides.... Les hommes ne ſont pas nés pour emploier leur tems à meſurer des lignes, à examiner le raport des angles, à conſidérer les divers mouvemens de la matiere. Leur eſprit eſt trop grand, leur vie trop courte, leur tems trop précieux, pour l'occuper à de ſi petits objets. Mais ils ſont obligés d'être juſtes, équitables, judicieux dans tous leurs diſcours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient: c'eſt à quoi ils doivent particulierement s'exercer & ſe former.

Ce ſoin & cette étude eſt d'autant plus né-

néceſſaire, qu'il eſt étrange combien c'eſt une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par-tout que des eſprits faux, qui n'ont preſque aucun diſcernement de la vérité, qui prennent toutes choſes d'un mauvais biais, qui ſe paient des plus mauvaiſes raiſons, & qui veulent en paier les autres, qui ſe laiſſent emporter par les moindres apparences, qui ſont toujours dans l'excès & dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent & n'entendent point, & qui s'arrêtent à leur ſens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper. . . .

Cette fauſſeté d'eſprit n'eſt pas ſeulement cauſe des erreurs que l'on mêle dans les ſciences, mais auſſi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile: des querelles injuſtes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entrepriſes mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur ſource dans quelque erreur & dans quelque faute de jugement: de ſorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'interêt de ſe corriger....

Une grande partie des faux jugemens des hommes eſt cauſée par la précipitation de l'eſprit, & par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoit que confuſément & obſcurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne ſe mettent pas en peine la plupart du tems de diſtinguer ce qui eſt vrai de ce qui eſt

faux. Ils laiſſent entrer dans leur ame toutes ſortes de diſcours & de maximes. Ils aiment mieux les ſuppoſer pour véritables, que de les examiner. S'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainſi ils ſe rempliſſent la mémoire d'une infinité de choſes fauſſes, obſcures, & non entendues; & raiſonnent enſuite ſur ces principes, ſans preſque conſidérer ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils penſent. La vanité & la préſomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter & à ignorer; & l'on aime mieux parler & décider au hazard, que de reconnoitre qu'on n'eſt pas aſſez informé des choſes pour en porter jugement. Nous ſommes tous pleins d'ignorances & d'erreurs, & cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confeſſion ſi juſte & ſi conforme à leur condition naturelle: Je me trompe, & je n'en ſai rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire, qui aiant aſſez de lumiere pour connoitre qu'il y a quantité de choſes obſcures & incertaines, & voulant par une autre ſorte de vanité témoigner qu'ils ne ſe laiſſent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à ſoutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils ſe déchargent ainſi de la peine de les examiner; & ſur ce mauvais principe ils mettent en doute les vérités les plus conſtantes, & la religion même. C'eſt la ſource du Pyrrhoniſme, qui eſt une autre

tre extravagance de l'eſprit humain, qui paroiſſant contraire à la témérité de ceux qui croient & décident tout, vient néanmoins de la même ſource, qui eſt le défaut d'attention. Car, comme les uns ne veulent pas ſe donner la peine de diſcerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'enviſager la vérité avec le ſoin néceſſaire pour en apercevoir l'évidence. La moindre lueur ſuffit aux uns pour les perſuader de choſes très fauſſes. & elle ſuffit aux autres pour les faire douter des choſes les plus certaines: mais dans les uns & dans les autres, c'eſt le même défaut d'application qui produit des effets ſi differens.

La vraie raiſon place toutes choſes dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui ſont douteuſes, rejetter celles qui ſont fauſſes, & reconnoitre de bonne foi celles qui ſont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'Art de penſer, j'en ajouterai une de M. l'Abbé Fleury.

Tout le monde, dit-il dans ſon Traité des études, voit l'utilité de raiſonner juſte, je ne dis pas ſeulement dans les ſciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie: mais peut-être pluſieurs ne voient pas la néceſſité de remonter juſques aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le faſſent. La plupart des hommes ne raiſonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur paſ- *Page* 142

ſion, a imprimée dans leur eſprit, juſques aux moiens néceſſaires pour acquérir ce qu'ils deſirent. Il faut s'enrichir: donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je ſouffrirai ceci & cela, & ainſi du reſte. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis? mais eſt-il avantageux d'être riche? c'eſt ce que l'on ne cherche point. . . .

Le véritable ſavant, le véritable philoſophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ſes préjugés. Il remonte toujours, juſques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumiere naturelle, & une vérité ſi claire, qu'il ne la puiſſe révoquer en doute. Mais auſſi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conſéquences, & ne s'en écarte jamais. De-là vient qu'il eſt ferme dans ſa doctrine & dans ſa conduite, qu'il eſt inflexible dans ſes réſolutions, patient dans l'exécution, égal en ſon humeur, & conſtant dans la vertu.

On ſent aſſez combien il eſt important de prémunir de bonne heure par de tels principes l'eſprit des jeunes gens contre les faux raiſonnemens, ſi communs dans les diſcours & dans la conduite des hommes; & c'eſt ce que fait la Philoſophie, dont le principal but eſt, comme je l'ai déja dit, de perfectionner la raiſon.

Je ſai bien que la raiſon eſt un don naturel, qui ne vient point de l'art, & qui ne peut être un pur effet du travail: mais l'art

l'art & le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'eſprit, dans les diſcours de la chaire & du barreau, dans les traités de ſcience, un ordre, une exactitude, une juſteſſe, une ſolidité, qui n'étoient pas autrefois ſi communes. Pluſieurs croient, & ce n'eſt point ſans fondement, qu'on doit cette maniere de penſer & d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un ſiecle dans l'étude de la Philoſophie.

Quand je dis qu'elle eſt très propre à perfectionner la raiſon, je n'entends pas parler ſeulement des règles que donne en particulier ſur ce ſujet la Logique. Elles ſont très utiles en elles-mêmes, non ſeulement parce qu'elles ſervent à découvrir le défaut de certains argumens embarraſſés, mais parce qu'elles nous aident à connoître la ſource de la plupart des erreurs qui ſe gliſſent dans nos penſées & dans nos raiſonnemens. Il en eſt de ces règles, comme de celles de la Rhétorique. On ne peut pas nier que celles-ci ne ſoient d'un très grand ſecours pour l'éloquence; mais c'eſt principalement par l'application qu'on en fait aux diſcours des anciens & des modernes, dont on fait découvrir aux jeunes gens les beautés & les défauts par la conformité ou l'oppoſition qu'ils ont avec ces préceptes.

J'en dis autant des règles de la Logique. Leur principale utilité conſiſte à les appliquer à toutes les queſtions que l'on exa-

mine, à tous les raiſonnemens que l'on fait, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être.

Comme les jeunes gens, lorſqu'ils entrent en Philoſophie, ont pour l'ordinaire l'eſprit encore peu formé & peu ouvert, on les exerce ſur des matieres faciles, intelligibles, & qui ſoient à leur portée. La maniere de raiſonner par ſyllogiſmes, qui paroît à quelques perſonnes longue & ennuieuſe, eſt d'une abſolue néceſſité, ſurtout dans les commencemens, & les jeunes gens demeureroient muets & comme ſtupides, ſi on vouloit les faire parler autrement.

On leur fait remarquer comment quelquefois l'omiſſion d'un mot, le changement d'un terme, un double ſens, une équivoque, rend un raiſonnement vicieux.

On leur apprend à ſe tenir fermes à leur principe, à y ramener tout, à ne s'en point laiſſer écarter, & à y trouver la ſolution des difficultés qu'on leur oppoſe.

Par cet exercice journalier, & cette application continuelle des règles, leur eſprit s'ouvre & ſe forme peu-à-peu, ſe développe de plus en plus chaque jour, s'accoutume à ſentir le faux, acquiert une facilité de s'exprimer, & devient capable d'entrer dans les queſtions les plus difficiles & les plus abſtruſes. J'étois étonné, quand j'aſſiſtois aux exercices de Philoſophie, de voir dans les écoliers un changement ſenſible de trois mois en trois mois, tant leur raiſon ſe perfectionnoit; & à la fin du Cours, ils n'étoient plus reconnoiſſables.

Voi-

Voilà ce qui arrive communément dans les classes de Philosophie, quand les écoliers ne manquent ni d'esprit ni d'application; & l'on ne peut exprimer quels fruits ils retirent de cette étude.

Le passage subit de l'étude des Belles-lettres à celle de la Philosophie, c'est-à-dire d'un pays agréable, riant, & tout rempli de fleurs, à une région pour l'ordinaire seche, épineuse, & escarpée, rebute quelquefois les jeunes gens: & c'est pour cela, comme je l'ai déja insinué, qu'il seroit à souhaiter que la latinité des cahiers fût pure & élégante comme celle des œuvres philosophiques de Cicéron. Mais cet inconvénient-là même prouve combien l'étude de la Philosophie est nécessaire. Rien n'est plus contraire à la solidité de l'esprit, aussi bien qu'à la santé du corps, que de les tenir dans des délices continuelles. Par là ils contractent l'un & l'autre une foiblesse, une molleſſe, qui les rend incapables de tout effort. Chercher par-tout de l'agrément & du plaisir, c'est vouloir se nourrir toujours de lait, & demeurer dans une continuelle enfance.

La vérité peut s'offrir à nous sous deux faces. Quelquefois elle se montre avec toute la pompe & tout l'éclat de l'éloquence, dont les ornemens lui appartiennent à juste titre, & font partie de son cortege. Souvent aussi elle paroit avec un habit simple, sous un dehors négligé, sans suite & sans escorte; & cette derniere marche est celle qui lui plait davantage, &

qui eſt plus de ſon goût. Le bon eſprit conſiſte, dans le premier cas, à ſéparer la vérité des ornemens qui l'environnent, & qui peuvent lui être communs avec la fauſſeté; & dans le ſecond, à ne ſe point rebuter d'un extérieur peu majeſtueux, & quelquefois même choquant, mais de l'enviſager en elle-même, & d'en faire tout le cas qu'elle mérite.

Les maîtres rendent ce double ſervice aux jeunes gens. Ceux qui leur enſeignent les belles-lettres & l'éloquence, les accoutument de bonne heure, & dès les premieres claſſes, à peſer les raiſons plus que les paroles; à diſcerner par-tout le vrai; à dépouiller les raiſonnemens de toute la parure que leur prête l'éloquence, pour en mieux ſentir la force, ou la foibleſſe; & à ne ſe point laiſſer éblouïr par un éclat trompeur de paroles & de figures, ſouvent vuide de choſes & de penſées. Les Philoſophes, de leur côté, travaillent principalement à rendre les jeunes gens attentifs à la vérité conſidérée en elle-même, à leur donner des règles ſûres pour la bien diſcerner, à les accoutumer à une grande juſteſſe & à une grande exactitude dans tous leurs raiſonnemens, & à leur inſpirer, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, un certain goût & un certain ſentiment du vrai, qui le leur faſſe reconnoître partout où il ſe rencontre, & qui leur faſſe auſſi rejetter ce qui n'en a que le dehors & l'apparence.

Un autre inconvénient qui nuit encore

re beaucoup aux hommes, non ſeulement dans l'étude des ſciences, mais auſſi dans la conduite ordinaire & dans les differens emplois de la vie, c'eſt de ne pouvoir donner une forte attention à des choſes difficiles & épineuſes, ni ſuivre un raiſonnement un peu long & embarraſſé, ni enfin s'appliquer à des matieres ſubtiles, abſtraites, & indépendantes des ſens. C'eſt à quoi la Philoſophie remédie d'une maniere merveilleuſe, ſur-tout par l'étude de la Métaphyſique & des Mathématiques, dont les objets purement ſpirituels élevent l'ame au deſſus de la matiere, & la délivrent de la ſervitude où les ſens s'efforcent de la retenir.

L'Auteur de l'Art de penſer n'a pas manqué de faire obſerver les deux inconvéniens dont je parle, pour marquer combien il eſt avantageux de s'exercer de bonne heure à entendre les vérités difficiles. L'endroit eſt trop beau pour ne pas l'inſérer ici tout entier.

Il y a, dit-il, des eſtomacs qui ne peuvent digérer que les viandes légeres & délicates: & il y a de même des eſprits qui ne ſe peuvent appliquer à comprendre que les vérités faciles, & revétues des ornemens de l'éloquence. L'un & l'autre eſt une délicateſſe blâmable, ou plutôt une véritable foibleſſe. Il faut rendre ſon eſprit capable de découvrir la vérité lors même qu'elle eſt cachée & enveloppée, & de la reſpecter ſous quelque forme qu'elle paroiſſe. Si on ne ſurmon-

te cet éloignement & ce dégoût qu'il eſt facile à tout le monde de concevoir de toutes les choſes qui paroiſſent un peu ſubtiles & ſcholaſtiques, on étrécit inſenſiblement ſon eſprit, & on le rend incapable de comprendre ce qui ne ſe connoit que par l'enchainement de pluſieurs propoſitions. Et ainſi, quand une vérité dépend de trois ou quatre principes qu'il eſt néceſſaire d'enviſager tout à la fois, on s'ébouït, on ſe rebute, & l'on ſe prive par ce moien de la connoiſſance de pluſieurs choſes utiles, ce qui eſt un défaut conſidérable. La capacité de l'eſprit s'étend & ſe reſſerre par l'accoutumance: & c'eſt à quoi ſervent principalement les Mathématiques, & généralement toutes les queſtions épineuſes & abſtraites. Car elles donnent une certaine étendue à l'eſprit, & elles l'exercent à s'appliquer davantage, & à ſe tenir plus ferme dans ce qu'il connoit.

On ne ſauroit croire combien cette ſorte d'étude eſt propre à donner aux jeunes gens une force, une juſteſſe, une pénétration d'eſprit, qui les conduiſent peu-à-peu à entendre par eux-mêmes & à débrouiller les queſtions les plus abſtraites & les plus embarraſſées. J'ai vu pratiquer au Collège une coutume, qui a toujours eu beaucoup de ſuccès: c'étoit pour les écoliers les plus forts. Outre les cahiers de la claſſe, on leur faiſoit lire ſoit en public ſoit en particulier certaines parties de traités de Philoſophie, comme les ſix livres

livres de la Recherche de la vérité du P. Mallebranche, les Méditations de Deſcartes, ſes Principes de Phyſique: & après qu'on avoit lu avec eux & qu'on leur avoit expliqué ces traités, on leur en faiſoit faire des extraits & des précis, chacun à leur maniere, mais toujours avec un certain ordre & une certaine méthode, en établiſſant d'abord bien clairement l'état de la queſtion, poſant les principes, apportant les différentes preuves ſur leſquelles ils ſont appuiés, raportant exactement toutes les difficultés qu'on y peut oppoſer, & en donnant la ſolution. Le Maître voioit enſuite ces extraits; & s'il y avoit quelque endroit qu'il fâlût ou retrancher, ou ajouter, ou étendre, ou abréger, il le faiſoit remarquer, & en apportoit les raiſons.

Voilà certainement ce qui eſt bien capable de donner aux jeunes gens un eſprit d'ordre, d'exactitude, de préciſion, de pénétration, qualités ſi néceſſaires pour tous les emplois de la vie; ce qui les met en état de ſoutenir un travail ou un examen d'affaires long & pénible, ſans ſe laiſſer rébuter par l'obſcurité des queſtions, ni par la multiplicité des pieces qu'il faut diſcuter; & ce qui leur apprend à ſaiſir dans les affaires les plus embrouillées le point déciſif, à ne le perdre jamais de vue, à y rappeller tout le reſte, & à en mettre les preuves dans un jour & dans un ordre, qui en faſſent ſentir toute la force.

Sans parler d'une infinité de connoiſſan-

ces rares & curieuſes que donne la Philoſophie, croit-on que deux années emploiées à acquérir les talens dont je viens de parler (& j'ai vu pluſieurs écoliers en tirer ce fruit) ſoient un tems perdu, & qu'on doive le regretter? Des parens ſenſés & raiſonnables peuvent-ils jamais ſe repentir d'avoir fait inſtruire leurs enfans de la ſorte? & ſi par une précipitation aveugle & inconſidérée, qui ne devient que trop commune, ils retranchent ou abregent le tems deſtiné à la Philoſophie, n'ont-ils pas lieu de ſe reprocher de leur avoir retranché la partie des études (j'oſe l'aſſurer, & mon goût déclaré pour les belles-lettres ne peut pas ici me rendre ſuſpect) la partie des études la plus importante, la plus néceſſaire, la plus déciſive pour les jeunes gens, & celle dont la perte ſe peut le moins couvrir, & eſt la plus irréparable?

Je conclus de tout ceci, que les parens qui aiment véritablement leurs enfans, doivent leur faire faire le Cours entier de la Philoſophie; leur procurer pendant ce tems tous les ſecours néceſſaires pour avancer dans cette étude, & pour la leur faciliter; les engager à faire de tems en tems en leur préſence des répétitions, où leurs maitres préſident; & ſur tout leur déclarer dès le commencement du Cours, que leur intention eſt qu'ils ſoutiennent publiquement tous les Actes qu'on a coutume de ſoutenir en Philoſophie. Cette dépenſe n'eſt pas grande

ſur

ſur le pié où ſont maintenant les choſes dans l'Univerſité, & l'on ne ſauroit la réduire à une trop grande ſimplicité. Mais quand elle ſeroit plus conſidérable, elle eſt d'une ſi grande importance pour leurs enfans, & elle met une ſi notable différence dans leur étude par l'obligation indiſpenſable qu'elle leur impoſe de s'appliquer ſérieuſement à un travail ſuivi, qu'ils ne devroient pas certainement l'épargner.

ARTICLES III. ET IV.

La Philoſophie ſert à orner l'eſprit d'une infinité de connoiſſances curieuſes.

Elle ſert auſſi à inſpirer un grand reſpect pour la Religion.

JE JOINS ici ces deux choſes enſemble, parce qu'en effet elles ont une liaiſon naturelle, & que l'une doit conduire à l'autre, comme on le verra par ce que j'ai à dire ſur ce ſujet.

Il eſt étonnant que l'homme, placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand ſpectacle qu'il ſoit poſſible d'imaginer, & environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui ſont faites pour lui, ne ſonge preſque jamais ni à conſidérer ces merveilles ſi dignes de ſon attention & de ſa curioſité, ni à ſe conſidérer ſoi-même. Il vît au milieu du monde, dont il eſt le Roi, comme un étranger, pour qui tout ce qui s'y paſſe ſeroit indifférent, & qui

qui n'y prendroit aucun interêt. L'univers, dans toutes ſes parties, annonce & montre ſon Auteur: mais, pour le plus grand nombre, c'eſt à des ſourds & à des aveugles, qui ont des oreilles ſans entendre, & des yeux ſans voir.

Un des plus grands ſervices que la Philoſophie puiſſe nous rendre, c'eſt de nous réveiller de cet aſſoupiſſement, & de nous tirer de cette léthargie, qui deshonore l'humanité, & qui nous rabaiſſe en quelque ſorte au deſſous des bêtes, dont la ſtupidité n'eſt que la ſuite de leur nature, & non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curioſité, elle excite notre attention, & nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier & approfondir les merveilles.

Elle préſente à nos yeux l'univers comme un grand tableau, dont chaque partie a ſon uſage, chaque trait ſa grace & ſa beauté: mais dont le tout-enſemble eſt encore plus merveilleux. En nous montrant un ſi beau ſpectacle, elle nous fait obſerver avec quel ordre, quelle ſymmétrie, quelle proportion tout y eſt placé; avec quelle égalité cet ordre général & particulier s'obſerve & ſe maintient: & par-là elle nous fait reconnoitre l'intelligence & la main inviſibles qui règlent tout.

La Philoſophie, en conduiſant ainſi l'homme de merveilles en merveilles, & le promenant pour ainſi dire dans tout l'univers, ne ſouffre pas qu'il demeure étranger par re-

raport à lui-même, ni qu'il ignore le fonds de ſon propre être, où Dieu s'eſt peint lui-même d'une maniere infiniment plus ſenſible & plus parfaite que dans le reſte des créateures.

On voit bien que je parle ici principalement de cette partie de la Philoſophie qu'on appelle *Phyſique*, parce qu'elle s'occupe à conſidérer la nature. Je l'examinerai ſous deux faces. J'appellerai l'une la Phyſique des ſavans, & l'autre la Phyſique des enfans. Celle-ci n'eſt attentive qu'aux objets mêmes, & à ce qui frape les ſens; au-lieu que la premiere en examine à fond la nature, & tâche d'en découvrir les cauſes.

PHYSIQUE DES SAVANS.

LA CONSIDERATION du monde, & des différentes parties qui le compoſent, a toujours fait l'étude des Philoſophes: & rien certainement ne mérite plus notre attention. Il n'eſt pas poſſible de voir rouler continuellement ſur nos têtes les cieux & les aſtres, ſans être tenté d'en étudier les mouvemens, & d'obſerver l'ordre & la régularité qui y regnent. Trois ſyſtêmes principaux ont partagé les Philoſophes: je les raporterai en abregé.

Syſtêmes du Monde.

LE PREMIER ſyſtême eſt de Ptolémée: j'y comprens ce que ſes ſectateurs y ont ajou- *Syſtême de Ptolémée.*

ajouté. Ce Philoſophe vivoit dans le ſecond ſiecle, ſous l'empire d'Adrien & de Marc-Aurele-Antonin, vers l'an 138 de Jéſus-Chriſt.

Il plaçoit la Terre au centre de l'univers. Selon lui, la Lune étoit de toutes les planetes la plus prochaine de la Terre. Au deſſus de la Lune étoient Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne: & au deſſus de toutes ces planetes le Firmament, dans lequel il ſuppoſoit toutes les Etoiles attachées comme dans une voûte concentrique à la Terre. Il ſuppoſoit en conſéquence que le ſoleil, toutes les planetes, & même les étoiles fixes étoient emportées en vingt-quatre heures d'orient en occident autour de la terre par un ciel qu'il plaçoit au deſſus du firmament, & qui aiant ce mouvement le communiquoit à tous les cieux inférieurs, & conſéquemment aux planetes qui étoient attachées à ces cieux.

Outre ce mouvement, commun à tous les aſtres, il en attribuoit un particulier au ſoleil, aux planetes, aux étoiles fixes, d'occident en orient, mais de telle ſorte que chacun de ces aſtres faiſoit ſa révolution autour de la terre en des tems différens. Ainſi le ſoleil emploioit un an à faire cette révolution d'occident en orient, Saturne trente ans, &c.

Syſtême de Copernic. COPERNIC naquit vers la fin du 15e ſiecle. Croiant que les apparences céleſtes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypotheſe de Ptolémée, il en chercha une au-

autre: & après plus de trente ans de travail, il la donna enfin au public, pressé par les reproches & les sollicitations de ses amis. Cette hypothese n'étoit pas entierement inconnue aux anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil est au centre des cercles que Mercure, Venus, Mars, Jupiter, & Saturne décrivent par leur mouvement propre d'occident en orient. La Terre, selon lui, a des mouvemens semblables à ceux des planetes, lesquelles sont situées ainsi. Il place au dessus du Soleil, mais à différentes distances, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne: & au dessus de toutes ces planetes les étoiles fixes, qui sont à une distance si considérable de la terre, que trente millions de lieues comparées avec cette distance, sont une grandeur insensible.

Au-lieu de dire, comme Ptolémée, que tous les cieux, & conséquemment tous les astres, tournent en 24 heures autour de la terre d'orient en occident, il suppose que la terre tourne en 24 heures sur son axe d'occident en orient, & qu'en conséquence de ce mouvement tous les astres doivent paroître tourner en 24 heures d'orient en occident autour de la terre. De même pour expliquer le mouvement apparent du soleil d'occident en orient qui est annuel, il suppose que la terre tourne en un an d'occident en orient autour du soleil.

Il suppose aussi que la lune tourne en vingt-

vingt-ſept jours & demi autour de la terre, pendant que la terre tourne autour du ſoleil.

Quant aux autres planetes, il ſuppoſe qu'elles tournent autour du ſoleil dans un tems plus ou moins long, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées.

On a découvert des lunes ou des ſatellites autour de Jupiter & de Saturne, leſquelles tournent autour de ces planetes pendant que ces planetes ſont emportées autour du ſoleil, comme la lune tourne autour de la terre.

Syſtême de Tycho-Brahé.

LE TROISIEME ſyſtême eſt celui de Ticho-Brahé, Philoſophe né vers le milieu du 16e ſiecle. Ce ſyſtême, qui eſt à proprement parler un mêlange des deux premiers, a eu peu de cours; & ne croi pas néceſſaire d'en rien raporter ici. Le plus ſuivi à préſent eſt celui de Copernic: & il eſt fondé ſur des principes qui le rendent bien pauſible.

Ces ſyſtêmes ne ſont que de ſimples conjectures, parce qu'il n'a point plu à Dieu, qui ſeul connoit parfaitement ſon ouvrage, de nous en découvrir en termes clairs l'ordre & l'arrangement: & c'eſt pour cela que l'Ecriture dit qu'il a livré le monde à la diſpute des hommes: *Mundum tradidit diſputationi eorum.* Mais cette étude, quoiqu'elle ne ſoit pas certaine & évidente en elle-même, ne laiſſe pas de ſatisfaire extrêmement l'eſprit, en lui préſentant un ſyſtême ſelon lequel tous les effets de la nature s'expliquent d'une maniere ſenſée

Eccleſ. 3. 11.

ſée & raiſonnable: & en même tems elle nous fait ſentir & comme toucher au doigt la grandeur, la puiſſance, & la ſageſſe infinies de Dieu.

Par le moien des téleſcopes, ou lunettes d'approche, les Aſtronomes modernes ont fait dans le ciel des découvertes, qui toutes certaines qu'elles ſont, paroîtront toujours chimériques à la plupart des hommes.

Selon ces Aſtronomes, Saturne eſt quatre mille fois plus gros que la Terre, Jupiter huit mille fois, le Soleil un million de fois plus gros.

La diſtance de la terre & des planetes au ſoleil n'eſt pas moins incroiable. Un boulet de canon qui iroit de la terre au ſoleil, & qui conſerveroit toujours ſa premiere vîteſſe, emploieroit vingt-cinq ans pour y arriver: & s'il partoit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cens cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toiſes en une ſeconde. Suppoſé donc qu'il conſervât toujours la même vîteſſe avec laquelle il fait les cent premieres toiſes depuis qu'il eſt ſorti du canon, il feroit en une heure 180 * lieues. Et par conſéquent, pour arriver de la terre au ſoleil, il feroit trente-neuf millions quatre cens vingt mille lieues; qui eſt, dans ces ſuppoſitions, la diſtance de la terre au ſoleil. Il faut juger à proportion de la diſtance de Saturne au ſoleil.

* On ſuppoſe chaque lieue de 2000 toiſes.

La groſſeur des étoiles fixes, & leur éloigne-

loignement du ſoleil, ſont encore plus inconcevables.

Chacune de ces étoiles fixes eſt un ſoleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne ſont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui ſont les plus proches de nous, ſont cependant ſi éloignées du ſoleil, qu'un boulet de canon, mû comme nous l'avons ſuppoſé, emploieroit plus de ſix cens mille ans pour parcourir les eſpaces qui ſont entre ces étoiles & le ſoleil.

Qu'eſt-ce qu'un homme, une ville, un roiaume, la terre même dans toute ſon étendue, par raport à ces vaſtes corps, dont la grandeur immenſe paſſe toute imagination? Un point imperceptible. Mais le monde lui-même tout entier qu'eſt-il donc à l'égard de celui qui l'a créé d'un ſeul mot: *Dixit, & facta ſunt?* Les Pro-
Iſai. 40. 12. 13. 17. phetes n'ont-ils pas raiſon de nous dire que toutes les nations ne ſont devant Dieu que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de pouſſiere? que tout l'univers eſt devant lui comme n'étant point, & que ſa puiſſance & ſa ſageſſe le conduiſent & règlent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main ſoutient un poids léger dont elle ſe joue plutôt qu'elle n'en eſt chargée? La Phyſique peut beaucoup ſervir à nous fortifier dans ces nobles idées de l'Etre ſouverain.

Elle nous fait preſque encore plus admirer ſa grandeur dans le plus petit des Inſec-

ſectes. Quoi qu'il n'y ait qu'un ſiecle que les microſcopes ont été inventés, on les a pouſſés à un ſi grand point de perfection, qu'ils nous font apercevoir des animaux d'une petiteſſe ſi extraordinaire, que pluſieurs milliers de ces animaux n'égaleroient pas en groſſeur un grain de ſable: & quoi qu'ils ſoient d'une ſi grande petiteſſe, on en voit qui en contiennent d'autres, leſquels ne ſont pas plutôt nés, qu'ils nagent avec une agilité & une vîteſſe ſurprenante.

L'eſprit ſe perd dans la diviſibilité de la matiere. Le ſentiment le plus reçu eſt que quelque diviſion qui ait été faite de la matiere, quelque petites que ſoient ſes parties, elles peuvent encore être diviſées à l'infini. On trouve dans l'art & dans la nature des diviſions qui vont infiniment plus loin qu'on ne peut l'imaginer. Rohault aſſure qu'un cube d'or de cinq lignes & eſt diviſé par des ouvriers en ſix cens cinquante & un mille cinq cens quatre-vingt-dix parties égales à la baſe. On connoit par les obſervations des Phyſiciens qu'un pouce cubique de matiere contient un million de particules viſibles: qu'un pouce cubique d'eau raréfiée dans un Eolipile produit plus de treize mille trois cens millions de particules: qu'il peut s'attacher à la pointe d'une éguille plus de treize mille particules d'eau.

Je ne puis m'empêcher de tranſcrire ici un endroit admirable des Penſées de M. Paſcal, qui a raport à la matiere que je traite.

te. C'eſt le chapitre XXII, qui a pour titre, *Connoiſſance générale de l'homme.*

La premiere choſe, dit-il, qui s'offre à l'homme quand il ſe regarde, c'eſt ſon corps, c'eſt-à-dire une certaine portion de matiere qui lui eſt propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle eſt, il faut qu'il la compare avec tout ce qui eſt au deſſus de lui, & tout ce qui eſt au deſſous, afin de reconnoitre ſes juſtes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder ſimplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entiere dans ſa haute & pleine majeſté. Qu'il conſidere cette éclatante lumiere, miſe comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroiſſe comme un point, au prix du vaſte tour que cet aſtre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaſte tour lui-même n'eſt qu'un point très délicat à l'égard de celui que les aſtres qui roulent dans le firmament embraſſent. Mais ſi notre vue s'arrête là, que l'imagination paſſe outre. Elle ſe laſſera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voions du monde n'eſt qu'un trait imperceptible dans l'ample ſein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ſes eſpaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choſes. C'eſt une ſphere infinie, dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'eſt un des plus grands caracteres ſenſibles de la toute-puiſſance de Dieu, que no-

notre imagination ſe perde dans cette penſée.

Que l'homme étant revenu à ſoi, conſidere ce qu'il eſt au prix de ce qui eſt. Qu'il ſe regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature: & que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il ſe trouve logé, c'eſt-à-dire ce monde viſible, il apprenne à eſtimer la terre, les roiaumes, les villes, & ſoi-même, ſon juſte prix.

Qu'eſt-ce qu'un homme dans l'infini? qui le peut comprendre? Mais pour lui préſenter un autre prodige auſſi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoit les choſes les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petiteſſe de ſon corps des parties incomparablement plus petites: des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du ſang dans ces veines, des humeurs dans ce ſang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que diviſant encore ces dernieres choſes, il épuiſe ſes forces & ſes conceptions; & que le dernier objet où il peut arriver ſoit maintenant celui de notre diſcours. Il penſera peut-être que c'eſt-là l'extrême petiteſſe de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre, non-ſeulement l'univers viſible, mais encore tout ce qu'il eſt capable de concevoir de l'immenſité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible.

Qu'il * voie une infinité de mondes, dont chacun a ſon firmament, ſes planetes, ſa terre, en la même proportion que le monde viſible: dans cette terre, des animaux, & enfin des cirons, dans leſquels il retrouvera ce que les premiers ont donné: trouvant encore dans les autres la même choſe, ſans fin & ſans repos. Qu'il ſe perde dans ces merveilles auſſi étonnantes par leur petiteſſe, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le ſein du tout, ſoit maintenant un coloſſe, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la derniere petiteſſe où l'on ne peut arriver?

Qui ſe conſiderera de la ſorte, s'effraiera ſans doute de ſe voir comme ſuſpendu, dans la maſſe que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini & du néant, dont il eſt également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; & je croi que ſa curioſité ſe changeant en admiration, il ſera plus diſpoſé à les contempler en ſilence, qu'à les rechercher avec préſomption.

Car enfin qu'eſt-ce que l'homme dans la na-

* *M. Paſcal veut que dans cette petite partie qu'on s'imagineroit être la derniere, on y conçoive d'autres parties qui aient entre elles les mêmes proportions qu'ont entre elles actuellement les parties de l'univers viſible.*

nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il eſt infiniment éloigné des deux extrêmes; & ſon être n'eſt pas moins diſtant du néant d'où il eſt tiré, que de l'infini où il eſt englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choſes intelligibles le même rang que ſon corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire eſt d'apercevoir quelque apparence du milieu des choſes, dans un deſeſpoir éternel d'en connoitre ni le principe ni la fin. Toutes choſes ſont ſorties du néant, & portées juſqu'à l'infini. Qui peut ſuivre ces étonnantes démarches? L'Auteur de ces merveilles les comprend: nul autre ne le peut faire.

J'ai raporté exprès ce long paſſage de M. Paſcal, pour faire voir combien l'étude de la nature peut fournir de ſolides réflexions: & il en eſt ainſi de tout ce qui s'enſeigne dans la Phyſique.

N'eſt-ce pas une curioſité digne d'un homme d'eſprit, d'examiner la nature, les cauſes, & les effets du mouvement; la peſanteur de l'air; la cauſe des tremblemens de terre, des foudres & des tonnerres?

Il n'eſt pas indifférent de connoitre quelle eſt l'origine des fontaines & des rivieres. Pluſieurs croient qu'elles viennent de la mer, qui ſe répand fort avant ſous les terres, d'où elle s'éleve par des canaux imperceptibles juſqu'à la ſurface de la ter-

re. D'autres prétendent que la pluie & les neiges ſeules ſont la cauſe des rivieres & des fontaines. On a calculé pluſieurs années de ſuite la quantité d'eau & de neige qui tombe en un an ſur un certain endroit déterminé de la ſurface de la terre, & en même tems ce qui coule d'eau en une année, par exemple, dans la Seine; & par ce calcul on a reconnu que le tiers d'eau & de neige qui tombe ſur la terre eſt plus que ſuffiſant pour fournir aux fontaines & aux rivieres.

Tout le monde eſt témoin des Eclipſes du ſoleil & de la lune: il y a quelque honte d'en ignorer abſolument la cauſe. On ſait que les Eclipſes du ſoleil n'arivent que parce que la lune, qui eſt un corps opaque, étant placée entre la terre & le ſoleil, intercepte la lumiere qui devroit venir du ſoleil à la terre: Et que celle de lune n'arrive que parce que la terre, étant placée directement entre la lune & le ſoleil, empêche le ſoleil d'éclairer la lune. C'eſt pourquoi les Eclipſes du ſoleil n'arrivent que quand la lune eſt nouvelle, & celles de lune que quand elle eſt pleine. Ce qu'il y a ici de plus ſurprenant, c'eſt que les Aſtronomes les prédiſent avec tant de juſteſſe, qu'une erreur de quelques minutes paſſe parmi eux pour une erreur conſidérable.

Eſt-il une matiere qui mérite plus notre attention que le flux & le reflux de la mer? Les philoſophes ont preſque toujours

jours cru que la lune en étoit la cauſe en comprimant l'air intermédiaire, & par ſon moien les eaux qui y répondent; mais le raport qu'il y a entre le flux & le reflux de la mer & le mouvement de cette planete, n'avoit jamais été ſi bien connu que dans le dernier ſiecle. La lune emploie douze heures vingt-quatre minutes à paſſer de la partie ſupérieure de notre méridien à la partie inférieure, & vingt-quatre heures quarante-huit minutes à revenir à la partie ſupérieure de notre méridien. Il y a pareillement douze heures vingt-quatre minutes entre la marée qui arrive le matin ſur nos côtes, & celle qui y arrive le ſoir; & vingt-quatre heures quarante-huit minutes entre la marée qui arrive ſur nos rivages un matin, & celle qui y arrive le lendemain au matin. On a encore obſervé d'autres proportions de ce genre, qui étonnent quand on les conſidere de près.

Il a n'y rien certainement dans la nature de plus merveilleux que ce mouvement général & régulier de toutes les eaux du monde, plus ſenſible dans l'Océan, mais qui n'eſt pas abſolument inconnu à la Méditerranée, ſur-tout dans ſes golphes. Eſt-il poſſible de ne pas reconnoitre le doigt de Dieu dans les bornes qu'il a marquées à la mer, & dans cet ordre qu'il ſemble avoir écrit ſur le ſable: „Il t'eſt défendu de paſſer outre? *Uſque huc venies, & non procedes amplius, & hîc confringes tumentes fluctus tuos.* Job. 38

Peut-on raiſonnablement laiſſer ignorer aux jeunes gens de telles merveilles, & ne point les inſtruire des autres matieres qui ſe traitent en Phyſique, & qui occupent pour l'ordinaire une bonne partie de la ſeconde année de la Philoſophie? Quand on en a négligé l'étude dans ce tems, il eſt rare qu'on y revienne dans la ſuite. Au-lieu de les négliger alors, il faudroit y préparer de loin les jeunes gens, en les leur montrant preſque dès l'enfance, mais de la maniere qui convient à cet âge. C'eſt de quoi il me reſte à parler dans l'article ſuivant.

PHYSIQUE DES ENFANS.

J'APPELLE ainſi une étude de la nature qui ne demande preſque que des yeux, & qui, par cette raiſon, eſt à la portée de toutes ſortes de perſonnes, & même des enfans. Elle conſiſte à ſe rendre attentif aux objets que la nature nous préſente, à les conſidérer avec ſoin, à en admirer les différentes beautés, mais ſans en approfondir les cauſes ſecrettes, ce qui eſt du reſſort de la Phyſique des ſavans.

Je dis que les enfans même en ſont capables. Car ils ont des yeux, & ils ne manquent pas de curioſité. Ils veulent ſavoir, ils interrogent. Il ne faut que réveiller & entretenir en eux le deſir d'apprendre & de connoitre, qui eſt naturel

à

à tous les hommes. Cette étude d'ailleurs, ſi l'on doit l'appeller ainſi, loin d'être pénible & ennuieuſe, n'offre que du plaiſir & de l'agrément: elle peut tenir lieu de récréation, & ne doit ordinairement ſe faire qu'en jouant. Il eſt inconcevable combien les enfans pourroient apprendre de choſes, ſi l'on ſavoit profiter de toutes les occaſions qu'eux-mêmes nous en fourniſſent.

Un jardin, une campagne, un palais, tout cela eſt un livre ouvert pour eux: mais il faut qu'ils aient appris & qu'on les ait accoutumés à y lire. Rien n'eſt plus commun parmi nous que l'uſage du pain & du linge: rien n'eſt plus rare que de trouver des enfans qui ſachent comment l'un & l'autre ſe prépare: par combien de façons & de mains le blé & le chanvre doivent paſſer, avant que de devenir du pain & du linge. Il en faut dire autant des étoffes de laine, qui ne reſſemblent guere à la toiſon des brebis dont on les forme; non plus que le papier à ces chifons de linge qu'on ramaſſe dans les rues. Pourquoi ne pas inſtruire les enfans de ces ouvrages merveilleux de la nature & de l'art, dont ils font uſage tous les jours ſans y faire réflexion?

On lit avec un grand plaiſir dans le livre de la Vieilleſſe l'élégante deſcription que Cicéron y fait de la maniere dont vient le blé. * On admire comment la ſemence,

* Me quidem non fructus modò, ſed etiam ipſius terræ vis ac natura delectat. Quæ cum gremio mol-

échauffée & attendrie par la chaleur & par l'humidité de la terre qui la tient reſſerrée dans ſon ſein, en fait d'abord ſortir une pointe verdoiante, qui nourrie & ſoutenue par ſes racines s'éleve peu à peu, pouſſe un tuyau fortifié par des nœuds: comment l'épi, enfermé dans une eſpece d'étui, y croît inſenſiblement, & en ſort enfin avec une ſtructure admirable, muni de pointes hériſſées, qui lui ſervent comme de défenſe contre les inſultes des petits oiſeaux. Mais voir cette merveille même de ſes propres yeux, en ſuivre attentivement les différens progrès, & la conduire juſqu'à ſa perfection, c'eſt bien un autre ſpectacle.

Un maitre attentif trouve par-là le moien d'enrichir l'eſprit de ſon éleve d'un grand nombre de connoiſſances utiles & agréables; & y mêlant à propos de courtes réflexions, il ſonge en même tems à lui former le cœur, & à le conduire par la nature à la religion. Je vais en apporter quelques exemples, qui feront mieux ſentir que tout ce que je pourrois dire combien cette ſorte d'exercice peut être utile. Ils ne ſont pas de moi: on s'en apercevra bien. Je les tirerai la plupart d'un excellent manuſcrit ſur la Geneſe qui eſt entre les mains de

mollito ac ſubacto ſemen ſparſum excepit.... tepefactum vapore & compreſſu ſuo diffindit, & elicit herbeſcentem ex eo viriditatem: quæ nixa fibris ſtirpium ſenſim adoleſcit, culmoque erecta geniculato, vaginis jam quaſi pubeſcens includitur; è quibus cùm emerſerit, fundit frugem ſpici ordine ſtructam, & contra avium minorum morſus munitur vallo ariſtarum. *De Senect. n.* 51.

de pluſieurs perſonnes. Ces exemples ſerviront à montrer comment on doit étudier la nature dans tout ce qui ſe préſente à nos yeux, & par elle remonter juſqu'au Créateur. Je me bornerai à ce qui regarde les plantes & les animaux.

§. I. PLANTES. FLEURS. FRUITS. ARBRES.

LE PREMIER prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu ſouverain, eſt le Firmament, où brillent avec tant d'éclat le ſoleil, la lune, & les étoiles; & il ne faut, pour rendre tous les hommes inexcuſables, que ce livre écrit en caracteres de lumiere. Mais la Sageſſe divine n'eſt pas moins admirable dans ſes plus petits ouvrages, où elle a voulu, pour ainſi dire, ſe rendre plus acceſſible, & où elle ſemble nous inviter à la conſidérer de plus près ſans craindre d'en être éblouis. *Pſ.* 18.

PLANTES.

IL Y A dans la plus mépriſable en apparence de quoi étonner les plus ſublimes eſprits, qui n'en ſauroient voir néanmoins que les organes les plus groſſiers, & à qui tout le ſecret de la vie, de la nourriture, de la multiplication demeure inconnu. Aucune feuille n'y eſt négligée: l'ordre & la ſymmétrie y ſont ſenſibles en tout, & cela avec une ſi prodigieuſe fécondité de découpures, d'ornemens, de beautés, qu'au-

cune ne reſſemble parfaitement à l'autre.

Que ne découvre-t-on point, par le ſecours des microſcopes, dans les plus petites graines! Mais combien Dieu y a-t-il mis de vertu & d'efficace par une ſeule parole, par laquelle il ſemble avoir donné aux plantes une eſpece d'immortalité! *Germinet terra herbam virentem, & facientem ſemen ſuum.*

Gen. 1. 11. Y a-t-il rien de plus digne de notre admiration, que le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes? S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui auroit pu en ſoutenir ou l'éclat, ou la dureté? S'il les eût obſcurcies par des couleurs plus ſombres, qui auroit pu faire ſes délices d'une vue ſi triſte & ſi lugubre? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités, & elle a un tel raport avec la ſtructure de l'œil, qu'elle le délaſſe, au-lieu de le tendre; & qu'elle le ſoutient & le nourrit, au-lieu de l'épuiſer. Mais ce qu'on croioit d'abord n'être qu'une couleur, eſt une diverſité de teintures qui étonne. C'eſt du verd par-tout, mais ce n'eſt nulle part le même. Aucune plante n'eſt colorée comme une autre: & cette ſurprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, ſe diverſifie encore dans chaque plante, qui eſt dans ſon origine, dans ſon progrès, & dans ſa maturité, d'une eſpece de verd different.

On en peut dire autant de la figure, de l'o-

l'odeur, du goût, des uſages des plantes ou pour la nourriture, ou pour les remedes. Je ne ferai ici qu'une ſeule réflexion.

Si Dieu n'avoit donné à du foin, même ſeché & gardé depuis longtems, la force de nourrir les chevaux, les bœufs, & les autres animaux de ſervice, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour raſſaſier des animaux d'une ſi grande taille, & qui ne ſont utiles qu'autant qu'ils ont de force? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette ſorte; ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe ſeche, ſi l'on lui faiſoit des bouillons ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pourroit-on lui conſerver la vie? Cette même herbe ſeche ſuffit à d'autres animaux pour leur fournir deux fois chaque jour une ſource de lait, qui peut tenir lieu à une famille entiere de toute autre nourriture. Qu'on examine cette merveille, à laquelle on eſt accoutumé ſans l'avoir jamais approfondie, ſe laſſera-t-on d'admirer la ſageſſe & la bonté de Dieu? *Producens fœnum jumentis, & herbam ſervituti hominum.* Pſ. 103.

FLEURS.

JE ME tranſporte par la penſée dans une campagne fleurie, ou dans un jardin bien cultivé. Quel émail! quelles couleurs! quelles richeſſes! mais quelle harmonie & quelle douceur dans leur mêlan-

ge, & dans les nuances qui les temperent! Quel tableau, & par quel maitre! Avec quelle profuſion les ornemens ſont-ils ici prodigués! De quelle ſource de beautés celles que nous voions ſont-elles parties! Quel eſt en lui-même le principe de tant d'éclat, & d'une parure ſi riche & ſi diverſifiée!

Mais paſſons de cette vue générale à la conſidération de quelques fleurs en particulier; & cueillons au hazard la premiere qui nous tombera ſous la main, ſans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclore, & elle a encore toute ſa fraicheur, & tout ſon éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures ſi vives, & en même tems ſi douces? L'art a-t-il pu inventer des étoffes auſſi déliées, *Matt. 6 29.* & d'un tiſſu ſi uni & ſi délicat? Approchez des feuilles que je tiens la pourpre même de Salomon: quel cilice groſſier en comparaiſon! quelle rudeſſe, quelle interruption dans le tiſſu, quelle différence dans le coloris!

Mais quand cette fleur ſeroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'eſt, peut-on imaginer une plus aimable ſymmétrie dans ſon tout, une plus réguliere ordonnance dans ſes feuilles, une plus grande juſteſſe dans ſes proportions?

On croiroit, à n'examiner que la ſageſſe de Dieu, & (ſi j'oſe le dire) ſa complaiſance dans une fleur ſi parfaite, qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au

ſoir

ſoir elle ſera flétrie. Le lendemain elle ſera rôtie du ſoleil : & un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penſer de l'immenſe océan de beautés, qui en répand ſi abondamment ſur une herbe qu'il ne conſerve que quelques heures ? Que ſera-t-il, quand il embellira les eſprits, lui qui fait briller ſi noblement le foin deſtiné aux animaux ? Et quel eſt l'aveuglement du monde, qui compte la beauté, la jeuneſſe, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens ſolides, ſans ſe ſouvenir qu'elles ne ſont que la fleur paſſagere d'une herbe qui ne ſera plus le lendemain! *Omnis caro fœnum, & omnis gloria ejus quaſi flos agri.* Iſai. 40.

FRUITS.

JUSQU'ICI nous n'avons regardé la terre que comme une prairie, ou comme un jardin potager. Maintenant elle ſe montre à nous comme un riche verger, rempli de toutes ſortes de fruits, dont les uns ſuccedent aux autres ſelon les ſaiſons.

Je conſidere l'un de ces arbres, portant ſes branches courbées juſqu'en terre ſous le poids de fruits excellens, dont la couleur & l'odeur annoncent le goût, & dont l'abondance m'étonne. Il me ſemble que cet arbre me dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Apprenez de moi quelle eſt la bonté & la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'eſt ni

pour lui, ni pour moi, que je ſuis ſi riche. Il n'a beſoin de rien, & je ne ſaurois uſer de ce qu'il m'a donné. Béniſſez-le, & déchargez-moi. Rendez-lui graces ; & puiſqu'il m'a rendu le miniſtre de vos délices, devenez-le de ma reconnoiſſance.

De toutes parts il me ſemble entendre les mêmes invitations : & à meſure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux ſujets de louanges & d'admiration. Car à chaque pas c'eſt une eſpece nouvelle. Ici le fruit eſt caché au dedans : là c'eſt l'amande qui eſt intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce fruit eſt venu d'une fleur, comme preſque tous : mais cet autre ſi délicieux n'eſt point précédé par la fleur, & il nait de l'écorce même du figuier. L'un commence l'Eté, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promtement l'un, il tombe & ſe flétrit : ſi l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un ſe garde longtems, l'autre paſſe avec rapidité. L'un rafraichit, l'autre fortifie. Tout ce que je voi m'enleve & me ravit ; & je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophete : *Tous, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous ; & ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le tems propre. Vous ouvrez votre main, & vous rempliſſez tous les animaux des effets de votre bonté.*

Pſ. 144. 15. & 16.

AR-

ARBRES.

IL EN A déja été parlé en parlant des fruits, mais ils méritent quelques réflexions particulieres.

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année; & d'autres unissent ensemble & les saisons differentes, & les années même, en portant tout-à-la-fois des fleurs naissantes, des fruits verds, & des fruits murs: afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui en diversifiant les loix de la nature, fait voir qu'il en est le maitre, & qu'il peut en tout tems, & de toutes choses, faire également ce qui lui plait. *Le figuier* *Les orangers, &c.*

J'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élevent, moins ils me paroissent riches, & moins leurs fruits me conviennent. J'entens cette leçon; & le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grapes, me dit en son langage que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, & très petits, ne sont pas néanmoins inutiles; & la Providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles & les autres, que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds, qui ne sont presque d'aucun usage ni pour les édifices, ni

ni pour la navigation, ni pour d'autres beſoins indiſpenſables.

Si nous n'avions point vu d'arbres de la hauteur & de la groſſeur de ceux qui ſont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fuſſent capables de les nourrir. Car il faut un ſuc, non ſeulement très abondant, mais plein d'eſprits & de ſels de toute eſpece, pour donner à la racine, au tronc, aux branches la force & la vigueur que nous y admirons. Il eſt même remarquable que plus ces arbres ſont négligés, plus ils deviennent beaux, & que ſi les hommes s'appliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins, ils ne feroient que leur nuire. Vous conſervez par-là, Seigneur, une preuve que c'eſt vous ſeul qui les avez formés: & vous apprenez à l'homme que ſes ſoins & ſon induſtrie vous ſont inutiles; & que ſi vous les exigez pour certains arbriſſeaux, c'eſt pour l'occuper, & pour l'avertir de ſa propre foibleſſe en ne lui confiant que des choſes foibles.

Enfin parmi les arbres j'en voi quelques-uns qui conſervent toujours leur verdure, & je m'imagine y voir une figure de l'immortalité: comme les autres, qui ſe dépouillent l'Hiver pour ſe revétir au Printems, ſemblent me préſenter une image de la réſurrection.

§. II.

§. II. ANIMAUX.

Je ſuivrai dans la deſcription des animaux l'ordre que Dieu a ſuivi dans leur création.

POISSONS.

QUELLE foule de poiſſons de toute grandeur les eaux enfantent!

J'examine tous ces animaux, & je ne leur voi, ce me ſemble, qu'une tête & une queue. Ils ſont ſans piés & ſans bras. Leur tête même n'a point de mouvement libre; & ſi je n'étois attentif qu'à leur figure, je les croirois privés de tout ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de leur vie. Mais avec ſi peu d'organes extérieurs, ils ſont plus agiles, plus promts, plus remplis d'artifices, que s'ils avoient pluſieurs mains & pluſieurs piés: & l'uſage qu'ils font de leur queue & de leurs nageoires les pouſſe comme des traits, & ſemble les faire voler.

Les poiſſons ſe dévorant les uns les autres, comment ce peuple aquatique peut-il ſubſiſter? Dieu y a pourvu en le multipliant d'une maniere ſi prodigieuſe, que ſa fécondité ſurpaſſe infiniment ſon ardeur mutuelle à ſe dévorer, & que ce qui ſe détruit eſt toujours fort au deſſous de ce qui ſert à le renouveller.

Je ſuis ſeulement en peine comment les petits échaperont aux grands qui les regardent

dent comme leur proie, & qui leur donnent continuellement la chaſſe. Mais ce peuple foible, eſt plus promt à la courſe. Il s'approche des lieux où l'eau baſſe ne convient pas aux grands poiſſons: & il ſemble que Dieu lui ait donné une prévoiance proportionnée à ſa foibleſſe & à ſes dangers.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux, ſi chargées de ſel que je ne puis en ſouffrir une goutte dans la bouche, les poiſſons y vivent, & y jouiſſent d'une vigueur & d'une ſanté parfaite? Et comment au milieu du ſel conſervent-ils une chair qui n'en a point le goût?

Pourquoi les meilleurs, & les plus propres à l'uſage de l'homme, s'approchent-ils des côtes pour s'offrir, ce ſemble, à lui, pendant que beaucoup d'autres qui lui ſont inutiles affectent de s'éloigner?

* *Harang. Sardine. Macreau. Morue.* Pourquoi ceux * qui ſe ſont tenus dans des lieux inconnus pendant qu'ils ſe multiplioient, & qu'ils acquéroient une certaine grandeur, viennent-ils en foule dans un tems marqué inviter les pêcheurs, & ſe jetter d'eux-mêmes, pour ainſi dire, dans leurs filets & dans leurs barques?

Saumon. Alauſe. Pourquoi pluſieurs d'entre eux, & des meilleures eſpeces, s'empreſſent-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, & les remontent-ils juſqu'à leur ſource, pour communiquer les avantages de la mer aux pays qui en ſont éloignés? Et quelle main les conduit avec tant d'attention & de bonté pour les hommes, ſi ce n'eſt la vôtre,

Sei-

Seigneur; quoiqu'une Providence ſi viſible attire rarement leur reconnoiſſance?

Elle paroit à tout cette Providence, & les coquillages ſans nombre qui bordent la mer, cachent des poiſſons de diverſes eſpeces, qui avec une très petite apparence de vie ont ſoin d'ouvrir en des tems règlés leurs coquilles, d'en renouveller l'eau, & de prendre entre leurs écailles promtement rejointes l'imprudente proie qui donne dans ce piège.

OISEAUX.

ON VOIT dans pluſieurs animaux une imitation de la raiſon qui étonne, mais elle ne paroit nulle part d'une maniere plus ſenſible que dans l'induſtrie des oiſeaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maitre leur a appris qu'ils en avoient beſoin? Qui a pris ſoin de les avertir de les préparer à tems, & de ne point ſe laiſſer prévenir par la néceſſité? Qui leur a dit comment il faloit les conſtruire? Quel Mathématicien leur en a donné la figure? Quel Architecte leur a enſeigné à choiſir un lieu ferme, & à bâtir ſur un fondement ſolide? Quelle mere tendre leur a conſeillé d'en couvrir le fond de matieres molles & délicates, telles que le duvet & le coton? Et lorſque ces matieres manquent, qui leur a ſuggéré cette ingénieuſe charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'eſto-

tomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits?

En ſecond lieu, quelle ſageſſe a marqué à chaque eſpece une maniere particuliere de conſtruire les nids, où les mêmes précautions fuſſent obſervées, mais en mille façons differentes? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oiſeaux, de s'approcher de l'homme, & de choiſir ſa maiſon pour y édifier ſon nid à ſes yeux, ſans craindre de l'avoir pour témoin, & paroiſſant au contraire l'inviter à conſidérer ſon travail? Ce n'eſt point, comme les autres, avec de petits branchages & du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment & le mortier, & d'une maniere ſi ſolide, qu'il faut une eſpece d'effort pour démolir ſon ouvrage. Elle n'a cependant pour tout inſtrument que le bec. Elle n'a rien où puiſer l'eau. Elle ne peut mouiller que ſon eſtomac en tenant ſes ailes élevées. Et c'eſt de la roſée qu'elle fait rejaillir contre le mortier qu'elle détrempe, qu'elle humecte ſa maçonnerie, & qu'elle l'ordonne enſuite & l'arrange avec le bec. Réduiſez, s'il eſt poſſible, le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle: conſervez-lui toutes ſes connoiſſances, en ne lui laiſſant que le bec; & voiez s'il aura la même adreſſe, & le même ſuccès.

En troiſieme lieu, qui a fait comprendre à tous les oiſeaux qu'ils devoient faire éclore leurs œufs en les couvant? que cette néceſſité étoit indiſpenſable; que le pere & la mere ne pouvoient quitter en même

même tems, & que ſi l'un alloit chercher de la nourriture, l'autre devoit attendre ſon retour? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuſe aſſiduité? Qui les a avertis d'aider aux petits déja formés à ſortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque? Et qui les a ſi exactement inſtruits du moment, qu'ils ne le préviennent jamais?

Enfin, qui a fait des leçons à tous les oiſeaux ſur le ſoin qu'ils devoient prendre de leurs petits juſqu'à ce qu'ils fuſſent élevés, & en état de ſe ſervir eux-mêmes? Qui leur a enſeigné cette merveilleuſe induſtrie, de retenir dans leur gorge ou l'aliment, ou l'eau, ſans avaler l'un & l'autre, & de les conſerver pour leurs petits, à qui cette premiere préparation tient lieu de lait? Qui leur a fait diſcerner entre tant de choſes, dont les unes conviennent à une eſpece, mais ſont pernicieuſes pour une autre; & entre celles qui ſont propres aux peres, mais qui feroient tort à leurs petits, qui leur a fait diſcerner celles qui ſont ſalutaires? Nous connoiſſons la tendreſſe des meres parmi les hommes, & la ſollicitude des nourrices: mais je ne ſai ſi l'on voit rien d'auſſi parfait.

Eſt-ce pour les oiſeaux, Seigneur, que vous avez uni enſemble tant de miracles qu'ils ne connoiſſent point? Eſt-ce pour des curieux qui ſe contentent de les admirer, ſans remonter juſqu'à vous? Et n'eſt-il pas viſible que votre deſſein a été de nous rappeller à vous par un tel ſpectacle, de

de nous rendre ſenſibles votre providence & votre ſageſſe infinie, & de nous remplir de confiance en votre bonté, ſi attentive & ſi tendre pour des oiſeaux, dont une couple ne vaut qu'une obole?

Matt. 10. 29.

Mais donnons des bornes aux obſervations ſur les induſtries des oiſeaux, car une telle matiere eſt infinie; & écoutons un moment le concert de leur muſique, la premiere louange que Dieu ait reçue de la nature, & le premier cantique d'action de graces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les ſons ſont differens, mais tous harmonieux; & tous enſemble compoſent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus moëlleuſe ſe fait pourtant diſtinguer: & je trouve, en cherchant de quelle part elle vient, que c'eſt un très petit oiſeau qui en eſt l'organe. Cela me fait conſidérer tous les autres qui ſavent le chant, & ils ſont tous auſſi petits; les grands, ou ignorant la muſique, ou aiant la voix diſcordante. Ainſi par-tout je trouve que ce qui paroit foible & petit, eſt mieux partagé, & a plus de reconnoiſſance.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, & rien n'eſt plus riche ni mieux diverſifié que leur plumage. Mais il faut avouer que toute parure doit céder à celle du paon, ſur qui Dieu a verſé comme à pleines mains toutes les richeſſes qui embelliſſent les autres, & auquel il a prodigué avec l'or & l'azur toutes les nuances

ces de toutes les couleurs. Cet oiſeau paroit ſentir ſon avantage; & c'eſt ce ſemble pour étaler à nos yeux toutes ſes beautés, qu'il fait cette pompeuſe roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiſeaux n'a qu'un cri deſagréable: & il eſt une preuve, qu'avec un extérieur très brillant on peut n'avoir qu'un mauvais fonds, peu de reconnoiſſance, & beaucoup de vanité.

En examinant la plume des autres, je trouve une choſe bien ſinguliere dans celle des cygnes, & des autres oiſeaux de riviere: car elle eſt à l'épreuve de l'eau, où elle demeure toujours ſeche, & nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice, ni la difference.

Je conſidere les piés des mêmes oiſeaux, & j'y voi des nageoires qui marquent diſtinctement leur deſtination. Mais je ſuis très étonné de ce que ces oiſeaux ſont ſûrs qu'ils ne riſquent rien en ſe jettant à l'eau; au-lieu que les autres, à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des piés ſemblables, n'ont jamais la témérité de s'y expoſer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger; & qui retient les autres, afin qu'ils n'imitent pas leur exemple? On fait quelquefois couver des œufs de cane à une poule, qui eſt enſuite trompée par ſon affection, & qui prend pour ſa famille naturelle des enfans étrangers, qui courent à l'eau au ſortir de la coque, ſans que leur prétendue mere puiſſe les en empêcher par ſes avis. Elle demeure ſur le bord très éton-

étonnée de leur témérité, & plus encore de ce qu'elle leur réuſſit. Elle ſe ſent violemment tentée de les ſuivre, elle en témoigne ſa vive impatience: mais rien n'eſt capable de la porter à une indiſcrétion que Dieu lui a défendue. Les ſpectateurs en ſont ſurpris à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence: car c'eſt faute d'eſprit & de lumiere, quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais il eſt rare que les ſpectateurs apprennent de cet exemple qu'il faut être deſtinés par la Providence aux fonctions d'un état dangereux, & avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le ſalut en ſureté: & que c'eſt une témérité funeſte pour les autres, qui n'ont ni la même vocation, ni les mêmes qualités.

Je ſerois infini, ſi je m'attachois à conſidérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai raportés juſqu'ici. Je me contente d'une derniere obſervation, qui en comprend pluſieurs autres, & qui regarde les oiſeaux de paſſage.

Ils ont tous leur tems marqué, & ils ne le paſſent point. Mais ce tems n'eſt pas le même pour chaque eſpece. Les uns attendent l'Hiver, les autres le Printems, d'autres l'Eté, & d'autres l'Automne. Il y a dans chaque peuple une police publique & générale, qui règle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'Edit général, aucun ne penſe à partir: depuis ſa publication, aucun ne demeure. Une eſpece de Conſeil décide du jour, & il accorde

corde un intervalle pour s'y préparer: après quoi tout déloge, & il ne paroit le lendemain ni traineurs, ni déſerteurs, tant la diſcipline eſt exacte. Pluſieurs ne connoiſſent que l'hirondelle qui faſſe ainſi, mais la choſe eſt certaine pour beaucoup d'autres eſpeces. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'aſſurer qu'elle y trouvera toutes choſes préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiſeaux, au pays où elle a élevé ſa famille, qui y a été ſi bien traitée. Je demande par quel eſprit de voyager cette nouvelle famille, qui ne connoit que ſon pays natal, conſpire toute entiere à le quitter. Je demande en quel langage ſe publie l'ordonnance qui défend à tous, ſoit anciens ſoit nouveaux ſujets de la République, de demeurer par-delà un certain jour. Et enfin je demande à quels ſignes les principaux magiſtrats connoiſſent que ce ſeroit tout riſquer, que de s'expoſer à être prévenus par une ſaiſon rigoureuſe. Quelle autre réponſe peut-on faire à ces demandes, que celle du Prophete? *Que vos ouvrages, Seigneur, ſont grands & merveilleux! Vous les avez tous formés avec ſageſſe.* Pſ. 103. 24.

ANIMAUX DE LA TERRE.

JE SUIS obligé d'abréger cette matiere,

pour mettre fin à ce petit traité, qui insensiblement est devenu fort long.

L'exemple seul du chien nous montre jusqu'où Dieu est capable de donner à la matiere tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnoissance, sans en donner le principe. Mais comme cet exemple est connu de tout le monde, je ne m'y arrête point.

Ce que fait l'abeille n'est pas moins admirable. Au-lieu de se contenter de sucer le miel qui se conserve mieux dans le petit tuyau d'où sortent les fleurs que partout ailleurs, & de s'en nourrir jour à jour, elle en fait provision pour toute l'année, & principalement pour l'Hiver. Elle charge les petits crochets dont ses jambes sont garnies de tout ce qu'elle peut emporter, mais en évitant d'engluer ses ailes, dont elle a besoin pour voltiger çà & là, & pour le retour.

Si l'on n'a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelque arbre, ou de quelque rocher. Là elle fait la séparation de la cire qui tombe mêlée avec le miel. De cette cire elle en compose de petites cellules égales, & à plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir, & ne laisser aucun intervalle. Elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur & sans mélange. Et de quelque abondance qu'elle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le tems du travail & de la recolte est passé. On ne connoit dans cette Ré-

pu-

publique ni la pareſſe, ni l'avarice, ni l'amour-propre. Tout eſt commun. Le néceſſaire y eſt accordé à tous: le ſuperflu n'eſt à perſonne, & c'eſt pour le bien public qu'il eſt conſervé. Les colonies nouvelles, qui chargeroient l'Etat, ſont miſes dehors. Elles ſavent travailler, & on les y oblige en les congédiant.

Avons-nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un ſi parfait modèle? Attribuera-t-on au hazard, ou à une cauſe aveugle, une ſi étonnante ſageſſe? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en diſant que c'eſt l'inſtinct, le naturel, je ne ſai quoi, qui en eſt le principe? Et n'eſt-ce pas dans ces images, d'un côté ſi parfaites, & de l'autre ſi éloignées de la matiere, que Dieu a pris plaiſir de manifeſter ce qu'il eſt, & d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être?

Paſſons de l'abeille à la fourmi, qui lui reſſemble en bien des choſes excepté que l'abeille enrichit l'homme, & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvriſſe en le volant.

Ce petit animal eſt averti que l'Hiver eſt long, & que le blé mûr n'eſt pas longtems expoſé dans les champs. Auſſi durant la moiſſon la fourmi ne dort plus. Elle traine avec de petites ſerres qu'elle a à la tête, des grains qui pèſent trois fois plus qu'elle, & elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête ſecours, mais elle ne s'y attend pas.

pour m[illegible] doit être porté eſt
ſenſibl[illegible] ne penſe à faire ſa pro-
L'e[illegible] grenier eſt compoſé de
juſqu[illegible]es, qui s'entre-communi-
mu[illegible] galeries, & qui ſont toutes
fi[illegible]vant, que les pluies & les
c[illegible]Hiver ne pénètrent point juſqu'à
[illegible] Les ſouterrains des citadelles
[illegible] inventions moins anciennes &
[illegible] parfaites; & ceux qui ont eſſaié de
[illegible] des fourmilieres qui avoient eu le
[illegible] de ſe perfectionner, n'y ont preſque
[illegible] réuſſi, parce que les rameaux s'en
[illegible]endent au large, & qu'ils ne ſe ſentent
[illegible] de tout le ravage qu'on fait à l'en-
[illegible].

Lorſque les greniers ſont pleins, & que l'Hiver approche, on commence à mettre en ſureté le grain en le rongeant par les deux bouts, & l'empêchant par-là de germer. Ainſi la premiere nourriture n'eſt qu'une précaution pour l'avenir; & c'eſt la prudence, plutôt que le beſoin, qui y détermine.

Voilà le fonds incompréhenſible d'induſtrie que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette eſpece d'intelligence prophétique qu'il lui a donnée, pour nous forcer à remonter juſqu'à lui, à qui ſeul il appartient de faire de tels prodiges, & qui ne pouvoit, ce ſemble, nous montrer plus ſenſiblement qu'il eſt la ſource de la ſageſſe, qu'en réuniſſant tant de traits dans un ſi petit volume de matiere qui n'en a que l'apparence.

Peut-

Peut-on assez admirer l'industrie de certains animaux qui filent avec un art & une délicatesse inimitables, où tout paroît être l'effet de la pensée, & d'une méditation géométrique? Qui a enseigné à l'araignée, animal si mépriſable d'ailleurs, à former des fils si déliés, si égaux, si adroitement suspendus? Qui lui a appris à commencer par les attacher à des points fixes; à les réunir tous dans un centre commun; à les tirer d'abord en droite ligne, & à les affermir ensuite par des cercles exactement paralleles? Qui lui a dit que ces filets seroient les pièges où se prendroient d'autres animaux qui ont des ailes, & qu'elle ne sauroit atteindre que par la ruse? Qui lui a marqué sa place dans le centre, où aboutissent toutes les lignes, & où elle est nécessairement avertie par le plus léger ébranlement, que quelque proie est tombée dans ses filets? Enfin qui lui a dit que son premier soin devoit être alors d'embarrasser les ailes de cette imprudente proie par de nouveaux fils, de peur qu'elle ne conservât quelque liberté ou pour se dégager, ou pour se défendre?

Tout le monde a vu le travail des vers à soie. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici l'imiter? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu? Ont-ils une matiere plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étoffes? Savent-ils comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or? Peuvent-ils

rendre raiſon de ce qu'une matiere liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a ſenti? Aucun d'eux peut-il expliquer comment ce ver eſt averti de ſe former une retraite pour l'Hiver ſous les contours ſans nombre de la ſoie dont il eſt le principe, & d'attendre dans ce riche tombeau une eſpece de réſurrection qui lui donne des ailes, que ſa premiere naiſſance lui avoit refuſées?

Tout ce qui eſt ver, & qui a rampé, devient une eſpece de mouche, de moucheron, de papillon: & tout ce qui vole a rampé dans ſa premiere origine, & a été une eſpece de ver, de chenille, d'inſecte, avant que d'avoir eu des ailes. Et l'état mitoien entre ces deux extrémités d'élévation & de baſſeſſe, eſt le tems où l'animal devient fève ou coquon, ce qui ſe fait en une infinité de façons, mais toujours d'une maniere uniforme pour chaque eſpece.

Je terminerai ce traité par quelques obſervations ſur un petit animal qui mérite toute notre admiration. Son nom eſt *Formicaleo*. Sa figure eſt laide, & ne paroit qu'ébauchée. Son inclination eſt cruelle, car il ne vit que du ſang de ſa proie; & ſon occupation unique eſt de lui tendre des pièges. On en voit mieux l'artifice, quand on peut avoir dans ſon cabinet un tel animal.

On le met dans un vaſe de terre plein d'un ſable aſſez menu, où il ſe cache auſſitôt. Quand il y eſt, il forme dans le ſable

de la figure d'un cône renverſé avec une proportion exacte & géométrique: & il va ſe loger dans le ſommet du cône qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi, ou quelque mouche à qui on a ôté les ailes, eſt placée à l'entrée du cône, ce petit animal, qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort, jette avec ſa tête à coups redoublés du ſable ſur la proie qu'il a ſentie, afin de l'étourdir, & de l'entrainer dans le fond où il ſe tient caché. Alors il ſort de ſa retraite, & après s'être deſaltéré du ſang, il rejette le cadavre qui pourroit faire ſoupçonner ſa cruauté.

Quand on veut avoir une ſeconde fois le plaiſir de le voir travailler, on comble ſon cône en agitant le vaſe: & l'on eſt étonné avec quelle diligence cette petite bête rétablit une nouvelle figure, auſſi vaſte & auſſi réguliere que la premiere.

Quels raiſonnemens ne faudroit-il pas qu'elle fît, ſi ſon travail étoit fondé ſur le raiſonnement? Peut-on penſer plus finement en mathématique, & connoitre mieux la nature du cône, celle du ſable, celle des mouvemens, & leur retentiſſement du centre à toutes les parties de la circonférence? Il eſt certain que c'eſt cette bête qui raiſonne, ou quelqu'un pour elle. Mais la merveille n'eſt pas, ni qu'elle raiſonne, ni qu'un principe étranger raiſonne pour elle: mais que ce principe faſſe exécuter tout cela par des organes qui ſe meuvent eux-mêmes, &

qui paroiſſent n'agir que par un principe intérieur.

Je ne dois pas omettre que le formica-leo, dont je viens de parler, ſe transforme en une grande & belle mouche, appellée demoiſelle, de laid & de petit qu'il étoit auparavant; & il ne ſe ſouvient plus de ſon humeur ſanguinaire, quand il a quitté ſa premiere dépouille.

Utilité de ces obſervations phyſiques.

IL N'EST PAS néceſſaire que je faſſe remarquer combien ces obſervations phyſiques, & une infinité d'autres pareilles, ſont capables d'orner & d'enrichir l'eſprit d'un jeune homme; de le rendre attentif aux effets de la nature qui ſont ſous nos yeux, & qui ſe préſentent à nous preſque à chaque moment, ſans que nous y faſſions réflexion; de lui apprendre mille choſes curieuſes qui regardent les ſciences, les arts, les métiers, comme la Chymie, l'Anatomie, la Botanique, la Peinture, la Navigation, l'Imprimerie, &c. de lui donner du goût pour le jardinage, pour les arbres, pour la campagne, pour la promenade, ce qui n'eſt pas une choſe indifferente; de le mettre en état de fournir agréablement à la converſation, & de n'être pas réduit ou à y garder le ſilence, ou à ne ſavoir y parler que de bagatelles.

J'ai appellé cette Phyſique, la Phyſique des enfans, parce qu'en effet on peut commencer à la leur apprendre dès l'âge le plus ten-

tendre, mais en ſe proportionnant à leur foibleſſe, & ne leur propoſant rien qui ne ſoit à leur portée, ſoit pour les faits, ſoit pour les réflexions qu'on y joint. Il eſt incroiable combien ce petit exercice, continué régulierement depuis l'âge de 6 ou 7 ans juſqu'à l'âge de 12 ou 15 ans, mais continué ſous l'idée & le nom de divertiſſement, & non d'étude, rempliroit l'eſprit des jeunes gens de connoiſſances utiles & agréables, & les prépareroit à l'étude de la Phyſique, qui eſt propre aux ſavans.

Mais, me dira-t-on, où trouver des maîtres capables de donner à un enfant ces inſtructions, inconnues ſouvent à ceux même qui ſont les plus habiles, & qui demandent une étendue infinie de connoiſſances? La choſe n'eſt pas ſi difficile qu'on pourroit ſe l'imaginer. Cicéron diſoit en riant, dans un plaidoier où il avoit entrepris de rabaiſſer l'étude de la Juriſprudence, * que ſi on le mettoit en colere, tout occupé qu'il étoit il deviendroit Juriſconſulte en trois jours. J'en pourrois dire à peu près autant, non de la Phyſique des ſavans, qui eſt une ſcience très profonde, mais de celle dont je parle ici. Il ne s'agit que de parcourir les livres où ſe trouvent ces ſortes d'obſervations, tels que ſont par exemple les Mémoires de l'Académ-

* Itaque, ſi mihi, homini vehementer occupato, ſtomachum moveritis, in triduo me juriſconſultum eſſe profitebor. *Pro Muren.* n. 28.

démie des ſciences, où l'on trouve ſur toutes les matieres une infinité de remarques extrêmement curieuſes. J'ai vu de jeunes gens, qui répondoient publiquement ſur le quatrieme livre des Géorgiques de Virgile, faire un merveilleux uſage de ce qui eſt dit dans ces Mémoires ſur la petite mais admirable république des abeilles. Un maitre curieux & ſtudieux s'adreſſe à d'habiles gens pour ſavoir quels livres il doit conſulter ſur chaque matiere. Il emprunte ces livres, ou les va chercher dans les bibliotheques publiques; il les parcourt, il en fait des extraits, & par-là ſe met en état de pouvoir apprendre mille choſes curieuſes à ſes diſciples: & il a, pour faire ce petit amas, ſept ou huit ans devant lui. Pour y réuſſir, il ne faut que le vouloir.

ARTICLE IV.

La Philoſophie ſert à inſpirer un grand reſpect pour la Religion.

TOUT CE QUE j'ai dit juſqu'ici de la Phyſique des ſavans & des enfans, montre bien clairement qu'un des grands effets, & le fruit le plus eſſentiel de la Philoſophie, c'eſt d'élever l'homme à la connoiſſance de la grandeur de Dieu, de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe, de ſa bonté; de le rendre attentif à ſa providence, de lui apprendre à remonter juſqu'à lui par la conſidération des

des merveilles de la nature ; de faire qu'il devienne ſenſible à ſes bienfaits, & qu'il trouve par-tout des ſujets de le louer, & de lui rendre graces.

C'eſt Dieu lui-même qui nous apprend dans l'un & l'autre Teſtament que c'eſt-là l'uſage que nous devons faire de la vue des créatures, qui nous enſeignent tous nos devoirs. Il renvoie dans ſes Ecritures le pareſſeux à la fourmi, pour apprendre d'elle à ne pas demeurer oiſif; l'ingrat au bœuf & à l'âne, qui ſont reconnoiſſans des ſoins que prend d'eux leur maitre; l'imprudent aux oiſeaux de paſſage, qui ſavent diſcerner les tems. Jéſus-Chriſt veut que la conſidération des lis de la campagne, & des petits oiſeaux du ciel, ſoit une inſtruction pour tous les hommes, & qu'elle leur apprenne à ſe repoſer pleinement ſur les ſoins d'une providence qui eſt en même tems attentive à tout, pleine de bonté, & toute-puiſſante. Ce ſeroit donc ne pas répondre aux intentions de la ſageſſe divine, & manquer au devoir le plus eſſentiel d'un maitre, que de ne pas faire remarquer aux jeunes gens dans toutes les créatures les veſtiges ſenſibles de la Divinité, qui a voulu s'y peindre, & nous y tracer nos devoirs.

Prov. *Iſai.* 1 *Jerem* *Matt.* 26-30.

Dans le récit que nous fait l'Ecriture de la création du monde, * il eſt dit ſouvent que Dieu fut l'approbateur, & ſi l'on oſe

* Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona. *Gen.* 1. 31.

oſe le dire, l'admirateur de ſes ouvrages; pour nous apprendre quelle admiration ils devroient nous cauſer, quelle étude nous en devrions faire, & de quelles réflexions ils ſont dignes: & pour nous reprocher en même tems notre ſtupidité qui ne penſe à rien, notre ingratitude qui ne rend graces de rien, & qui demeure toujours ignorante & imbécille, quoique nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnans, & que nous en ſoyons nous-mêmes l'un des plus incompréhenſibles.

Ce n'eſt pas la Phyſique ſeule qui nous aide à connoitre Dieu Le peu que j'ai raporté des principes de Morale, tirés du paganiſme même, ſuffit pour nous montrer combien cette partie de la Philoſophie eſt propre à nous inſpirer un grand reſpect pour la religion.

Y a-t-il rien de plus propre à l'enraciner dans l'eſprit des jeunes gens, & à y en jetter de ſolides fondemens, capables de tenir contre le torrent de l'incrédulité & du libertinage, que les deux célèbres queſtions qui ſe traitent dans la Métaphyſique, l'exiſtence d'un Dieu, & l'immortalité de l'ame?

Mais le grand & l'important ſervice que la bonne Philoſophie rend à l'homme, c'eſt de le diſpoſer à recevoir avec docilité & reſpect tout ce que lui enſeigne la révélation divine. Elle s'applique ſur-tout à lui faire bien comprendre que devant Dieu tout doit ſe taire, la raiſon auſſi bien que les

les ſens, parce que rien n'eſt plus raiſonnable que de n'écouter que lui quand il parle: *Ipſi, de ſe, Deo credendum eſt*: Que la raiſon ne doit pas trouver étrange qu'on la ſoumette à l'autorité dans des ſciences, qui traitant de choſes qui ſont au deſſus de la raiſon, doivent ſuivre une autre lumiere, qui ne peut être que celle de l'autorité divine: Que, puiſque dans l'ordre même de la nature il y a mille choſes que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre, quoique ſes yeux en ſoient témoins, à plus forte raiſon il doit reſpecter les voiles dont il a plu à Dieu de couvrir les myſteres de la religion; Qu'enfin Dieu ne ſeroit pas ce qu'il eſt, s'il n'étoit incompréhenſible; & que ſes merveilles ne mériteroient plus ce nom, ſi l'intelligence humaine pouvoit y atteindre. *Hilar. li 4. de Tri*

Voilà les leçons que donne la Philoſophie aux jeunes gens: non une Philoſophie inquiette, hardie, & téméraire, dont *ſaint Paul avertit les fidèles de ſe donner de garde, & qui pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit ſouvent ce qu'elle doit croire; mais une Philoſophie ſage, ſolide, & fondée ſur les principes mêmes & ſur les lumieres les plus pures de la raiſon naturelle.

* Videte ne quis vos decipiat per Philoſophiam, & inanem fallaciam, ſecundùm traditionem hominum, ſecundùm elementa mundi, & non ſecundùm Chriſtum. *Coloſſ.* 2, 8.

LIVRE SIXIE

DU

GOUVERNEMENT INTE

DES CLASSI

ET

DU COLLEG

AVANT-PROPO

CET Avant-propos ren
deux Articles. Dans
mier je montrerai de
importance eſt la bonne
tion de la Jeuneſſe: dan
cond j'examinerai ſi l'Inſtruction p
doit être préférée à l'Inſtruction d
que & particuliere.

ARTICLE PREMIER.

Importance de la bonne éducation de la Jeuneſſe.

L'ÉDUCATION de la Jeuneſſe a toujours été regardée par les plus grands Philoſophes & par les plus fameux Légiſlateurs comme la ſource la plus certaine du repos & du bonheur, non ſeulement des familles, mais des Etats même & des Empires. En effet, qu'eſt-ce qu'une République ou un Roiaume, ſinon un vaſte corps, dont la vigueur & la ſanté dépendent de celles des familles particulieres, qui en ſont comme les membres & les parties, & dont aucune ne peut manquer à ſes fonctions, que le corps entier ne s'en reſſente. Or n'eſt-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoiens, & encore plus les Grands & les Princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? N'eſt-il pas évident que la Jeuneſſe eſt comme la pépiniere de l'Etat? que c'eſt par elle qu'il ſe renouvelle & ſe perpétue? que c'eſt d'elle que viennent tous les peres de famille, tous les magiſtrats, tous les miniſtres, en un mot toutes les perſonnes conſtituées en autorité & en dignité? & ne peut-on pas aſſurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influe dans tout le corps de l'Etat,

&

& devient comme l'eſprit & le caractere général de la nation entiere?

Les loix à la vérité ſont le fondement des Empires, & en y conſervant la règle & le bon ordre, elles y maintiennent la paix & la tranquillité. Mais d'où les loix elles-mêmes tirent-elles leur force & leur vigueur, ſinon de la bonne éducation, qui y accoutume & y aſſujettit les eſprits? ſans quoi elles ſont une foible barriere contre les paſſions des hommes:

Horat. Od. 25. lib. 3. Quid leges ſine moribus vanæ proficiunt?

In vit. Lycurg. Plutarque fait à ce ſujet une réflexion bien ſenſée, & qui mérite d'être peſée avec attention: c'eſt en parlant de Lycurgue. * „ Ce ſage Légiſlateur, dit-il, ne jugea pas à propos de coucher ſes loix par „ écrit, perſuadé que ce qu'il y a de plus „ fort & de plus efficace pour rendre les „ villes heureuſes & les peuples vertueux, „ c'eſt ce qui eſt empreint dans les mœurs „ des citoiens, & ce que la pratique & „ l'habitude leur ont rendu comme familier „ & naturel. Car les principes que l'éducation a gravés dans leurs eſprits, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondés ſur la conviction intérieure & ſur la volonté même, qui eſt un

* Ὄφελος ἐθὲν τῶν ὀφειλομένων νόμων, ἢ συνδεδοξασμένων ἁπὲ πάντων πολιτευομένων, εἰ μὴ ἴσονται εἰθισμένοι καὶ παιδευμένοι ἐν τῇ πολιτείᾳ. *Ariſt. lib. 5. Polit. cap. 9.*

„ un lien toujours plus fort & plus dura-
„ ble que celui de la contrainte; de ſorte
„ que cette éducation devient la règle des
„ jeunes gens, & leur tient lieu de légiſ-
„ lateur.

Voilà, ce me ſemble, l'idée la plus juſte qu'on puiſſe donner de la différence qu'il y a entre les loix & l'éducation.

La loi, quand elle eſt ſeule, eſt une maitreſſe dure & impérieuſe, ἀνάγκη; qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher, & dont il eſt le plus jaloux, je veux dire ſa liberté; qui l'attriſte, qui le contrarie en tout, *qui eſt ſourde à ſes remontrances & à ſes deſirs, qui ne ſait jamais ſe relâcher, † qui ne lui parle que d'un ton menaçant, & ne lui montre que des châtimens. Ainſi il n'eſt pas étonnant que l'homme ſecoue ce joug dès qu'il le peut impunément, & que n'écoutant plus des leçons importunes, il ſe livre à ſes penchans naturels, que la loi avoit ſeulement réprimés, ſans les changer ni les détruire.

Il n'en eſt pas ainſi de l'éducation. C'eſt une maitreſſe douce & inſinuante, ennemie de la violence & de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de perſuaſion, qui s'applique à faire goûter ſes inſtructions en parlant toujours raiſon & vérité, & qui ne

* Leges, rem ſurdam, inexorabilem eſſe .... nihil laxamenti nec veniæ habere, ſi modum exceſſeris. *Liv. lib. 2. n. 3.*

† Pœna metuſque aberant, nec verba minantia fixo Ære legebantur. *Ovid. lib. 1. Metam. C'eſt une belle définition des loix:* Verba minantia.

ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons, qui commencent preſque avec la naiſſance de l'enfant, croiſſent & ſe fortifient avec lui, jettent avec le tems de profondes racines, paſſent bientôt de la mémoire & de l'eſprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ſes mœurs par la pratique & l'habitude, deviennent en lui une ſeconde nature qui ne peut preſque plus changer, & font auprès de lui dans toute la ſuite de ſa vie la fonction d'un légiſlateur toujours préſent, qui dans chaque occaſion lui montre ſon devoir, & le lui fait pratiquer. *ὁ παιδευτὴς νομοθέτην δεῖται ἀπεργάζεται τῶν ἤθεσιν αὐτῶν.*

Il ne faut pas après cela s'étonner que les anciens aient recommandé avec tant de ſoin la bonne éducation de la Jeuneſſe, & l'aient regardée comme le moien le plus ſûr de rendre un Empire ſtable & floriſſant. Leur maxime capitale étoit que les enfans appartiennent plus à la République, qu'à leurs parens; & qu'ainſi ce n'eſt point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la République doit ſe charger de ce ſoin. Que par cette raiſon les enfans doivent être élevés, non en particulier & dans la maiſon paternelle, mais en public, par des maitres communs, & ſous une même diſcipline, afin qu'on leur inſpire de bonne heure l'amour de la patrie, le reſpect pour les loix du pays, le goût des principes & des maximes de l'Etat dans lequel ils ont à vivre.

Ariſt. Polit. lib. 8. c. 1.

Car

Car chaque eſpece de gouvernement a ſon génie particulier. Autre eſt l'eſprit & le caractere d'un Etat républicain, autre celui d'un Etat monarchique. Or c'eſt par l'éducation qu'on prend cet eſprit & ce caractere.

C'eſt en conſéquence des principes que j'ai établis juſqu'ici, que Lycurgue, Platon, Ariſtote, en un mot tous ceux qui nous ont laiſſé des règles du gouvernement, déclarent que le principal & le plus eſſentiel devoir d'un Magiſtrat, d'un Miniſtre, d'un Légiſlateur, d'un Prince, eſt de veiller à la bonne éducation, premierement de leurs propres enfans, qui ſouvent ſuccedent à leur place, & enſuite des citoiens en général qui forment le corps de la République; & ils remarquent que tout le déſordre des Etats ne vient que de la négligence de ce double devoir.

Platon en cite un illuſtre exemple dans la perſonne du Prince le plus accompli dont parle l'hiſtoire ancienne: c'eſt le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ſes conquêtes, il abandonna aux * femmes le ſoin de l'éducation de ſes enfans. Ces jeunes Princes furent donc élevés, non ſelon la diſcipline dure & auſtere des Perſes, qui avoit ſi bien réuſſi par raport à Cyrus leur pere, mais à la maniere des Medes, c'eſt-à-dire dans le luxe, la molleſſe, & les délices. Perſonne n'oſoit les contredire en rien. Leurs oreilles n'étoient qu-

Plat. lib. de Leg.

* *La fe[mme de Cambyſe étoit fille du Roi Medes.*

ouvertes qu'aux louanges & aux flateries. Tout fléchiſſoit le genou & étoit rampant devant eux ; & l'on croioit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une diſtance infinie entre eux & le reſte des hommes, comme s'ils euſſent été d'une autre eſpece qu'eux. * Une telle éducation, dont toute remontrance & toute réprimande étoient ſévèrement écartées, eut, dit Platon, le ſuccès qu'on en devoit attendre. Les deux Princes, auſſi-tôt après la mort de Cyrus, armerent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant ſouffrir ni ſupérieur, ni égal; & Cambyſe, devenu le maitre abſolu par la mort de ſon frere, s'abandonna comme un inſenſé & un furieux à toutes ſortes d'excès, & mit l'Empire des Perſes à deux doigts de ſa perte Cyrus lui avoit laiſſé une vaſte étendue de provinces, des revenus immenſes, des armées innombrables: mais tout cela tourna à ſa ruïne, faute d'un autre bien infiniment plus eſtimable qu'il négligea de lui laiſſer, je veux dire une bonne éducation.

Cette remarque judicieuſe de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entierement échapé en liſant ſon hiſtoire dans Xénophon, & je n'avois pas fait réflexion qu'effectivement cet hiſtorien garde un profond ſilence ſur l'éducation des enfans de ce Prince, au-lieu qu'il décrit fort au long l'excellente maniere dont les jeunes Perſes étoient

* Ὅθεν ἐγένοντο οἵους ἦν εἰκὸς αὐτοὺς γενέσθαι, τροφῇ ἀνεπιπλήκτῳ τραφέντας.

toient élevés, & dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point de faute plus capitale pour un Prince.

Philippe, Roi de Macédoine, ſe conduiſit d'une maniere bien différente. Dès qu'il fut devenu pere, (c'étoit au milieu de ſes conquêtes, & dans le tems de ſes plus grands exploits,) il écrivit à Ariſtote la lettre qui ſuit. *Je vous donne avis qu'il m'eſt né un fils. Je ne remercie pas tant les dieux de ſa naiſſance, que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Ariſtote ſur la terre. Car j'eſpere qu'élevé de votre main & par vos ſoins, il deviendra digne de la gloire de ſon pere, & de l'Empire que je lui laiſſerai.* Voilà parler & penſer en grand Prince, qui connoit l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes ſentimens. Un hiſtorien remarque qu'il * n'aima pas moins Ariſtote que ſon propre pere; *parce*, diſoit-il, *qu'il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre.* *Aul. Ge. lib. 9. c.*

Si c'eſt une grande faute à un Prince de ne pas donner ſes ſoins à l'éducation de ſes propres enfans, ce n'en eſt pas une moindre de négliger celle des citoiens en général. Plutarque, dans le parallele qu'il fait de Lycurgue & de Numa, obſerve très judicieuſement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons deſſeins

* Ἀριστοτέλη οὐχ ἧττον ἐκεῖνον μὴν ζῶν, διὰ τὴν ἀγαπᾶν ἢ (ὡς αὐτὸς ἔλεγεν) τὸν πατρὸς, ὡς δὶ τον δὲ καλῶς ζῶν. *Plut. in vit. Alex.*

ſeins & tous les grands établiſſem
ce dernier. L'endroit eſt fort remar
„ Tout le travail de Numa, dit-
„ n'avoit viſé qu'à maintenir Ro
„ ſible & tranquille, s'évanouit av
„ & dès qu'il fut mort, le temple a
„ bles portes, qu'il avoit toujours te
„ mé comme ſi véritablement il y
„ chaîné le démon de la guerre, fi
„ vert tout à coup, & toute l'Ital
„ plie de ſang & de carnage. Ainſi
„ beau & le plus juſte de ſes établi
„ ne dura preſque point, parce qu'i
„ quoit du ſeul lien capable de le
„ tenir, qui étoit l'éducation de
„ neſſe."

Ce fut une conduite tout oppo
maintint ſi longtems les loix de
gue dans leur entier. „ Car, com
„ ſerve le même Plutarque, la reli
„ ſerment qu'il exigea des Lacédém
„ auroit été une foible reſſource
„ mort, ſi par l'éducation il n'eût
„ mé les loix dans leurs mœurs, &
„ eut fait ſucer preſque avec le
„ mour de ſa police en la leur
„ comme familiere & naturelle. A
„ on que ſes principales ordonna
„ conſerverent plus de cinq cens an
„ me une bonne & forte teinture
voit pénétré juſqu'au fond de l'a

& il en faut dire autant d'un Prince, étoit d'établir de bonnes règles pour l'éducation de la Jeuneſſe, & de les faire exactement pratiquer. Il eſt étonnant juſqu'où ils portoient ſur ce point l'attention & la prévoiance. C'eſt dès la naiſſance même des enfans qu'ils recommandoient qu'on prît de ſages précautions par raport à toutes les perſonnes qui devoient en prendre ſoin, & l'on voit bien que Quintilien a puiſé dans Platon & dans Ariſtote ce qu'il dit à ce ſujet, ſur-tout pour ce qui regarde les nourrices. * Il vouloit, comme ces ſages Philoſophes, que dans le choix qu'on en feroit, non-ſeulement on prît garde qu'elles n'euſſent point un langage vicieux, mais que ſur-tout on eût égard aux mœurs & au caractere d'eſprit. Et la raiſon qu'il en apporte eſt admirable. „ C'eſt, dit-il, que ce qu'on apprend à „ cet âge, s'imprime facilement dans l'eſ„ prit & y laiſſe de profondes traces qui ne „ s'effacent pas aiſément. Il en eſt comme „ d'un vaſe neuf, qui conſerve longtems „ l'odeur de la premiere liqueur qu'on y „ a verſée; & comme des laines, qui ne „ recouvrent jamais leur premiere blan„ cheur, quand elles ont été une fois à „ la

* Et morum quidem in his haud dubiè prior ratio eſt: rectè tamen etiam loquantur ..... Naturâ enim tenaciſſimi ſumus eorum quæ rudibus annis percepimus: ut ſapor quo nova imbuas durat, nec lanarum colores, quibus ſimplex ille candor mutatus eſt, elui poſſunt. Et hæc ipſa magis pertinaciter hærent, quæ deteriora ſunt. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

„ la teinture. Et le malheur eſt que les „ mauvaiſes habitudes durent encore plus „ que les bonnes. ”

ijſt. Po- . lib. 7. p. 17. C'eſt par la même raiſon que ces Philoſophes regardent comme un des plus eſſentiels devoirs de ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans, d'écarter d'auprès d'eux, autant qu'il eſt poſſible, les eſclaves & les domeſtiques, dont les diſcours, & encore plus les exemples, pourroient leur être nuiſibles.

Ils ajoutent à cela un avis, qui ſera la condamnation d'un grand nombre de peres & de maitres chrétiens. Ils veulent que non ſeulement on interdiſe aux jeunes gens juſqu'à un certain âge toute lecture de comédie & tout ſpectacle : mais que toute peinture, toute ſculpture, toute tapiſſerie, qui pourroient offrir aux yeux des enfans quelque image indécente ou dangereuſe, ſoient abſolument bannies des villes. Ils deſirent que les Magiſtrats veillent avec ſoin à l'exécution de ce réglement, & qu'ils obligent les ouvriers, même les plus induſtrieux, qui ne voudront pas s'y ſoumettre, à porter ailleurs leur funeſte habileté. * Ils étoient perſuadés

* Ἵνα μὴ ὦ κακίας εἰκότι τρεφόμενοι ἡμῖν οἱ φύλακες, ὥσπερ ὦ κακῇ βοτάνῃ, πολλὰ ἑκάστης ἡμέρας κατὰ σμικρὸν ἀπὸ πολλῶν δρεπόμενοί τι ᾗ νεμόμενοι, ἕνεκα ξυνιςάντες λανθάνωσι κακὸν μέγα ὦ τῇ αὐτῶν ψυχῇ. Ἀλλ' ἐκείνους ζητητέον τοὺς δημιεργοὺς, τοὺς εὐφυῶς δυναμένους ἰχνεύειν τὴν τοῦ καλοῦ τε ᾗ εὐαρμόςου φύσιν· ἵν' ὥσπερ ὦ ὑγιεινῷ τόπῳ οἰκοῦν-

dés que de cet amas d'objets propres à flater les paſſions, & à nourrir la cupidité, il ſort comme un air contagieux & peſtilentiel, capable d'infecter à la longue & inſenſiblement les maitres même, qui le reſpirent à chaque moment ſans crainte & ſans précaution ; & que ces objets ſont comme autant de fleurs empoiſonnées, qui exhalent une odeur de mort d'autant plus à craindre qu'on s'en défie moins, & que même elle paroît agréable. Ces ſages philoſophes veulent au contraire que dans une ville tout enſeigne & inſpire la vertu, inſcriptions, tableaux, ſtatues, jeux, converſations; & que de tout ce qui ſe préſente aux ſens, & qui frape les yeux ou les oreilles, il ſe forme comme un air & un ſouffle ſalutaire, qui s'inſinue imperceptiblement dans l'ame des enfans, & qui aidé & ſoutenu par l'inſtruction des maitres, y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien, & le goût des choſes honnêtes. Il y a dans le texte original une fineſſe, une délicateſſe d'expreſſion, dont nulle autre langue n'eſt ſuſceptible. Quoique ce paſſage ſoit un peu long, j'ai cru devoir en citer une grande partie, pour donner quelque idée du ſtile de Platon.

Je

οἰκοῦντες οἱ νέοι ὠφελῶνται ὑγίειαν, καὶ εὐθὺς ἐκ παίδων ἀπὸ παντὸς, ὁπόθεν ἀν αὐδων λαθάνῃ εἰς ὁμοιότητα τε καὶ φιλίαν καὶ ξυμφωτοῖς ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων νίαν τῷ καλῷ λόγῳ ἄγωσα. *Plat. lib.* 3. *de Rep.*

Je reviens à mon ſujet, & je finis ce premier article en priant le Lecteur de conſidérer comment le paganiſme même a toujours regardé comme le devoir le plus eſſentiel des peres, des Magiſtrats, des Princes, de veiller à l'éducation des enfans, parce qu'il eſt de la derniere importance pour tout le reſte de la vie de leur donner d'abord de bons principes. En effet, lorſque les eſprits ſont encore tendres & flexibles, on les manie & on les tourne à ſon gré; au-lieu que l'âge & une longue habitude rendent les défauts preſque incorrigibles: *Frangas enim citiùs quàm corrigas, quæ in pravum indurueruut.*

Quintil. l. 1. cap. 3.

ARTICLE SECOND.

On examine ſi l'éducation publique doit être préférée à l'inſtruction domeſtique & particuliere.

PENDANT tout le tems que j'ai été chargé de l'éducation de la Jeuneſſe, parfaitement inſtruit des dangers qui ſe rencontrent & dans les maiſons particulieres & dans les Collèges, je n'ai jamais oſé prendre ſur moi de donner conſeil ſur cette matiere, & je me ſuis contenté de m'appliquer avec le plus de ſoin qu'il m'a été poſſible à l'inſtruction des jeunes gens que la divine Providence m'adreſſoit. Je croi devoir encore garder la même neutralité, &

& laiſſer à la prudence des parens à décider une queſtion, qui ſouffre certainement de grandes difficultés de part & d'autre.

Quintilien a traité cette queſtion avec beaucoup d'étendue & d'éloquence. L'endroit eſt un des plus beaux de ſon ouvrage, & mérite d'être lu dans l'original. J'en donneri ici un extrait. *Lib. 1. c. 3.*

Il commence par répondre à deux objections qu'on a coutume de former contre les Ecoles publiques.

La premiere regarde la pureté des mœurs, qu'on prétend y être expoſée à de plus grands dangers. Si cela étoit, il juge qu'il ne faudroit pas héſiter un moment, * le ſoin de bien vivre étant infiniment préférable à celui de bien parler. Mais il prétend que le péril eſt égal de part & d'autre: que le tout dépend du naturel des enfans, & du ſoin qu'on prend de leur éducation: que, pour l'ordinaire, c'eſt des parens mêmes que vient le mal, par le mauvais exemple qu'ils donnent à leurs enfans. Ceux-ci, dit-il, voient tous les jours & entendent des choſes qu'ils devroient ignorer toute leur vie. † Tout cela paſſe en habitude, & bientôt après en nature. Les pauvres enfans ſe trouvent vicieux, avant que de ſavoir ce que c'eſt que le vice. Ainſi ne reſpirant que luxe & que molleſſe,

* Potior mihi ratio vivendi honeſtè, quam vel optimè dicendi videretur.

† Fit ex his conſuetudo, deinde natura. Diſcunt hæc miſeri, antequam ſciant vitia eſſe. Inde ſoluti ac fluentes, non accipiunt è ſcholis mala iſta, ſed in ſcholas afferunt.

ſe, ils ne prennent pas le deſordre dans nos écoles, mais ils l'y apportent.

La ſeconde objection concerne l'avancement dans les études, qui doit être plus grand à la maiſon où le précepteur n'a qu'un écolier à inſtruire. Quintilien n'en convient pas, pour pluſieurs raiſons qu'il expoſe. Mais il ajoute que cet inconvénient, quand même il ſeroit réel, eſt abondamment réparé par les grands avantages qui ſe trouvent dans l'éducation publique.

1. * L'éducation publique enhardit un jeune homme, lui donne du courage, l'accoutume de bonne heure à ne point craindre le grand jour, & le guérit d'une certaine puſillanimité qu'inſpire naturellement une vie ſombre & retirée: au-lieu que dans le ſecret & en particulier il languit pour l'ordinaire, il s'abbat, il ſe rouille, pour ainſi dire; ou bien il tombe dans une extrémité oppoſée, qui eſt de s'enfler d'un ſot orgueil, & de ſe mettre au deſſus des autres, parce qu'il n'a perſonne avec qui il puiſſe ſe meſurer.

2. & 3. Au Collège on fait des connoiſ-

ſan-

* Ante omnia futurus orator, cui in maxima celebritate & in media Reip. luce vivendum eſt, aſſueſcat jam à tenero non reformidare homines, neque illa ſolitaria & velut umbratili vita palleſcere. Excitanda mens & attollenda ſemper eſt, quæ in hujuſmodi ſecretis aut langueſcit, & quemdam velut in opaco ſitum ducit; aut contrà tumeſcit inani perſuaſione. Neceſſe eſt enim ſibi nimium tribuat, qui ſe nemini comparat.

fances & des liaiſons, qui durent ſouvent autant que la vie; & l'on y prend un certain uſage du monde, que la ſociété ſeule peut donner. Quintilien n'inſiſte pas ſur ces deux avantages, & ſemble les compter pour peu.

4. Le grand avantage des écoles, c'eſt l'émulation. Un enfant y profite & de ce qu'on lui dit à lui-même, & de ce qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours ſon maitre approuver une choſe, corriger l'autre, blâmer la pareſſe de celui-ci, louer la diligence de celui-là: il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui ſervira d'éguillon pour le travail. Il aura honte de cèder à ſes égaux: il ſe piquera même de ſurpaſſer les plus avancés. Quels éfforts ne fait point un bon écolier, pour primer dans ſa claſſe, & pour remporter les prix! * Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes eſprits: & une noble émulation bien ménagée, dont aura ſoin de bannir la malignité, l'envie, la fierté, eſt un des meilleurs moiens pour les conduire aux plus grandes vertus, & aux plus difficiles entrepriſes.

5. Un autre avantage qui ſe rencontre encore dans les écoles, c'eſt qu'un jeune homme trouve dans ſes compagnons des modèles qui ſont à ſa portée, qu'il ſe flate de pouvoir atteindre, & qu'il ne deſeſpe-

* Accendunt omnia hæc. ter tamen cauſa virtutum animos: & licet ipſa vitium ſit ambitio, frequen- eſt.

pere pas même de pouvoir un jour ſurpaſſer: au-lieu que, s'il étoit ſeul, il y auroit pour lui de la témérité d'oſer ſe meſurer avec ſon maître.

6. Enfin, c'eſt qu'un maître, qui a un nombreux auditoire, s'anime tout autrement que celui qui étant tête à tête avec un unique diſciple, ne peut lui parler que froidement, & d'un ton de converſation. Or il eſt incroiable combien ce feu & cette vivacité d'un maître, qui en expliquant les beaux endroits d'un Auteur ſe tranſporte lui-même & ſe paſſionne, eſt propre, non ſeulement à rendre les jeunes gens attentifs, mais encore à leur inſpirer le même goût & les mêmes ſentimens dont celui qui leur parle eſt pénétré.

Quintilien ne manque pas de faire remarquer que l'opinion qu'il ſoutient eſt appuiée ſur un uſage preſque univerſel, & ſur l'autorité des Auteurs les plus eſtimés & des Légiſlateurs les plus célèbres.

Je pourrois ajouter que cette coutume n'a pas été obſervée moins régulierement depuis Quintilien, & ſous le Chriſtianiſme même. L'hiſtoire eccléſiaſtique nous en fournit une infinité d'exemples. Celui de ſaint Baſile & de ſaint Grégoire de Nazianze eſt connu de tout le monde. J'en raporterai le détail à la fin de ce volume. Il me ſuffit maintenant de remarquer que les familles de ces deux illuſtres amis étoient des plus chrétiennes qui fuſſent alors dans l'Egliſe. Elles crurent néanmoins pouvoir confier aux écoles publiques

ce

ce qu'elles avoient de plus cher au monde: & Dieu bénit leurs pieuſes intentions par un ſuccès qui paſſa toutes leurs eſpérances. Oſeroit-on taxer cette conduite d'imprudence & de témérité?

D'un autre côté, oſeroit-on condamner la ſainte timidité de parens chrétiens, qui à la vue des dangers qui ſe rencontrent dans les Collèges, (& il faut avouer auſſi qu'ils ſont grands) moins attentifs à faire avancer leurs enfans dans les ſciences, qu'à conſerver en eux le précieux & l'ineſtimable tréſor de l'innocence, prennent le parti de les élever ſous leurs yeux dans une maiſon où ils n'entendent que de ſages diſcours, où ils ne voient que de bons exemples, & d'où l'on a ſoin d'écarter, autant qu'il ſe peut, tout ce qui ſeroit capable d'altérer la pureté de leurs mœurs? Il y a encore certainement de telles maiſons: mais le nombre en eſt-il bien grand?

Entre les deux manieres ordinaires d'élever la Jeuneſſe, qui ſont de les mettre penſionnaires au Collège, ou de les inſtruire en particulier, il y en a une troiſieme, qui tient le milieu, & ſemble les réunir: c'eſt d'envoier les enfans au Collège pour y profiter de l'émulation des claſſes, en les retenant le reſte du tems dans la maiſon paternelle. Par-là on évite peut-être une partie des dangers, comme auſſi l'on ſe prive d'une partie des avantages du Collège: parmi leſquels on doit compter pour beaucoup l'ordre, la règle, la diſcipline, qui par un coup de cloche marquent

d'une maniere uniforme tous les exercices de la journée; & la vie ſimple & frugale qu'on y mène, éloignée des douceurs & des careſſes de la maiſon paternelle, qui ne ſont propres qu'à amollir les enfans.

Henri de Meſmes.

C'eſt ce que remarque un illuſtre Magiſtrat des ſiecles paſſés, dans un extrait que j'ai cité au premier tome de cet ouvrage. „ Mon pere (c'eſt ce Magiſtrat qui parle) „ diſoit qu'en cette nourriture du Collège „ il avoit eu deux regards: l'un à la con- „ verſation de la Jeuneſſe gaye & inno- „ cente; l'autre à la diſcipline ſcholaſti- „ que, pour nous faire oublier les mignar- „ diſes de la maiſon, & comme pour nous „ dégorger en eau courante. Je trouve „ que ces dix-huit mois de Collège me fi- „ rent aſſez bien.... J'appris la vie frugale „ de la ſcholarité, & à régler mes heures.

Un autre avantage des Collèges, (je les ſuppoſe tels qu'ils doivent être) & le plus grand de tous, c'eſt d'apprendre à fond la religion, d'en puiſer la connoiſſance dans les ſources mêmes, d'en connoitre le véritable eſprit, & la véritable grandeur, & de ſe prémunir par de ſolides principes contre les dangers que la foi & la piété ne rencontrent que trop dans le monde. Il n'eſt pas impoſſible, mais certainement il eſt rare, de trouver cet avantage dans les maiſons particulieres.

Que doit-on conclure de tous ces principes & de tous ces faits? Il n'y a point de Collège qui ne puiſſe citer des exemples, & en très grand nombre, de jeunes gens qui

qui y ont reçu une excellente éducation, & qui y ont infiniment profité ſoit pour les ſciences, ſoit pour la piété. Il n'y en a point auſſi qui n'en ait vu avec douleur un très grand nombre y faire un triſte naufrage. Il en eſt de même des maiſons particulieres.

La concluſion qu'il me ſemble qu'on en doit tirer, c'eſt que les dangers pour la Jeuneſſe étant grands de tous côtés, c'eſt aux parens à bien examiner devant Dieu quel parti ils doivent prendre, à balancer équitablement les avantages & les inconvéniens qui ſe rencontrent de part & d'autre, à ne ſe déterminer dans une délibération ſi importante que par des motifs de religion, & ſur-tout à faire un choix de Maîtres & de Collèges, ſuppoſé qu'ils prennent ce parti, qui puiſſe, ſinon diſſiper entierement, du moins diminuer leurs juſtes craintes.

Plan & diviſion de ce Traité.

POUR entrer utilement dans le détail de ce qui regarde le gouvernement intérieur des Claſſes & du Collège, il eſt néceſſaire de conſidérer ſéparément le devoir des différentes perſonnes qui ſont emploiées à l'éducation de la Jeuneſſe, & qui y ont quelque raport. Mais comme il y a des avis généraux qui leur conviennent preſque à tous également, c'eſt par où je commencerai ce Traité, pour éviter les redites qui ſans cela ſeroient inévitables.

PREMIERE PARTIE.

Avis généraux ſur l'éducation de la Jeuneſſe.

JE COMMENCE par prier le Lecteur, lorſque je parlerai d'avis, de règles, de préceptes, de devoirs, termes que je ne puis me diſpenſer d'emploier ſouvent dans la matiere que je traite, de me rendre la juſtice de croire que je ne prétens preſcrire de loix à perſonne, ni m'ériger en maître ou en cenſeur de mes confreres. Mon unique deſſein eſt d'aider, ſi je puis, des perſonnes qu'on charge de l'éducation des enfans dans un âge peu avancé, où, faute d'expérience, elles ſont expoſées à commettre beaucoup de fautes, comme je reconnois en avoir commis moi-même beaucoup; & je me trouverai heureux de pouvoir contribuer à les leur faire éviter, en leur prêtant mes réflexions, ou plutôt celles des plus habiles maitres en matiere d'éducation. Car je ne dirai ici preſque rien de moi-même, ſur-tout dans cette premiere partie qui eſt la plus importante, & qui doit ſervir comme de baſe & de fondement à tout le reſte. Athenes & Rome me fourniront encore leurs richeſſes. Je ferai auſſi grand uſage de deux Auteurs modernes, ſouvent même ſans les citer. Ces Auteurs ſont, M. * de Fénelon Archevêque de Cam-

* Education des filles.

Cambrai, & * M. Locke Anglois, dont les écrits ſur cette matiere ſont fort eſtimés & avec raiſon. Le dernier a quelques ſentimens particuliers, que je ne voudrois pas toujours adopter. Je ne ſai d'ailleurs s'il étoit bien verſé dans la connoiſſance de la langue Grecque, & dans l'étude des belles-lettres: il ne paroît pas au moins en faire aſſez de cas. Mais l'un & l'autre, par raport aux mœurs & à la conduite, peut être d'un grand ſecours, non ſeulement pour de jeunes maitres, mais pour ceux qui ont le plus d'habileté. Je me ſuis mis en poſſeſſion de profiter impunément du travail d'autrui; & il me ſemble que le public, content qu'on lui diſe de bonnes choſes ſans ſe mettre en peine d'où on les tire, ne m'en a pas ſu mauvais gré juſqu'ici. Je réduirai à douze ou treize articles les Avis généraux qui regardent l'éducation de la Jeuneſſe.

ARTICLE PREMIER.

Quel but on doit ſe propoſer dans l'éducation.

† POUR réuſſir dans l'éducation de la Jeu-

* *De l'Education des enfans, traduit de l'Anglois de M. Locke.*

† Decernatur primùm, & quò tendamus, & quæ; nàm ſine petito aliquo, cui explorata ſint ea, in quæ procedimus . . . Hic triſtiſſima quæque via & celeberrima maximè decipit. Nihil ergo magis præſtandum, quàm ne, pecorum ritu, ſequamur antecedentium gregem, pergentes, non qua eundum eſt, ſed qua itur. . . non ad rationem, ſed ad ſimilitudinem vivimus . . .

Jeuneſſe, le premier pas, ce ſemble, qu'il y ait à faire, eſt de bien établir quel but l'on ſe propoſe, d'examiner par quelle route on y peut arriver, & de choiſir un guide habile & expérimenté qui ſoit en état de nous y conduire ſûrement. Quoique pour l'ordinaire ce ſoit une règle très ſage & très judicieuſe, d'éviter toute ſingularité, & de ſuivre les coutumes établies; je ne ſai ſi dans la matiere que nous traitons, cette maxime ne ſouffre pas quelque exception, & ſi l'on ne doit pas craindre les dangers & les inconvéniens d'une eſpece de ſervitude, qui fait que nous ſuivons aveuglément les traces de ceux qui nous ont précédés, que nous conſultons moins la raiſon que la coutume, & que nous nous règlons plutôt ſur ce qui ſe fait, que ſur ce qui ſe doit faire: d'où il arrive ſouvent qu'une erreur une fois établie, ſe communique de main en main & d'âge en âge, & devient une loi preſque impreſcriptible, parce qu'on croit devoir faire comme les autres, & ſuivre le grand nombre. Mais le genre humain eſt-il aſſez heureux, pour que le grand nombre approuve toujours ce qu'il y a de meilleur; & n'eſt-ce pas le contraire qu'on voit arriver le plus ſouvent?

Pour

Ita, dum unuſquiſque mavult credere, quàm judicare, verſat nos & præcipitat traditus per manus error..... Non tam bene cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant: argumentum peſſimi turba eſt. *Senec. lib. de vit. beat. cap.* 1, & 2.

Pour peu donc qu'on faſſe uſage de ſa raiſon, on reconnoît aiſément que le but des maitres n'eſt point d'apprendre à leurs diſciples ſeulement du Grec & du Latin, ni de leur enſeigner à faire des thêmes, des vers, des amplifications; à charger leur mémoire de faits & de dates hiſtoriques; à dreſſer des ſyllogiſmes en forme, à tracer ſur le papier des lignes & des figures. * Ces connoiſſances, je ne le nie point, ſont utiles & eſtimables, mais comme moiens, & non comme fin; quand elles nous conduiſent ailleurs, & non quand on s'y arrête; quand elles nous ſervent de préparatifs & d'inſtrumens pour de meilleures choſes, dont l'ignorance rend tout le reſte inutile. Les jeunes gens ſeroient bien à plaindre, s'ils étoient condamnés à paſſer les huit ou dix plus belles années de leur vie à apprendre à grands fraix & avec des peines incroiables une ou deux langues, & d'autres choſes pareilles, dont ils n'auroient peut-être que rarement occaſion de faire uſage. Le but des maitres, dans la longue carriere des études, eſt d'accoutumer leurs diſciples à un travail ſérieux; de leur faire eſtimer & aimer les ſcien-

* Liberalia ſtudia hactenus utilia ſunt, ſi præparant ingenium, non detinent. . . . . Rudimenta ſunt noſtra, non opera. . . Non diſcere debemus iſta, ſed didiciſſe. . . Quid ex illis artibus metum demit, cupiditatem eximit, libidinem frenat? . . . Nihil apud illas invenies quod vetet timere, vetet cupere: quæ quiſquis ignorat, alia fruſtra ſcit. *Senec. Epiſt.* 88.

ſciences; d'en exciter en eux une faim & une ſoif, qui au ſortir du Collège les leur faſſent rechercher; de leur en montrer la route, de leur en bien faire ſentir l'uſage & le prix; & par-là de les diſpoſer aux differens emplois où la providence divine les appellera. Le but des maitres, encore plus que cela, eſt de leur former l'eſprit & le cœur; de mettre leur innocence à couvert; de leur inſpirer des principes d'honneur & de probité; de leur faire prendre de bonnes habitudes; de corriger & de vaincre en eux par des voies douces les mauvaiſes inclinations qu'on y remarque, telles * que ſont la fierté, l'inſolence, l'eſtime de ſoi-même, un ſot orgueil toujours occupé à rabaiſſer les autres, un amour-propre aveugle & uniquement attentif à ſes commodités, un eſprit de raillerie qui ſe plait à piquer & à inſulter, une pareſſe & une indolence qui rend inutiles toutes les bonnes qualités de l'eſprit.

* Inprimis inſolentiam, & nimiam æſtimationem ſui, tumoremque elatum ſupra ceteros, & amorem rerum ſuarum cæcum & improvidum, dicacitatem & ſuperbiam contumeliis gaudentem, deſidiam diſſolutionemque ſegnis animi indormientis ſibi. *Senec. lib. de Beat. vit. cap.* 10.

ARTICLE II.

Étudier le caractere des enfans, pour se mettre en état de les bien conduire.

L'EDUCATION, à proprement parler, est l'art de manier & de façonner les esprits. C'est de toutes les sciences la plus difficile, la plus rare, & en même tems la plus importante, mais qu'on n'étudie point assez. A en juger par l'expérience commune, on diroit que de tous les animaux l'homme est le plus intraitable. C'est la réflexion judicieuse que fait Xénophon dans sa belle préface de la Cyropédie. Après avoir remarqué qu'on ne voit jamais des troupeaux de moutons ou de bœufs se révolter contre leurs conducteurs, au-lieu que rien n'est plus ordinaire parmi les peuples; il semble, dit-il, qu'on en devroit conclure qu'il est plus difficile de commander aux hommes qu'aux bêtes. Mais en jettant les yeux sur Cyrus, qui étoit venu à bout de gouverner en paix tant de provinces, & de se faire également aimer des peuples conquis & de ses sujets naturels; * il conclud que la faute vient, non de ceux qui ont peine à obéir, mais des supérieurs qui ne savent pas gouverner.

On

* Οὔτε τῶν ἀνθρώπων, ἔστι τῶν χαλεπῶν ἄρχειν ἔργον ἀνθρώπων ἄρχειν, ἢ τις ἐπιστήμων τοῦτο πράττῃ.

On en peut dire autant à proportion de ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans. † Il faut avouer que l'eſprit de l'homme, même dans l'âge le plus tendre, ſouffre impatiemment le joug, & ſe porte naturellement à ce qui lui eſt défendu. ‡ Mais ce qu'il en faut conclure, c'eſt que pour cette raiſon-là même il demande plus de précautions & de ménagemens, & qu'il cède plus volontiers à la douceur qu'à la violence: *Sequitur facilius, quàm ducitur.* On voit quelquefois un cheval fougueux, qui ſe cabre, qui ſecoue le mords, qui réſiſte à l'éperon: c'eſt que celui qui le monte, qui a la main dure & peſante, ne ſait pas le conduire, & le gourmande mal-à-propos. Donnez à ce cheval, qui a la bouche extrêmement fine, un Ecuier habile & intelligent, il arrêtera toutes ſes ſaillies, & d'une main légere le gouvernera à ſon gré: *Generoſi atque nobiles equi melius facili freno reguntur.* *Senec. ibid. cap. 24.*

Pour parvenir à ce but, le premier ſoin du maitre eſt de bien étudier & d'approfondir le génie & le caractere des enfans: car c'eſt ſur quoi il doit règler ſa conduite. * Il y en a qui ſe relâchent & languiſ-

† Natura contumax eſt humanus animus, & in contrarium atque arduum nitens, ſequiturque facilius quàm ducitur. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 24.*

‡ Nullum animal motoſius eſt, nullum majore arte tractandum, quàm homo: nulli magis parcendum. *Ibid. cap. 17.*

* Sunt quidam, niſi inſtiteris, remiſſi; quidam imperia indignantur: quoſdam continet metus, quoſdam debilitat; alios conti-

nue

gnissent, si on ne les presse : d'autres ne peuvent souffrir qu'on les traite avec empire & hauteur. Il en est tel que la crainte retient, & tel au contraire qu'elle abbat & décourage. On en voit dont on ne peut rien tirer qu'à force de travail & d'application; d'autres qui n'étudient que par boutade & par saillie. Vouloir les mettre tous de niveau, & les assujettir à une même règle, c'est vouloir forcer la nature. La prudence du maitre consiste à garder un milieu qui s'éloigne également des deux extrémités: car ici le mal est tout près du bien, & il est aisé de prendre l'un pour l'autre, & de s'y tromper; * & c'est ce qui rend la conduite des jeunes gens si difficile. Trop de liberté donne lieu à la licence: trop de contrainte abrutit l'esprit. La louange excite & encourage, mais aussi elle inspire de la vanité & de la présomption. Il faut donc garder un juste tempérament qui balance & évite ces deux inconvéniens, & imiter la conduite d'Isocrate à l'égard d'Ephore & de Théopompe, qui étoient d'un caractere tout different. † Ce grand maitre, qui n'a pas moins

nuatio extundit, in aliis plus impetus facit. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 3.

* Difficile regimen est.. & diligenti observatione res indiget. Utrumque enim, & quod extollendum, & quod deprimendum, similibus alitur: facilè autem etiam attendentem similia decipiunt. Crescit licentiâ spiritus, servitute comminuitur :. assurgit, si laudatur, & in spem sui bonam adducitur; sed eadem ista insolentiam generant. Sic itaque inter utrumque regendus est, ut modò frenis utamur, modò stimulis. *Senec. de ira. lib.* 2. *cap.* 21.

† Clarissimus ille præcep-

ſuite, une facilité à prendre les choſes de travers.

ARTICLE III.

Prendre d'abord de l'autorité ſur les enfans.

CETTE maxime eſt de la derniere importance pour tous les tems de l'éducation, & pour toutes les perſonnes qui en ſont chargées. J'appelle autorité un certain air & un certain aſcendant, qui imprime le reſpect, & ſe fait obéir. Ce n'eſt ni l'âge, ni la grandeur de la taille, ni le ton de la voix, ni les menaces, qui donnent cette autorité: mais un caractere d'eſprit égal, ferme, modéré, qui ſe poſſede toujours, qui n'a pour guide que la raiſon, & qui n'agit jamais par caprice ni par emportement.

C'eſt cette qualité & ce talent qui tient tout dans l'ordre, qui établit une exacte diſcipline, qui fait obſerver les règlemens, qui épargne les réprimandes, & qui prévient preſque toutes les punitions. Or c'eſt dès le premier abord, dès le commencement, que les parens & les maitres doivent prendre cet aſcendant. S'ils ne ſaiſiſſent ce moment favorable, & ne ſe mettent dès les premiers jours en poſſeſſion de l'autorité, ils auront toutes les peines du monde à y revenir, & l'enfant ſera le maitre. *Animum*, & l'on peut dire auſſi, *Puerum*

rum rege: qui, nisi paret, imperat. Cela est vrai à la lettre, & l'on auroit de la peine à le croire, si une expérience constante ne le montroit tous les jours. Il y a dans le fonds de l'homme un amour de l'indépendance, qui se montre & se dévelope dès l'âge le plus tendre, & dès la mammelle. * Que signifient ces cris, ces pleurs, ces gestes menaçans, ces yeux étincelans de colere, dans un enfant qui veut à toute force obtenir ce qu'il demande, ou qui est piqué de jalousie contre un autre? „ J'ai „ vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux. „ Il ne savoit pas encore parler: & avec „ un visage pâle, il lançoit des regards furieux contre un autre enfant qui tettoit „ avec lui. *Vidi ego & expertus sum zelantem parvulum. Nondum loquebatur, & intuebatur pallidus amaro aspectu collactaneum suum.* *Horat. Ep. 2. lib. 1.* *Conf. Li. 1. cap. 7.*

Voilà le tems & le moment de rompre cette mauvaise inclination dans un enfant, en l'accoutumant dès le berceau à domter ses desirs, à n'avoir point de fantaisies, en un mot à cèder & à obéir. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer; ils n'auroient garde de criailler & de se

* Flendo petere, etiam quod noxiè daretur: indignari acriter... non ad nutum voluntatis obtemperantibus: feriendo nocere niti, quantum potest, quia non obeditur imperiis, quibus perniciosè obediretur. Ita imbecillitas membrorum infantilium innocens est, non animus infantium. *S. August. Conf. lib. 1. cap. 7.*

ſe dépiter pour ſe faire obéir; & ils ne ſeroient pas par conſéquent ſi incommodes à eux-mêmes ni aux autres qu'ils le ſont, pour n'avoir pas été conduits de cette maniere dès leur premiere enfance.

Quand je parle ainſi, ce n'eſt pas que je prétende qu'il ne faille avoir aucune indulgence pour les enfans: je ſuis bien éloigné d'une telle diſpoſition. Je dis ſeulement que ce n'eſt point à leurs pleurs qu'il faut accorder ce qu'ils demandent: & s'ils redoublent leur importunité pour l'obtenir, il faut leur faire entendre qu'on le leur refuſe préciſément pour cette raiſon-là même. Et ici l'on doit tenir pour une maxime indubitable, qu'après qu'on leur a refuſé une fois quelque choſe, il faut ſe réſoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités, à moins qu'on n'ait envie de leur apprendre à devenir impatiens & chagrins, en les récompenſant de ce qu'ils s'abandonnent au chagrin & à l'impatience.

On voit chez certains parens des enfans qui jamais à table ne demandent rien, quelque mets qu'il y ait devant eux, mais qui reçoivent avec plaiſir & en remerciant ce qu'on leur donne. Dans d'autres maiſons il y en a qui demandent de tout ce qu'ils voient, & qu'il faut ſervir avant tout le monde. D'où vient une difference ſi notable? de la differente éducation qu'ils ont reçue. Plus les enfans ſont jeunes, moins on doit ſatisfaire leurs deſirs déréglés. Moins ils ont de raiſon, plus il eſt néceſſai-

faire qu'ils ſoient ſoumis à l'abſolue puiſſance & à la direction de ceux entre les mains de qui ils ſe trouvent. Quand une fois ils ont pris ce pli, & que l'habitude a rompu leur volonté, c'en eſt fait pour le reſte de la vie, & l'obéiſſance ne leur coûte plus rien:

Adeo in teneris conſuescere multum eſt. *Georg. III 2. v. 272.*

Ce que j'ai dit des enfans au berceau, il faut l'appliquer à tous ceux qui ſont dans un autre âge. Le premier ſoin d'un écolier qui a un nouveau maitre, c'eſt de l'étudier & de le ſonder. Il n'y a rien qu'il n'eſſaie, point d'induſtrie & d'artifice qu'il n'emploie, pour prendre s'il peut le deſſus. Quand il voit toutes ſes peines & toutes ſes ruſes inutiles, que le maitre paiſible & tranquille y oppoſe une fermeté douce & raiſonnable, mais qui finit toujours par ſe faire obéir, pour-lors il cède & ſe rend de bonne grace; & cette eſpece de petite guerre, ou plutôt d'eſcarmouche, où de part & d'autre on a tâté ſes forces, ſe termine heureuſement par une paix & une bonne intelligence, qui répandent la douceur dans le reſte du tems qu'on a à vivre enſemble.

ARTICLE IV.

Se faire aimer & craindre.

LE RESPECT, ſur lequel eſt fondée l'autorité dont je viens de parler, renferme deux choſes, la crainte & l'amour, qui ſe prêtent un ſecours mutuel, & qui ſont les deux grands mobiles, les deux grands reſſorts de tout gouvernement en général, & en particulier de la conduite des enfans. Comme ils ſont dans un âge où la raiſon n'eſt pas encore bien dévelopée, loin d'être dominante, ils ont beſoin que la crainte vienne quelquefois à ſon ſecours, & prenne ſa place. Mais ſi elle eſt ſeule, & que l'attrait du plaiſir ne la ſuive pas de près, * elle n'eſt pas longtems écoutée, & ſes leçons ne produiſent qu'un effet paſſager, que l'eſpérance de l'impunité fait bientôt diſparoitre. De-là vient qu'en matiere d'éducation la ſouveraine habileté conſiſte à ſavoir allier par un ſage tempérament une force qui retienne les enfans ſans les rebuter, & une douceur qui les gagne ſans les amollir: *Sit rigor, ſed non exaſperans; ſit amor, ſed non emolliens.* D'un côté, la dou-

S. Greg. Pap.

* Timor, non diuturnus magiſter officii. *Cic. Philip.* 2. *n.* 90. Imbecillus eſt pudoris magiſter timor, qui ſi quando paululum aberraverit, ſtatim ſpe impunitatis exultat. *Id. in Hortenſ.*

douceur du maitre ôte au commandement ce qu'il a de dur & d'auſtere, & en émouſſe la pointe, *hebetat aciem imperii*, c'eſt une belle penſée de Séneque : d'un autre côté, ſa prudente ſévérité fixe & arrête la légereté & l'inconſtance d'un âge encore peu ſuſceptible de réflexion, & incapable de ſe gouverner par lui-même. C'eſt donc cet heureux mêlange de douceur & de ſévérité, d'amour & de crainte, qui procure au maitre l'autorité, qui eſt l'ame du gouvernement, & qui inſpire aux diſciples le reſpect, qui eſt le lien le plus ferme de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion; de ſorte pourtant que ce qui doit dominer de part & d'autre, & prendre le deſſus, c'eſt la douceur & l'amour.

Mais, dit-on, cette maniere de conduire les enfans par la douceur, & en s'en faiſant aimer, plus facile peut-être pour un précepteur particulier, eſt-elle praticable à l'égard d'un Principal dans le Collège, d'un Régent dans la Claſſe, d'un Maitre chargé de pluſieurs écoliers dans une Chambre commune; & eſt-il poſſible, dans toutes ces places, de garder une exacte diſcipline, ſans quoi il n'y a nul bien à eſpérer, & en même tems de ſe faire aimer par ſes diſciples? J'avoue que rien n'eſt plus difficile que de garder, dans la circonſtance dont il s'agit, ce ſage milieu & ce ſalutaire tempérament entre une ſévérité outrée & une douceur exceſſive. Mais la choſe n'eſt pas impoſſible, puiſqu'on la voit pratiquée par des perſonnes qui ont le

rare talent de ſe faire craindre, & de ſe faire encore plus aimer. Le tout dépend du caractere des maitres. S'ils ſont tels qu'ils doivent être, le ſuccès répondra à leur deſir. Quintilien va nous expliquer quelles ſont les qualités d'un bon maitre, & comment il peut gagner l'affection de ſes diſciples. L'endroit eſt très beau, & renferme d'excellens avis. Je ne ferai preſque que le copier.

Comme c'eſt un principe général que l'amour ne s'achete que par l'amour, *ſi vis amari, ama:* la premiere choſe que demande Quintilien, c'eſt * „ qu'un maitre a- „ vant tout & par deſſus tout prenne des „ ſentimens de pere pour ſes diſciples, & „ qu'il ſe regarde comme tenant la place de „ ceux qui les lui ont confiés: „ dont par conſéquent il doit emprunter la douceur, la patience, & ces entrailles de bonté & de tendreſſe qui leur ſont naturelles. *Senec.*

„ † Qu'il n'ait point de vices dans ſa „ perſonne, & qu'il n'en ſouffre point dans „ les autres. Que ſon auſtérité n'ait rien „ de rude, & ſa facilité rien de mou, „ de crainte de ſe faire haïr, ou mépri- „ ſer.

‡ Qu'il ne ſoit ni colere, ni emporté: mais

* Sumat ante omnia parentis erga diſcipulos ſuos animum, ac ſuccedere ſe in eorum locum, à quibus ſibi liberi traduntur, exiſtimet.

† Ipſe nec habeat vitia, nec ferat. Non auſteritas ejus triſtis, non diſſoluta ſit comitas: ne inde odium, hinc contemptus oriatur.

‡ Minimè iracundus, nec tamen eorum, quæ emendanda erunt, diſſimulator.

„ mais auſſi qu'il ne ferme pas les yeux „ ſur les fautes qui mériteront qu'on y „ faſſe attention.

„ * Que dans ſa maniere d'enſeigner il „ ſoit ſimple, patient, exact; & qu'il „ compte plus ſur une règle ſuivie & ſur „ ſon aſſiduité, que ſur un excès de tra- „ vail du côté de ſes diſciples. Qu'il ſe „ faſſe un plaiſir de répondre à toutes les „ queſtions qu'ils lui feront: qu'il aille „ même au devant, & qu'il les interroge „ lui-même, s'ils ne lui en font point.

„ † Qu'il ne leur refuſe point dans l'oc- „ caſion la louange qu'ils méritent, mais „ auſſi qu'il ne la prodigue pas mal-à-pro- „ pos: car l'un cauſe le découragement, „ & l'autre donne une ſécurité dange- „ reuſe.

„ ‡ Quand il ſera obligé de les repren- „ dre, qu'il ne ſoit ni amer, ni offenſant. „ Car ce qui donne à pluſieurs de l'aver- „ ſion pour l'étude, c'eſt que certains „ maitres les réprimandent avec un air „ chagrin, comme s'ils les avoient pris en „ haine.

*Qu'il

* Simplex in docendo, patiens laboris, aſſiduus potiùs quàm immodicus. Interrogantibus libenter reſpondeat: non interrogantes percontetur ultro.

† In laudandis diſcipulorum dictionibus nec malignus, nec effuſus: quia res altera tædium laboris, altera ſecuritatem parit.

‡ In emendando, quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimeque contumelioſus. Nam id quidem multos à propoſito ſtudendi fugat, quòd quidam ſic objurgant, quaſi oderint.

* Qu'il leur parle ſouvent de la vertu, & „ qu'il le faſſe toujours avec de grands éloges. „ Qu'il la leur montre toujours ſous une idée avantageuſe & agréable, comme le plus excellent de tous les biens, le plus digne d'un homme raiſonnable, & qui lui fait le plus d'honneur; comme une qualité abſolument néceſſaire pour s'attirer l'affection & l'eſtime de tout le monde, & comme le moien unique d'être véritablement heureux. „ Plus il les avertira de „ leurs devoirs, moins il ſera obligé de „ les punir. . . Que chaque jour il leur „ diſe quelque choſe qu'ils remportent a„ vec eux, & dont ils faſſent leur profit. „ Quoique la lecture leur fourniſſe aſſez „ de bons exemples, ce qui ſe dit de vi„ ve voix a toute une autre force, & pro„ duit tout un autre effet, ſur-tout de la „ part d'un maitre que des enfans bien nés „ aiment & honorent. Car on ne ſauroit „ croire combien nous imitons plus volon„ tiers les perſonnes pour qui nous ſommes „ favorablement prévenus.

Voilà ce que Quintilien demande pour un Maitre de Rhétorique ; (& cela convient

* Plurimus ei de honeſto ac bono ſit ſermo. Nam quo ſæpius monuerit, hoc rariùs caſtigabit... Ipſe aliquid, imò multa quotidie dicat, quæ ſecum audita referant. Licet enim ſatis exemplorum ad imitandum ex lectione ſuppeditet, tamen viva illa, ut dicitur, vox alit plenius, præcipueque præceptoris, quem diſcipuli, ſi modò rectè ſunt inſtituti, & amant, & verentur. Vix autem dici poteſt, quanto libentiùs imitemur eos, quibus favemus. *On peut appliquer cet endroit à ce qui regarde les mœurs.*

vient également à tous ceux qui ſont chargés d'inſtruire la Jeuneſſe,) afin, dit-il, que comme dans cette Claſſe * il y a ordinairement un grand nombre d'écoliers, † „ la ſageſſe du maitre préſerve de la cor„ ruption ceux qui ſont dans un âge plus „ tendre, & que ſa gravité arrête la licen„ ce de ceux qu'un âge plus avancé rend „ plus difficiles à gouverner. Car il ne „ ſuffit pas qu'il ſoit homme de bien, s'il „ ne ſait encore tenir ſes diſciples dans „ l'ordre par une exacte diſcipline. „ N'en doutons point: un maitre de ce caractere ſaura ſe faire craindre & ſe faire aimer. Mais pluſieurs croient prendre une route plus courte & plus ſûre, qui eſt celle des châtimens & des réprimandes. Il faut avouer qu'elle coute moins aux maitres que celle de la douceur & de l'inſinuation: mais auſſi elle réuſſit bien moins. Car on n'arrive presque jamais par les châtimens au ſeul vrai but de l'éducation, qui eſt de perſuader les eſprits, & d'inſpirer l'amour ſincere de la vertu. C'eſt de quoi je vais parler dans les articles ſuivans.

* *On étudioit pluſieurs années en Rhétorique: ainſi les écoliers, qui s'y trouvoient enſemble, pouvoient être d'âge fort different.*

† Major adhibenda tum cura eſt, ut & teneriores annos ab injuria ſanctitas docentis cuſtodiat, & ferociores à licentia gravitas deterreat. Neque verò ſatis eſt ſummam præſtare abſtinentiam, niſi diſciplinæ ſeveritate convenientium quoque ad ſe mores aſtrinxerit.

ARTICLE V.

Des châtimens.

COMME cet article eſt de la derniere importance pour l'éducation, je m'y arrêterai un peu plus que ſur les autres, & je le diviſerai en deux parties. Dans la premiere je montrerai les inconvéniens & les dangers du châtiment des verges, dans la ſeconde je marquerai les règles qu'on doit ſuivre dans ces ſortes de châtimens.

§. I. *Inconvéniens & dangers des châtimens.*

LA VOIE commune & abrégée pour corriger les enfans, ce ſont les châtimens & la verge, reſſource preſque unique que connoiſſent ou emploient pluſieurs de ceux qui ſont chargés de l'éducation de la Jeuneſſe. Mais ce remede devient ſouvent un mal plus dangereux que ceux qu'on veut guérir, s'il eſt emploié hors de ſaiſon ou ſans meſure. Car outre que les châtimens dont nous parlons ici, c'eſt-à-dire de la verge & du fouet, ont quelque choſe d'indécent, de bas, & de ſervile; ils ne ſont point propres par eux-mêmes à remédier aux fautes, & il n'y a nulle apparence qu'une correction devienne utile à un enfant, ſi la honte de ſouffrir pour avoir mal

fait

fait n'a plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que la peine même. D'ailleurs ces châtimens lui donnent une averſion incurable pour des choſes qu'on doit tâcher de lui faire aimer. Ils ne changent point l'humeur, & ne réforment point le naturel, mais le répriment ſeulement pour un tems, & ne ſervent qu'à faire éclater les paſſions avec plus de violence quand elles ſont en liberté. Ils abrutiſſent ſouvent l'eſprit, & l'endurciſſent dans le mal: * car un enfant qui a aſſez peu d'honneur pour n'être point ſenſible à la réprimande, s'accoutume aux coups comme un eſclave, & ſe roidit contre la punition.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire, qu'on ne doive jamais emploier cette ſorte de châtiment? Ce n'eſt pas là ma penſée. Je n'ai garde de condamner en général le châtiment des verges, après tout ce qui en eſt dit dans pluſieurs endroits de l'Ecriture, & ſur-tout dans les Proverbes. *Celui qui épargne la verge, hait ſon fils: mais celui qui l'aime, s'applique à le corriger.* Prov. 13. 24. *La folie eſt liée au cœur de l'enfant, & la verge de la diſcipline l'en chaſſera.* Ib. 22. 15. L'Ecriture ſainte par ces paroles, & par d'autres pareilles, déſigne peut-être la punition en général, & condamne la fauſſe tendreſſe & l'aveugle indulgence des parens, qui ferment les yeux ſur les vices de leurs enfans,

* Si cui tam eſt mens illiberalis, ut objurgatione non corrigatur; is etiam ad plagas, ut peſſima quæque mancipia, durabitur. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

ſans, & par-là les rendent incorrigibles. En ſuppoſant qu'il faille prendre le mot de *verge* à la lettre, il y a bien de l'apparence qu'elle conſeille ce châtiment pour des caracteres durs, groſſiers, indociles, intraitables, inſenſibles à la réprimande & à l'honneur. Mais peut-on penſer que l'Ecriture, ſi remplie de charité & de douceur, ſi pleine de compaſſion pour les foibleſſes même d'un âge plus avancé, veuille qu'on traite durement des enfans, dont les fautes ſouvent viennent plutôt de légéreté que de méchanceté?

Je conclus donc que les punitions, dont il s'agit ici, peuvent être emploiées, mais qu'elles ne doivent l'être que rarement, & pour des fautes importantes. Il en eſt de ces châtimens, comme des remedes violens qu'on emploie dans les maladies extrêmes. Ils purgent, mais il alterent le tempérament, & uſent les organes. Une ame menée par la crainte, en eſt toujours plus foible. * Tout homme donc qui eſt prépoſé à la conduite des autres, doit, pour gué-

* *Séneque, après avoir décrit fort au long la conduite d'un ſage médecin à l'égard d'un malade, en fait l'application à ceux qui gouvernent.* Ita legum præſidem civitatiſque rectorem decet, quamdiu poteſt verbis, & his mollioribus, ingenia curare; ut faciendæ ſuadeat, cupiditatemque honeſti & æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum: tranſeat deinde ad triſtiorem orationem, qua moneat adhuc & exprobret: noviſſimè ad pœnas, & has adhuc leves & revocabiles decurrat: ultima ſupplicia ſceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat, niſi quem perire etiam pereuntis interſit. *De Ira, lib. 1. cap. 5.*

guérir les esprits, user d'abord de douces remontrances, tenter la voie de la persuasion, faire goûter s'il peut l'honnêteté & la justice, inspirer de la haine pour le vice, & de l'estime pour la vertu. Si cette premiere tentative ne réussit pas, il peut passer à des avis plus forts, & à des reproches plus piquans. Enfin, quand tout aura été emploié inutilement, il en viendra aux châtimens, mais par degrés, laissant encore entrevoir l'espérance du pardon, & réservant les derniers pour des fautes extrêmes, & pour des maux desespérés.

Que l'on compare un homme de cette sagesse & de cette modération avec un maitre brusque, emporté, violent, tel qu'étoit un Orbilius, auquel Horace son disciple donne le surnom de *Plagosus* *; & celui à qui Cicéron avoit confié l'éducation de ses enfans, qui poussoit l'emportement jusqu'à la fureur. C'étoit un affranchi, dont Cicéron faisoit grand cas d'ailleurs, & à qui il avoit donné toute sa confiance. *Dionysius quidem mihi in amoribus est. Pueri autem aiunt eum* FURENTER IRASCI. *Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* J'avoue que je ne reconnois point ici le bon-sens ni la prudence de Cicéron. Prévenu en faveur de cet affranchi, il paroit peu sensible au reproche qu'on lui faisoit, comme si un tel défaut pouvoit se couvrir par la science, & subsister avec la qualité d'un très homme de bien: *Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.*

Epist. 1. *lib.* 2.

* *Un fouetteur. Un homme sujet à battre & à frapper.*

Ad Att. Ep. 1. *lib.* 6.

Il fut bien détrompé dans la ſuite, lorſque ce lâche & perfide eſclave l'eut trahi.

* Lequel de deux maitres, dit Sénèque, eſtimera-t-on le plus: celui qui par de ſages avis & par des motifs d'honneur s'applique à corriger ſes diſciples, & un autre qui les déchire à coups de fouet pour quelques leçons mal récitées, & pour d'autres fautes pareilles? S'y prit-on jamais de la ſorte pour dreſſer un cheval, & eſt-ce à force de coups qu'on le domte? Ne ſeroit-ce pas un moien ſûr de le rendre ombrageux, fougueux, rétif? Un habile écuier ſait le réduire, en le careſſant d'une main flateuſe. Pourquoi faut-il que des hommes ſoient traités plus durement que des bêtes?

§. II *Règles à obſerver dans les châtimens.*

1. IL EST certain que ſi les enfans ſont accoutumés de bonne heure à la ſoumiſſion & à l'obéiſſance par la conduite ferme des parens & des maitres, & qu'on ait ſoin de ne ſe relâcher jamais de cette fermeté, jusqu'à ce que la crainte & le reſpect

* Uter præceptor liberalibus ſtudiis dignior, qui excarnificabit diſcipulos, ſi memoria illis non conſtiterit, aut ſi parum agilis in legendo oculus hæſerit: an qui monitionibus & verecundia emendare ac docere malit? Numquidnam æquum eſt, gravius hominem & duriùs imperari, quàm imperatur animalibus mutis? Atqui equum non crebris verberibus exterret domandi peritus magiſter. Fiet enim formidoloſus & contumax, niſi eum tactu blandiente permulſeris. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 16.*

pect leur ſoient devenus comme familiers, & qu'il ne paroiſſe plus dans leur ſoumiſſion & dans leur obéiſſance aucune ombre de contrainte ; cette heureuſe habitude qu'ils auront priſe dès l'âge le plus tendre leur épargnera presque toutes les punitions. Ce qui oblige pour l'ordinaire de recourir à cette extrémité, c'eſt l'indulgence aveugle qu'on a eue d'abord pour les enfans, qui rend presque incorrigibles leurs défauts, parce qu'on a négligé de s'y oppoſer dans leur naiſſance.

2. Rien n'eſt plus important que de bien diſcerner les fautes qui méritent d'être punies, & celles qui doivent être pardonnées. Je mets du nombre de ces dernieres toutes celles qui arrivent par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent paſſer pour des effets de malice & d'une mauvaiſe intention, n'y aiant que celles qui viennent de la volonté qui nous rendent coupables. Un Officier d'Auguſte ſe promenant un jour avec lui, fut ſi fort troublé de crainte à la vue d'un ſanglier qui vint tout d'un coup vers eux, qu'il ſe mit à couvert du danger en y expoſant l'Empereur lui-même. La faute étoit conſidérable: mais Auguſte, ne l'examinant que du côté de l'intention, ſe contenta de tourner la choſe en raillerie: *Rem non minimi periculi, quia tamen fraus aberat, in jocum vertit.* *Sueton. in vit. Aug. cap. 67.*

Je mets dans le même rang toutes les fautes de légereté & d'enfance, dont le tems & l'âge les corrigeront infailliblement.

Je ne croi pas non plus qu'on doive emploier le châtiment des verges pour les manquemens où les enfans peuvent tomber en apprenant à lire, à écrire, à danſer; en apprenant même les langues, le Latin, le Grec, &c. ſinon dans de certains cas dont je parlerai. Il doit y avoir d'autres punitions pour des fautes où il ne paroit ni mauvaiſe diſpoſition de cœur, ni envie de ſecouer le joug de l'autorité.

3. C'eſt une grande partie du mérite des maitres, de ſavoir imaginer differentes eſpeces & differens degrés de punitions pour corriger leurs diſciples. Il dépend d'eux d'attacher une idée de honte & d'opprobre à mille choſes, qui d'elles-mêmes ſont indifferentes, & qui ne deviennent châtimens que par l'idée qu'on y a attachée. Je connois une école de pauvres, où l'une des plus ſenſibles punitions contre les enfans dont on n'eſt pas content, eſt de les faire demeurer aſſis ſur un banc ſéparé, & le chapeau ſur la tête, lorſqu'il vient quelque perſonne conſidérable dans l'école. C'eſt un tourment pour eux de demeurer dans cette ſituation humiliante, pendant que tous les autres ſont debout & découverts. On peut inventer mille choſes pareilles, & je ne cite cet exemple que pour montrer que le tout dépend de l'induſtrie du maitre. Il y a eu des enfans de qualité que l'on tenoit auſſi bien dans le reſpect en leur faiſant appréhender d'aller ſans ſouliers, que d'autres en les menaçant du fouet.

4. Le

4. Le ſeul vice, ce me ſemble, qui mérite un traitement ſévère, c'eſt l'opiniâtreté dans le mal, mais une opiniâtreté volontaire, déterminée, & bien marquée.

Il ne faut point donner ce nom à des fautes de légereté & d'inconſtance, dans leſquelles les enfans, naturellement oublieux & volages, peuvent retomber fréquemment ſans qu'on ait lieu de juger qu'elles partent d'un mauvais fonds. Je ſuppoſe qu'un enfant a fait un menſonge. Si c'eſt une violente crainte qui l'y ait fait tomber, la faute eſt bien moindre, & ne demande qu'une douce réprimande. S'il eſt volontaire, délibéré, ſoutenu avec hardieſſe, voilà une véritable faute, & certainement bien puniſſable. Cependant je ne croi pas que pour la premiere fois il faille encore emploier le châtiment des verges, qui eſt la derniere extrémité par raport à des enfans. * Un pere de bon-ſens, dit Séneque, deshérite-t-il ſon fils pour une premiere faute, quelque conſidérable qu'elle puiſſe être? Non ſans doute. Il met tout en uſage auparavant, pour faire rentrer ſon fils en lui-même, & pour corriger, s'il le peut, ſon mauvais naturel; & ce n'eſt que lorſque tout eſt deſeſpéré, & que ſa patience eſt

† Numquid aliquis ſanus filium ex prima offenſa exheredat? Niſi magnæ & multæ injuriæ patientiam evicerint, niſi plus eſt quod timet quàm quod damnat, non accedit ad decretorium ſtilum. Multa antè tentat, quibus dubiam indolem, & pejore loco jam poſitam revocet. Simul deplorata eſt, ultima experitur. *Senec. de Clem. lib.* 1. *cap.* 14.

eſt pouſſée à bout, qu'il en vient à une extrémité ſi fâcheuſe. Un maitre doit à proportion ſuivre la même conduite.

5. J'en dis autant de l'indocilité & de la deſobéiſſance, quand elle eſt ſoutenue opiniâtrément, & accompagnée d'un air de mépris & de révolte.

6. Il y a une autre ſorte d'opiniâtreté, qui regarde l'étude, & qu'on peut appeller opiniâtreté de pareſſe, qui cauſe ordinairement beaucoup de peine aux maitres, lorſque des enfans ne veulent rien apprendre ſi on ne les y contraint par la force. J'avoue qu'il n'y a rien de plus embarraſſant, ni de plus difficile à manier que de tels caracteres, ſur-tout quand l'inſenſibilité & l'indifférence ſe trouvent jointes à la pareſſe, comme cela eſt aſſez ordinaire. C'eſt pour-lors qu'un maitre a beſoin de toute ſa prudence & de toute ſon induſtrie, pour rendre à ſon diſciple l'étude, ſinon aimable, du moins ſupportable, en mêlant la force à la douceur, les menaces aux promeſſes, les punitions aux récompenſes. Quand tout a été emploié ſans fruit, on peut bien en venir au châtiment, mais non le rendre ordinaire & journalier: car c'eſt pour-lors que le remede eſt pire que le mal.

7. Quand le châtiment a été jugé néceſſaire, il y a tems & maniere de l'exercer. * Les maladies de l'ame demandent d'être traitées au moins avec autant de dextérité &

* Ut corporum, ita animorum, molliter vitia tractanda ſunt. *Senec. de Benef. lib. 7. cap. 30.*

& d'adreſſe que celles du corps. Rien n'eſt plus dangereux pour celui-ci qu'un remede donné mal-à-propos & à contre-tems. Un ſage médecin attend que le malade ſoit en état de le ſoutenir, & épie dans cette vue les momens favorables.

La premiere règle eſt donc de ne point punir un enfant dans l'inſtant même de ſa faute, de peur de l'aigrir, & de lui en faire commettre de nouvelles en le pouſſant à bout ; mais de lui laiſſer le tems de ſe reconnoître, de rentrer en lui-même, de ſentir ſon tort, & en même tems la juſtice & la néceſſité de la punition, & par-là de le mettre en état d'en profiter.

Le maitre de ſon côté ne doit jamais punir avec paſſion, ni par colere, ſur-tout ſi la faute qu'il punit le regarde perſonnellement, comme ſeroit un manque de reſpect, & quelque parole choquante. † Il doit ſe ſouvenir d'un bon-mot que dit Socrate à un eſclave dont il avoit ſujet de ſe plaindre: *Je te traiterois comme tu le mérites, ſi je ne me ſentois en colere.* * Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les perſonnes qui ont autorité ſur les autres, fuſſent ſemblables aux loix, qui puniſſent ſans trouble & ſans emportement, & par le ſeul motif du

† Ad coercitionem erranti um, irato caſtigatore non eſt opus..... Inde eſt quod Socrates ſervo ait: Cæderem te, niſi iraſcerer. *Senec. lib.* 1. *de ira, cap.* 15.

* Prohibenda maximè eſt ira in puniendo.... optandumque ut ii, qui præſunt aliis, Legum ſimiles ſint, quæ ad puniendum æquitate ducuntur, non iracundia. *Cic. de Offic. lib.* 1. *n.* 89.

du bien public & de la juſtice. Pour peu qu'il paroiſſe d'émotion ſur le viſage du maitre, ou dans ſon ton, l'écolier s'en aperçoit auſſitôt & il ſent bien que ce n'eſt pas le zèle du devoir, mais l'ardeur de la paſſion, qui a allumé ce feu: & il n'en faut pas davantage pour faire perdre tout le fruit de la punition: parce que les enfans, tout jeunes qu'ils ſont, ſentent qu'il n'y a que la raiſon qui ait droit de corriger.

Comme la punition doit être rare, il faut tout emploier pour la rendre utile. Montrez, par exemple, à un enfant tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrémité. Paroiſſez-lui affligé de vous y voir réduit malgré vous. Parlez devant lui avec d'autres perſonnes du malheur de ceux qui manquent de raiſon & d'honneur, juſqu'à ſe faire châtier. Retranchez les marques d'amitié ordinaires, juſqu'à ce que vous voyiez qu'il ait beſoin de conſolation. Rendez ce châtiment public, & tenez-le ſecret, ſelon que vous jugerez qu'il ſera plus utile à l'enfant ou de lui cauſer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne. Réſervez cette honte publique pour ſervir de dernier remede. Servez-vous quelquefois d'une perſonne raiſonnable qui conſole l'enfant, qui lui diſe ce que vous ne devez pas encore lui dire vous-même: qui le guériſſe de la mauvaiſe honte, qui le diſpoſe à revenir à vous, & auquel l'enfant dans ſon émotion puiſſe ouvrir

ſon

ſon cœur plus librement qu'il n'oſeroit le faire devant vous. Mais ſur-tout qu'il ne paroiſſe jamais que vous demandiez de l'enfant d'autres ſoumiſſions que celles qui ſont raiſonnables & néceſſaires. Tâchez de faire en ſorte qu'il s'y condamne lui-même, & qu'il ne vous reſte qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit emploier les règles générales ſelon les beſoins particuliers.

Mais ſi l'enfant qu'on punit n'eſt ſenſible ni à l'honneur, ni à la honte, il faut faire en ſorte que le premier châtiment qu'on emploiera faſſe ſur lui par la douleur une vive & durable impreſſion, afin, qu'au défaut d'un plus noble motif, la crainte au moins puiſſe le retenir.

Je n'ai pas beſoin d'avertir que les ſoufflets, les coups, & les autres traitemens pareils, ſont abſolument interdits aux maîtres. Ils ne doivent punir que pour corriger, & la paſſion ne corrige point. Qu'on ſe demande à ſoi-même ſi c'eſt de ſang froid & ſans émotion qu'on donne un ſoufflet à un enfant. * La colere, qui eſt elle-même un vice, peut-elle être un remede bien propre pour guérir les vices des autres?

* Cùm ira delictum animi ſit, non oportet peccata corrigere peccando. *Senec. lib. 1. de Ira, c. 15.*

ARTICLE VI.

Des réprimandes.

CETTE matiere n'eſt gueres moins importante que celle des punitions, parce que l'uſage en eſt plus fréquent, & que les ſuites peuvent en être auſſi dangereuſes.

Pour rendre les réprimandes utiles, il me ſemble qu'il y a trois choſes principalement à conſidérer: le ſujet, le tems, la maniere de les faire.

1. *Sujet de réprimander.*

C'EST un défaut aſſez ordinaire d'emploier la réprimande pour les fautes les plus légeres, & qui ſont preſque inévitables aux enfans: & c'eſt ce qui lui ôte toute ſa force, & en faiſ perdre tout le fruit. Car ils s'y accoutument, n'en ſont plus touchés, & s'en font un jeu. Je n'ai pas oublié ce que j'ai raporté ci-devant de Quintilien, qu'un moien pour un maitre de punir rarement les enfans, c'eſt de les avertir ſouvent: *Quo ſæpiùs monuerit, hoc rariùs caſtigabit.* Mais je mets une grande différence entre les avertiſſemens & les réprimandes. Les premiers ſentent moins l'autorité d'un maitre, que la bonté d'un ami. Ils ſont toujours accompagnés d'un air & d'un ton de douceur, qui les font re-

recevoir plus agréablement: & par cette raiſon on en peut faire ſouvent uſage. Mais comme les réprimandes piquent toujours l'amour-propre, & que ſouvent elles empruntent un air & un langage ſévère, il faut les réſerver pour des fautes plus conſidérables, & par conſéquent en uſer plus rarement.

2. *Tems où il faut placer la réprimande.*

LA PRUDENCE du maitre conſiſte à étudier avec ſoin, & à attendre le moment favorable où l'eſprit de l'enfant ſera diſpoſé à profiter de la correction. C'eſt ce que Virgile appelle ſi élégamment, *molles aditus, molliſſima fandi tempora*, & en quoi il fait conſiſter l'adreſſe d'un négociateur: *Quis rebus dexter modus.* *Æn. lib. v. 393. 423.*

Ne prenez donc jamais un enfant, dit M. de Fénelon, ni dans ſon premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agiſſez par humeur & par promtitude, non par raiſon & par amitié; & vous perdez ſans reſſource votre autorité. Si vous le reprenez dans ſon premier mouvement, il n'a pas l'eſprit aſſez libre pour vaincre ſa paſſion, & pour ſentir l'importance de vos avis. C'eſt même expoſer l'enfant à perdre le reſpect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous poſſédez: rien ne le lui fera mieux voir, que votre patience. Obſervez tous les momens pen-

pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction.

Evang. du Mardi de la troisieme Semaine de Car. Que diroit-on, remarque M. Nicole en parlant du devoir de la correction fraternelle, que diroit-on d'un Chirurgien, qui, pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal, & cela sans que cette apostume eût été mise par des remedes préparatifs en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une opération si douloureuse? On diroit sans doute que cet homme seroit très imprudent & très mal-habile. Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la matiere que je traite.

3. *Maniere de faire les réprimandes.*

LE MEME M. Nicole, & au même endroit, montre combien il est difficile de faire des corrections & des réprimandes. La cause de cette difficulté, dit-il, est qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour-propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en quoi il ne cède jamais sans beaucoup de combat & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aimer. Ainsi l'on a soin de se justifier dans ses défauts par diverses couleurs trompeuses. Et il ne doit pas paroître étonnant que les hommes trouvent mauvais d'être contredits & condamnés, puisqu'on attaque en même tems la rai-

raiſon qui eſt trompée, & le cœur qui eſt corrompu.

C'eſt-là le fondement des précautions & les ménagemens que demande la correction & la réprimande. Il ne faut rien laiſſer entrevoir en nous à un enfant, qui en puiſſe empêcher l'effet. * Il faut éviter d'exciter ſon aigreur par la dureté de nos paroles, ſa colere par des exagérations, ſon orgueil par des marques de mépris.

Il ne faut pas l'accabler par une multitude de répréhenſions qui lui ôtent l'eſpérance de ſe pouvoir corriger des fautes qu'on lui reproche. Il ſeroit bon même de ne point dire à un enfant ſon défaut, ſans ajouter quelque moien de le ſurmonter: car la correction, quand elle eſt ſeche, inſpire le chagrin & le découragement.

Il faut éviter de lui faire penſer qu'on eſt prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de ſe défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertiſſemens qu'à notre prévention

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque interêt, ou par quelque paſſion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de ſon bien.

On ſe trouve quelquefois obligé, dit Cicéron, d'uſer dans les corrections d'un ton de voix plus élevé & de paroles plus fortes: mais cela doit être rare, comme les mé- *Off. lib. 1. n. 136.*

† Omnis animadverſio vacare debet. *Cic. lib. 1. &* caſtigatio contumeliâ *Offic. n. 88.*

ARTICLE VII.

Parler raiſon aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire uſage des louanges, des récompenſes, des careſſes.

J'AI DEJA inſinué ces moiens, qui doivent être les plus ordinaires, & qui ſont toujours les plus efficaces.

J'APPELLE parler raiſon aux enfans, agir toujours ſans paſſion & ſans humeur, leur rendre raiſon de la conduite qu'on garde à leur égard. Il faut, dit M. de Fénelon, chercher tous les moiens de rendre agréables aux enfans les choſes que vous exigez d'eux. En avez-vous quelqu'une de fâcheuſe à propoſer? faites-leur entendre que la peine ſera bientôt ſuivie du plaiſir: montrez-leur toujours l'utilité des choſes que vous leur enſeignez: faites-leur en voir l'uſage par raport au commerce du monde, & aux devoirs des conditions. C'eſt, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour: c'eſt pour vous former le jugement: c'eſt pour vous accoutumer à bien raiſonner ſur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but ſolide & agréable, qui les ſoutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les aſſujettir par une autorité ſeche & abſolue.

S'il s'agit de punition ou de réprimande,

:, il faut les en rendre eux-mêmes les
ges, leur faire ſentir & toucher au doigt
néceſſité où l'on eſt d'en uſer de la ſor-
, & leur demander s'ils croient qu'il ſoit
ſſible d'agir d'une autre maniere. J'ai été
uelquefois étonné dans des conjonctures
à la juſte mais fâcheuſe ſévérité du châ-
ment, ou d'une réprimande publique, pou-
oit aigrir & révolter des écoliers, de
oir l'impreſſion que faiſoit ſur eux le comp-
: que je leur rendois de ma conduite, &
mment ils ſe condamnoient eux-mêmes,
: convenoient que je ne pouvois pas les
aiter autrement. Car je dois cette juſ-
ce à la plupart des jeunes gens que j'ai
onduits, de reconnoitre ici que je les ai
reſque toujours trouvé raiſonnables, quoi-
u'ils ne fuſſent pas exemts de défauts. Les
nfans ſont capables d'entendre raiſon plu-
t qu'on ne penſe, & ils aiment à être trai-
s en gens raiſonnables dès l'âge le plus
endre. Il faut entretenir en eux cette
onne opinion & ce ſentiment d'honneur
ont ils ſe piquent, & s'en ſervir, autant
u'il eſt poſſible, comme d'un moien uni-
erſel pour les amener où l'on veut.

ILS SONT auſſi fort ſenſibles à la louan-
e. Il faut profiter de ce foible, & tâ-
her d'en faire en eux une vertu. On
ourroit riſque de les décourager, ſi on ne
es louoit jamais lorſqu'ils font bien. Quoi-
ue les louanges ſoient à craindre à cauſe
le la vanité, il faut tâcher de s'en ſervir
our animer les enfans, ſans les enivrer.
Car de tous les motifs propres à toucher

une ame raiſonnable, il n'y en a point puiſſant que l'honneur & la honte, on a ſu y rendre les enfans ſenſi a tout gagné. Ils trouvent du pla tre loués & eſtimés, ſur-tout de l rens, & de ceux dont ils dépend donc on les careſſe, & qu'on leu des louanges lorſqu'ils font bien ; i regarde froidement & avec mépris font mal, & qu'on ſe faſſe une loi ſer toujours de la ſorte avec eux, ble traitement fera ſur leur eſpri ment plus d'effet que ni les men les punitions.

Mais pour rendre cette pratiqu il y a deux choſes à obſerver. P ment, quand les parens ou les mai mal-contens d'un enfant, & lui tén du froid, il faut que tous ceux qui près de lui le traitent de la même & que jamais il ne trouve à ſe conſc les careſſes des gouvernantes ou de tiques. Car pour-lors il eſt forc rendre, & il conçoit naturellemen verſion pour des fautes qui lui att mépris général. En ſecond lieu, q mécontentement des parens ou des a éclaté, il faut bien ſe donner de ce qui arrive pourtant aſſez ſouvent mettre ſur ſon viſage bientôt après me ſérénité, & de careſſer l'enfant naire. Car il ſe fait à ce manège que les réprimandes ſont un orage te durée, qu'il n'a qu'à laiſſer paſſ doit donc ne les remettre dans ſes

graces qu'avec peine, & différer de leur pardonner juſqu'à ce que leur application à mieux faire ait prouvé la ſincérité de leur repentir.

LES RECOMPENSES ne ſont point à négliger pour les enfans; & quoiqu'elles ne ſoient pas, non plus que les louanges, le principal motif qui les doive faire agir, cependant les unes & les autres peuvent devenir utiles à la vertu, & être pour elle un puiſſant éguillon. N'eſt-il pas avantageux qu'ils connoiſſent qu'en tout ſens il n'y a qu'à gagner pour eux à bien faire, & que leur interêt, auſſi bien que leur devoir, les porte à exécuter fidèlement ce qu'on demande d'eux, ſoit pour l'étude, ſoit pour la conduite?

Mais il y a un choix à faire pour les récompenſes. Une règle certaine ſur ce point, à laquelle on ne fait pas ordinairement aſſez d'attention, c'eſt qu'on ne doit point propoſer ſous cette idée ni des parures & un bel habit, ni des friandiſes & de bons morceaux, ni d'autres choſes de ce genre. La raiſon en eſt claire. C'eſt qu'en leur promettant ces choſes en forme de récompenſes, on les fait paſſer dans leur eſprit pour des choſes bonnes en elles-mêmes & deſirables; & ainſi on leur inſpire de l'eſtime pour ce qu'ils doivent mépriſer. J'en dirois autant de l'argent, dont le deſir eſt d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus général, & qu'il ne fait que croître avec l'âge; ſi ce n'eſt que pouvant être employé à de bons uſages, il peut auſſi être re-

regardé comme un inſtrument de vertu, & comme un moien de faire du bien: & c'eſt ſous cette idée qu'il faut le leur faire enviſager. J'ai vu beaucoup d'écoliers qui d'eux-mêmes partageoient leur argent en trois parts, dont l'une étoit deſtinée pour les pauvres, une autre pour acheter des livres, la derniere pour leurs menus plaiſirs.

On peut récompenſer les enfans par des jeux innocens, & mêlés de quelque induſtrie; par des promenades, où la converſation ne ſoit pas ſans fruit; par de petits préſens qui ſeront des eſpèces de prix, comme des tableaux ou des eſtampes; par des livres reliés proprement; par la vue de choſes rares & curieuſes dans les arts & dans les métiers, comme eſt par exemple la maniere de faire les tapiſſeries aux Gobelins, celle de fondre les glaces, l'imprimerie, & mille autres choſes de ce genre. L'induſtrie des parens & des maîtres conſiſte à inventer de telles récompenſes, à les varier, à les faire deſirer & attendre, en gardant toujours un certain ordre, & commençant toujours par les plus ſimples, qu'il faut faire durer le plus longtems qu'il eſt poſſible. Mais en général il faut tenir exactement ce qu'on a promis, & s'en faire un point-d'honneur & un devoir indiſpenſable avec les enfans.

AR-

ARTICLE VIII.

Accoutumer les enfans à être vrais.

UN des vices qu'on doit avec le plus de ſoin tâcher de corriger dans les enfans, c'eſt le menſonge, dont on ne ſauroit leur donner trop d'éloignement & d'horreur. Il en faut toujours parler devant eux comme d'une choſe baſſe, indigne, honteuſe ; qui deſhonore entierement un homme, qui le dégrade, qui le met au rang de ce qu'il y a de plus mépriſable, & qu'on ne peut ſouffrir même dans des eſclaves. J'ai parlé ailleurs de la maniere dont on devoit punir les enfans ſujets à ce défaut.

La diſſimulation, les fineſſes, les mauvaiſes excuſes en approchent fort, & y conduiſent infailliblement. Il faut qu'un enfant ſache qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes, qu'un ſimple déguiſement de la vérité pour en couvrir une ſeule par de mauvaiſes excuſes. Quand il confeſſe ſans détour ce qu'il a fait, ne manquez pas de le louer de ſon ingénuité, & de lui pardonner ſa faute, ſans la lui reprocher ni lui en parler jamais dans la ſuite. Si cet aveu devenoit fréquent, & tournoit en habitude, ſeulement pour obtenir l'impunité, le maitre y auroit moins d'égard, parce qu'il ne ſeroit plus qu'un jeu, & ne partiroit point d'un fonds de ſimplicité & de ſincérité.

Il faut que tout ce que les enfans voient & tout ce qu'ils entendent de la part des parens & des maitres, ſerve à leur faire aimer la vérité, & à leur inſpirer le mépris de toute duplicité. Ainſi on ne doit jamais ſe ſervir d'aucune feinte pour les appaiſer, ou pour leur perſuader ce qu'on veut; ni leur faire des promeſſes ou des menaces, dont ils ſentent bien que l'exécution ne s'enſuivra jamais. Par-là on leur enſeigne la fineſſe, à laquelle ils n'ont déja que trop de penchant.

Pour la prévenir, il faut les mettre en état de n'en avoir jamais beſoin, & les accoutumer à dire ingénuement ce qui leur fait plaiſir, ou ce qui leur fait de la peine. Leur faire entendre que la fineſſe vient toujours d'un mauvais fonds: car on n'eſt fin qu'à cauſe qu'on ſe veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être; ou parce qu'on deſire des choſes qui ne ſont pas permiſes; ou, ſi elles le ſont, parce qu'on prend, pour y arriver, des moiens qui ne ſont pas honnêtes. Faites remarquer aux enfans le ridicule de certaines fineſſes qu'ils voient pratiquer aux autres, qui ont preſque toujours un mauvais ſuccès, & qui ne ſervent qu'à les rendre mépriſables. Faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les ſurprendrez dans quelque diſſimulation. De tems en tems privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la fineſſe; & déclarez qu'ils l'obtiendront, quand ils le demanderont ſimplement & ſans détour.

C'eſt ſur ce point ſur-tout qu'il faut les pi-

r d'honneur. Leur faire comprendre
férence qu'il y a entre un enfant vrai
ıcere, ſur la parole de qui l'on peut
ter, à qui l'on ſe fie pleinement, &
'on regarde comme incapable non ſeu-
ıt de menſonge & de fourberie, mais
ns léger déguiſement; & un autre
ıt à l'égard de qui on eſt toujours en
on, de qui l'on croit avoir toujours
ı de ſe défier, * & aux paroles du-
on n'ajoute pas foi lors même qu'il
vérité. On a ſoin de leur mettre
nt devant les yeux ce que Cornélius *Cornel.*
s remarque au ſujet d'Epaminondas, *Nep. in*
lutarque en dit autant d'Ariſtide) *Epam.*
ıimoit tellement la vérité, que ja-
il ne mentoit même en riant: *Adeo*
tis diligens, ut ne joco quidem menti-

ARTICLE IX.

tumer les jeunes gens à la politeſſe, à la propreté, à l'exactitude.

LA POLITESSE extérieure eſt une des
tés que les parens deſirent le plus dans
enfans, & à laquelle ils ſont pour l'or-
re plus ſenſibles qu'à toutes les au-
Le cas qu'ils en font eſt fondé ſur
e qu'ils ont du monde, où ils ſavent
qu'on

R 4

endaci homini, ne quidem dicenti, credere ſolemus. *C. Bb. 2. de Divin. n. 146.*

qu'on juge preſque de tout par le dehors. En effet le manque de politeſſe rabat beaucoup du mérite le plus ſolide, & fait que la vertu même paroit moins eſtimable & moins aimable. Un diamant brut ne ſauroit ſervir d'ornement : il faut le polir pour le faire paroître avec avantage. On ne peut donc s'appliquer de trop bonne heure à rendre les enfans civils & polis.

Quand je parle ainſi, je n'entens pas qu'on doive beaucoup exercer les enfans ſur tous les rafinemens de la civilité, ni qu'on doive les dreſſer par meſure & par méthode à toutes ces cérémonies compaſſées qui regnent dans le monde. Ce petit manège n'eſt bon qu'à leur jetter du faux dans l'eſprit, & à les remplir d'une ſote vanité. D'ailleurs cette civilité méthodique qui ne conſiſte qu'en des formules de complimens fades, & cette affectation de tout faire par règle & par meſure, eſt ſouvent plus choquante qu'une ruſticité toute naturelle. Il ne faut donc pas les tourmenter beaucoup, ni les chagriner pour des fautes qui leur échaperont ſur cette matiere. Un abord peu gracieux, une révérence mal faite, un chapeau ôté de mauvaiſe grace, un compliment mal tourné: tout cela mérite qu'on leur donne quelques avis aſſaiſonnés de douceur & de bonté, mais non qu'on leur en faſſe honte devant les compagnies, & encore moins qu'on les en puniſſe avec ſévérité. L'uſage du monde aura bientôt corrigé ces défauts.

L'in-

L'important eſt d'aller au principe & à la racine du mal, & de combattre dans les jeunes gens certaines diſpoſitions directement oppoſées aux devoirs communs de la ſociété & du commerce: une groſſiereté féroce & ruſtique, qui empêche de faire réflexion à ce qui peut plaire ou déplaire à ceux avec qui l'on ſe trouve; un amour de ſoi-même, qui n'eſt attentif qu'à ſes commodités & à ſes avantages; une hauteur & une fierté, qui nous perſuadent que tout nous eſt dû, & que nous ne devons rien aux autres; un eſprit de contradiction, de critique, de raillerie, qui condamne tout, & ne cherche qu'à faire peine. Voilà les défauts auxquels il faut déclarer une guerre ouverte. De jeunes gens qui auront été accoutumés à avoir de la complaiſance pour leurs compagnons, à leur faire plaiſir, à leur céder dans l'occaſion, à ne dire jamais rien de choquant contre eux, & à ne ſe point bleſſer eux-mêmes facilement des diſcours des autres: des jeunes gens de ce caractere auront bientôt appris, quand ils entreront dans le monde, les regles de la politeſſe & de la civilité.

Il est à ſouhaiter auſſi que les enfans s'accoutument à la propreté, à l'ordre, à l'exactitude: qu'ils prennent ſoin de leur extérieur, ſur-tout les dimanches & les fêtes, & les jours qu'ils ont à ſortir: que dans leur chambre & ſur leur table tout ſoit rangé, & qu'ils prennent l'habitude de remettre chaque choſe, chaque livre, à leur place, quand ils s'en ſont ſervi: qu'ils ſe ren-

dent à leurs différens devoirs au moment précis & marqué. Cette exactitude eſt d'une grande importance pour tous les tems & toutes les conditions de la vie.

Tout cela eſt à ſouhaiter, mais ne doit point, ce me ſemble, être exigé avec dureté, ni ſous peine du châtiment. Car il faut toujours bien diſtinguer les fautes qui viennent de la légereté de l'âge, de celles qui partent d'un fonds d'indocilité & de mauvaiſe volonté. Je prie le Lecteur de vouloir bien me pardonner, ſi quelquefois je prens la liberté de citer en exemple ce que j'ai pratiqué moi-même pendant que j'étois chargé de la conduite de la Jeuneſſe. Ce n'eſt point, ce me ſemble, par un motif de vanité que je le fais, mais pour mieux faire ſentir l'utilité des avis que je donne. J'étois venu à bout au Collège de rendre les écoliers fort honnêtes à l'égard des perſonnes de dehors qui entroient dans la cour pendant leur récréation, & exacts preſque juſqu'au ſcrupule à ſe rendre à chaque exercice au premier ſon de la cloche: mais ce n'étoit point par menaces, ni par châtimens. Je les louois en public & les remercios de l'honnêteté qu'ils témoignoient aux étrangers, dont chacun me faiſoit compliment; & de la promtitude avec laquelle ils quittoient leur jeu, parce qu'ils ſavoient que cela me faiſoit plaiſir. J'ajoutois quelquefois qu'il y en avoit certains qui manquoient à ces petits devoirs, par inadvertance ſans doute, ce qui n'étoit pas étonnant dans l'ardeur du

jeu

jeu : je les priois cependant d'y faire attention, & de ſuivre l'exemple du plus grand nombre de leurs camarades. Ces manieres honnêtes me réuſſiſſoient beaucoup mieux, que n'auroient pu faire toutes les réprimandes & toutes les menaces.

ARTICLE X.

Rendre l'étude aimable.

C'EST ICI l'un des points les plus importans en matiere d'éducation, & en même tems l'un des plus difficiles. La preuve en eſt que parmi un très grand nombre de maitres, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite, il s'en trouve très peu qui ſoient aſſez heureux pour venir à bout de rendre l'étude aimable à leurs diſciples.

Le ſuccès, en ce point, dépend beaucoup des premieres impreſſions ; * & la grande attention des maitres chargés d'enſeigner les premiers élémens, doit être de faire en ſorte qu'un enfant, qui n'eſt point encore capable d'aimer l'étude, ne la prenne point dès-lors en averſion, de peur que l'amertume qu'il y aura d'abord ſentie ne le ſuive dans un âge plus avancé. Pour ce-

* Id imprimis cavere oportebit, ne, ſtudia qui amare nondum poteſt, oderit ; & amaritudinem ſemel præceptam, etiam ultra rudes annos reformidet. *Quinctil. lib. 1. cap. 1.*

cela, dit Quintilien, il faut que l'étude ſoit pour lui comme un jeu; qu'on lui faſſe de petites interrogations; qu'on l'anime par la louange; qu'on lui donne lieu d'être content de lui-même, & de ſe ſavoir bon gré d'avoir appris quelque choſe. Quelquefois, ce qu'il refuſera d'apprendre, on l'enſeignera à un autre, pour le piquer de jalouſie: on propoſera de petites diſputes, où on lui laiſſera croire qu'il a ſouvent le deſſus: on l'amorcera auſſi par de petites récompenſes, auxquelles cet âge eſt ſenſible.

* Mais le grand ſecret, dit encore Quintilien, pour faire aimer l'étude aux enfans, c'eſt que le maitre ſache lui-même s'en faire aimer. A ce prix, ils l'écoutent volontiers, ils ſe rendent dociles, ils tâchent de lui plaire, ils ſe font un plaiſir de prendre ſes leçons: ils reçoivent ſes avis & ſes corrections de bonne grace, ils s'efforcent de mériter ſon amitié en s'acquittant bien de leur devoir.

Il y a dans les enfans, comme dans tous les hommes, un fonds naturel de curioſité, c'eſt-à-dire un deſir de connoitre & d'apprendre, dont on peut profiter pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout eſt nouveau pour eux, ils font des queſtions, ils interrogent, ils demandent le nom

* Diſcipulos id unum moneo, ut præceptores ſuos non minùs quàm ipſa ſtudia ament . . . . . multum hæc pietas conferet ſtudio. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

nom & l'uſage de tout ce qui ſe préſente à leurs yeux. Il faut leur répondre ſans témoigner ni peine ni chagrin, louer leur curioſité, la ſatisfaire par des réponſes nettes & préciſes, ne leur en jamais donner de trompeuſes & d'illuſoires; car bien-tôt ils s'en aperçoivent, & s'en rebutent.

En tout art, & en toute ſcience, les élémens & les principes ont toujours quelque choſe de ſec & de rebutant. C'eſt pour cela qu'il eſt bien important d'abréger & de faciliter ceux des langues qu'on apprend aux enfans, & d'en adoucir l'amertume par tout ce qu'on y peut répandre d'agrément:

Pueris dant cruſtula blandi
Doctores, elementa velint ut diſcere prima.

Par la même raiſon je croi la méthode de commencer par faire expliquer des auteurs préférable à celle de faire compoſer des thêmes: parce que celle-ci eſt plus pénible, plus ennuieuſe, & qu'elle attire aux enfans plus de réprimandes & de châtimens.

Quand ils ſont élevés en particulier, un maitre habile & attentif met tout en uſage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur tems: il étudie leur goût: il conſulte leur humeur: il mêle le jeu au travail: il paroit leur en laiſſer le choix: il ne fait point une règle de l'étude: il en excite quelquefois le deſir par le refus

même, & par la ceſſation, ou plutôt par l'interruption: en un mot il ſe tourne en mille formes, & invente mille adreſſes pour arriver à ſon but.

Au Collège ce moien n'eſt preſque point praticable. Dans une chambre commune, dans une claſſe nombreuſe, la diſcipline & le bon ordre demandent qu'on ſuive une règle uniforme, & que tous la ſuivent exactement: & c'eſt ce qui en rend la conduite très difficile. Il faut bien de la tête, bien de l'adreſſe à un maître, pour tenir en main & conduire les rênes de tant d'eſprits d'un caractere tout différent; les uns vifs & impétueux, les autres lents & phlegmatiques; ceux-ci qu'il faut arrêter, ceux-là auxquels il faut lâcher la bride: pour manier, dis-je, en même tems tous ces eſprits, de ſorte pourtant que, malgré cette difference de tempéramens, il les faſſe tous marcher de concert, & les amène tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation, c'eſt-là ce qui demande le plus d'habileté & de prudence.

On ne parvient là que par beaucoup de douceur, de raiſon, de modération, de ſang-froid, de patience. Il ne faut jamais perdre de vue ce grand principe, Que l'étude dépend de la volonté, qui ne ſouffre point de contrainte: *Studium diſcendi, voluntate, quæ cogi non poteſt, conſtat.* On peut bien contraindre le corps, faire demeurer un écolier à ſa table malgré lui, doubler ſon travail par punition, le forcer

Quintil. l. 1. cap.

de

de remplir une certaine tâche qui lui eſt impoſée, le priver pour cela du jeu & de la récréation. Eſt-ce étudier, que de travailler aïnſi comme un forçat ? & que reſte-t-il de cette ſorte d'étude, ſinon la haine & des livres, & de la ſcience, & des maitres, ſouvent pour tout le reſte de la vie ? C'eſt donc la volonté qu'il faut gagner: & elle ſe gagne par la douceur, l'amitié, la perſuaſion, & ſur-tout par l'attrait du plaiſir.

Comme nous naiſſons pareſſeux, ennemis du travail, & encore plus de la contrainte, il n'eſt pas étonnant que tout le plaiſir ſe trouvant d'un côté, & tout l'ennui de l'autre, tout l'ennui dans l'étude, tout le plaiſir dans le divertiſſement, un enfant ſupporte l'une impatiemment, & coure ardemment après l'autre. L'habileté du maitre conſiſte à jetter de l'agrément dans l'étude, & à y faire trouver de la douceur. Le jeu & la récréation y peuvent beaucoup contribuer. C'eſt de quoi nous avons à parler dans l'article ſuivant.

ARTICLE XI.

Accorder du repos & de la récréation aux enfans.

BIEN des raiſons obligent d'accorder du repos & de la récréation aux enfans. Premierement, le ſoin de leur ſanté, qui doit marcher avant celui de la ſcience. Or rien n'y eſt plus contraire qu'une application trop longue & trop ſuivie, qui uſe inſenſiblement & affoiblit les organes encore tendres dans cet âge, & incapables de ſoutenir de grands efforts. Ce qui me donne occaſion d'avertir & de prier les parens de ne pas trop pouſſer leurs enfans pour l'étude dans les premieres années, & de ſe défier d'un plaiſir flateur qu'ils trouvent à les voir briller avant le tems. Car, outre que ces fruits précoces parviennent rarement à maturité, & que ces progrès avancés reſſemblent à ces ſemences qu'on jette ſur la ſurface de la terre, & qui lèvent incontinent, mais n'ont point de racines: rien n'eſt plus pernicieux à la ſanté des enfans que ces efforts prématurés, quoiqu'on n'en aperçoive pas d'abord le mauvais effet.

inutil. 1. cap.

S'ils ſont nuiſibles au corps, ils ne ſont pas moins dangereux pour l'eſprit, * qui ſé-

* Ea quoque, quæ ſenſu carent, ut ſervare vim ſuam

s'épuiſe & s'émouſſe par une application continue, & qui, auſſi bien que la terre, a beſoin, pour conſerver ſa force & ſa vigueur, d'une alternative règlée de travail & de repos.

D'ailleurs, & nous avons déja touché cette troiſieme raiſon, les jeunes gens, après s'être un peu délaſſés, ſe remettent plus gaiement & de meilleur cœur à l'étude, & ce petit relâche les anime d'un nouveau courage; au-lieu que la contrainte les ſoulève & les rebute. *Quintil.*

J'ajoute avec Quintilien, & les jeunes gens ſans doute ne me deſavoueront point, qu'une inclination modérée pour le jeu ne doit point déplaire en eux, puiſque ſouvent elle eſt une marque de vivacité. En effet peut-on attendre beaucoup d'ardeur pour l'étude de la part d'un enfant, qui, dans cet âge naturellement vif & gai, eſt toujours triſte, morne, & indifferent, même pour le jeu?

* Mais en cela, comme en tout, il y a un ſage milieu à garder, qui conſiſte à ne pas leur refuſer le divertiſſement, de peur qu'ils ne prennent l'étude en averſion; & à ne pas auſſi leur en accorder trop, de peur

ſuam poſſint, altera quiete retenduntur. *Ibid.*

Ut fertilibus agris non eſt imperandum; cito enim exhauriet illos nunquam intermiſſa fecunditas: ita animorum impetus aſſiduus labor frangit. . . . . Naſcitur ex aſſiduitate laborum, animorum hebetatio quædam & languor. *Senec. de Tranq. an. cap.* 15.

* Modus tamen ſit remiſſionibus, ne aut odium ſtudiorum faciant negatæ, aut otii conſuetudinem nimiæ. *Ibid.*

peur qu'ils ne s'accoutument à l'oiſiveté.

Le choix, ſur ce point, demande quelque attention. Ce n'eſt pas qu'il faille ſe mettre beaucoup en peine pour leur procurer des plaiſirs: ils en inventent aſſez eux-mêmes. Il ſuffit de les laiſſer faire, & de les obſerver ſans contrainte, pour les modérer quand ils s'échauffent trop.

Les divertiſſemens qu'ils aiment le mieux, & qui leur conviennent auſſi davantage, ſont ceux où le corps eſt en mouvement. Ils ſont contens, pourvu qu'ils changent ſouvent de place. Une balle, un volant, un ſabot, ſont fort de leur goût; auſſi bien que la promenade & la courſe.

Il y a des jeux d'induſtrie, où l'inſtruction eſt mêlée au divertiſſement, qui peuvent quelquefois trouver leur place, lorſque le corps eſt moins diſpoſé à ſe remuer, ou que le tems & la ſaiſon obligent de ſe renfermer.

Comme le jeu eſt deſtiné à délaſſer, je ne ſai ſi l'on devroit communément permettre aux enfans ceux qui appliquent preſque autant que l'étude. Jaques I. Roi de la Grande Bretagne, dans l'inſtruction qu'il a laiſſée à ſon fils pour bien regner, entre autres avis qu'il lui donne ſur le jeu, lui interdit celui des échets, par la raiſon que c'eſt plutôt une étude qu'un délaſſement.

Les jeux de hazard, tels que ſont ceux des cartes & des dés, devenus ſi fort à la mode dans le monde, méritent bien plus d'être interdits aux jeunes gens. C'eſt

une

une honte pour notre ſiecle, que des perſonnes raiſonnables ne puiſſent paſſer enſemble quelques heures, ſi elles n'ont les cartes à la main. Les écoliers ſeront heureux, s'il remportent du Collège, & s'ils conſervent longtems, l'ignorance & le mépris de toutes ces ſortes de jeux.

En fait d'éducation c'eſt un principe, qu'on ne peut trop inculquer aux parens ni aux maîtres, de tenir les enfans généralement pour tout dans le goût des choſes ſimples. Il ne faut ni de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de grands divertiſſemens pour les réjouir. Le tempérament de l'ame ſe gâte, auſſi bien que le goût, par la recherche des plaiſirs vifs & piquans. Et comme l'uſage des ragoûts fait que les viandes communes, & aſſaiſonnées ſimplement, deviennent fades & inſipides: auſſi les grands ébranlemens de l'ame préparent l'ennui, & le dégoût par raport aux divertiſſemens ordinaires de la Jeuneſſe.

On voit, dit M. de Fénelon, des parens, aſſez bien intentionnés d'ailleurs, mener eux-mêmes leurs enfans aux ſpectacles publics. Ils prétendent, en mêlant ainſi le poiſon avec l'aliment ſalutaire, leur donner une bonne éducation; & ils la regarderoient comme triſte & auſtere, ſi elle ne ſouffroit ce mêlange du bien & du mal. Il faut avoir bien peu de connoiſſance de l'eſprit humain, pour ne pas voir que ces ſortes de divertiſſemens ne peuvent manquer de dégoûter les jeunes gens de la vie fé-

ſérieuſe & occupée, à laquelle pourtant on les deſtine, & de leur faire trouver fades & inſupportables les plaiſirs ſimples & innocens.

ARTICLE XII.

Former les jeunes gens au bien par ſes diſcours & par ſes exemples.

CE QUE je viens de dire, marque combien ce devoir eſt indiſpenſable pour les maitres, puiſque ſouvent c'eſt contre les diſcours & les exemples des peres & des meres qu'il faut prémunir les enfans, auſſi bien que contre les faux préjugés & les mauvais principes qui ſe débitent ordinairement dans les converſations, & qui ſont autoriſés par une pratique preſque générale. * Ils doivent leur tenir lieu de ce gardien & de ce moniteur, dont Séneque parle ſi ſouvent, pour les préſerver ou pour les délivrer des erreurs populaires, & pour leur inſpirer des principes conformes à la droite & ſaine raiſon. Il faut donc qu'eux-mêmes en ſoient bien pénétrés: qu'ils penſent & parlent toujours avec

* Non licet ire recta via: trahunt in pravum parentes, trahunt ſervi. . . Sit ergo aliquis cuſtos, & aurem ſubinde pervellat, abigatque rumores, & reclamet populis laudantibus. . . . . Itaque monitionibus crebris, opiniones, quæ nos circumſonant, compeſcamus. *Senec. Epiſt.* 94.

rec ſageſſe & vérité. * Car rien ne ſe lit impunément devant les enfans, & c'eſt ſur les diſcours qu'ils entendent qu'ils règlent leurs deſirs & leurs craintes.

C'eſt pour cette raiſon que Quintilien, comme nous l'avons déja remarqué, recommande aux maitres de parler ſouvent à leurs diſciples de l'honnêteté & de la juſtice: & Séneque nous apprend les merveilleux effets que produiſoient ſur lui les vives exhortations du ſien. L'endroit eſt parfaitement beau. „ † A peine, dit-il, „ peut-on s'imaginer l'impreſſion que de „ tels diſcours ſont capables de faire. Car „ l'eſprit encore tendre des jeunes gens ſe „ laiſſe volontiers tourner du côté de la „ vertu. Comme ils ſont dociles, & que „ la corruption ne les a pas encore beaucoup infectés, la vérité les ſaiſit aiſément, pourvu qu'un Avocat intelligent „ plaide ſa cauſe devant eux, & leur parle en ſa faveur. Pour moi, quand j'entendois Attalus invectiver contre les „ vices, contre les erreurs, contre les deſordres de la vie, le genre humain me „ faiſoit pitié, & je ne trouvois de grand

&

* Nulla ad aures puerorum vox impunè perfertur. Nocent, qui optant; nocent, qui execrantur. Nam & horum imprecatio falſos nobis metus inſerit, & illorum amor male docet bene optando. *Sid.*

† Veriſimile non eſt, quantum proficiat talis oratio... Facillimè enim tenera conciliantur ingenia ad honeſti rectique amorem. Adhuc docilibus leviterque corruptis injicit manum veritas, ſi advocatum idoneum nacta eſt. *Senec. Epiſt.* 108.

» & d'eſtimable qu'un homme capable de
» penſer de la ſorte. Quand il s'attacheit
» à faire valoir les avantages de la pau-
» vreté, & à prouver que tout ce qui eſt
» au-delà du néceſſaire ne peut être re-
» gardé que comme une charge inutile &
» un fardeau incommode, il me donnoit
» envie de ſortir pauvre de ſon école. S'il
» ſe mettoit à décrier nos volupté, à
» louer la chaſteté du corps, la frugalité
» de la table, la pureté de l'ame; je me
» ſentois diſpoſé à renoncer aux plaiſirs
» les plus permis & les plus légitimes.

Il eſt encore une autre voie plus courte & plus ſûre pour conduire les jeunes gens à la vertu: c'eſt celle de l'exemple. Car le langage des actions eſt tout autrement fort & perſuaſif, que celui des paroles: *Longum iter eſt per præcepta, breve & efficax per exempla.* C'eſt un grand bonheur pour de jeunes gens de trouver des maitres dont la vie ſoit pour eux une inſtruction continuelle; dont les actions ne démentent jamais les leçons; qui faſſent ce qu'ils conſeillent, & évitent ce qu'ils blâment; & qu'on admire encore plus lorſqu'on les voit, que lorſqu'on les entend.

Senec. Epiſt. 6.

Senec. Epiſt. 52.

Paroit-il manquer quelque choſe à ce que j'ai dit dans ce chapitre ſur les differens devoirs d'un maitre, & les parens ne ſe croiroient-ils pas fort heureux d'en trouver de tels pour leurs enfans? Cependant je prie le Lecteur d'obſerver que tout ce que j'ai dit juſqu'ici, je l'ai puiſé uniquement dans le paganiſme: que ce ſont

Ly-

Lycurgue, Platon, Cicéron, Séneque, Quintilien, qui m'ont prêté leurs penſées, & fourni les règles que j'ai preſcrites: que ce que j'ai emprunté des autres Auteurs, ne ſort point de la ſphere des premiers, & ne s'éleve point au deſſus des maximes & des idées paiennes. Il manque donc encore quelque choſe aux devoirs du maitre: & c'eſt de quoi il me reſte à parler dans le dernier article.

ARTICLE XIII.

Pieté: religion: zèle pour le ſalut des enfans.

SAINT AUGUSTIN * dit que quelques charmes qu'eût pour lui un livre de Cicéron qui avoit pour titre Hortenſius, dont la lecture avoit préparé la voie à ſa converſion en lui inſpirant un vif deſir de la ſageſſe, il ſentoit pourtant qu'il y manquoit quelque choſe, parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jéſus-Chriſt; & que tout ce qui ne portoit point ce nom divin, quel-

* Ille liber mutavit affectum meum, & vota mea ac deſideria fecit alia... Immortalitatem ſapientiæ concupiſcebam æſtu cordis incredibili; & ſurgere jam cœperam, ut ad te rediрem.... Fortiter excitabar ſermone illo & accendebar, & ardebam: & hoc ſolum me in tanta flagrantia refrangebat, quod nomen Chriſti non erat ibi... Quicquid ſine hoc nomine fuiſſet, quamvis literatum & expolitum & veridicum, non me totum capiebat. *Conf. lib. 3. cap. 4.*

quelque bien penſé, quelque bien écrit, & quelque vrai qu'il pût être, n'enlevoit point entierement ſon cœur. Il me ſemble auſſi que mes Lecteurs ont dû n'être pas tout-à-fait contens, & trouver quelque choſe à dire dans ce que j'ai raporté du devoir des maitres, en n'y rencontrant nulle part le nom de Jéſus-Chriſt, & ne découvrant nulles traces de chriſtianiſme dans des préceptes qui regardent l'éducation d'enfans chrétiens.

C'eſt de deſſein formé que j'en ai uſé de la ſorte, pour mieux faire ſentir combien nous ſerions condamnables ſi nous nous contentions de ce qu'on auroit droit d'exiger de maitres payens, & ſi même nous n'allions pas auſſi loin qu'eux. En effet le chriſtianiſme eſt l'ame & le complément de tous les devoirs dont j'ai parlé juſqu'ici. C'eſt le chriſtianiſme qui les anime, qui les éleve, qui les annoblit, qui les perfectionne, & qui leur donne un mérite, dont Dieu ſeul eſt le principe & le motif, & dont Dieu ſeul peut être la digne récompenſe.

Qu'eſt-ce qu'un maitre chrétien, chargé de l'éducation des jeunes gens? C'eſt un homme, entre les mains de qui Jéſus-Chriſt a remis un certain nombre d'enfans, qu'il a rachetés de ſon ſang, & pour leſquels il a donné ſa vie; en qui il habite comme dans ſa maiſon & dans ſon temple; qu'il regarde comme ſes membres, comme ſes freres & ſes cohéritiers, dont il veut faire autant de Rois & de prêtres, qui regne-

ront

ront & ſerviront Dieu avec lui & par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés ? Eſt-ce préciſément pour en faire des poëtes, des orateurs, des philoſophes, des ſavans? Qui oſeroit le dire, ou même le penſer? Il les leur a confiés, pour conſerver en eux le précieux & l'ineſtimable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur ame par le batême, & pour en faire de véritables chrétiens. Voilà donc ce qui eſt la fin & le but de l'éducation des enfans: tout le reſte ne tient lieu que de moiens. Or quelle grandeur, quelle nobleſſe une commiſſion ſi honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maitres! Mais quel ſoin, quelle attention, quelle vigilance, & ſur-tout quelle dépendance de Jéſus-Chriſt ne demande-t-elle point!

C'eſt cette derniere qualité qui fait tout e mérite, & en même tems toute la conolation des maitres. Ils ont beſoin, pour onduire les enfans, de capacité, de prunce, de patience, de douceur, de fereté, d'autorité. Quelle conſolation pour maitre d'être intimement perſuadé que eſt Jéſus-Chriſt qui donne toutes ces quaés, & que c'eſt à une priere humble & rſévérante qu'il les accorde; & de lui voir dire avec les Prophetes: *C'eſt vous, neur, qui êtes ma patience & ma force; vous qui êtes ma lumiere & mon conſeil; vous qui me ſoumettez le petit peuple que avez confié à mes ſoins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un ſeul moment. Accor-*

dez-moi, pour la conduite des autres, & pour mon propre ſalut; l'eſprit de ſageſſe & d'intelligence, l'eſprit de conſeil & de force, l'eſprit de ſcience & de piété, & ſur-tout l'eſprit de la crainte du Seigneur.

Quand un maitre a reçu cet Eſprit, il n'y a plus rien à lui dire: cet Eſprit eſt un maitre intérieur, qui lui dicte & lui enſeigne tout, & qui dans chaque occaſion lui montre & lui fait pratiquer ſes devoirs. Une grande marque qu'on l'a reçu, c'eſt lorſqu'on ſe ſent un grand zèle pour le ſalut des enfans, qu'on eſt touché de leurs dangers, qu'on eſt ſenſible à leurs fautes, qu'on fait ſouvent réflexion de quel prix eſt l'innocence qu'ils ont reçue dans le batême, combien il eſt difficile de la réparer quand une fois on l'a perdue, quel compte nous en demandera Jéſus-Chriſt qui nous a comme placés en ſentinelle pour la garder, ſi l'homme ennemi pendant notre ſommeil leur enleve un ſi précieux tréſor. Un bon maitre doit s'appliquer ces paroles, que Dieu faiſoit continuellement retentir aux oreilles de Moyſe le conducteur de ſon peuple: „ Portez-les dans votre „ ſein, comme une nourrice a accoutumé „ de porter ſon petit enfant. “ *Porta eos in ſinu tuo, ſicut portare ſolet nutrix infantulum.* Il doit éprouver quelque choſe de la tendreſſe & de l'inquiétude de ſaint Paul à l'égard des Galates, pour qui il ſentoit les douleurs de l'enfantement, juſqu'à ce que Jéſus-Chriſt fût formé en eux. *Filioli mei,*

Num. 11. 12.

Gal. 4. 19.

mei, quos iterum partorio, donec formetur Chriſtus in vobis.

Je ne puis m'empêcher d'adreſſer ici aux maitres quelques-uns des avis qu'on trouve dans une *Lettre à une Supérieure ſur ſes obligations*, ni trop les exhorter à lire avec attention cette Lettre, qui leur convient parfaitement.

1. Le premier moien de conſerver le dépôt qui vous a été confié, & de le multiplier, eſt de travailler avec un zèle nouveau à votre propre ſanctification. Vous êtes l'inſtrument dont Dieu veut ſe ſervir pour les enfans: il faut donc que vous lui ſoyez étroitement uni. Vous êtes le canal: il faut donc que vous ſoyez rempli. Vous devez attirer les bénédictions ſur les autres: il ne faut donc pas les détourner de deſſus votre tête.

2. Le ſecond moien eſt de ne point eſpérer de fruit, ſi vous ne travaillez au nom de Jéſus-Chriſt, c'eſt-à-dire comme il a travaillé lui-même à la ſanctification des hommes. * Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées. . . Son humilité & ſa douceur ont été étonnantes. . . Il a donné ſa vie & ſon ſang pour ſes brebis. Voilà l'exemple des Paſteurs: voilà le vôtre. Ne détachez jamais vos yeux de deſſus ce divin modèle. Enfantez ainſi, nourriſſez ainſi vos éleves, devenus vos enfans. Songez

* Cœpit facere & docere. *Act.* 1. 1. Potens in opere & ſermone. *Luc.* 24. 19.

gez moins à les reprendre, qu'à vous en faire aimer; & ne penſez à vous en faire aimer, que pour mettre l'amour de Jéſus-Chriſt dans leurs cœurs, & à vous effacer après cela s'il ſe peut de leur eſprit.

3. Le troiſieme moien eſt de ne rien attendre de vos ſoins, de votre prudence, de vos lumieres, de votre travail; mais de la ſeule grace de Dieu. Il bénit rarement ceux qui ne ſont pas humbles... Nous parlons en-vain aux oreilles, s'il ne parle au cœur. Nous arroſons & plantons en-vain, s'il ne donne l'accroiſſement.

On croit faire merveille en multipliant les paroles: on croit amollir la dureté du cœur par de vifs reproches, par des humiliations, par des châtimens. Cela peut être utile quelquefois: mais il faut que la grace le rende utile; & quand on attend tout de ces moiens, on met un obſtacle ſecret à la grace, qui eſt juſtement refuſée à la préſomption humaine, & à une confiance orgueilleuſe.

4. Si vos diſcours & vos ſoins ſont bénis de Dieu, ne vous en attribuez point le ſuccès: n'écoutez point la voix ſecrette de votre cœur qui s'applaudit, n'écoutez point celle des hommes qui vous ſéduiſent. Si votre travail paroit inutile, ne vous découragez point; ne deſeſperez ni de vous, ni des autres: ne vous relâchez point. Les momens que Dieu s'eſt réſervés ne ſont connus que de lui. Il vous rendra le matin la récompenſe de votre tra-

travail pendant la nuit. Il a paru inutile : mais il ne l'étoit pas pour vous. Le ſoin vous étoit recommandé, & non le ſuccès.

SECONDE PARTIE.

DEVOIRS PARTICULIERS

par raport à l'éducation de la Jeuneſſe.

LEs differens devoirs que j'ai à examiner dans cette ſeconde partie, regardent le Principal du Collège, les Régens, les Parens, les Précepteurs, les Ecoliers.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal.

LE PRINCIPAL d'un Collège en eſt comme l'ame, qui met tout en mouvement, & qui préſide à tout. C'eſt ſur lui que roule le ſoin d'établir le bon ordre, de maintenir la diſcipline, de veiller en général ſur les études & les mœurs. On comprend aiſément combien un tel poſte eſt important pour le bien public, & combien en même tems il eſt difficile à

remplir. Il ſeroit à ſouhaiter, ce ſemble, que celui qui ſe trouve à la tête des Profeſſeurs fût en tout le premier ; qu'il pût en tout ſervir de conſeil & de modèle; & qu'il poſſédât parfaitement tout ce qu'on enſeigne aux jeunes gens, grammaire, belles-lettres, rhétorique, philoſophie, pour être en état de bien juger & de l'habileté des maitres, & du progrès des diſciples. Mais on peut ſuppléer au défaut de quelques-unes de ces connoiſſances par d'autres qualités encore plus eſſentielles & plus néceſſaires. Une maiſon eſt heureuſe, quand Dieu lui donne pour chef un homme qui a l'eſprit de gouvernement, un caractere liant & ſociable, un jugement ſolide, une humble & prudente docilité, un deſintereſſement parfait ; & qui n'entre dans cette place que par des vues de religion, & nullement par des motifs humains. Alors le ſuccès eſt immanquable. Car on peut dire, ſans crainte de ſe tromper, & l'expérience en eſt un bon garant, que c'eſt le mérite du Principal qui contribue le plus à la réputation d'un Collège.

Il y a quatre ou cinq choſes ſur-tout qui ſont l'objet des ſoins & de l'attention du Principal : la nourriture, les études, la diſcipline, l'éducation, la religion. J'expliquerai en détail chacune de ces parties le plus brièvement qu'il me ſera poſſible.

A R-

ARTICLE PREMIER.

De la nourriture des Penſionnaires.

CE QU'UN PERE eſt dans ſa famille, le Principal l'eſt dans un Collège. Il doit donc avoir l'attention & la tendreſſe d'un pere, & donner ſes premiers ſoins à la ſanté des enfans, qui eſt la baſe & le fondement de tout le reſte. Elle dépend beaucoup de la nourriture, qui jointe au mouvement & à l'exercice, ſert à faire croître les enfans, à les fortifier, à leur donner une bonne conſtitution, & à les mettre en état de ſoutenir les fatigues des différens états où la Providence les appellera un jour. Pour cela il faut que la nourriture ſoit ſimple, mais bonne, ſolide, & règlée.

Le moien que la nourriture ſoit telle qu'elle doit être, & ceci me paroit un principe eſſentiel en matiere d'économie, c'eſt de prendre ce qu'il y a de meilleur en tout genre: le meilleur pain, la meilleure viande, la meilleure huile, le meilleur beurre, &c. & j'ai connu par expérience qu'il n'en coutoit pas beaucoup plus, ſurtout ſi l'on a ſoin de paier régulierement ceux qui font les fournitures, moiennant quoi l'on eſt aſſuré d'être toujours bien ſervi.

Un obſtacle à la règle que j'établis ici,

ſeroit de la part du Principal un grand deſir d'amaſſer du bien. Mais je ne dois ſoupçonner perſonne d'une diſpoſition d'ame ſi éloignée du caractere d'un homme de lettres & d'un homme d'honneur, *qui ſait mieux que tout autre que ce ſeroit dégrader ſon miniſtere que de l'exercer par des vues baſſes d'interêt, & de mettre à prix le ſoin qu'il prend d'élever la Jeuneſſe. Il eſt bien juſte que les peines qu'on ſe donne en ce genre, qui ſont la partie la plus onéreuſe & la plus inquiétante du gouvernement d'un Collège, ſoient récompenſées même temporellement. Un Principal, pour bien faire toutes choſes, & agir en tout généreuſement, doit être à ſon aiſe & au large. Mais le moien d'y parvenir, (& pluſieurs en ont fait une heureuſe expérience) c'eſt de ne rien épargner pour la nourriture des Penſionnaires.

† Il ne ſuffit pas que le Principal ſoit lui-même deſintereſſé & généreux : il faut qu'il inſpire les mêmes ſentimens à ceux qui ſous ſon nom & à ſa place ſeront chargés de l'économie, & qu'il veille exactement ſur leur conduite, dont il eſt reſponſable au pu-

* Quis ignorat quin id longè ſit honeſtiſſimum, ac liberalibus diſciplinis & illo quem exigimus animo digniſſimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem ? *Quintil. lib.* 12. *cap.* 7.

† His in rebus jam te ipſe profectò erudivit, nequaquam ſatis eſſe ipſum haſce habere virtutes, ſed circumſpiciendum diligenter ut in hac cuſtodia provinciæ non te unum ſed omnes miniſtros imperii tui ſociis, & civibus, & reip. præſtare videare. *Cic. Epiſt.* 1. *lib.* 1. *ad Q. fratr.*

public. Une marque ſûre qu'il déſire ſincerement de remplir en cela ſon devoir, c'eſt de donner aux maitres ſur cet article, comme dans tout le reſte, une entiere liberté de lui porter leurs plaintes, de les y exhorter publiquement, de déclarer que ce ſera lui faire plaiſir que d'en uſer avec lui de la ſorte, de recevoir leurs remontrances d'une maniere qui le prouve, & ſur-tout d'en faire l'uſage que la juſtice & la prudence exigeront de lui. Pour épargner aux maitres la peine qu'une telle démarche cauſe naturellement, il pourroit leur indiquer dans le Collège quelque perſonne, comme le Sous-Principal, ou quelque autre, avec qui ils s'expliqueront plus volontiers & plus librement. Il doit compter que c'eſt-là l'unique moien d'arrêter les diſcours.

Les maitres, de leur côté, doivent ſur cet article marquer beaucoup de modération, & ne jamais ſe plaindre à table des mets qu'on y ſert, pour ne point accoutumer leurs écoliers à une trop grande délicateſſe ſur le boire & ſur le manger, & pour ne point autoriſer par leur exemple un eſprit de plainte & de murmure, qui n'eſt propre qu'à ſemer la diviſion, & à fomenter le mécontentement dans un Collège. Il faut ſe ſouvenir que quelque attention & quelque bonne volonté qu'ait un Principal, il eſt impoſſible que dans une grande économie il n'échape quelques fautes & quelques négligences, que la pru-

dence & la charité des maitres doivent couvrir & diſſimuler.

A LA BONNE nourriture on doit joindre la propreté, qui en releve le prix, & en fait l'aſſaiſonnement. Il faut que le linge ſoit blanc, la vaiſſelle bien écurée, les ſalles où l'on mange balaiées régulierement tous les jours après le repas, & chaque choſe toujours rangée à ſa place. *Stat. 13. Append.* L'Univerſité, dans ſes Statuts, entre ſur cela dans un détail, qui montre combien elle juge cette attention importante. Un Principal ne la peut donc pas regarder comme indigne de ſes ſoins, & il faut qu'il puiſſe dire de lui-même ce que nous liſons dans *Epiſt. 5. lib. 1.* Horace:

Hæc ego procurare & idoneus imperor, & non
Invitus: ne turpe toral, ne ſordida mappa
Corruget nares: ne non & cantharus, & lanx
Oſtendat tibi te.

Le même Poëte, dans un autre endroit, remarque que cette propreté ne demandant point de dépenſe, mais ſeulement un peu de ſoin & d'exactitude, la négligence en ce point n'eſt pas pardonnable.

Sat. 4. lib. 2. Vilibus in ſcopis, in mappis, in ſcobe, quantus
Conſiſtit ſumptus? neglectis, flagitium ingens.

AR-

ARTICLE II.

Des Etudes.

COMME le choix des Régens dépend uniquement du Principal, on peut dire pour cette raiſon que c'eſt de lui que dépend le ſuccès des études. Ce choix eſt une des parties les plus importantes de ſon miniſtere, & qui a de plus grandes ſuites, ſoit par raport au bien public, ſoit par raport à la perſonne du Principal même.

Quel avantage n'eſt-ce point pour la Jeuneſſe, quel honneur pour l'Univerſité, quand un Principal met en place des Régens qui ſe diſtinguent par beaucoup d'érudition, qui brillent au dehors par des compoſitions ou par des actions publiques, & qui à ces qualités éclatantes en joignent d'autres non moins néceſſaires, le talent d'enſeigner & de conduire, l'autorité, la probité, la piété! Mais quel poids accablant pour lui, ſi par des vues humaines il nomme des Régens peu capables de s'acquitter de leurs fonctions! Tout le bien qu'un meilleur choix eût produit, lui ſera reproché: & tout le mal qui ſuivra un choix imprudent & téméraire, ſera ſur ſon compte.

Pour éviter ce malheur, il faut tâcher de faire tomber ſon choix ſur ceux que Dieu deſtine aux emplois; c'eſt-à-dire ſur

ceux à qui il a donné les qualités néceſſaires pour les remplir: autrement, c'eſt mépriſer ſes dons, & rejetter ce qu'il a choiſi. L'Univerſité, en donnant aux Principaux le droit d'élire les Régens, leur enjoint de s'aſſurer auparavant de leur capacité, & encore plus de leur probité, afin qu'ils ſoient en état d'inſtruire les jeunes gens dans les belles-lettres, & de les former aux bonnes mœurs. *Gymnaſiarchæ ad docendam & regendam juventutem pædagogos & magiſtros probatæ vitæ & doctrinæ recipiant & admittant. . . . . quorum mores in primis ſpectandi, ut pueri ab his & litteras ſimul diſcant, & bonis moribus imbuantur.*

Stat. Fabis. Art.

Ce n'eſt ni la chair, ni le ſang, ni le pays & la patrie, qu'il faut conſulter dans un tel choix, mais l'utilité publique. S'il étoit permis de comparer les petites choſes aux grandes, on exhorteroit le Principal à ſe ſouvenir d'une belle parole d'un Empereur Romain, & d'imiter ſa conduite. C'eſt Galba, lorſqu'il adopta Piſon. „ Auguſte, lui dit-„ il, s'eſt cherché un ſucceſſeur dans „ ſa famille: pour moi j'en ai cherché „ un dans toute l'étendue de l'Empire. “ *Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit; ego, in Republica.* * Nous devons regarder com-

Tacit. Hiſt. lib. 1. cap. 15.

* An tu ſummæ poteſtatis heredem tantùm intra domum tuam quæras? non per totam civitatem circumferas oculos, & hunc tibi proximum, hunc conjunctiſſimum exiſtimes, quem optimum inveneris? *Plin. in Paneg. Traj.*

comme notre plus proche parent, & notre meilleur ami, celui qui a le plus de mérite, ſelon la belle remarque de Pline. La brigue, & la recommandation des Puiſſances ne doivent avoir ici aucune part; & c'eſt dans ces ſortes d'occaſions qu'il doit faire paroître une fermeté inébranlable, en ſe repréſentant à lui-même de quelle injuſtice & de quelle infidélité il ſe rendroit coupable, en ſacrifiant à la complaiſance pour un particulier les interêts eſſentiels de tant de familles qui lui ont confié de bonne foi ce qu'elles avoient de plus cher.

On ſait combien d'excellens ſujets M. Gobinet avoit placés dans le Collège du Pleſſis. Il alloit les chercher lui-même, & n'avoit égard qu'au mérite, & jamais à la recommandation ſeule. Le célèbre M. Lenglet aiant lu une piece de vers qu'il rencontra par hazard ſur la table de M. Gobinet, lui dit que l'Auteur qu'il ne connoiſſoit point, pourroit devenir un excellent poëte, s'il ajoutoit à ſon génie naturel la lecture de Virgile qui lui manquoit. C'en fut aſſez à ce digne Principal, quand il eut connu d'ailleurs les autres qualités de ce jeune homme, pour le faire Régent: c'étoit M. Herſan, qui a fait tant d'honneur à l'Univerſité.

L'important pour un Principal ſeroit de former lui-même de bons ſujets dans ſon Collège, & de les préparer de loin à la Régence. Quand on les a vu croître ainſi ſous ſes yeux, on les connoit tout autrement, non ſeulement par raport à la

capacité, mais, ce qui eſt encore plus eſſentiel, par raport aux mœurs & au caractere d'eſprit. Je reviendrai à cette matiere, & j'y inſiſterai davantage, en finiſſant cet article.

Il ne ſuffit pas d'avoir fait un bon choix: il faut le ſoutenir par tout le reſte de ſa conduite. La grande habileté d'un Principal conſiſte à gagner l'eſprit des Régens, à s'en faire eſtimer & aimer, à s'attirer leur confiance; à quoi il ne peut parvenir que par des manieres douces, prévenantes, éloignées de tout air de hauteur & d'empire. Car il doit ſe ſouvenir que le caractere qui domine dans les gens de lettres, c'eſt l'amour de la liberté; j'entends une liberté honnête, & règlée par la raiſon.

OUTRE ce qui dépend des Régens, le Principal peut contribuer beaucoup par lui-même à l'avancement des études, en s'appliquant à jetter de l'émulation dans les Claſſes par les fréquentes viſites qu'il y fera, pour ſe faire rendre compte du progrès des études, pour y animer les bons écoliers par des louanges, pour leur diſtribuer de tems en tems des récompenſes & des prix, pour exciter les médiocres & les foibles à faire des efforts, & pour appuier en tout l'autorité & les bonnes vues des Régens.

La diſtribution des prix qui ſe fait à la fin de l'année avec ſolennité, eſt un des moiens les plus efficaces pour exciter & entretenir l'émulation dont je parle. Ce ſoin regarde le Principal, & de toutes les dépenſes qu'il fait, celle-ci eſt la mieux em-

emploiée. Il ſeroit à ſouhaiter, comme je l'ai déja obſervé, que leur revenu les mît en état d'y fournir ſans s'incommoder; & j'admire la généroſité de ceux qui n'aiant point de penſionnaires, ou n'en aiant qu'un très petit nombre, ne laiſſent pas de diſtribuer des prix à la fin de l'année comme s'ils étoient fort riches.

Afin que cette diſtribution de prix produiſe tout ſon effet, elle doit ſe faire avec une grande équité, ſans que jamais la faveur y ait aucune part. Il dépend du Principal de donner des prix, ou de n'en pas donner: mais quand ils ſont une fois propoſés, il n'en eſt plus le maitre; ils ſont dûs & appartiennent de droit au mérite, & ils ne peuvent, ſous quelque prétexte que ce ſoit, lui être refuſés ſans une injuſtice criante. Ici les rangs ſont règlés, non par la naiſſance ou par les richeſſes, mais par l'eſprit & le ſavoir. Le roturier ſe trouve de niveau avec le Prince, & pour l'ordinaire le devance de beaucoup: & rien n'eſt plus important pour faire fleurir les études dans un Collège, que d'y bien établir la réputation d'une juſtice exacte & rigoureuſe dans la diſtribution des places & des prix.

Je reviens, comme je l'ai promis, à ce qui regarde le choix des Régens. Le moien le plus ſûr d'y réuſſir, & je ſai que pluſieurs Principaux l'ont emploié avec ſuccès, c'eſt de choiſir dans les Claſſes de pauvres écoliers en qui l'on remarque de l'eſprit & de la bonne volonté, de les nourrir à ſes dépens, d'avoir une attention par-

particuliere ſur leur conduite & ſur leurs études; quand ils les ont achévées de leur confier le ſoin de quelques écoliers, afin qu'ils ſe forment eux-mêmes en les inſtruiſant; de leur faire faire de tems en tems quelques compoſitions ſoit en vers ſoit en proſe, & par-là de les mettre en état d'entrer dans la Régence quand l'occaſion s'en préſentera.

Cette dépenſe ne va pas loin, & peut avoir d'heureuſes ſuites. Le grand avantage qu'un Principal en doit eſpérer, c'eſt d'attirer ſur ſon Collège la bénédiction de Dieu, & il en a un extrême beſoin. Car, il ne faut pas le diſſimuler, il y a généralement parlant ſur les riches & ſur les richeſſes une ſorte de malédiction, qu'il faut tâcher d'en détourner en mêlant parmi les enfans des riches quelques pauvres écoliers, qui attirent ſur eux les regards & la protection de celui qui ſe déclare par-tout dans l'Ecriture le protecteur & le pere des pauvres.

Je ne ſai s'il y a, pour un homme de lettres & pour un homme de bien, une joie plus pure que celle d'avoir contribué par ſes ſoins & par ſes libéralités à former de jeunes gens, qui dans la ſuite deviennent d'habiles Profeſſeurs, & par leurs rares talens font honneur à l'Univerſité. Cette joie, ce me ſemble, devient encore infiniment plus ſenſible, quand c'eſt à titre de gratitude qu'on leur a rendu ces ſervices, pour reconnoitre & pour paier en quelque ſorte ceux qu'on a reçu ſoi-même lorſ-

lorſqu'on étoit dans une pareille ſituation. Car ſouvent, & l'on ne doit pas en rougir, c'eſt du ſein de la pauvreté que ſortent les plus excellens ſujets, comme Horace le remarque en parlant des plus grands hommes de la République Romaine.

Hunc *, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

* Fabricium. *Hor. Od.* 12 *lib.* 1.

ARTICLE III.

De la Diſcipline du Collège.

LES PRINCIPAUX ſont chargés par leur place & par leur titre de veiller à la diſcipline générale des Collèges. C'eſt à eux qu'il appartient de faire examiner les écoliers, pour les placer dans les Claſſes qui leur conviennent. Ils doivent ſe faire rendre compte chaque ſemaine de la conduite qu'ils y gardent. Ils doivent agir de concert avec les Profeſſeurs, pour règler quels Auteurs on expliquera dans les Claſſes. Ils ſont tenus de faire obſerver exactement les Statuts de l'Univerſité, & les Règlemens de la Faculté des Arts qui regardent la diſcipline des Collèges & des Claſſes, tel par exemple qu'eſt celui qui fixe les jours de congés, & le tems de l'entrée & de la ſortie des Claſſes, qui a été renouvellé depuis peu, & autoriſé par le

Stat. 13 *Facult. Ar*

Stat. 17.

Stat. 24.

le Parlement : & c'eſt pour cela que l'Uni-
76. verſité leur enjoint de faire lire deux fois chaque année ces Statuts & ces Règlemens en préſence de tous les maitres & de tous les écoliers.

Cette derniere Ordonnance eſt fort ſage, mais n'eſt pas aſſez exactement obſervée. Pour en rendre l'exécution plus facile, on a fait imprimer ſéparément ceux de ces Statuts & de ces Règlemens qu'on a jugé les plus eſſentiels pour la diſcipline, & il y a des Profeſſeurs qui ne manquent point chaque année de les lire dans leurs Claſſes. On pourroit y en ajouter quelques-uns qui ont été faits depuis, & les faire imprimer de nouveau.

Je commence cet article par ce qui regarde les devoirs du Principal à l'égard des Bourſiers. Tout ce que je dois dire dans la ſuite leur convient juſqu'à un certain point, & leur eſt commun avec les autres écoliers : mais le Principal leur doit un ſoin particulier. Ils ſont les enfans de la maiſon ; & les Collèges, dans leur origine, ont été fondés pour eux. Un Principal doit toujours s'en ſouvenir, & ne perdre jamais de vue les pieux motifs des Fondateurs, qui ont conſacré une partie de leurs biens à une œuvre ſi ſainte. C'étoient, pour l'ordinaire, de hauts & puiſſans Seigneurs dans leur tems : des Cardinaux, des Archevêques, des Evêques, des Chanceliers, des Princes, & quelquefois même des Têtes couronnées. Leur mémoire doit encore être auſſi chere & auſſi pré-

précieuſe à un Principal, que le ſerait leur perſonne, s'ils étoient actuellement en place & en crédit. Il doit, par reſpect & par reconnoiſſance pour ces illuſtres Fondateurs qui ſont toujours vivans pour lui, avoir pour les Bourſiers une bonté & une tendreſſe de pere, leur procurer tous les ſecours temporels & ſpirituels qui dépendent de lui, leur donner tous ſes ſoins pour les mettre en état de remplir dignement les places où la divine Providence les appellera, empêcher ſur-tout que les enfans des riches n'aient du mépris pour eux, & pour cela leur témoigner lui-même de l'eſtime & de la conſidération. Je n'ai jamais remarqué que les Penſionnaires fuſſent choqués qu'en certaines occaſions on leur préférât les Bourſiers, & que par honneur on leur donnât le premier rang. Ceux-ci ne doivent pas s'en prévaloir, ni oublier que c'eſt à titre de pauvres qu'ils ſont Bourſiers; & qu'ainſi leur caractere doit être la douceur, l'obéiſſance, la docilité, & ſur-tout l'humilité: car rien n'eſt plus inſupportable qu'un pauvre orgueilleux: *Odivit anima mea... pauperem ſuperbum.* Eccl. 25. A ces conditions on ne peut témoigner trop d'amitié aux Bourſiers. Quand un Principal l'a été lui-même, comme cela arrive aſſez fréquemment, il eſt bien plus porté à les favoriſer, & il s'applique volontiers ce vers de Virgile:

Non ignara mali miſeris ſuccurrere diſco. *Æn. lib. v. 634.*

Ou

Ou plutôt il s'applique le commandement que Dieu fait ſouvent dans l'Ecriture aux Iſraelites, de prendre ſoin des étrangers, parce qu'eux-mêmes l'avoient été: *Amate peregrinos, quia & ipſi fuiſtis advenæ in terra Ægypti.*

Deut. 10. 9.

UNE des choſes qui contribuent le plus à établir la réputation d'un Collège, c'eſt l'exactitude & la fermeté de la diſcipline. Il y a à la vérité bien des parens qui ſe déterminent preſque à l'aveugle ſur le choix d'un Collège, mais il y en a beaucoup auſſi qui ſe conduiſent autrement, & qui regardant comme le premier & le plus eſſentiel de leurs devoirs de procurer une éducation chrétienne à leurs enfans, y donnent tous leurs ſoins & toute leur application. Or ce qui détermine de tels parens en faveur d'un Collège, c'eſt la connoiſſance qu'ils ont de la bonne diſcipline qui y regne.

Tout le ſoin d'un Principal eſt donc de s'acquitter fidèlement de ſon devoir, ſans être inquiet du ſuccès. Un peu d'honneur lui ſuffit pour ne jamais briguer aucun Penſionnaire. Ce ſeroit avilir & dégrader ſa profeſſion, & la confondre avec l'emploi des mercénaires & des ouvriers, dont pluſieurs mêmes rougiroient d'une telle démarche. Il faut qu'on regarde comme un avantage d'être admis dans ſon Collège; & c'en eſt un en effet d'avoir place dans une maiſon où la Jeuneſſe eſt élevée avec ſoin: tout pere bien ſenſé ne penſera jamais autrement.

Il

Il ſeroit auſſi, ce me ſemble, du bon
lre & de la prudence de ne point recevoir
euglément tous les écoliers qui ſe pré-
ıteroient, mais de s'informer auparа-
nt de leurs mœurs & de leurs caracte-
, ſur-tout quand ils ſont déja un peu a-
ncés en âge, & qu'ils ſortent d'un autre
llège, ou de quelque Penſion.

Mais le point important & déciſif pour
diſcipline, c'eſt de ne jamais ſouffrir dans
Collège aucun écolier capable de nuire
x autres, ſoit en corrompant la pureté
leurs mœurs, ſoit en leur inſpirant un
rit de mécontentement & de révolte. Dans
deux cas, on ne craint point de l'af-
er, la règle dont je parle doit être gar-
inviolablement. Pour s'en convain-
, il ne faut que changer d'objet, & ſe
nander à ſoi-même ſi on laiſſeroit avec
autres un enfant malade d'une maladie
ntagieuſe. Eſt-ce donc que la conta-
n des mœurs eſt moins dangereuſe,
qu'elle a des ſuites moins funeſtes? Un
ncipal, qui a de la religion, peut-il
ıtenir cette penſée effraiante, mais vé-
able, qu'un jour Dieu lui demandera
npte de toutes les ames qui ſe ſeront
dues dans ſon Collège, parce que pour
vues d'interêt, ou par trop de com-
iſance & de moleſſe, il n'en aura pas
igné les corrupteurs? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* *Ezech.* 3. 18.

Quand je parle ainſi, je ne prétends
que tout défaut conſidérable, ni même
ıt dérangement de mœurs, ſoit une rai-
ſon

ſon de ſe défaire d'un écolier. La maladie, comme telle, n'eſt point une raiſon de faire ſortir le malade de l'Infirmerie; mais ſeulement quand elle eſt connue pour contagieuſe, & capable d'infecter les autres. Ainſi l'on ſouffre quelque tems un écolier: mais quand on voit que les avis, les réprimandes, les punitions ſont inutiles, & qu'il y a lieu de craindre que le mal ne ſe communique, c'eſt pour-lors que l'éloignement & la ſéparation deviennent abſolument néceſſaires.

J'avoue qu'il n'y a point d'occaſion où le Principal ait plus beſoin de prudence & de diſcernement que dans celle dont il s'agit ici. Il n'y a que l'Eſprit de Dieu qui puiſſe le tenir dans un juſte milieu, & lui inſpirer un ſage tempérament entre une molle douceur & une ſévérité outrée; & il ne peut trop, dans de telles conjonctures, implorer ſon ſecours & ſa lumiere.

Un autre moien de conſerver la diſcipline & le bon ordre dans un Collège, c'eſt de ſoutenir avec fermeté & ſageſſe les maîtres ſubalternes, de bien établir leur autorité, de les appuier fortement dans l'occaſion, & de ne jamais leur donner le tort en préſence des écoliers, mais de ſe réſerver à leur dire en particulier ce qu'on aura à propos, & à leur donner les avis néceſſaires. Pour cela le Principal doit les voir ſouvent, les recevoir toujours avec bonté & honnêteté, s'informer par eux de la conduite & du caractere des écoliers, écouter leurs plaintes & leurs avis; leur laiſſer

une

une entiere liberté, afin de s'attirer leur confiance. C'eſt cette union, ce concert, cette unanimité, qui eſt l'ame du gouvernement. Alors tout retentit aux oreilles du Principal. Son eſprit regne par-tout. Les maitres, qui ſont comme ſes bras, ſes oreilles, ſes yeux, reçoivent de lui tout leur mouvement; & il les ménage auſſi de ſon côté comme la prunelle de ſes yeux, & comme ne faiſant qu'un même tout avec lui.

Le Sous-Principal, ſur qui roule en général le ſoin de la diſcipline, & qui tient preſque par-tout la place du Principal, & ſupplée à ſon abſence, doit ſuivre en tout ſes impreſſions. L'eſprit de vigilance, d'attention, d'exactitude, fait ſon caractere eſſentiel. Rien ne doit lui échaper. Pendant les récréations, lorſqu'il ſe promène & s'entretient avec les autres, ſes yeux & ſon eſprit ſont ailleurs. Il obſerve tout, ſans preſque que cela paroiſſe: les mouvemens, les converſations, les liaiſons particulieres; & il ſait faire profit de tout. J'en dis autant de tous les autres maitres, pour qui cette attention n'eſt pas moins néceſſaire, mais eſt beaucoup plus facile, parce qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'écoliers à obſerver. Il y a des Précepteurs qui croient pouvoir en conſcience ſe repoſer de ce ſoin ſur la perſonne qui eſt chargée de la diſcipline publique. C'eſt une erreur. Chaque maitre répond de ſes écoliers, & eſt obligé de veil-

veiller ſur eux dans tous les tems où il lui eſt libre de le faire.

On ne peut trop recommander l'exactitude à faire chaque choſe dans ſon tems & dans le moment marqué. Elle ne coute que dans les commencemens : quand la coutume en eſt une fois établie, les écoliers l'obſervent comme naturellement, & preſque ſans y ſonger. On aime à voir une nombreuſe Jeuneſſe diſparoitre tout d'un coup au premier ſon de la cloche, & l'on n'augure pas bien de la diſcipline d'un Collège, quand, au-lieu de ce promt départ, on délibere pour ſe mettre en marche, & que des traineurs ſe ſuccedent les uns autres. On en peut dire autant de tout le reſte : de l'entrée dans les claſſes, au réfectoire, à l'Egliſe. Pour établir cet ordre, le Principal & le Sous-Principal doivent en donner l'exemple, & ſe trouver par-tout les premiers.

Cet eſprit d'exactitude eſt d'un grand ſecours pour tous les emplois de la vie : c'eſt une qualité abſolument néceſſaire à tous ceux qui gouvernent. Pour cela il faut entrer dans un grand détail ; être attentif à tout, ſans preſque le paroitre ; prévoir de loin & préparer tout ce qui doit ſe faire ; ne ſe pas contenter de donner des ordres, s'informer régulierement s'ils ſont exécutés, & comment ; veiller à l'obſervation des plus légers règlemens, afin de prévenir par-là le violement de ceux qui ſont plus eſſentiels. Il y a des maitres qui mépriſent l'exactitude dans les petites choſes, parce qu'ils

qu'ils les regardent comme des minuties & des bagatelles. Ils ne font pas attention que quoique chacune de ces règles paroiſſe peut-être en particulier peu importante, réunies toutes enſemble elles forment ce qu'on appelle diſcipline & bon ordre dans un Collège ; & que la négligengence par raport aux unes, entraine ordinairement la ruïne des autres. J'appliquerois ici volontiers ce que Tite-Live remarque au ſujet de la religion. „ Ces „ cérémonies, dit-il, nous paroiſſent main- „ tenant petites & mépriſables: mais c'eſt „ en ne les mépriſant point que nos ancê- „ tres ont porté la République à ce point „ de grandeur où nous la voions. *Parva ſunt hæc: ſed parva iſta non contemnendo majores noſtri maximam hanc rem fecerunt.* *Liv. lib. 6. n. 41.*

Ce n'eſt pas que je croie qu'on doive faire conſiſter le bon ordre d'un Collège dans le grand nombre des règles. La multiplicité des loix n'eſt pas toujours la marque d'un bon gouvernement: *Ut antehac flagitiis, ita tunc legibus laborabatur*, dit Tacite. Elles ſont plutôt pour les maitres qui en connoiſſent la néceſſité & les avantages, que pour les écoliers, que le ſeul nom de loix eſt capable de révolter. L'exemple des premiers, & du côté des autres l'habitude contractée par la pratique même des règles, eſt une loi vivante, préférable à celles qui ſont écrites. Il eſt à ſouhaiter qu'on puiſſe dire d'un Collège, ce que dit le même Tacite des Germains: *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 25.*

De mor. Germ. c. 19. „ Que les bonnes mœurs y ont plus de „ pouvoir, qu'ailleurs les bonnes loix: *Plus ibi boni mores valent, quam alibi bonæ leges.*

ARTICLE IV.

De l'Education.

J'ENTENS ici par ce mot le ſoin particulier qu'on prend de former les manieres & le caractere des jeunes gens: en quoi je fais conſiſter une grande partie de l'éducation.

Ce ſoin regarde le corps & l'eſprit. Le Principal doit veiller à la culture & à la perfection de l'un & de l'autre.

ON PEUT raporter à la propreté & à la bonne grace tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire, par raport à la propreté, que de citer ici les termes mêmes du Statut & du Règlement de l'Univerſité ſur ce ſujet. * Les maitres doi- „ vent prendre ſoin que leurs diſciples „ n'aient rien dans leur extérieur de mal- „ pro-

* Prodeant pædagogi & magiſtri, ut ſui diſcipuli abhorreant à cultu immundo, lutulento, & agreſti; ne ſint inſigniter negligentes in veſtitu; ne diſcincti, impexi, illoti: ut non ſolùm in literatura, ſed etiam in communi vitæ uſu civilem humanitatem politioremque urbanitatem ediſcant. Sed hi, neque laſciviant immodeſtiùs, neque tortos arte & ſtudio capillos cincinnoſve ferant. *Stat.* 14. *Append.*

„ propre, de rebutant, ni de groſſier; que „ dans leur vêtement ils ne faſſent point „ paroître une négligence marquée; qu'on „ ne leur voie point des habits déchirés, „ des cheveux mal peignés, des mains ſa- „ les. Car on doit s'appliquer, non ſeu- „ lement à leur donner le bon goût de la „ litérature & des ſciences, mais auſſi à „ leur apprendre la politeſſe & le ſavoir- „ vivre, qui ſont ſi néceſſaires pour la „ ſociété & le commerce de la vie. D'un „ autre côté, il ne faut pas ſouffrir que les „ jeunes gens donnent dans le luxe & le „ faſte des habits, ni qu'ils affectent de „ porter des cheveux friſés avec trop de „ ſoin & trop d'art, comme dans le mon- „ de." Rien n'eſt plus ſage que ce Règlement, qui commande d'éviter les deux extrémités, qui ſont également vicieuſes. Il ne faut point ſouffrir dans les écoliers aucune affectation de parure, & encore moins ces airs de petits-maitres par leſquels ils prétendent quelquefois ſe diſtinguer.

La bonne grace, par raport aux jeunes gens, conſiſte à ſe bien préſenter, à avoir une contenance aſſurée & modeſte, à marcher d'un air aiſé & naturel, à ſe tenir droits, à faire bien une révérence, à ne point s'abandonner à une certaine nonchalance. Les maitres à danſer ſont utiles pour cela juſqu'à un certain point, & Quintilien approuve qu'on en faſſe quelque uſage: *Ne illos quidem reprehendendos putem, qui paulum etiam palæſtricis vacaverint.* Quintil 1. cap.

rint. Mais il étoit bien éloigné de permettre qu'on emploiât pour ce miniſtere des hommes décriés & infames par leur profeſſion même: *Hos abeſſe ab eo, quem inſtituimus, quàm longiſſimè velim.* Il borne cette étude à fort peu de choſes, & au ſimple néceſſaire, tel que nous venons de l'expoſer: *Ut recta ſint brachia, ne indoctæ ruſticæ-ve manus, ne ſtatus indecorus, ne qua in proferendis pedibus inſcitia, ne caput oculique ab alia corporis inclinatione diſſideant.*

J'AI parlé ailleurs de la politeſſe, qui tient quelque choſe du corps & de l'eſprit. Car l'eſſentiel de cette qualité conſiſte à ne point trop s'aimer ſoi-même, à ne point tout raporter à ſoi, à éviter de rien faire ou de rien dire qui puiſſe bleſſer les autres, à chercher les occaſions de leur faire plaiſir, & à préférer leurs commodités & leurs volontés aux ſiennes. C'eſt à quoi les maitres doivent ſur-tout veiller. Quand les jeunes gens ſont exercés à la pratique de ces maximes, la politeſſe ne leur coute plus rien, & trois mois d'uſage du monde achevent de leur apprendre tout ce qu'ils en doivent ſavoir.

MAIS la grande & capitale application d'un Principal, (& l'on en peut dire autant à proportion de tous les autres maitres,) c'eſt de travailler ſur l'eſprit & ſur l'humeur des jeunes gens; & il peut, par cet endroit, leur rendre un ſervice infini. Ce n'eſt point par les inſtructions publiques qu'il peut beaucoup avancer de ce côté-là, mais par des converſations particulieres, où

où les jeunes gens puiſſent s'ouvrir à lui, lui parler avec liberté, lui marquer leurs peines; où on leur apprenne à ſe connoître eux-mêmes, à n'être pas fâchés qu'on leur parle de leurs défauts, à les découvrir les premiers & les avouer de bonne foi, à chercher les moiens de s'en corriger, à demander pour cela les avis du maître, & à lui venir rendre compte de tems en tems du profit qu'ils en auront fait.

Je ſuppoſe, par exemple, que le caractere dominant d'un écolier eſt la fierté & la vanité. Il parle ſouvent de lui-même, & toujours avec eſtime & avec complaiſance. Il vante à toute occaſion la nobleſſe de ſa famille, les dignités de ſes parens, leurs richeſſes, la magnificence de leur équipage, de leur ameublement, de leur table; & il n'a que du mépris pour tous les autres. Ce défaut n'eſt pas rare parmi les jeunes gens, & il ſe trouve quelquefois dans ceux même dont les parens n'ont d'autre mérite que d'avoir amaſſé beaucoup de bien.

Un Principal, pour peu qu'il ſoit attentif ſur ſon Collège, connoitra parfaitement le caractere de ce jeune homme. Dans une viſite que celui-ci lui rendra, après les diſcours préliminaires, qui durent quelquefois longtems pour préparer la voie à quelque choſe de meilleur & de plus ſérieux, il fera tomber la converſation ſur ce qui regarde le jeune homme. Si, ſur les interrogations qu'on lui fera, il reconnoit de lui-même ſon défaut dominant, s'il l'a-

ire par des faits particuliers qu'il
mais ſans reproches & ſans aigr
le ſentiment de ſes maitres, par l
gnage même de ſes compagnons.
laiſſe quelquefois du tems pour y
plus mûrement. Quand enfin il con
reconnoitre en lui ce défaut, on
lui en faire ſentir la difformité &
cule: comment le ſeul amour-pro
entendu devroit nous en donner
gnement, puiſqu'au-lieu de l'eſt
nous cherchons par de ſotes vanter
ne nous attirons que du mépris
haine. On lui propoſe l'exemple
que camarade humble & mode
beaucoup de naiſſance & de mé
eſt eſtimé & aimé de tout le mond
lui avoir fait connoitre ſa maladie
en propoſe les remedes: ne plus p
ſoi-même, ni de ſa famille, ni de ſe
ni de leurs richeſſes ou de leurs
ne ſe mettre point dans ſon propre

comme ſi on l'ignoroit entierement: & pour peu qu'il y ait de progrès & de changement, on le loue, on l'encourage, on l'exhorte à faire toujours de mieux en mieux.

Je ſuppoſe pour ſecond exemple un jeune homme qui aura manqué de docilité & de reſpect à ſon maitre, qui aura refuſé de lui obéir, qui aura même ajouté quelque parole inſolente, & qui perſiſte dans ſon opiniâtreté. Le maitre, au-lieu de le punir ſur le champ comme il en avoit droit, s'eſt contenté par ſageſſe de lui témoigner ſon mécontentement, & a remis la punition à un autre tems. Cependant l'écolier ne revient point à lui, & ne reconnoit point ſa faute. Le Principal, averti de tout, le fait venir. Il lui fait raconter la choſe comme elle s'eſt paſſée, & il examine s'il parle vrai. Il le rend lui-même témoin & juge dans ſa propre cauſe. Il lui demande ſi un écolier ne doit pas être ſoumis à ſon maitre: s'il ne doit pas lui répondre avec reſpect, quand même il croiroit n'avoir pas tort: mais combien eſt-il plus condamnable, lorſque le maitre a pleinement raiſon en tout? Un Collège peut-il ſubſiſter, ſi un tel exemple eſt ſouffert? Dépent-il ou du Maitre, ou du Principal, de le laiſſer impuni, & le peut-il raiſonnablement? On conduit ainſi par degrés un jeune homme à ſe condamner lui-même, à reconnoitre qu'il a mérité d'être puni, à faire ſatisfaction au maitre, & à ſe ſoumettre à tout ce qu'il exigera de lui. Mais

le maître alors, content de la ſoumiſſion, ſe fait un plaiſir de remettre la peine. Par une conduite ſi ſage, la faute de l'écolier lui devient ſalutaire, & ſe termine par lui faire aimer & reſpecter ſes maîtres plus que jamais: au-lieu qu'un châtiment fait ſur le champ l'en auroit peut-être éloigné pour toujours.

Il y a, dans ces occaſions, une habileté bien néceſſaire à un maître, qui conſiſte à ſavoir manier les eſprits, à les tâter doucement, à ne s'avancer qu'autant qu'il le faut, & à les conduire par différentes interrogations au point où l'on veut les amener. C'étoit l'art merveilleux de Socrate, comme on le voit dans tous les dialogues où Platon le fait parler. On en trouve auſſi un exemple admirable dans la Cyropédie de Xénophon, autre diſciple de Socrate, qui peut ſervir de modèle aux maîtres pour ce genre de converſation dont nous parlons ici. Le Roi d'Arménie s'étant révolté contre Aſtyage Roi des Medes, Cyrus marcha promtement contre lui, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & l'aiant fait venir dans l'aſſemblée avec ſes femmes & ſes enfans, il commença par exiger de lui qu'avant tout il lui répondît ſelon la vérité. Alors le Roi d'Arménie, conduit de propoſition en propoſition, avoua en tremblant qu'il avoit rompu mal à propos le traité, qu'il méritoit d'être dépouillé de ſes biens, de ſon roiaume, de la vie même. Mais Cyrus l'aiant, contre toute eſpérance, rétabli dans tous ſes droits, s'en fit un ami,

Cyrop lib. 3.

ami, dont la fidélité & la reconnoiſſance furent inviolables. L'endroit eſt fort long, mais très beau, & il mérite d'être lu avec attention.

Je reviens au Principal. Il peut faire des biens infinis par ces entretiens familiers, où les écoliers s'ouvrent à lui, & lui parlent comme à un bon ami. On peut employer quelquefois le tems des récréations à ces ſortes d'entretiens. Quand les écoliers eſtiment & aiment le Principal, ils n'ont pas de peine à s'ouvrir à lui: mais il faut faire en ſorte, par le ſecret inviolable qu'on leur gardera, qu'ils n'aient jamais lieu de s'en repentir. On doit s'appliquer ſur-tout aux grands, parce qu'ils ſont plus en état de profiter des avis, & qu'ils en ont plus de beſon. Les deux années de Philoſophie, après leſquelles c'eſt aſſez la coutume de choiſir un genre de vie, ſemblent naturellement deſtinées à examiner leur vocation. C'eſt l'action de la vie la plus importante, qui décide ſouvent du bonheur temporel & du ſalut éternel, & qui eſt preſque toujours abandonnée à un âge incapable de ſe conduire lui-même & peu diſpoſé à prendre conſeil.

Avant que de finir cet article, je dois ajouter que les Principaux ſont en état, & peut-être auſſi dans l'obligation, de rendre aux écoliers externes une partie des mêmes ſervices qu'ils rendent aux penſionnaires: car toute la Jeuneſſe du Collège eſt confiée à leurs ſoins. Quand un Régent s'aperçoit qu'un écolier commence à ſe

déranger, il pourroit en avertir le Principal, qui le feroit venir dans ſa chambre, & lui donneroit les avis néceſſaires pour le faire rentrer dans ſon devoir.

ARTICLE V.

De la Religion.

JE N'AI PAS beſoin de prouver que cet article eſt le plus important de tous, & que la négligence des maitres ſur ce point ſeroit très criminelle, parce qu'elle auroit des ſuites d'une conſéquence infinie. On peut réduire à trois points ce qui regarde cette matiere: les inſtructions, l'uſage des ſacremens, la pratique de certains exercices de piété.

§. I. *Des Inſtructions.*

IL EST AISE' de comprendre que de jeunes gens qui ſortent du Collège ſans être inſtruits de la religion, courent riſque de l'ignorer tout le reſte de leur vie; & l'on ne ſait que trop que cette ignorance eſt la funeſte ſource des deſordres & de l'irréligion qui regnent preſque généralement dans le monde.

Le remede à un ſi grand mal eſt de profiter d'un tems où les jeunes gens ſont encore dociles, & naturellement ouverts à toutes les vérités de la religion. On doit

doit poſer pour principe de l'éducation chrétienne, (& ceci regarde tous les maitres en général, Principaux, Régens, Précepteurs) que les enfans ſont confiés aux maitres de la main de Jéſus-Chriſt même, pour veiller à la conſervation du précieux tréſor de l'innocence qu'il a rétablie en eux par le batême, pour les rendre dignes de l'adoption divine & de la glorieuſe qualité d'enfans de Dieu à laquelle il les a élevés, pour les inſtruire de tous les myſteres de ſa vie & de ſa mort, de toutes les merveilles qu'il a opérées en leur faveur, & de tous les préceptes à l'obſervation deſquels il a attaché leur ſalut. Voilà de quoi Jéſus-Chriſt nous demandera compte un jour, & non ſi nous avons fait de bons poëtes ou de bons orateurs.

Or dans quelle ſource peut-on puiſer ces divines connoiſſances, ſinon dans les Livres ſacrés de l'ancien & du nouveau Teſtament? Je ſupplie les maitres de lire avec attention ce que dit ſur cet article M. de Fénelon dans le livre que j'ai déja cité, qui eſt ſur l'éducation des filles, mais qui ne convient pas moins aux jeunes gens de l'autre ſexe. J'en raporterai ici quelques endroits.

„ Les hiſtoires de l'ancien Teſtament ne
„ ſont pas ſeulement propres à réveiller la
„ curioſité des enfans; mais, en leur dé-
„ couvrant l'origine de la religion, elles
„ en poſent les fondemens dans leur eſ-
„ prit. Il faut ignorer profondément l'eſ-
„ prit de la religion, pour ne pas voir
„ qu'elle eſt toute hiſtorique. C'eſt par

„ un tiſſu de faits merveilleux que nous „ trouvons ſon établiſſement, ſa perpé- „ tuité, & tout ce qui doit nous la faire „ croire & pratiquer.

„ Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille „ engager les jeunes gens à s'enfoncer „ dans la ſcience, quand on leur propoſe „ toutes ces hiſtoires. Elles ſont courtes, „ variées, propres à plaire aux gens les „ plus groſſiers. Dieu qui connoit mieux „ que perſonne l'eſprit de l'homme qu'il a „ formé, a mis la religion dans des faits „ populaires, qui bien loin de ſurcharger „ les ſimples, leur aident à concevoir & „ à retenir les myſteres". M. de Fénelon en aporte un exemple, qui regarde le myſtere de la Trinité, après quoi il ajoute: „ Cet exemple ſuffit pour montrer l'uti- „ lité des hiſtoires. Quoiqu'elles ſemblent allonger l'inſtruction, elles l'abregent beaucoup, & lui ôtent la ſechereſſe des catéchiſmes, où les myſteres ſont „ détachés des faits. Auſſi voions-nous „ qu'anciennement on inſtruiſoit par les „ hiſtoires. La maniere admirable dont „ ſaint Auguſtin veut qu'on inſtruiſe tous „ les ignorans, n'étoit point une méthode „ que ce Pere eût ſeul introduite: c'étoit „ la méthode & la pratique univerſelle de „ l'Egliſe. Elle conſiſtoit à montrer par „ la ſuite de l'hiſtoire la religon auſſi ancienne que le monde; Jéſus-Chriſt attendu dans l'ancien Teſtament, & Jéſus-Chriſt regnant dans le nouveau: c'eſt le „ fonds de l'inſtruction chrétienne. "

Ce-

„ Cela demande un peu plus de tems
„ & de ſoin, que l'inſtruction à laquelle
„ beaucoup de gens ſe bornent: mais auſſi
„ on ſait véritablement la religion, quand
„ on ſait ce détail; au-lieu que quand on
„ l'ignore, on n'a que des idées confuſes
„ ſur Jéſus-Chriſt, ſur l'Evangile, ſur l'E-
„ gliſe, ſur la néceſſité de ſe ſoumettre
„ abſolument à ſes déciſions, & ſur le
„ fond des vertus que le nom chrétien
„ nous doit inſpirer. Le Catéchisme * *C'eſt
„ hiſtorique, imprimé depuis peu de tems, lui de M
„ qui eſt un livre ſimple, court, & bien l'Abbé
„ plus clair que les catéchismes ordinai- Fleury.
„ res, renferme tout ce qu'il faut ſavoir
„ là-deſſus. Ainſi on ne peut pas dire qu'on
„ demande beaucoup d'étude.

M. de Fénelon, après avoir parcouru & indiqué les hiſtoires les plus remarquables de l'ancien & du nouveau Teſtament, ajoute ce qui ſuit. „ Choiſiſſez les plus
„ merveilleuſes des hiſtoires des Martyrs,
„ & quelque choſe en gros de la vie cé-
„ leſte des premiers chrétiens. Mêlez-y
„ le courage des jeunes Vierges, les plus
„ étonnantes auſtérités des Solitaires, la
„ converſion des Empereurs & de l'Em-
„ pire, l'aveuglement des Juifs, & leur
„ punition terrible qui dure encore.

„ Toutes ces hiſtoires, ménagées diſ-
„ crettement, feroient entrer avec plaiſir
„ dans l'imagination des enfans vive &
„ tendre toute une ſuite de religion de-
„ puis la création du monde juſqu'à nous,
„ qui leur en donneroit de très nobles i-

„ dées, & qui ne s'effaceroit jamais. Ils ver-
„ roient même, dans cette hiſtoire, la main
„ de Dieu toujours levée pour délivrer les
„ juſtes & pour confondre les impies. Ils s'ac-
„ coutumeroient à voir Dieu faiſant tout en
„ toutes choſes, & menant ſecrettement à
„ ſes deſſeins les créatures qui paroiſſent le
„ plus s'en éloigner. Mais il faudroit re-
„ cueillir dans ces hiſtoires tout ce qui
„ donne les images les plus riantes & les
„ plus magnifiques, parce qu'il faut em-
„ ploier tout pour faire enſorte que les
„ enfans trouvent la religion belle, aima-
„ ble, & auguſte; au-lieu qu'ils ſe la re-
„ préſentent d'ordinaire comme quelque
„ choſe de triſte & de languiſſant.

Une inſtruction ſolide, comme celle dont on vient de parler, eſt un puiſſant remede contre la ſuperſtition. „ Il ne faut „ jamais, dit le même M. de Fénelon, „ laiſſer mêler dans la foi, ou dans les „ pratiques de piété, rien qui ne ſoit tiré „ de l'Evangile, ou autoriſé par une ap-„ probation conſtante de l'Egliſe. Il faut „ prémunir diſcrettement les enfans con-„ tre certains abus, qu'on eſt quelquefois „ tenté de regarder comme des points de „ diſcipline, quand on n'eſt pas bien in-„ ſtruit. On ne peut entierement s'en ga-„ rantir, ſi on ne remonte à la ſource, ſi „ on ne connoit l'inſtitution des choſes, & „ l'uſage que les Saints en ont fait.

„ Accoutumez donc les enfans, natu-„ rellement trop crédules, à n'admettre „ pas légerement certaines hiſtoires ſans au-

„ autorité, & à ne s'attacher pas à de
„ certaines dévotions qu'un zèle indiſcret
„ introduit, ſans attendre que l'Egliſe les
„ approuve.

On voit, par tout ce que je viens de raporter, la maniere d'inſtruire ſolidement les jeunes gens, & la néceſſité d'emploier „ le tems du Collège à leur bien faire „ connoitre Jéſus-Chriſt, ſes préceptes, „ ſes maximes, ſes remedes; à bien ex- „ pliquer ſon Evangile; à faire connoitre „ la grandeur de l'homme, que Dieu ſeul „ peut rendre heureux; ſa chute & ſa mi- „ ſere, dont l'incarnation & la mort d'un „ Dieu ont pu ſeules être le remede; la „ corruption de ſon cœur, dont l'amour „ de lui-même & des choſes ſenſibles eſt „ devenu le maitre; l'impuiſſance où il eſt „ de faire aucun bien par lui-même, & ſans „ la grace de Jéſus-Chriſt; & le danger „ continuel où le met la cupidité, qui ſub- „ ſiſte toujours quoique vaincue. . . Il eſt „ auſſi très important de leur inculquer les „ grandes & efficaces vérités de la reli- „ gion: combien Dieu eſt terrible dans ſes „ jugemens; combien ce que nous trou- „ verons après notre mort ſera différent „ de nos idées; quel malheur c'eſt que de „ perdre Dieu ſans retour; de quelle noir- „ ceur ſont les péchés après le batême; de „ quel poids eſt pour nous la vie & la „ mort de Jéſus-Chriſt, dont nous devons „ rendre compte; quelle folie c'eſt que „ de mépriſer une éternelle félicité; quel- „ le ſainteté exige la grace de la loi nou-

Inſtruct. ſur la man. d'élever les Nov. Tom. 1. des Lettres de piété.

velle

„ velle de ceux qui ſont morts & enſe-
„ velis en Jéſus-Chriſt, blanchis dans ſon
„ ſang, conſacrés par l'infuſion de ſon
„ Eſprit, nourris de ſa chair, & aſſociés
„ d'une maniere ſi intime à ſa divinité. "

Il n'y a perſonne, je croi, qui ſur la ſimple lecture de ce que je viens d'expoſer, ne convienne que c'eſt-là ſans doute l'unique maniere d'inſtruire ſolidement les jeunes gens par raport à la religion. Cette méthode demande du tems & du ſoin: mais on eſt bien dédommangé de toutes ſes peines par le fruit qu'on a lieu d'en attendre. Il s'agit de ſavoir où l'on peut placer ces inſtructions.

Les dimanches & les fêtes en ſont le tems naturel. Ces jours, par leur inſtitution, ſont deſtinés au culte divin, dont la parole de Dieu & l'inſtruction ſont une grande partie. On ſait qu'ils tiennent lieu parmi nous de ce qu'étoit le ſabbat chez les Juifs: & l'on ſait auſſi ſous quelles peines Dieu en avoit commandé la ſanctification. *Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur.* Il avoit abandonné aux Juifs les ſix autres jours pour leurs propres ouvrages, mais il s'étoit réſervé le ſeptieme. *Sex diebus operaberis, & facies omnia opera tua: ſeptima autem die ſabbatum Domini tui eſt.* C'étoit pour lui un jour privilégié & favori, conſacré uniquement à ſon culte, & dont il étoit jaloux comme d'un jour qui lui appartenoit d'une maniere particuliere. *Cuſtodite ſabbatum meum.* Il ne vouloit pas que ce jour-là on ſortît dehors, mais qu'on de-

Exod. 31. 15.

Exod. 20. 9. 10.

Exod. 31. 14.

demeurât dans la maiſon, pour y méditer plus librement ſa loi. *Maneat unuſquiſque apud ſemetipſum: nullus egrediatur de loco ſuo die ſeptimo.* * Enfin on eſt étonné de voir combien de fois, & avec quelles menaces, Dieu, dans un petit nombre de verſets, répete & inculque ce précepte, & avec quelle force il en recommande l'obſervation. *Exod.* 16. 29.

On comprend aſſez que Dieu n'exige pas moins de nous la ſanctification des dimanches & des fêtes; & l'on voit par conſéquent de quelle importance il eſt d'y accoutumer de bonne heure les jeunes gens: d'autant plus que ce précepte eſt preſque généralement violé dans toutes les conditions, & ſur-tout parmi les perſonnes de qualité. Ainſi c'eſt une règle bien ſage, établie dans pluſieurs Collèges, de ne point laiſſer ſortir les penſionnaires les dimanches & les fêtes, mais d'emploier la plus grande partie de ces jours à les inſtruire de la religion. Les parens ne doivent point ſavoir mauvais gré à un Principal qui ſera exact & inflexible ſur ce point: du moins ils ne pourront le ſoupçonner d'être attentif à ſes propres interêts.

J'ai

* Videte ut ſabbatum meum cuſtodiatis. . . ut ſciatis quia ego Dominus. . . Cuſtodite ſabbatum meum: ſanctum eſt enim vobis. Qui polluerit illud, morte morietur... Sex diebus facietis opus: in die ſeptimo ſabbatum eſt, requies ſancta Domino. Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur. Cuſtodiant filii Iſrael ſabbatum, & celebrent illud in generationibus ſuis: pactum eſt ſempiternum inter me & filios Iſrael. *Exod.* 31. 13-17.

J'ai reconnu par mon expérience combien la maxime de M. de Fénelon, d'apprendre la religion aux jeunes gens par des faits hiſtoriques, étoit utile, & en même tems agréable pour cet âge. La plupart des inſtructions que je faiſois au College, rouloient ſur l'ancien Teſtament. Toutes les grandes vérités, ſoit pour le dogme, ſoit pour la morale, s'y trouvent: & propoſées de la ſorte, elles font ſur l'eſprit des jeunes gens une impreſſion d'autant plus forte & plus durable, qu'elles ſe trouvent jointes à des faits hiſtoriques, dont le ſouvenir ne s'efface pas ſi aiſément.

A ces inſtructions, que je faiſois régulierement après la Meſſe & après Vêpres, j'en joignois une autre, qui étoit encore plus utile. Quand la récréation étoit finie, & ces jours-là elle doit être aſſez longue, car les enfans ont beſoin de repos & de délaſſement, tout le monde ſe retiroit à ſa chambre. Alors les plus grands emploioient une heure à lire dans leur particulier trois ou quatre chapitres hiſtoriques de l'ancien Teſtament, dont ils venoient enſuite me rendre compte vers le ſoir dans la chapelle. Je demandois aux écoliers, ſans garder d'ordre, ce qu'ils avoient obſervé dans leur lecture. J'étois ſouvent étonné de leurs réflexions ſenſées & judicieuſes; dont je faiſois d'autant plus de cas, qu'elles venoient de leur propre fonds, & qu'elles ne leur étoient point ſuggérées. Il eſt aiſé de comprendre combien cette ſorte d'exercice peut être utile aux jeunes gens, non ſeu-

ſeulement pour les inſtruire de la religion, mais encore pour leur former l'eſprit & le jugement.

Outre ces inſtructions, il doit y avoir un jour particulier dans la ſemaine, où l'on explique le catéchiſme, & cela ſe pratique ordinairement dans tous les Collèges. J'ai parlé ailleurs, en traitant de l'éloquence de la chaire, de la maniere de faire les catéchiſmes, qui doit être differente ſelon la difference des âges. J'ajoute ſeulement ici une choſe, que j'ai vu pratiquer avec beaucoup de ſuccès. Ces ſortes d'inſtructions qui ſe font aux écoliers plus avancés en âge, comme ſont les Rhétoriciens & les Philoſophes, doivent être plus fortes & plus relevées, & roulent ordinairement ſur un plan ſuivi de religion. On oblige dans quelques Collèges les écoliers à mettre par écrit ce qu'ils ont entendu, & à faire un précis du catéchiſme qu'on leur a expliqué: & pluſieurs le font avec une juſteſſe, une préciſion, une exactitude, qui ſurprennent les maitres. La même choſe ſe pratique dans pluſieurs Paroiſſes de Paris; & j'ai vu de jeunes filles y réuſſir parfaitement. Tome 2.

Il ne me reſte qu'un mot à dire ſur les inſtructions qui regardent les domeſtiques. C'eſt un des devoirs eſſentiels du Principal. Il leur doit cette récompenſe des ſervices qu'ils rendent au Collège, & il doit cet exemple aux jeunes gens, pour leur apprendre ce qu'un jour Dieu exigera d'eux. Les gens riches & de qualité ignorent pour la

la plupart juſqu'où vont leurs obligations ſur ce point. Ils oublient que leurs domeſtiques ont un autre maitre qu'eux, qu'ils doivent ſervir, & par conſéquent le connoitre: que par cette raiſon ils ſont indiſpenſablement chargés de les faire inſtruire ſur la religion, de veiller ſur leur conduite, de leur laiſſer le tems & de leur procurer les moiens de remplir les devoirs du chriſtianiſme: qu'ils leur doivent ces ſecours ſpirituels encore plus que la nourriture & le vêtement: qu'ils répondront à Dieu du ſalut de ceux qui les ſervent, comme du leur propre; & que les domeſtiques ſont partie de ceux dont ſaint Paul recommande le ſoin en des termes qui doivent faire trembler tous les maitres chrétiens. *Si quelqu'un*, dit-il, *n'a pas ſoin des ſiens, & particulierement de ceux de ſa maiſon, il renonce à la foi, & eſt pire qu'un infidèle.* Il eſt donc d'une abſolue néceſſité d'inſtruire les jeunes gens de ce devoir, & de leur en donner l'exemple par le ſoin exact qu'on prendra de faire inſtruire les domeſtiques.

1. Timoth. 5. 8.

Il ſeroit à propos de donner de tems en tems aux domeſtiques quelques livres propres à leur apprendre la religion, & à nourrir leur piété: un Nouveau Teſtament, l'Imitation de Jéſus-Chriſt, des Heures, le livre des Hiſtoires choiſies, & d'autres livres pareils. Cette dépenſe n'eſt pas grande, & elle peut attirer beaucoup de bénédictions ſur un Collège. Le Principal, les maitres, les parens, peuvent y con-

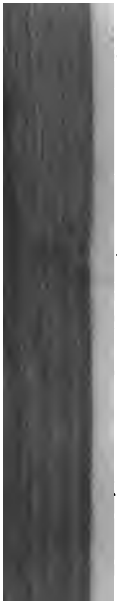
contribuer chacun de leur côté : & il ne ſeroit pas indifferent ni difficile d'accoutumer les jeunes gens à prendre quelque choſe ſur leurs menus plaiſirs pour fournir à ces pieuſes libéralités.

§. II. *De l'uſage des Sacremens.*

COMME les ſacremens ſont le canal ordinaire par lequel Dieu nous communique les ſecours dont nous avons beſoin pour vivre & mourir en chrétiens, il eſt bien important d'inſpirer aux jeunes gens pour ces ſources ſacrées de grace & de ſalut un profond reſpect, qui les ſuive dans tout le reſte de leur vie, & qui leur apprenne de bonne heure à en faire un ſaint & ſalutaire uſage.

I. *Du Batême.*

ON REÇOIT maintenant le batême dans un âge qui ne permet pas de faire attention ni aux auguſtes cérémonies qui s'y obſervent, ni aux engagemens que l'on y prend. Il eſt donc néceſſaire d'en rappeller le ſouvenir dans un tems où l'on eſt en état d'en profiter. On ne doit jamais manquer à faire renouveller aux enfans les vœux de leur batême, ſoit à l'anniverſaire du jour où ils l'ont reçu, ſoit aux veilles de Pâque & de la Pentecôte, qui étoient autrefois les ſeuls jours où l'on adminiſtroit ce ſacrement d'une maniere publique & ſolennelle, coutume dont on voit en-



„ M. de Fénelon, ce qui en f
„ ſentir l'eſprit & la fin. Par-là
„ rez entendre combien il eſt
„ tre chrétien: combien il eſt h
„ funeſte de l'être comme on l'e
„ monde. Rappellez ſouvent le
„ mes & les promeſſes du batê
„ montrer que les exemples &
„ mes du monde, bien loin d'a
„ que autorité ſur nous, doiv
„ rendre ſuſpect tout ce qui vi
„ ſource ſi odieuſe, & ſi empoiſ
„ craignez pas même de repréſe
„ me ſaint Paul, le démon reg
„ le monde, & agitant les cœurs
„ mes par toutes les paſſions vio
„ leur font chercher les richeſſes
„ re, & les plaiſirs. C'eſt cett
„ direz-vous, qui eſt encore plu
„ démon que du monde: c'eſt ce
„ de vanité auquel un chrétien
„ ouvrir ni ſon cœur, ni ſes
„ premier pas qu'on fait par le ba

„ les faites à Dieu, c'eſt tomber dans une „ eſpece d'apoſtaſie, comme un Religieux, qui, malgré ſes vœux, quitteroit „ ſon cloitre & ſon habit de pénitence pour „ rentrer dans le ſiecle.

2. *De la Pénitence.*

C'EST ICI, après le batême, le premier des ſacremens qu'on fait recevoir aux enfans; & il demande beaucoup de ſoin & de préparation. Il ne faut les y admettre que quand ils commencent à être raiſonnables, & qu'ils témoignent vouloir ſe corriger de leurs petits défauts.

Le ſoin du Principal eſt de leur procurer des Confeſſeurs, dont la prudence, la capacité, & le zèle lui ſoient connus: après quoi il peut laiſſer aux enfans le choix de celui qui leur plaira davantage. Si dans la ſuite ils demandent à en changer, quoique peut-être ils le faſſent ſans de trop bonnes raiſons, il faut, après leur avoir donné les avis néceſſaires, le leur permettre: car ſur cet article on ne doit point les gêner, mais leur laiſſer une pleine & entiere liberté.

Il faut leur bien faire ſentir l'extrême importance qu'il y a pour eux de faire de bonnes confeſſions, qui ſoient ſinceres & ſans déguiſement: pour cela les avertir qu'ils doivent dire les fautes qui les humilient le plus, & les circonſtances qui les rendent plus grandes. Il eſt bon de leur repréſenter ſouvent l'horrible état où ſe trou-

trouve une ame à l'heure de la mort, lorsqu'elle ſe voit ſéparée de Dieu, & dans une confuſion éternelle, pour en avoir voulu éviter une petite & paſſagere qui ne dure qu'un moment: que la honte, attachée à l'aveu de ſes fautes, peut en devenir le remede & l'expiation; qu'elle eſt couverte par la charité du Confeſſeur, & par le ſecret inviolable auquel il eſt obligé; & qu'elle nous épargne une autre honte, qui ſeule, à proprement parler, mérite ce nom, lorſque nos crimes, s'ils n'ont point été expiés par une humble & ſincere pénitence, nous ſeront reprochés par la bouche de la Vérité même à la face de tout l'univers.

Mais ſur quoi il faut le plus inſiſter, comme le remarque M. de Fénelon, c'eſt ſur le malheur qu'il y auroit „ de faire „ un cercle continuel & ſcandaleux du „ péché à la pénitence, & de la pénitence au péché. Il n'eſt donc queſtion de „ ſe confeſſer, que pour ſe convertir & ſe „ corriger: autrement, les paroles de l'abſolution, quelque puiſſantes qu'elles „ ſoient par l'inſtitution de Jéſus-Chriſt, ne „ ſeroient par notre indiſpoſition que des „ paroles, mais des paroles funeſtes, qui feroient notre condamnation devant Dieu. „ Une confeſſion, ſans changement intérieur, bien loin de décharger une conſcience du fardeau de ſes pechés, ne fait „ qu'ajouter aux autres péchés celui d'un „ monſtrueux ſacrilège.

Ce doit être une règle inviolable parmi les

les écoliers de ne parler jamais entre eux de ce que le Confeſſeur leur a dit, des avis qu'il leur a donnés, de la pénitence qu'il leur a impoſé, ni s'il leur a accordé ou différé l'abſolution. Il faut leur impoſer ſur tout cela un rigoureux ſilence, & les accoutumer par-là à reſpecter, comme ils le doivent, la ſainteté & le ſecret inviolable du ſacrement de Pénitence.

On ne peut pas fixer préciſément le tems où les jeunes gens doivent s'en approcher. Cela dépend du beſoin des pénitens, & de la prudence des Confeſſeurs. La règle de ſe confeſſer tous les mois eſt aſſez généralement obſervée dans tous les Collèges, & elle paroit fort raiſonnable.

3. *De la Confirmation.*

LA VERTU propre de ce Sacrement eſt de communiquer à ceux qui le reçoivent dignement la force néceſſaire pour ſurmonter les tentations, & pour réſiſter aux ennemis de notre ſalut: & c'eſt ce que les cérémonies mêmes qu'on emploie dans ce Sacrement nous enſeignent. Faites bien comprendre aux jeunes gens, dit M. de Fénelon, „ combien nous devons fouler „ aux piés les mépris mal fondés, les rail„ leries impies, les violences même du „ monde, puiſque la Confirmation nous „ rend ſoldats de Jéſus-Chriſt pour com„ battre cet ennemi. L'Evêque, direz„ vous, vous a frapé * pour vous endur„ cir contre les coups les plus violens de

* *Il parle du petit ſoufflet qu*

l'Evêque donne à ceux qu'il confirme.

„ la perſécution. Il a fait ſur vous une
„ onction ſacrée, afin de repréſenter les
„ anciens qui s'oignoient d'huile pour ren-
„ dre leurs membres plus ſouples & plus
„ vigoureux quand ils alloient au com-
„ bat. Enfin il a fait ſur vous le ſigne de
„ la croix, pour vous montrer que vous
„ devez être crucifié avec Jéſus-Chriſt.
„ Nous ne ſommes plus, continuerez-vous
„ dans le tems des perſécutions, où l'on
„ faiſoit mourir ceux qui ne vouloient pas
„ renoncer à l'Evangile: mais le monde
„ qui ne peut ceſſer d'être monde, c'eſt-
„ à-dire corrompu, fait toujours une per-
„ ſécution indirecte à la piété. Il lui tend
„ des pièges, pour la faire tomber: il la
„ décrie, il s'en moque, & il en rend la
„ pratique ſi difficile dans la plupart des
„ conditions, qu'au milieu même des na-
„ tions chrétiennes, & où l'autorité ſou-
„ veraine appuie le chriſtianiſme, on eſt
„ en danger de rougir du nom de Jéſus-
„ Chriſt, & de l'imitation de ſa vie.

On ne peut trop inculquer cette impor-
tante vérité aux jeunes gens, dont la plus
grande & la plus ordinaire tentation dans
le Collège eſt de craindre les diſcours &
les railleries de leurs compagnons: ce qui
montre en même tems la néceſſité indiſ-
penſable de leur faire recevoir ce Sacre-
ment. Il peut ſervir comme de prépara-
tion à l'Euchariſtie, & par conſéquent le
précéder de quelque tems.

Il ſeroit bon que les Principaux euſſent
un regître pour marquer ceux qui ont re-

ça la Confirmation dans leur Collège, afin qu'on pût y avoir recours dans le beſoin, lorſque les écoliers dans un âge plus avancé doutent s'ils ont été confirmés. Ce cas eſt quelquefois arrivé.

4. *De l'Euchariſtie.*

ON DOIT regarder la premiere communion des enfans comme l'action de leur vie la plus importante, & qui pour l'ordinaire décide de leur ſalut: & l'on ne peut par conſéquent y apporter trop de préparation. Il faut les y diſpoſer de loin, leur en parler de très bonne heure, la leur repréſenter comme le plus grand bonheur qui puiſſe leur arriver ſur la terre, tâcher d'en exciter en eux un vif deſir, & ſur-tout leur bien faire ſentir quelle pureté de mœurs demande une action ſi ſainte.

Il eſt difficile de fixer le tems de la premiere communion, parce qu'il ne doit pas être règlé ſur le nombre des années, mais ſur le caractere d'eſprit des enfans, & encore plus ſur l'état de leur conſcience. Il n'y a rien de plus embarraſſant ni de plus inquietant pour un Principal dans la conduite d'un Collège que ce qui regarde la matiere dont je parle ici: parce que les dangers ſont extrêmes de part & d'autre, ſoit pour trop avancer, ſoit pour trop reculer la premiere communion. C'eſt ici ſur-tout qu'il a beſoin de demander à Dieu & pour lui-même, & pour les Confeſſeurs, la prudence & la lumiere qui leur

„ venu à l'uſage de raiſon, par
„ docile, & plus exemt de to
„ conſidérable. C'eſt parmi ces
, de foi & d'amour de Dieu, q
„ Chriſt ſe fera mieux ſentir &
„ lui par les graces de la comm
Quand donc on trouve réunies
enfans les qualités dont il eſt p
un fonds de docilité, une exen
tout défaut conſidérable, & pa
quent une grande pureté de mœ
prémices, c'eſt-à-dire des comm
quoique foibles encore & imparf
foi & d'amour de Dieu; on a lie
rer que Dieu bénira une premi
munion faite en cet état, & qu
vira à faire croitre & à fortifier
en plus de ſi heureuſes diſpoſitio

Quand au contraire on obſe
les enfans des diſpoſitions tout c
une indocilité marquée qui ſou
peine les avis & les remontranc
habitudes vicieuſes auxquelles de

ré doit prendre du tems, pour s'assurer par de sages délais d'un changement sincere & d'une conversion véritable?

C'est dans ces occasions que les maitres & les parens, s'ils sont véritablement chrétiens, doivent laisser aux Confesseurs une pleine & entiere liberté, & ne point gêner la conscience de leurs enfans par des interrogations, des plaintes, des reproches, qui peuvent avoir de très funestes suites, & qui souvent donnent lieu à l'hypocrisie & à des sacrileges. Ils peuvent & ils doivent les exhorter avec douceur & sagesse à se disposer dignement à une action si sainte, mais se reposer du reste sur la lumiere & la prudence du Confesseur, qui connoit l'intérieur de l'enfant, & n'en peut rendre compte à personne.

J'en dis autant des autres communions, pendant le cours de l'année. On doit inspirer aux jeunes gens un grand desir de communier souvent; leur faire entendre que le corps de Jésus-Christ devroit être notre pain quotidien; que les premiers chrétiens approchoient très fréquemment de l'Eucharistie, & y puisoient cette force & ce courage qui leur étoient alors si nécessaires, & qui ne le sont pas moins pour nous; & que la grande, ou plutôt l'unique douleur d'un chrétien doit être de se voir privé de la communion par sa faute: *Unus sit nobis dolor hac esca privari.* S. Christ.

Il faut en même tems leur bien marquer les dispositions nécessaires pour approcher dignement de l'Eucharistie; &

ſur-tout leur bien faire ſentir quel horrible crime c'eſt que de recevoir dans une conſcience ſouillée par quelque péché mortel l'Auteur même de la ſainteté, de trahir encore Jéſus-Chriſt par un baiſer comme le perfide Judas, de le crucifier de nouveau en ſoi, de fouler aux piés le Fils de Dieu, de tenir pour une choſe vile & profane le ſang de l'alliance par lequel il nous a ſanctifiés, & de faire outrage à l'eſprit de la grace. Il n'y a rien qu'on ne doive emploier pour inſpirer aux jeunes gens toute l'horreur poſſible pour une communion indigne ; & je trouve qu'ils ſont bien heureux, quand ils remportent du Collège un ſincere & ſolide reſpect pour les Sacremens.

Le grand danger des Communautés & des Collèges, c'eſt la crainte des jugemens humains quand on ne communie point avec les autres dans certains jours de fêtes. Un écolier, prêt de ſortir du Collège, me vint voir la veille de Pâque au matin, & dans la converſation il me dit, ſans que je lui euſſe fait aucune queſtion ſur ce ſujet, qu'il auroit le bonheur de communier le lendemain. Je l'en félicitai, & lui marquai ma joie, ajoutant que j'étois perſuadé que nul motif humain ne l'y portoit. Il me fit ſentir qu'il n'en étoit pas tout-à-fait exemt. Sur cette premiere ouverture, je louai extrêmement ſa ſincérité, & la confiance qu'il marquoit à un maitre à qui il n'étoit point obligé de ſe découvrir, ce qui ne pouvoit venir que d'un

d'un fonds de religion dont je faiſois grand cas L'amitié que je lui témoignois aiant achevé de lui ouvrir le cœur, il m'avoua nettement que la ſeule crainte des diſcours & des jugemens humains le déterminoit à la communion du lendemain, ne pouvant ſoutenir de s'en voir privé un jour de Pâque, pendant que pluſieurs de ſes compagnons, moins âgés & moins avancés que lui, en approcheroient. Je lui promis de lui épargner cette confuſion. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que je lui épargnerois un ſacrilege. Je ne manquai pas en effet, dans l'inſtruction de l'après midi, de prier les maitres & les écoliers de vouloir bien ne pas communier tous enſemble à la grande meſſe, mais de ſe partager, comme il leur plairoit, aux baſſes meſſes qui ſe diroient dans les chapelles, où perſonne n'obſervoit ce qui s'y paſſoit. Et cette pratique devint pour moi une règle dans la ſuite.

5. Des pratiques de dévotion.

Il y a certaines pratiques de dévotion courtes & faciles, qui ne ſont point à charge aux jeunes gens, mais qui les avertiſſent de pluſieurs devoirs qu'on néglige pour l'ordinaire, & qui les accoutument à faire entrer la piété dans la plupart de leurs actions.

La dévotion à Jéſus-Chriſt doit l'emporter infiniment ſur toutes les autres; & l'on ne peut inculquer aux jeunes gens trop

fortement ni trop fréquemment ces paroles
l.17.3. de l'Evangile : *La vie éternelle conſiſte à vous connoître vous qui êtes le ſeul Dieu véritable, & Jéſus-Chriſt que vous avez envoié.* Elles nous apprennent que la vraie piété eſt fondée ſur la connoiſſance de Dieu, & ſur celle de Jéſus-Chriſt, c'eſt-à-dire de ſes myſteres, de ſes maximes, & de ſes exemples Ce que les Evangéliſtes raportent de ſa divine enfance doit leur être parfaitement connu & familier, ſur-tout ce qu'il fit à l'âge de douze ans dans le
l. 2. 41. Temple; circonſtance précieuſe, que Jéſus-Chriſt a voulu qui fût conſervée dans l'Evangile, afin que les jeunes gens y trouvaſſent un parfait modèle de toutes les vertus qui conviennent à leur âge. Il faut ſouvent le leur repréſenter plein de tendreſſe pour les enfans, leur impoſant les
mt. 19. & 14. mains, & les béniſſant avec bonté, leur
l. 9. 48. donnant un libre accès auprès de lui, déclarant que le Roiaume des Cieux leur appartient, & voulant bien regarder comme fait pour lui tout ce qu'on fera pour eux.

Il faut auſſi recommander beaucoup aux enfans la dévotion à la ſainte Vierge, les exhorter à la prendre pour leur mere & leur protectrice dans tous leurs beſoins, de ſolenniſer avec une piété particuliere toutes ſes fêtes, & de la prier inſtamment d'obtenir pour eux deux grandes vertus, qui ont fait ſon caractere propre, & qui ſont ſi néceſſaires aux jeunes gens, la pureté & l'humilité.

On doit auſſi leur recommander la dé-

vo-

votion aux ſaints Anges, & particuliere-ment à leur Ange Gardien, qui leur eſt donné pour veiller continuellement ſur eux, & ſur tous leurs beſoins tant corporels que ſpirituels; & au Saint dont ils portent le nom, & qu'ils doivent regarder comme leur patron particulier. De petites Litanies, où l'on fait entrer tous ces noms, n'allongent pas de beaucoup la priere. Quand on célèbre dans le cours de la ſemaine la fête de quelque Saint plus conſidérable, on en inſere le nom dans la Litanie du ſoir précédent: & il eſt à ſouhaiter que le Principal, dans l'inſtruction du Dimanche, annonce ces fêtes, & en diſe un mot.

Dès que les enfans ſe réveillent, il eſt bon qu'ils s'accoutument à faire le ſigne de la croix; & comme ſi Dieu dans ce moment leur diſoit: *Mon fils, donnez-moi votre cœur*, qu'ils lui répondent: Je m'offre à vous, ô mon Dieu, de toute l'étendue de mon cœur: *corde magno, & animo volenti.*

Præbe, fili mi, cor tuum mihi. *Prov.* 23. 26. 2. *Macab* 1. 3.

Chaque étude doit commencer par une courte priere. Quand les enfans parlent en public, & font quelque exercice, le ſigne de la croix doit en être le ſignal & le commencement. J'en dis autant pour les maitres. On ſait que les premiers chrétiens emploioient ce ſigne ſalutaire en toute occaſion.

Les prieres avant & après le repas ſont régulierement obſervées dans tous les Colléges. Quoi de plus juſte & de plus raiſon-

ſonnable en effet, que de rendre cet hommage public à la bonté & à la libéralité de Dieu, de qui l'on tient tout, & que l'on doit par conſéquent remercier de tout? Maintenant, à la honte de notre ſiecle, cette ſainte coutume, conſacrée par l'uſage de tous les tems, même chez les païens, s'abolit de plus en plus chaque jour parmi nous, ſur-tout chez les riches & chez les grands, où il n'en reſte preſque plus aucune trace, & où il ſemble qu'on rougiroit de paroître chrétiens. Il faut prémunir les enfans contre cet abus, en les accoutumant, même au déjeûner & au goûter, à faire le ſigne de la croix ſur la nourriture qu'ils doivent prendre. On prend occaſion de les inſtruire ſur ce ſujet, en leur expliquant ce qui eſt dit de Jéſus-Chriſt, que *s'étant mis à table* avec les deux diſciples qui alloient à Emmaüs, *il prit le pain*, LE BENIT, *& l'aiant rompu le leur donna.*

Luc. 24. 30.

Je n'ai pas beſoin d'avertir de l'obligation indiſpenſable où nous ſommes de prier tous les jours pour la perſonne ſacrée du Roi: le ſtatut de l'Univerſité y eſt formel, & il s'obſerve par-tout exactement.

Il faut auſſi ſe ſouvenir des beſoins, tant publics de la Religion & de l'Etat, que particuliers par raport aux parens & aux amis.

On ne doit pas oublier aux Quatre-Tems d'avertir les jeunes gens de ſe joindre aux prieres communes de l'Egliſe, & de demander avec elle à Dieu qu'il lui plaiſe de nous accorder le repentir & le pardon de nos pé-

péchés, de répandre ſa bénédiction ſur les fruits de la terre, & de donner à ſon Egliſe de bons paſteurs & de bons miniſtres; qui ſont les trois motifs pour leſquels ces prieres ont été établies. Chacun des trois jours après la Meſſe on pourroit s'acquitter de ce devoir. * *Ut remiſſionem peccatorum noſtrorum nobis dones: Ut fructus terræ dare & conſervare digneris: Ut ſacerdotes tuì induantur juſtitiam.* A chaque article les écoliers répondront, *Te rogamus, audi nos.* Le ſamedi, jour de l'ordination, on peut ajouter cette priere, compoſée des paroles de l'Ecriture: † *Domine Jeſu, oſtium ovium, per quem ſi quis introierit ſalvabitur; bone Paſtor, qui animam tuam poſuiſti pro ovibus tuis: miſerere populorum, qui ſunt afflicti & jacentes ſicut oves non habentes paſtorem. Meſſis quidem multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te dominum meſſis, ut mittas operarios in meſſem tuam. Tu, qui corda noſtri omnium, oſtende quos elegeris. Amen.* *Joan. Matt. 9 Act. 1.*

Lorſ-

* *Nous vous prions, de nous accorder le pardon de nos péchés: De nous donner & de nous conſerver les fruits de la terre: De revêtir vos Miniſtres de juſtice & de ſainteté.*

† *Seigneur Jéſus, qui êtes la porte des brebis, & par qui il faut entrer pour être ſauvé; bon Paſteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, aiez pitié des peuples qui ſont languiſſans & diſperſés comme des brebis qui n'ont point de paſteur. La moiſſon eſt grande, Seigneur; mais il y a peu d'ouvriers: nous vous prions donc, vous qui êtes le maître de la moiſſon, d'y envoier des ouvriers. Vous qui connoiſſez les cœurs de tous les hommes, montrez qui ſont ceux que vous avez choiſis. Nous vous en prions, ô Dieu qui vivez & regnez éternellement. Amen.*

Lorſque quelqu'un des parens, ou des amis, quelque Evêque, ou quelque Magiſtrat, eſt dangereuſement malade, on peut dire tous les jours à la fin du repas:

Joan. 11 3. * *Domine, ecce quem amas, infirmatur.*

Quand il eſt ſorti du danger, on en remercie Dieu:

v. 4. † *Agimus tibi gratias, Domine, pro famulo tuo, cujus infirmitas non fuit ad mortem, ſed pro gloria tua.* S'il meurt, on prie Dieu pour lui après ſa mort.

Quand la ſonnette avertit qu'on porte le Corps de Notre-Seigneur Jéſus-Chriſt à quelque malade, on ſe met à genoux, & l'on fait les trois prieres ſuivantes: dont la premiere eſt un acte de foi pour adorer Jéſus-Chriſt, la ſeconde regarde le malade, & par la troiſieme on demande pour ſoi-même la grace de recevoir un jour Jéſus-Chriſt en viatique.

Matt. 16. 16. Joan. 6. 34. ‡ *Tu es Chriſtus filius Dei vivi... Domine, ecce quem amas infirmatur... Domine, ſemper da nobis panem hunc, præſertim in hora mortis.*

Chaque écolier peut avertir du jour de ſa naiſſance & de ſon batême; & l'on prie les autres de s'en ſouvenir le lendemain à la Meſſe, & d'en rendre graces pour lui & avec lui.

Ces petites pratiques, fort faciles par el-

* *Seigneur, celui que vous aimez eſt malade.*

† *Nous vous remercions pour votre Serviteur, dont la maladie n'a point été à la mort, mais ſeulement pour votre gloire.*

‡ *Vous êtes le Chriſt, le fils du Dieu vivant..... Seigneur, celui que vous aimez, eſt malade..... Seigneur, donnez-nous toujours ce pain, ſur-tout à l'heure de la mort.*

elles-mêmes, & qui ont lieu en différentes occaſions ſelon les différens beſoins, ne tendent, comme on le voit aiſément, qu'à inſpirer aux jeunes gens du goût pour la piété, & à les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de certains devoirs de religion, qui ſont ordinairement ignorés ou négligés.

CHAPITRE II.

Du devoir des Régens.

APRÈS tout ce que j'ai dit juſqu'ici dans cet ouvrage ſur la maniere d'enſeigner, ce qui regarde principalement les Régens, il me reſte peu de choſes à ajouter ſur cette matiere. Je le réduirai à quatre ou cinq articles: la diſcipline des Claſſes, les exercices qui s'y font pour faire paroître les écoliers, les compoſitions & les actions publiques, les études que doivent faire les maîtres, l'application de tout ce qui a été dit à la conduite & à l'intérieur des Claſſes.

ARTICLE PREMIER.

De la diſcipline des Claſſes.

Elle conſiſte à contenir les écoliers dans

l'ordre, à ſe faire écouter avec ſilence, & à ſe faire obéir au premier ſignal: en quoi ſur-tout paroît l'autorité du maitre, qualité rare, mais abſolument néceſſaire pour faire obſerver une exacte diſcipline. J'en ai parlé ailleurs.

J'ai déja remarqué auſſi que l'émulation eſt le grand avantage des Claſſes. On ne peut être trop attentif à l'exciter & à l'entretenir parmi les écoliers. Il y a mille moiens différens d'y réuſſir, qui dépendent de l'induſtrie & de l'activité d'un maitre zèlé pour l'avancement de ſes diſciples. Le grand art & la grande habileté, eſt de ſavoir inſpirer aux médiocres même de l'ardeur pour le travail.

Mais la partie la plus eſſentielle de la diſcipline des Claſſes, eſt pour ce qui regarde les mœurs & la religion. Ce n'eſt pas que je croie que les Régens en doivent parler ni longuement, ni fréquemment: ce ſeroit le moien de rebuter les jeunes gens. Mais cet objet eſt le principal motif qui domine dans leur eſprit. Ils ne le perdent jamais de vue, quoiqu'ils n'y paroiſſent pas toujours attentifs. Ils ménagent avec adreſſe toutes les occaſions qui ſe préſentent de faire quelques remarques, ou d'établir quelques principes, qui y aient du raport. Ce n'eſt quelquefois qu'un mot, dit ce ſemble au hazard: mais ce mot a ſouvent de grandes ſuites. * C'eſt ainſi qu'un

Confeſſ. lib. I. cap. 7.

* Et fortè lectio in manibus erat, quam dum exponerem, opportunè mihi videbatur adhibenda ſimilitudo Circenſium, quo illud, quod inſinuabam, &

qu'une comparaiſon tirée des ſpectacles par ſaint Auguſtin pendant qu'il expliquoit en Rhétorique un endroit de quelque Auteur, ſervit à ouvrir les yeux à ſaint Alipe, qui étoit pour-lors ſon diſciple, & aimoit ces ſpectacles juſqu'à la fureur.

Outre ces inſtructions publiques & communes, le Régent peut encore beaucoup ſervir aux écoliers par l'attention qu'il a ſur leur conduite, par les entretiens particuliers qu'il a quelquefois avec eux, par les avis qu'il leur donne & les remontrances qu'il leur fait, par le ſoin qu'il prend de les placer en Claſſe auprès de compagnons qui ne leur ſoient point dangereux, & par mille autres induſtries pareilles.

Un des moiens les plus ſûrs de leur être utile, c'eſt d'entretenir commerce avec les parens: de s'informer par eux de leur caractere & de leur conduite: à la premiere abſence d'un écolier, de leur en donner auſſi-tôt avis, pour en prévenir les ſuites, dont, ſans cela, on ſe rend reſponſable. Cette pratique eſt ſur-tout néceſſaire en Philoſophie, où les écoliers ſe donnent plus de liberté. Je ſai que la plupart des parens ſongent peu à voir les Profeſſeurs, & j'aurai lieu dans la ſuite de parler de cet abus: mais leur nonchalance ne doit point empêcher ni diminuer le zèle de ceux-ci.

Je ferois tort à la probité & à la religion des Profeſſeurs, ſi je m'arrêtois ici à prou-

& jucundius & planius ſe-ret, cum irriſione morda-ci eorum, quos illa cap-tivaſſet inſania.

prouver que le ſoin des mœurs fait une partie eſſentielle de leur devoir. Penſer autrement, ce ſeroit ſe deshonorer ſoi-même, & ſe dégrader au deſſous des maitres paiens.

ARTICLE II.

Faire paroître les écoliers en public.

IL Y A pluſieurs manieres de former les jeunes gens à la parole, & de les faire paroître en public, dont chacune peut avoir ſon utilité. Je n'en raporterai ici que deux qui ſont plus en uſage dans l'Univerſité: à quoi j'ajouterai quelques avis & quelques règles ſur ce qui regarde la prononciation.

§. I. *Des Exercices.*

ON APPELLE ainſi les actions publiques dans leſquelles les écoliers rendent compte des Auteurs qu'ils ont vus en Claſſe, ou en particulier, & de tout ce qui a fait la matiere de leurs études. Il faut que cette ſorte d'exercice ait paru avoir beaucoup d'utilité, & ait été tout-à-fait au goût du public, puiſqu'en fort peu de tems, ſans aucune ordonnance de la part de l'Univerſité, elle a été adoptée par tous les Collèges, qu'elle a paſſé dans les maiſons par-

particulieres, & qu'elle a pénétré dans toutes les provinces.

En effet c'eſt la maniere la plus ſimple, la plus naturelle, & en même tems la plus avantageuſe de produire les jeunes gens en public, que de leur faire ainſi rendre compte des Auteurs qu'on leur a expliqués. Par-là on les tient en haleine pendant toute une année, & on les oblige d'apporter beaucoup plus d'attention à leurs études, en leur montrant de loin le public comme devant être le témoin & le juge du progrès qu'ils y auront fait. On leur donne auſſi par-là une honnête hardieſſe, en les accoutumant de bonne heure à paroître en public, à parler devant le monde, à ne point fuir la lumiere; & en les guériſſant d'une timidité naturelle & pardonnable à cet âge, mais qui ſeroit un obſtacle à une partie du bien qu'ils pourroient faire dans la ſuite, & qui ſouvent devient invincible, quand on ne s'eſt point appliqué dans ces premieres années à la ſurmonter.

Quelques perſonnes croient qu'on devroit faire parler Latin dans ces exercices. J'ai été moi-même quelque tems dans cette penſée & dans cette pratique: mais l'expérience m'a fait connoître qu'elle étoit moins utile aux jeunes gens. Le principal but qu'on ſe propoſe, c'eſt de les préparer aux emplois qu'ils doivent un jour exercer; inſtruire, plaider, faire le raport d'une affaire, dire ſon avis dans une Compagnie. Or tout cela ſe fait en François, & à peu de choſe près de la maniere dont

on parle dans les exercices. D'ailleurs croit-on qu'il ſoit facile, ni même poſſible, à un jeune homme de s'expliquer élégamment en Latin? Quelle gêne, quelle contrainte pour un écolier! N'eſt-ce pas lui ôter la moitié de ſon eſprit, & le mettre hors d'état de produire au dehors ſes penſées, en quoi conſiſte ſur-tout l'avantage & l'agrément de ces exercices? Enfin nous eſt-il permis de négliger abſolument le ſoin de notre langue, dont nous devons faire uſage tous les jours, & de donner toute notre application à des langues mortes & étrangeres? Le ſentiment du public ſur ce point n'a pas été douteux.

Il s'agit maintenant de ſavoir de quelle maniere on doit faire ces exercices. Le moien ſûr d'y réuſſir, comme en toute autre choſe, c'eſt d'y mêler l'agréable à l'utile:

Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci.

L'utile doit marcher avant tout: c'eſt-à-dire qu'un jeune homme doit avoir étudié avec ſoin l'Auteur ſur lequel il entreprend de répondre, rendre compte des difficultés qui s'y trouvent, éclaircir les endroits obſcurs, faire ſentir la force & l'énergie des expreſſions & des penſées, & tâcher de rendre dans la traduction qu'il en fera de vive voix le ſens & les beautés de l'original.

S'il s'agit de Grec, ſur-tout dans les commencemens, il faut que le répondant ſoit en

en état de rendre raiſon de chaque mot, où il eſt, en quel cas & pourquoi, en quel tems, en quel meuf, quelle eſt ſa ſignification & ſa racine; & qu'il puiſſe ſur le champ former tous les tems d'un verbe conformément aux règles de ſa grammaire. J'en dis autant à proportion d'un Auteur Latin par raport aux commençans. Ils doivent auſſi avoir quelque teinture des hiſtoires qui y ſont raportées, & de la ſituation des villes & des fleuves dont il y eſt parlé, auſſi bien que des fables, s'il s'y en rencontre. Dans les Claſſes plus avancées, ces connoiſſances doivent avoir plus d'étendue.

Voilà ce que j'appelle le fonds des exercices, ce qui en fait la baſe, ce qu'il faut toujours ſuppoſer; qui eſt de bien poſſéder les Auteurs & les matieres ſur quoi l'on répond. Mais il ne faut pas s'en tenir là, & l'habileté d'un maître, par raport à ces exercices, eſt d'y ſavoir jetter de l'agrément, & d'éviter une triſte ſechereſſe qui les fait languir, & les rend ennuieux à l'auditeur.

Deux choſes, ce me ſemble, peuvent ſur-tout contribuer à faire goûter ces exercices. La premiere eſt que le Répondant s'applique particulierement à faire ſentir & remarquer les beautés de l'Auteur qu'il explique: c'eſt ſur quoi je me ſuis fort étendu dans les deux premiers volumes de cet ouvrage. La ſeconde, qu'il faſſe des réflexions judicieuſes ſur les faits & les hiſtoires, auſſi-bien que ſur les maximes qui

eas, & à quoi effectivement
doivent s'appliquer davantage.

Je crôi donc, qu'outre l'étu
dont j'ai parlé, qui fait l'utile
des exercices, on peut prépar
endroits d'une maniere particu
ner ſur cela aux écoliers quelq
qu'on leur fait lire pluſieurs fo
tention, & même apprendre pa
tout dans les commencemens
bien que des endroits préparé
ſoin par un maitre habile, do
beaucoup plus que ce qu'un je
diroit de lui-même ſur le cha
prend & s'accoutume par-là
ſer & à bien parler; & il y
flexions qui viennent de ſon p
auxquelles celui qui interroge
par les queſtions qu'il lui fait.
penſe pas qu'il ſoit à propos d
mémoire des jeunes gens d'un

:ribue beaucoup à faire paroître le Répondant, & d'où l'on peut dire que dépend :out le ſuccès d'un Exercice. Il ne s'agit pas pour-lors d'inſtruire l'écolier, encore moins de l'embarraſſer par des queſtions recherchées & difficiles, mais de lui donner lieu de produire au dehors ce qu'il ſait. Il faut ſonder ſon eſprit & ſes forces; ne lui rien propoſer qui ſoit au-delà de ſa portée, & à quoi l'on ne doive raiſonnablement préſumer qu'il pourra répondre; choiſir les beaux endroits d'un Auteur, ſur leſquels on peut être ſûr qu'il eſt mieux préparé que ſur tous les autres, & qui par leur beauté intereſſent davantage l'auditeur; quand il fait un récit, ne l'interrompre point mal-à-propos, mais le lui laiſſer continuer de ſuite juſqu'à ce qu'il ſoit achevé; propoſer alors ſes difficultés avec tant de netteté & tant d'art, que l'écolier, s'il a un peu d'eſprit, y découvre la ſolution qu'il en doit donner; avoir pour règle de parler peu, mais de faire parler beaucoup le Répondant; enfin ſonger uniquement à le faire paroître en s'oubliant ſoi-même, par où l'on ne manque jamais de plaire à l'auditoire, & de s'attirer ſon eſtime.

La matiere ordinaire des Exercices doit être ce qu'on explique en Claſſe pendant le cours de l'année, enſorte que pour s'y bien préparer, il ſuffiſe preſque de ſe rendre bien attentif aux leçons du Profeſſeur. Un écolier plus laborieux, & qui a des ſecours particuliers, peut y ajouter quelque choſe; & en cela ſon zèle eſt fort loua-

louable, pourvu que ce travail extraordinaire ne nuise point aux devoirs essentiels de la Classe.

Je voudrois, quelque Auteur qu'on expliquât, sur-tout s'il est Grec, qu'on établît pour regle dans les Exercices de commencer par faire expliquer à l'ouverture du livre, & que l'écolier marquât en peu de mots de quoi il s'agit dans les endroits sur lesquels il seroit tombé. C'est le moien d'obliger le Répondant d'être également prêt sur tout, & de prouver aux Auditeurs que les Exercices se font de bonne foi.

Ce fondement une fois posé, je le répete encore, il faut emploier tous ses soins pour répandre de l'agrément dans les Exercices. On a vu souvent des auditoires assez nombreux prêter une attention étonnante pendant un assez long tems, parce que les choses y étoient traitées d'une maniere fort interessante.

Abraham: Fili, recordare quia recepiſti bona in vita tua, & Lazarus ſimiliter mala: nunc autem hic conſolatur, tu verò cruciaris, &c. On demande à l'écolier lequel il auroit mieux aimé être, ou du Riche ou de Lazare: il n'héſite pas ſur le choix. On lui en demande enſuite les raiſons: l'endroit même qu'il explique les lui fournir. Par-là on le met ſur les voies, & on lui donne lieu de tirer de ſon propre fonds, ou du moins du livre qu'il a entre les mains, des réflexions très ſolides ſur les principales circonſtances de cette hiſtoire. A cette occaſion on lui fait raporter tout ce qui eſt dit dans le même Evangile ſur la pauvreté & ſur les richeſſes. Il eſt aiſé de comprendre combien, ſous le prétexte d'enſeigner la langue Grecque à un jeune homme, on lui peut mettre d'excellens principes dans l'eſprit. On voit toujours les auditeurs ſortir extrêmement contens de ces ſortes d'Exercices.

Quand les écoliers répondent ſur Quinte-Curce, ſur Salluſte, ſur Tite-Live, ſur quelques Vies de Plutarque, combien y a-t-il de réflexions à faire ſur les actions des grands hommes dont il y eſt parlé? Il n'eſt pas étonnant que des auditeurs qui ont du ſens & du goût, ſoient charmés d'entendre dire de ſi belles choſes à de jeunes gens, & de leur voir faire uſage de ce qu'il y a de plus beau & de plus ſolide dans les auteurs anciens.

Un des Exercices qui réuſſiſſent le mieux, & qui plaiſent davantage au public,

blic, eſt ſur la Rhétorique. On fait lire à un jeune homme des endroits choiſis de Ciceron & de Quintilien, où les grands principes d'éloquence ſont établis, & on les lui fait apprendre par cœur pendant le cours de l'année à la place des leçons ordinaires. On lui en fait faire l'application à des harangues de Démoſthene & de Cicéron qu'on lui a auparavant expliquées avec ſoin. On l'oblige de marquer la différence du ſtile & du caractere de ces deux grands Orateurs, qui ont toujours été regardés comme les modèles les plus parfaits de l'éloquence. Des plus habiles Avocats du Parlement qui aſſiſterent en grand nombre à un pareil Exercice que faiſoit le fils * d'un illuſtre Magiſtrat, en ſortirent extraordinairement contens: & il eſt vrai que le Répondant parloit avec toute la grace que l'on peut deſirer.

*Le fils aîné de M. de Fleury Procureur Général.

On vient de faire tout récemment dans un Collège l'eſſai d'un nouvel Exercice, qu'on a lieu d'eſpérer qui aura des ſuites avantageuſes par l'heureux ſuccès qu'il a eu. Il regarde la langue Françoiſe. On avoit fait lire à deux jeunes freres *, dont l'un étudioit en Cinquieme, & l'autre en Troiſieme, des Remarques ſur cette langue extraites avec choix & diſcernement de pluſieurs livres qui traitent de cette matiere. Ils en ont fait l'application à pluſieurs endroits tirés de l'hiſtoire de Théodoſe par M. Fléchier, qu'on leur a propoſés à l'ouverture du livre, & ils y ont fait obſerver en même tems, comme cela

† Fils du même M. de Fleury Procureur Général.

ſe

ſe pratique en expliquant un auteur Latin, ce qui s'y trouve de plus beau & de plus remarquable ſoit pour les penſées & les expreſſions, ſoit pour les principes & la conduite de la vie. Cette interrogation, ajoutée aux autres matieres qui compoſoient cet Exercice, a paru être fort du goût du public, & a fait deſirer qu'elle fût miſe dans la ſuite en uſage. N'eſt-il pas raiſonnable en effet de cultiver avec quelque ſoin l'étude de notre langue propre & naturelle, pendant que nous donnons tant de tems à celle des langues anciennes & étrangeres?

§. 2. *Des Tragédies.*

VOICI un genre d'Exercice fort ancien dans l'Univerſité, qui eſt encore en uſage dans pluſieurs Collèges, & que d'autres ont entierement abandonné. Sans prétendre condamner ceux de mes confreres qui penſent autrement que moi ſur cette matiere, ce qui ne m'appartient point, je ne puis m'empêcher d'approuver extrêmement la conduite de ceux qui ont cru devoir renoncer abſolument à la coutume d'exercer les jeunes gens à la déclamation en leur faiſant réciter des Tragédies, parce qu'il me ſemble que cette coutume entraine après elle beaucoup d'inconvéniens.

1. Quelle charge, quel fardeau pour un Régent, d'avoir à compoſer une Tragédie! La profeſſion n'eſt-elle pas aſſez dure par elle-même, ſans en appeſantir encore le joug par un travail ſi triſte & ſi ingrat?

2. J'appelle triſte & ingrat un travail, dont

on ne peut preſque pas ſe promettre un heureux ſuccès. On ſait ce que coutoient à M. Racine les pieces de théatre qu'il nous a laiſſées, & cependant, outre un génie admirable pour la poëſie, & des talens ſinguliers pour le théatre, il avoit tout ſon tems à lui. Que doit-on attendre d'un Régent, d'ailleurs fort occupé, & qui peut avoir tout le mérite de ſa profeſſion, ſans avoir le talent de faire de bons vers François, moins encore celui de faire de grands poëmes?

3. S'il y a quelque choſe capable de ruïner la ſanté d'un Profeſſeur, c'eſt d'exercer à la déclamation pendant un tems aſſez conſidérable huit ou dix écoliers. Il faut, comme le dit Juvenal des Maitres de Rhétorique, avoir une poitrine de fer pour réſiſter à une fatigue ſi accablante:

Declamare doces, ô ferrea pectora, Vecti.

J'en appelle à l'expérience.

4. Il arrive ſouvent que les écoliers, ſous prétexte de ſe préparer à la Tragédie, abandonnent ou négligent pendant près de deux mois le devoir eſſentiel de la Claſſe; ce qui n'eſt pas un petit inconvénient.

5. Je n'inſiſte point ſur la dépenſe qu'entrainent néceſſairement les Tragédies, ni ſur la peine qu'on a ſouvent à trouver des Acteurs, qui ſe croient quelquefois en droit de faire la loi au Profeſſeur, parce qu'il ne peut ſe paſſer d'eux.

6. En-

6. Encore, ſi les jeunes gens tiroient de cet exercice un profit ſolide & durable. Mais il faut, pour l'ordinaire, que le lendemain du jour où la Tragédie a été repréſentée, on oublie tout ce qu'on s'eſt bien donné de la peine à apprendre par cœur.

On a prétendu remédier à une partie de ces inconvéniens, en choiſiſſant des Tragédies compoſées par les plus habiles Auteurs, & en les accommodant au théatre des Collèges, c'eſt-à-dire en retranchant de ces pieces les perſonnages de femmes: & il faut avouer qu'on y a réuſſi en partie, & que par-là on remplit la mémoire des jeunes gens d'excellens morceaux de poëſie, qui peuvent beaucoup ſervir à leur former l'eſprit & le goût.

7. Mais il peut y avoir dans cet uſage-là même un défaut, qui eſt commun aux bonnes & aux mauvaiſes Tragédies. *Quintilien obſerve après Cicéron, qu'il y a une grande différence entre la prononciation des Comédiens, & celle des Orateurs, quoique l'on doive convenir que l'une peut ſervir à l'autre. Si cela eſt, pourquoi exercer les jeunes gens dans une maniere de prononcer, qu'il faudra néceſſairement qu'ils évitent, quand ils auront à parler en public?

8. U-

* Ne geſtus quidem omnis ac motus à comœdis petendus eſt. Quanquam enim utrumque eorum ad quemdam modum præſtare debet orator, plurimum tamen aberit à Scenico... *Quintil. lib.* 1. *cap.* 11.

8. Une des grandes peines du Régent dans cet exercice, (je l'ai plusieurs fois éprouvé, & je ne suis pas le seul,) c'est de contenir dans l'ordre les écoliers qu'on est souvent obligé de réunir ensemble, & sur lesquels il est difficile de veiller comme on le doit, le soin de former à la déclamation ceux qui parlent actuellement demandant l'attention du Maitre toute entiere.

9. Je finis, pour abréger, par l'inconvénient qui doit paroître le plus grand, parce qu'il peut nuire à la piété & aux mœurs: c'est le danger qu'il y a que cette sorte d'exercice ne fasse naitre dans l'esprit des maitres & des écoliers, comme cela est assez naturel, le desir de s'instruire par leurs yeux de la maniere dont on doit déclamer les Tragédies, de fréquenter pour cela le théatre, & de prendre pour la Comédie un goût, qui peut avoir des suites bien funestes, sur-tout à cet âge.

Ce qui contribue le plus, si je ne me trompe, à conserver les Tragédies, c'est que plusieurs les regardent comme le seul moien de donner à la distribution des prix une certaine solennité, nécessaire pour exciter & pour entretenir parmi les jeunes gens l'émulation, qui est un des grands avantages des Collèges. A cela je ne puis opposer une meilleure réponse que l'expérience même. J'ai vu, pendant plus de vingt ans de suite, distribuer les prix dans un exercice ordinaire avec une très grande célébrité, & un très grand concours de per-

perſonnes choiſies & diſtinguées, qui pendant tout l'exercice gardoient un profond ſilence, ce qui n'arrive pas toujours, quand on repréſente des pieces de théatre. Cela n'eſt point particulier à un Collège. Il y en a pluſieurs où ces exercices ſe font avec beaucoup d'éclat: & tout récemment il s'en eſt fait un au Collège de la Marche pour la diſtribution des prix, où l'Auditoire étoit très nombreux & très choiſi, & où le Répondant * s'eſt acquis une grande réputation.

* C'étoit le fils de M. de Fleubet Conſeiller au Parlement.

Toutes ces raiſons, jointes enſemble, me font croire que la Tragédie convient moins aux jeunes gens que les autres exercices dont j'ai parlé. Mais, comme les ſentimens doivent être libres, & qu'ils ſont partagés ſur ce ſujet, je n'ai garde de blâmer ceux qui retiennent l'ancien uſage, en y apportant toutes les précautions néceſſaires.

Une des plus eſſentielles, ce me ſemble, eſt de ne point faire entrer dans les Tragédies la paſſion de l'amour, quelque honnête & légitime qu'elle puiſſe paroître. „ Tout ce qui peut faire ſentir l'amour, „ dit M. de Fénelon, plus il eſt adouci „ & envelopé, plus il me paroît dangereux. M. de la Rochefoucault penſe de même. „ Tous les grands divertiſſemens, dit-il, „ ſont dangereux pour la vie chrétienne: „ mais entre tous ceux que le monde a in„ ventés, il n'y en a point qui ſoit plus à „ craindre que la Comédie. C'eſt une „ peinture ſi naturelle & ſi délicate des

Educat de filles.

„ paſſions, qu'elle les anime & les fait nai-
„ tre dans notre cœur, & ſur-tout celle de
„ l'amour, principalement lorſqu'on ſe re-
„ préſente qu'il eſt chaſte & fort honnê-
„ te. Car plus il paroît innocent aux a-
„ mes innocentes, & plus elles ſont capa-
„ bles d'en être touchées, &c.

Je ne parle point ici du ballet & de la danſe, qui ſervent quelquefois d'accompagnement à la Tragédie, parce que cette coutume n'a point lieu dans l'Univerſité.

Il s'y étoit gliſſé un abus encore plus intolérable, & † défendu expreſſément par la loi de Dieu, (je ne ſai pas quelle en étoit l'origine,) & qui y a duré longtems: c'étoit de traveſtir les jeunes gens en femmes dans les Tragédies. Avoit-on pu ignorer pendant tant d'années qu'une telle coutume, pour me ſervir des termes de l'Ecriture, étoit abominable devant Dieu? L'imprudence de quelque perſonne, peut-être peu inſtruite ou peu religieuſe, l'aura d'abord introduite. On a ſuivi après, ſans réflexion, un uſage qu'on a trouvé établi. Dès que l'Univerſité l'a défendu, tout le monde a ouvert les yeux, & s'eſt rendu à un règlement ſi ſage & ſi néceſſaire. Ceux qui y eurent le plus de part, y furent principalement déterminés, par ce qu'ils avoient entendu dire d'un Profeſſeur * fort habile, & encore plus homme

* *M. de Belleville Profeſſeur de Rhétorique au Collège du Pleſſis.*

† Non induetur mulier veſte virili, nec vir utetur veſte fœminea: abominabilis enim apud Deum eſt qui facit hæc. *Deut.* 22. 5.

me de bien, qui témoigna en mourant une peine extrême d'avoir ſuivi cette coutume, qu'il ſavoit avoir été pour quelques écoliers une occaſion de dérèglement. C'eſt-là le tems & la ſituation où il faut ſe placer, pour juger ſainement de ce qui eſt à ſuivre ou à éviter.

§. 3. *De la Prononciation.*

J'AI PROMIS de dire un mot de la Prononciation, qui fait partie de la Rhétorique: & c'en eſt ici le lieu. Il eſt à craindre que les maitres ne la négligent trop, & pour eux-mêmes, & pour leurs diſciples. On doit, ſur-tout dans les Claſſes plus élevées, prendre chaque ſemaine un jour pour y exercer les jeunes gens à la déclamation pendant l'eſpace au moins d'une demie heure. J'ai vu pratiquer aſſez régulierement cette coutume pendant que j'étois écolier: & je m'y ſuis conformé, étant devenu maitre. Le traité de Quintilien ſur la Prononciation eſt court, mais excellent, & il peut être fort utile aux maitres, en y joignant celui de Cicéron. Il y en a un autre en François, mais manuſcrit, qui vient du fameux M. * Lenglet, qui excelloit dans l'art de prononcer, encore plus que dans tout le reſte. Je me ſervirai de ces différens traités pour donner ſur la prononciation les règles les plus générales, & qui ſont le plus d'uſage.

L. 11. c. 3.

Lib. 3. de Orat. n. 213-227.

** M. Lenglet tenoit ce traité d'un célèbre Acteur de ſon tems, nommé Floridor.*

La réponſe de Démoſthene ſur ce qu'il jugeoit tenir le premier rang dans l'éloquen-

Cic. lib. 3. de Orat. n. 213. Quintil. lib. 11. cap. 3.

quence, eſt connue de tout le monde; & elle montre que ce grand homme regardoit la prononciation, non ſeulement comme la plus importante qualité de l'Orateur, mais en un certain ſens comme l'unique. En effet c'eſt cette qualité dont le défaut peut le moins ſe couvrir, & qui eſt le plus capable de couvrir les autres: & l'on voit ſouvent qu'un diſcours médiocre, ſoutenu de toute la force & de tous les agrémens de l'action, fait plus d'effet que le plus beau diſcours qui en eſt dénué.

L'Action eſt compoſée de deux parties, qui ſont la voix & le geſte, dont l'une frape les oreilles, & l'autre les yeux; deux ſens par leſquels nous faiſons paſſer nos ſentimens & nos penſées dans l'ame des Auditeurs.

I. *De la Voix.*

QUINTILIEN donne à la voix & à la prononciation les mêmes qualités qu'au diſcours même.

1. * Elle doit être *correcte*, c'eſt-à-dire exemte de défauts: en ſorte que le ſon de la voix & la prononciation ait quelque choſe d'aiſé, de naturel, d'agréable, accompagné d'un certain air de politeſſe & de délicateſſe, que les Anciens nommoient *urbanité*,

* Emendata erit, id eſt vitio carebit, ſi fuerit os facile, emendatum, jucundum, urbanum; id eſt, in quo nulla neque ruſticitas, neque peregrinitas reſonet. *Quintil.*

nité, qui conſiſte à en écarter tout ſon étranger & ruſtique.

2. La prononciation doit être *claire*: à quoi deux choſes contribueront. La premiere, c'eſt de bien articuler toutes les ſyllabes: car ſouvent on mange les unes, & on ne fait que gliſſer ſur les autres. Mais le défaut le plus ordinaire, & qu'on doit éviter avec le plus de ſoin, c'eſt de ne point aſſez appuier ſur les dernieres ſyllabes, & de laiſſer tomber ſa voix à la fin des périodes. * Comme il eſt néceſſaire de faire ſentir chaque mot, rien auſſi n'eſt plus deſagréable ni plus inſupportable qu'une prononciation lente & trainante, qui appelle pour ainſi dire toutes les lettres, & ſemble les compter les unes après les autres. *Quintil.*

La ſeconde obſervation eſt de ſavoir ſoutenir & ſuſpendre ſa voix par différens repos & différentes pauſes qui compoſent une même période. Un exemple rendra la choſe plus ſenſible: je le tire d'un autre endroit de Quintilien. Les points marquent ici les repos. *Animadverti, Judices... omnem accuſatoris orationem... in duas... diviſam eſſe partes.* Cette courte période ne renferme qu'un ſens unique, qui ne ſeroit diſtingué par aucune virgule ſans le mot *Judices* qui eſt une apoſtrophe: cependant la cadence, l'oreille, la reſpiration même, demain- *Id.* *Lib. 9. c.*

* Ut eſt autem neceſſaria verborum explanatio, ita omnes computare & velut annumerare literas, moleſtum & odioſum.

mandent différens repos, qui font tout l'agrément de la prononciation. En accoutumant les écoliers à faire ces pauſes dans la lecture, même où il n'y a point de virgules, on leur apprend en même tems à bien prononcer.

Id. 3. On appelle prononciation *ornée*, celle qui eſt ſecondée d'un heureux organe, d'une voix aiſée, grande, flexible, ferme, durable, claire, ſonore, douce, & entrante. Car il y a une voix faite pour l'oreille, non pas tant par ſon étendue, que par une facilité à ſe laiſſer manier comme on veut, ſuſceptible de tous les ſons, depuis le plus fort juſqu'au plus doux, depuis le plus haut juſqu'au plus bas; * ſemblable à un inſtrument monté de toutes ſes cordes, qui rend tel ſon qu'il plait à la main d'en tirer. Outre cela, il faut une grande force de poitrine, & des poumons capables de fournir aux plus longues périodes, & d'y fournir longtems.

Ce n'eſt pas par de violens efforts ni par de grands éclats qu'on vient à bout de ſe faire entendre, mais par une prononciation nette, diſtincte, ſoutenue. L'habileté conſiſte à ſavoir ménager adroitement les différens ports de voix, à commencer d'un ton qui puiſſe hauſſer & baiſſer ſans peine & ſans contrainte, à conduire tellement ſa voix, qu'elle puiſſe ſe déploier toute entiere dans les endroits où le diſcours

* Omnes voces, ut nervi in fidibus, ita ſonant, ut à motu animi quoque ſunt pulſæ. *Cic. lib. 3. de Orat. n. 216.*

cours demande beaucoup de force & de véhémence, & principalement à bien étudier & à ſuivre en tout la nature.

L'union de deux qualités, oppoſées & incompatibles en apparence, fait toute la beauté de la prononciation: l'égalité, & la variété. Par la premiere, l'Orateur ſoutient ſa voix, & en règle l'élévation & l'abbaiſſement ſur des loix fixes, qui l'empêchent d'aller haut & bas comme au hazard, ſans garder d'ordre ni de proportion. Par la ſeconde, il évite un des plus conſidérables défauts qu'il y ait en matiere de prononciation, je veux dire une ennuieuſe monotonie; & il y jette au contraire une agréable * variété, qui réveille, qui ſoutient, qui charme les Auditeurs; † ſemblable en cela aux Peintres, qui par une infinité de nuances & de teintes preſque toutes imperceptibles, & par l'heureux mêlange du clair & de l'obſcur, ſavent donner du relief à leurs tableaux, & y garder les juſtes proportions que chaque partie demande. Quintilien fait l'application de cette derniere règle à la premiere période de l'exorde du beau plaidoier de Cicéron pour Milon. Cet endroit mérite d'être lu aux jeunes gens.

Il y a un autre défaut, non moins conſidérable que celui de la monotonie, & qui en tient beaucoup auſſi, c'eſt de chanter en pro-

* Quid ad aures noſtras, *rat. n. 225.*
& actionis ſuavitatem, quid eſt viciſſitudine, & varietate, & commutatione aptius? *Lib. 3. de O.* 217.

† Hi ſunt actori, ut pictori, expoſiti ad variandum colores. *H. n.*

prononçant. Ce chant conſiſte à baiſſer ou à élever ſur le même ton pluſieurs membres d'une période, ou pluſieurs périodes de ſuite, enſorte que les mêmes inflexions de voix reviennent fréquemment, & preſque toujours de la même ſorte.

uil. 4. Enfin la prononciation doit être *proportionnée* aux ſujets que l'on traite: ce qui paroît ſur-tout dans les paſſions, qui *ont toutes, s'il eſt permis de parler *ainſi*, un langage propre, & un ton particulier. Car autre eſt celui de la colere, autre celui de la compaſſion, & ainſi du reſte. † Pour les bien exprimer, il faut commencer par les reſſentir; & pour cela ſe repréſenter vivement les choſes, & en être touché, comme ſi elles ſe paſſoient en nous-mêmes. De cette ſorte la voix, comme interprete de nos ſentimens, portera ſans peine dans l'eſprit des auditeurs la même diſpoſition qu'elle aura priſe dans le fonds de notre cœur. Car, fidèle image de l'ame, elle reçoit toutes les impreſſions, tous les changemens, dont l'ame elle-même eſt ſuſceptible. Ainſi dans la joie elle eſt claire, pleine, coulante: dans la triſteſſe au contraire elle eſt trainante, baſſe, & ſombre.

La

* Omnis motus animi ſuum quemdam à natura habet vultum, & ſonum & geſtum, &c. 3. *de Orat.* n. 2. 6. 219.

† In his primum eſt bene affici, & concipere imagines rerum, & tanquam veris moveri. Sic velut media vox, quem habitum à nobis acceperit, hunc judicum animis dabit. Eſt enim mentis index, & velut exemplar: ac totidem, quot illa, mutationes habet, *Quintil.*

La colere la rend rude, impétueuſe, entrecoupée. Quand il s'agit de confeſſer ſa faute, de faire ſatisfaction, de ſupplier, elle devient douce, timide, ſoumiſe. En un mot elle ſuit la nature & l'emprunte le ton de toutes les paſſions.

Elle varie de même & prend differens tons, ſelon les differentes parties du diſcours: elle ſe conforme à la diverſité des ſentimens; & quelquefois même, quoique plus rarement, à la nature & à la force de certaines expreſſions particulieres. * On ſent combien il ſeroit ridicule de commencer tout d'un coup un diſcours par un ton élevé & violent, rien n'étant plus propre à gagner les eſprits que la modeſtie & la retenue. Les récits, deſtinés à mettre l'auditeur au fait de la choſe dont il s'agit, demandent un ton ſimple, uni, tranquille, & ſemblable à peu près à celui de la converſation. Il en eſt ainſi de tout le reſte.

II. *Du Geſte.*

Le geste ſuit naturellement la voix, & ſe conforme, comme elle, aux ſentimens de l'ame. C'eſt un langage muet, mais éloquent, & qui ſouvent a plus de force que la parole même.

Comme la tête a le premier rang entre les parties du corps, elle l'a auſſi dans l'action. La premiere règle eſt de la tenir droi-

* A principio clamare, agreſte quiddam eſt. de Orat. n. 227.

droite, & dans une aſſiette naturelle. La ſeconde, de conformer ſes mouvemens à la prononciation même & à l'action de l'Orateur. Quand il s'agit de refuſer ou de rejetter, & que nous marquons avoir quelque choſe ou quelque perſonne en horreur & en exécration : alors, en même tems que nous repouſſons de la main, nous détournons la tête pour marque d'averſion.

Ce qui domine principalement *dans cette partie*, c'eſt le viſage. Il n'y a ſorte de mouvement & de paſſion qu'il n'exprime. Il menace, il careſſe, il ſupplie, il eſt triſte, il eſt gai, il eſt fier, il eſt humble, il témoigne aux uns de l'amitié, aux autres de l'averſion. Il fait entendre une infinité de choſes, & ſouvent il en dit plus que n'en diroit le diſcours le plus éloquent.

Je n'ai jamais pu comprendre comment l'uſage des maſques * a pu durer ſi longtems ſur le théatre des Anciens. Car certainement il ne ſe pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroit principalement ſur le viſage, qu'on

* *Les Acteurs avoient des maſques, qui étoient une eſpece de caſque qui couvroit toute la tête, & qui outre les traits du viſage repréſentoit encore la barbe, les cheveux, les oreilles, & juſqu'aux ornemens que les femmes employoient dans leur coiffure. Cela ſert à entendre ce que dit Phedre dans la fable du maſque & du renard :*

Perſonam tragicam fortè vulpes viderat.
O quanta ſpecies! inquit; cerebrum non habet.

qu'on peut regarder comme le ſiege & le miroir de tous les ſentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas ſouvent que le ſang, ſelon qu'il eſt mis en mouvement par les differentes paſſions, tantôt couvre le viſage d'une ſubite & modeſte rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colere; quelquefois, en ſe retirant, le laiſſe pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable ſérénité? Tout cela ſe marque & ſe peint ſur le front & ſur les joues. Le maſque, en couvrant le viſage, lui ôte ce langage ſi énergique, & le prive d'une eſpece d'ame & de vie, qui le rend l'interprete fidèle de tous les ſentimens du cœur. Je ne ſuis donc pas étonné de la remarque que fait Cicéron en parlant de Roſcius par raport à l'action. * Nos anciens, dit-il, jugeoient mieux que nous, lorſqu'ils ne donnoient pas leur approbation entiere à Roſcius même, parce qu'il prononçoit ſous le maſque.

† Mais le viſage a lui-même une partie dominante, qui ſont les yeux. C'eſt par eux ſur-tout que notre ame ſe manifeſte, &

* Quo melius noſtri illi ſenes, qui perſonatum, ne Roſcium quidem, magnopere laudabant. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 221.

† Sed in ipſo vultu plurimum valent oculi, per quos animus maximè emanat; ut, citra morum quoque, & hilaritate enitescant, & triſtitia quodam nubilum ducant. Quin etiam lacrymas his natura mentis indices dedit: quæ, aut erumpunt dolore, aut lætitia manant. Motu verò intenti, remiſſi, ſuperbi, torvi, mites, aſperi fiunt: quæ, ut actus poposcerit, fingentur. *Quinctil.*

& ſort en quelque maniere au dehors; juſques-là, que ſans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, & la triſteſſe les couvre d'une eſpece de nuage. Ajoutez à cela que la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interpretes de nos ſentimens, qui s'ouvrent impétueuſement un paſſage dans la douleur, & coulent doucement dans la joie. Mais que ne deviennent-ils point par la diverſité des mouvemens qu'on leur donne! animés, languiſſans, fiers, menaçans, doux, rudes & terribles; & tout cela, ſuivant le beſoin & l'occaſion.

Pour abréger, * je paſſe aux mains, ſans le ſecours deſquelles l'Action ſeroit languiſſante, & preſque morte. De combien de mouvemens ne ſont-elles point ſuſceptibles, puiſqu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne ſoient quelquefois jalouſes d'exprimer? Car les autres parties du corps aident & contribuent à la parole: mais on peut preſque dire que celles-ci parlent elles-mêmes, & ſe font entendre. On ſait que les *Pantomimes* † faiſoient profeſſion de pré-

pré-

* Manus verò, ſine quibus trunca eſſet actio ac debilis, vix dici poteſt quot motus habeant, cùm penè ipſam verborum copiam perſequantur. Nam ceteræ partes loquentem adjuvant: hæ (prope eſt ut dicam) ipſæ loquuntur.

† *Un Prince de Pont étant venu à la Cour de Néron pour quelques affaires, & ayant vu un fameux Pantomime danſer avec tant d'art, qu'encore que ce Prince n'entendît rien de ce que l'on chantoit, il ne laiſſoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en partant, de vouloir bien lui faire préſent de ce danſeur. Et comme Néron lui eut demandé à quel uſage il le deſtinoit: C'eſt, dit ce Prince étranger, que j'ai pour voiſins des barbares, dont perſonne n'en-*

préſenter au naturel, & de peindre, pour ainſi dire, par leurs geſtes & par leurs attitudes toutes les actions & toutes les paſſions des hommes. † Les anciens appelloient cet art des Pantomimes une eſpece de Muſique muette, qui avoit trouvé le moien de ſubſtituer le langage des mains à celui de la bouche, de parler aux yeux par le ſecours des doigts, & d'exprimer par un ſilence plus éloquent & plus énergique que la parole même ce qu'à peine le diſcours ou l'écriture euſſent pu faire entendre.

Le mouvement des mains ſuit naturellement la voix, & doit s'y conformer. Dans le geſte périodique & ordinaire, on doit porter la main droite de gauche à droite en commençant devant ſoi, & finiſſant à côté, les doigts de la main étant un peu élevés au-deſſus du poignet, ouverts & en liberté, étendant le bras de toute ſa longueur, ſans lever le coude auſſi haut que l'épaule, mais le tenant toujours détaché & éloigné du corps, & obſervant que

n'entend la langue; & cet homme, par ſes geſtes, me ſervira de truchement. Lucian. de ſaltat.

† Hanc, partem Muſicæ diſciplinæ mutam nominavere majores, ſcilicet quæ ore clauſo manibus loquitur, & quibuſdam geſticulationibus facit intelligi, quod vix narrante lingua, aut ſcripturæ textu, poſſit agnoſci. *Aurel. Caſſiod. lib.* 1. *Epiſt.* 10.

Loquaciſſimæ manus, linguoſi digiti, clamoſum ſilentium, expoſitio tacita. . . . . *Id. lib.* 4. *Epiſt.* 1.

Mirari ſolemus Scenæ peritos, quòd in omnem ſignificationem rerum & affectuum parata illorum eſt manus, & verborum velocitatem geſtus aſſequitur, *Senec. Epiſt.* 121.

que n'eſt par le mouvement du coude que ſont ordinairement commencer le geſte. Après cela on porte la main gauche de droit à gauche, avec les mêmes proportions qu'on aura gardées pour la main droite. Il faut retenir & ramener le bras après chaque geſte à côté de ſoi, juſqu'à ce que la période ſoit finie: & lorſqu'elle eſt finie, les deux mains doivent tomber négligemment ſur la chaire. Si c'eſt là qu'on parle, & jamais en dedans; ou tout de leur long ſur la perſonne, ſi on parle debout ſans appui; ou ſur les deux genoux, ſi on parle aſſis ſur une chaiſe. Il y a mille manieres de varier ces geſtes, que l'uſage ſeul & l'exercice peuvent apprendre.

Il y a une ſeconde eſpece de geſte qui regarde les étendues & les dimenſions de chaque choſe.

Pour marquer la hauteur, il n'y a qu'à élever les yeux le plus haut qu'il eſt poſſible, ſans élever preſque la tête, mais la détournant un peu de côté ou d'autre, & rabaiſſer enſemble les deux bras tout de leur long, mais les tenant éloignés du corps, en ſorte que le dehors des mains ſoit tourné vers l'auditeur.

Pour marquer la profondeur, il n'y a qu'à baiſſer les yeux en terre, & porter du côté qui leur eſt contraire les deux bras élevés, montrant le dehors de la main qui ſera vers l'auditeur, l'autre main demeurant plus élevée & plus en liberté.

Pour marquer la largeur, il ſuffit d'é-

ten-

tendre en même tems les deux mains, commençant toujours devant ſoi, & finiſſant aux deux côtés, en ſorte que les mains ſoient au niveau du poignet, & que les yeux ſe portent en rond dans tout l'eſpace que les mains pourront marquer.

Pour marquer la longueur, il faut porter les deux bras ou deçà, ou delà, d'un même côté, en ſorte que les mains ſoient au niveau du poignet, du coude, & au niveau l'une de l'autre, le dedans des mains étant tourné en bas.

La troiſieme eſpece de geſte regarde les paſſions. Cette matiere eſt trop étendue, pour pouvoir entrer dans un abrégé auſſi court que celui-ci, où mon deſſein n'eſt que de donner les règles les plus générales & les plus néceſſaires: les maitres ſuppléront facilement le reſte.

Les maitres de l'art avertiſſent que le geſte de la main doit commencer & finir avec le ſens; parce qu'autrement il faudroit qu'il précédât la parole, ou qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre ſeroient vicieux. *Quintil.*

Il ne faut point prétendre qu'on puiſſe donner ſur la matiere que je traite ici des règles fixes & certaines, telle choſe, comme le remarque Quintilien, convenant à l'un, qui ſiéroit mal à un autre, ſans qu'on puiſſe trop quelquefois en rendre de raiſon; * juſques-là que dans quelques-uns les

* In quibuſdam virtutes non habent gratiam, in quibuſdam vitia ipſa delectant.

les vertus de la prononciation ſont ſans grace, & dans quelques autres les vices mêmes ne déplaiſent pas. † Ainſi chacun, pour former ſon action, ne doit pas ſeulement conſulter les règles générales, mais encore étudier avec ſoin ſon naturel propre & ſes qualités perſonnelles.

Mais le précepte le plus important de tous, ſoit pour la voix, ſoit pour le geſte, c'eſt d'étudier la nature; de la regarder ici, auſſi bien que dans tout le reſte, comme le meilleur maitre & le plus ſûr guide qu'on puiſſe ſuivre; & de faire conſiſter la perfection de l'art dans une parfaite imitation de la nature, qu'il tâche ſeulement, à la maniere des peintres, d'embellir un peu & d'orner, mais ſans jamais s'écarter de la reſſemblance. Quand les enfans ſont enſemble en liberté, qu'ils s'entretiennent, & parlent avec quelque chaleur, ils ne ſe mettent point en peine de chercher ni le ton, ni le geſte: tout leur vient comme machinalement, parce qu'ils ne font que ſuivre l'impreſſion de la nature. Pourquoi, lorſqu'on les exerce à la déclamation, les trouve-t-on pour l'ordinaire preſque muets, immobiles, embarraſſés, déconcertés? C'eſt qu'ils croient que pour-lors il faut parler & agir d'une maniere toute differente: en quoi ils ſe trompent fort. C'eſt pourquoi on ne peut de trop bonne heure dans les Claſ-

† Quare norit ſe quiſque, nec tantùm ex communibus præceptis, ſed etiam ex natura ſua capiat conſilium formandæ actionis.

Claſſes, lorſqu'il s'agit de faire parler les enfans, ou de leur faire réciter leurs leçons, les accoutumer à prendre un ton naturel, c'eſt-à-dire tel qu'ils l'ont dans leurs entretiens familiers. J'en dis autant de quiconque doit prononcer en public. Ce que je dis ici n'eſt point contraire à l'étude du geſte & de la voix que j'ai ſi fort recommandée. Cette étude a dû précéder dans le cabinet: mais, dans la prononciation même, l'Orateur ne doit point paroître y ſonger. Il faut que tout coule de ſource, que l'art ſoit devenu nature en lui, que ſa voix & ſon geſte ne montrent rien d'étudié, & qu'il ſe ſouvienne bien de ce grand principe, qui regarde généralement toutes les parties de l'éloquence:

Rien n'eſt beau que le vrai; le vrai ſeul eſt aimable. *Deſpreaux Ep. IX.*

ARTICLE III.

Des Compoſitions & des Actions publiques.

C'EST par les compoſitions, ſoit en vers, ſoit en proſe, que les Régens font le plus d'honneur à leurs Collèges, & qu'ils établiſſent d'une maniere plus éclatante leur propre réputation. L'Univerſité a eu dans tous les tems des poëtes & des orateurs célèbres, qui ſe ſont piqués de la maintenir en poſſeſſion de la gloire qui lui eſt

eſt acquiſe depuis ſi longtems, de briller & d'exceller en tout genre de litérature; & chaque Profeſſeur doit regarder cette gloire de l'Univerſité comme un précieux héritage, qu'il eſt obligé de conſerver, & même, s'il ſe peut, d'augmenter par ſon travail & ſon application.

Les compoſitions, dont je parle ici, ſe font ordinairement pour célébrer le nom & les actions des Princes, des Généraux d'armée, des Miniſtres, des Magiſtrats, en un mot de tous les grands hommes qui ſe diſtinguent par quelque endroit que ce puiſſe être; & c'eſt comme un hommage public que l'Univerſité rend à la vertu & au mérite.

Mais il faut ſe ſouvenir que cet hommage n'eſt dû en effet qu'à la vertu & au mérite, & que quand il n'eſt point fondé ſur la vérité, il dégénere en une honteuſe adulation, qui deshonore également & celui qui prodigue les louanges, & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer, que ce qui eſt véritablement louable; & ne le faire même ordinairement qu'avec modeſtie & retenue, en évitant ces exagérations outrées, qui ne ſervent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.

Il y a une maniere de louer ſi outrément fauſſe, & qui heurte ſi ouvertement le goût & le jugement public, qu'il ne faut, ce ſemble, qu'un peu de ſens-commun pour l'éviter. C'eſt ainſi que Néron, lorſqu'il fit l'oraiſon funebre de l'Empereur Claude

ſon

ſon prédéceſſeur, * fut écouté avec attention dans tout le reſte: mais quand il vint à parler de ſa prudence & de ſa ſageſſe, on ne put s'empêcher de rire, quoique la harangue fût fort éloquente, & compoſée par Séneque, qui avoit l'eſprit très agréable, & le ſtile très fleuri ſelon le goût de ſon ſiecle, mais qui manquoit quelquefois de jugement.

Il eſt un autre défaut moins choquant en apparence, mais non moins condamnable, parce qu'il bleſſe la religion: c'eſt d'attribuer aux Princes des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu, en les regardant comme les maîtres de la nature, qui en diſpoſent à leur gré, qui changent l'ordre des ſaiſons comme il leur plait, & leur faiſant croire qu'en donnant le titre de Miniſtre, ils en donnent auſſi le mérite: flaterie impie, qu'on ne pardonne pas même à un paien, qui parlant à un Empereur, qui ſe faiſoit traiter de Dieu, & qui l'avoit chargé de l'éducation de jeunes Princes ſes petits-neveux, † le prie de lui inſpirer tout l'eſprit dont il a beſoin pour remplir un ſi noble emploi, & de le rendre tel qu'il l'a cru. Il y a, pour me ſer- *Quintil.*

* Cetera pronis animis audita. Poſtquam ad providentiam ſapientiamque flexit, nemo riſui temperare, quanquam oratio à Seneca compoſita, multum cultûs præferret, ut fuit illi viro ingenium amœnum, & temporis illius auribus accommodatum. *Tacit. Annal. lib.* 13. *cap.* 3.

† Ut quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aſpiret; dexterque ac volens adſit, & me, qualem eſſe credidit, faciat. *Quintil. lib.* 4. *in Præf.*

ſervir d'une expreſſion de l'Ecriture, une oreille jalouſe qui écoute avec indignation de tels diſcours: *Auris zeli audit omnia*; & l'on ne peut dire combien de tels blaſphêmes, car je ne crains point de les appeller ainſi, ſont capables d'attirer de malheurs & de malédictions ſur un Roiaume chrétien.

Sap. 1. 10.

Le goût de la ſaine éloquence inſpire des manieres bien differentes, & donne, ſur-tout pour ce qui regarde les éloges, une prudente diſcrétion, & une ſage ſobriété. Il faut, dans cette matiere, imiter autant qu'on le peut, l'adreſſe ingénieuſe & pleine d'art des Anciens, qui ſavoient louer d'une maniere fine & délicate, & quelquefois même en paroiſſant faire toute autre choſe. Cicéron, dans ſon beau plaidoier pour Ligarius, dit qu'il eſpere que Céſar, *qui n'oublie rien que les injures qu'on lui a faites*, ſe ſouviendra de l'attachement inviolable que les freres de Ligarius ont eu pour lui: *Qui obliviſci nihil ſoles præter injurias.* Un mot, jetté de la ſorte dans un diſcours, vaut un panégyrique entier.

Cic. pro Ligar. n. 35.

Horace, en marquant qu'il ne ſe ſent pas aſſez de force pour décrire les éclatantes victoires d'Auguſte, ſemble n'avoir en vue que de répondre à ceux qui l'exhortoient à renoncer à la Satyre: mais ſon véritable deſſein eſt de louer ce Prince d'une maniere qui puiſſe ne point bleſſer ſon extrême délicateſſe ſur le ſujet des louanges: *Cui malè ſi palpère, recalcitrat undi-*

Lib. 1. Satyr. 1.

undique tutus. Ce qu'il ſe fait répliquer par Trébatius, qu'au moins il pourroit célébrer les vertus privées & pacifiques d'Auguſte, ſa juſtice, ſa conſtance, ſa grandeur d'ame, comme Lucilius l'avoit fait à l'égard de Scipion: ce tour, dis-je, eſt du même goût, & a quelque choſe encore de plus flateur par la comparaiſon indirecte de ce Prince avec un auſſi grand homme que Scipion.

M. Deſpréaux, digne diſciple d'Horace, a imité en pluſieurs endroits l'habileté de ſon maître à louer: mais je ne ſai s'il en eſt un plus beau & plus ingénieux que celui où il met l'éloge de Louis XIV dans la bouche de la Molleſſe. *Lutrin. Chant.*

Helas! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans?
Ce doux ſiecle n'eſt plus. Le Ciel impitoiable
A placé ſur le trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs: il eſt ſourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entens à ſon ſeul nom tous mes ſujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir;
Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plait qu'à courir de victoire en victoire.

Voilà un modèle parfait, & quiconque aura l'art de faire entrer dans une piece de vers quelque choſe de pareil, peut

compter ſûrement ſur les ſuffrages du public.

Les louanges & les éloges ne ſont pas la ſeule matiere des poëmes & des actions publiques. On peut choiſir d'autres ſujets, qui ne fourniſſent pas moins à l'Orateur, & ne plaiſent pas moins aux gens de bon goût: comme ſont les diſſertations ſur l'éloquence, ſur la poëſie, ſur l'hiſtoire, ou ſur quelque matiere de litérature. On en trouve des exemples dans le Recueil * qu'on vient de donner de quelques pieces en vers & en proſe de Profeſſeurs de l'Univerſité.

* *Il ſe vend chez Gabriel-Franç. Quillau, rue Galande, à l'Annonciation.*

Comme les diſcours dont je parle, ſoit panégyriques, ſoit diſſertations, ſe font principalement pour l'éclat & la parade, je ſai que, ſelon les regles de la ſaine Rhétorique, on peut y étaler avec pompe les richeſſes de l'éloquence, & que l'art, qui doit ſe cacher ailleurs, peut ſe montrer ici avec plus de liberté. Mais cependant il faut le faire avec retenue: ſe ſouvenir qu'un diſcours ſolide & plein de choſes emporte toujours les ſuffrages: ne point chercher à mettre par-tout de l'eſprit, j'entens de cet eſprit & de ces penſées qui brillent comme le clinquant; & ſur-tout éviter ces tours affectés & ces eſpeces de pointes, qui peuvent plaire à une multitude ignorante, mais qui révoltent tout auditeur ſenſé & judicieux.

Le panégyrique de Trajan par Pline le jeune, le Recueil de pareils diſcours intitulé *Panegyrici veteres*, & encore plus que cela

cela les ouvrages de Sénèque, peuvent fournir beaucoup de penſées à un Orateur: mais il doit les réformer ſur le ſtile de Cicéron. On trouve auſſi pour ce genre de grands modèles dans les oraiſons funebres & dans les diſcours Académiques des modernes.

ARTICLE IV.

Des études que doivent faire les Maitres.

CE QUE j'ai dit des compoſitions & des actions publiques, a beaucoup d'éclat pour l'extérieur, mais ne fait pas le devoir eſſentiel d'un Régent, qui conſiſte dans l'inſtruction ſolide qu'il doit à ſes écoliers. Pour y réuſſir, il a beſoin d'étude & de travail. Les Claſſes, même les plus baſſes, demandent une certaine étendue d'érudition, qui ne s'acquiert que par la lecture: & d'ailleurs, pour l'ordinaire, un Profeſſeur ne s'y borne pas, & doit ſe mettre en état de paſſer dans les Claſſes ſupérieures.

La premiere étude qu'un Régent doit faire, eſt celle qui regarde les matieres qu'il enſeigne, & les Auteurs qu'il explique. Ainſi, par exemple, il n'eſt point permis à un Grammairien d'ignorer ce que les Anciens ont écrit ſur la Grammaire, & encore moins ce que nous en ont laiſſé Meſſieurs de Port-Roial. Un Profeſſeur de

Rhétorique doit avoir puiſé ſon art dans les ſources mêmes, & avoir étudié à fond les anciens Rhéteurs Grecs & Latins. Ce n'eſt pas que ni l'un ni l'autre doivent accabler leurs écoliers d'un grand nombre de préceptes: mais, pour en faire le choix, il faut les ſavoir tous; & un maitre habile, qui joint le diſcernement à la capacité, tire de ſes lectures un grand ſecours pour inſtruire les jeunes gens.

J'en dis autant par rapport aux Auteurs. Les plus faciles ont leur obſcurité. Un Régent doit avoir ſur ceux qu'il explique tous les Interpretes, ou du moins les plus eſtimés. Il s'y rencontre à la vérité parmi beaucoup de ſolides remarques bien des choſes inutiles: mais il ſait en faire le triage, & ne débiter à ſes écoliers que ce qui convient à leur âge & à leur portée.

Outre l'étude de la Claſſe, un Régent doit ſe faire un fonds d'érudition, tel qu'il convient à tout homme qui ſe mêle de litérature. Le Grec doit lui devenir familier: l'Hiſtoire ne doit point lui être inconnue. Et il ne faut pas que l'étendue de ces connoiſſances effraie. Il eſt incroiable combien une heure ou deux données régulierement chaque jour à l'étude mènent loin au bout d'une année. Il ne faut qu'avoir le courage de commencer: ſe joindre, ſi cela eſt poſſible, à quelque confrere laborieux & de bonne volonté, pour conférer enſemble ſur les Auteurs qu'on aura vus ſéparément: ne rien lire ſur quoi on ne faſſe des extraits, en remarquant ce

qui

qui regarde differentes matieres, éloquence, poëſie, hiſtoire, antiquités. Je me ſouviens d'avoir lu de la ſorte il y a longtems preſque toutes les Vies de Plutarque avec un ami habile & d'excellent goût. Chaque ſemaine nous conſacrions un après-midi à cette petite conférence, qui ſe faiſoit en ſe promenant quand le tems le permettoit. On obſervoit de part & d'autre ce qu'on avoit trouvé de plus beau & de plus remarquable. Chacun propoſoit ſes difficultés, & ſouvent l'on étoit étonné d'avoir paſſé trop légerement ſur des endroits qu'on avoit cru entendre, & qu'on n'entendoit point effectivement. Je ne ſache rien de plus agréable pour des perſonnes d'eſprit & qui ſe piquent de litérature, que ces ſortes de promenades & d'entretiens.

Le Tite-Live s'eſt lu tout entier il y a quelque tems dans de pareilles conférences qui ſe tenoient une fois chaque ſemaine au Collège de Beauvais, où quelques Profeſſeurs d'autres Collèges auſſi vouloient bien ſe trouver quelquefois : & quoique chaque ſéance ne fût pas bien longue, parce qu'elle ſe tenoit après la claſſe du ſoir, cependant au bout d'un certain nombre d'années l'Auteur s'eſt trouvé fini, & le travail achevé. M. Crevier, maintenant Régent de Seconde au Collège de Beauvais, tenoit la plume, & étoit chargé de faire les remarques, qu'il compte donner un jour au public avec une nouvelle édition de l'Auteur, dont j'eſpere qu'on ſera content.

Pour faire ces ſortes d'études, on conçoit bien qu'il faut avoir un certain nombre de livres; & je ne puis trop exhorter les Profeſſeurs à ſe faire chacun une petite bibliotheque, plus ou moins grande ſelon leurs beſoins & leurs revenus. La libéralité du Roi, en établiſſant l'Inſtruction gratuite dans tous nos Collèges, nous a mis en état, & je puis ajouter, dans l'obligation de faire cette dépenſe, abſolument néceſſaire pour notre profeſſion, comme les inſtrumens le ſont dans chaque métier pour les ouvriers. Alcibiade, trouvant un maître qui n'avoit rien des ouvrages d'Homère, ne put s'empêcher de lui donner un ſoufflet, & le traita d'ignorant, & d'homme qui ne pouvoit faire que des écoliers ignorans. Ne pourroit-on pas dire quelque choſe de pareil d'un Profeſſeur qui ſeroit ſans livres?

Elian. l. 3. cap. 1.

Il eſt difficile d'avoir du goût pour les lettres, ſans en avoir pour les livres, qui ſont la conſolation d'un homme d'eſprit, ſur-tout dans la vieilleſſe, comme Cicéron le marque ſi élégamment dans une lettre à ſon ami Atticus, où il le prie de lui réſerver ſa bibliotheque, deſtinant pour cet achat une partie de ſes revenus. *Bibliothecam tuam cave cuiquam deſpondeas, quamvis acrem amatorem inveneris: nam ego omnes meas vindemiolas eò reſervo, ut illud ſubſidium ſenectuti parem.* Dans une autre lettre il témoigne que cette acquiſition le mettra au comble de ſes vœux, & le rendra l'homme le plus heureux qui ſoit au monde. *No-*

lib. 1. Ep.

li

li desperare fore ut libros tuos facere possim meos. Quod si assequor, supero Crassum divitiis, atque omnium agros, lucos, prata contemno.

Dans le moment même que j'écris ceci, j'apprens qu'un Professeur, touché du même desir que Cicéron, & entrant dans son goût, ne craint point de se charger d'une rente viagere de quatre cens livres, pour acquérir & s'approprier la bibliotheque d'un de ses confreres, * mort depuis peu dans l'Université, & qui avoit fait un bon usage de ses livres. Je souhaite que l'exemple de l'un & de l'autre ait beaucoup d'imitateurs.

Nous avons grand interêt de réveiller parmi nous, ou plutôt de conserver ce goût de science & d'érudition, qui a toujours regné dans l'Université, & de nous animer d'une noble émulation par le souvenir de ces grands hommes qui lui ont fait tant d'honneur, & dont les noms sont si connus & si respectés dans tout l'empire de la litérature: Budé, Turnebe, Ramus, Lambin, Muret, Buchanan, Passerat, Casaubon, tous Professeurs dans l'Université, ou au Collège Roial.

C'est ce goût des belles-lettres & des livres qui a procuré à la France tant de célebres Imprimeurs, qui ont porté l'art de

* *C'est M. Heuzet, auteur de deux livres Latins faits pour les commençans, dont j'ai parlé ailleurs; & qui préparoit encore d'autres ouvrages fort utiles pour la Jeunesse.*

de l'Imprimerie au ſouverain degré de perfection. Je ne puis m'empêcher d'inférer ici ce qu'on trouve dans M. Baillet au ſujet des fameux Etiennes, qui ont rendu leur nom immortel, non ſeulement par la netteté & la beauté de leurs caracteres Hébreux, Grecs, & Romains; mais encore par leur habileté, & par le grand deſintereſſement, qui leur fit préférer l'interêt du public au leur.

Jugem. des ſav. tome 4.

On ſait, dit cet Auteur, la belle économie de la maiſon de Robert Etienne. Il ne recevoit dans ſon Imprimerie que des ouvriers habiles en Grec & en Latin, & capables d'être maitres ailleurs. Il avoit outre cela des valets & des ſervantes, à qui il étoit défendu, auſſi bien qu'à tous les ouvriers de l'Imprimerie, de parler autrement que Latin. Sa femme & ſa fille l'entendoient fort bien, & étoient de concert avec tous les domeſtiques pour ne point parler autrement. De ſorte que les magaſins, les chambres, la boutique, la cuiſine, en un mot depuis le toit juſqu'à la cave, tout parloit Latin chez Robert Etienne. Ce généreux Imprimeur avoit ordinairement chez lui dix hommes de lettres, tous des pays étrangers, faiſant ſous lui l'office de correcteurs des impreſſions. Non content de l'application avec laquelle il travailloit à la correction de toutes les épreuves qui ſortoient de ſes preſſes, il expoſoit en public les feuilles imprimées & non tirées, & promettoit

Tom. 6.

quel-

BIBLIOTHECA BODLEIANA

quelque récompense à ceux qui y trouveroient des fautes.

Rien n'étoit plus admirable que la boutique de ce célèbre Imprimeur pour le zèle, pour l'ardeur, pour le goût des livres & des sciences, pour l'application & l'exactitude à s'acquitter de ses devoirs, pour le desintéressement, pour la noblesse d'ame & de sentimens, & pour l'amour du bien public. Ce ne sera pas sans doute nous faire tort, ni deshonorer notre état, que de nous proposer un si beau modèle à imiter. Ç'a été ma vue dans cette petite digression, que je prie le lecteur de me pardonner.

ARTICLE V.

Application de quelques règles particulières à la conduite & à l'intérieur des Classes.

Je n'ai rien raporté dans cet ouvrage que ce qui se pratique ordinairement dans les Classes, à l'exception de deux articles, qui regardent l'étude de la langue Françoise, & celle de l'Histoire, auxquelles je souhaiterois qu'on donnât plus de tems & de soin qu'on n'a coutume de le faire. Je comprens dans l'étude de l'Histoire celle de la Géographie, de la Chronologie, de la Fable, & des Antiquités. On a lieu souvent d'en parler dans les Clas-

ſes: mais, pour l'ordinaire, elles n'y ſont point enſeignées d'une maniere ſuivie & réglée, par principes, & par méthode.

On convient que ces études ſont une partie importante de l'éducation des jeunes gens, & qu'elles ſont pour eux, ou d'une néceſſité abſolue, ou du moins d'une très grande utilité: mais on doute qu'elles puiſſent entrer dans le plan des Claſſes, où la multiplicité des matieres qu'on y enſeigne ne laiſſe aucun vuide; certainement la choſe n'eſt point ſans difficulté. Je ne la croi pourtant pas abſolument impraticable.

Premierement, pour ce qui regarde la langue Françoiſe, une demi-heure, donnée deux ou trois fois par ſemaine à cette étude, peut ſuffire, parce qu'elle doit ſe continuer pendant le cours de toutes les Claſſes. Juſqu'à ce qu'on ait compoſé un livre à l'uſage des jeunes gens, où l'on faſſe entrer les règles de la grammaire les plus néceſſaires, & les principales obſervations de M. de Vaugelas, du P. Bouhours, &c. ſur la langue Françoiſe, les maîtres peuvent ſe contenter d'expliquer les unes & les autres de vive voix à leurs écoliers, & d'en faire l'application à quelque bel endroit d'un livre François. Quinze ou vingt règles & obſervations ſuffiroient pour une année.

L'Hiſtoire pourroit ſe diſtribuer de la maniere qui ſuit. Celle de l'ancien & du nouveau Teſtament, ſeroit pour les trois premieres Claſſes, Sixieme, Cinquieme, &

& Quatrieme. La Fable & les Antiquités, pour la Troiſieme. L'hiſtoire Grecque, pour la Seconde. L'hiſtoire Romaine juſqu'aux Empereurs, pour la Rhétorique. Enfin l'hiſtoire des Empereurs pour la Philoſophie.

Je n'entens pas qu'on explique en Claſſe toutes ces hiſtoires aux jeunes gens : cela demande trop de tems, & ſeroit abſolument impoſſible. Mon deſſein ſeroit qu'on leur donnât tous les jours une certaine tâche à lire chez eux en particulier, dont on leur feroit rendre compte de tems en tems dans la claſſe. Pour cela il faudroit avoir des livres compoſés exprès pour les jeunes gens.

Nous en avons deux excellens pour l'hiſtoire ſainte : ſavoir le Catéchiſme hiſtorique de M. l'Abbé Fleury, qui peut ſervir en Sixieme ; & l'Abrégé de l'ancien Teſtament imprimé depuis peu chez Jean * Deſaint, dont les Journaux de Paris & de Trévoux ont parlé fort avantageuſement. Ce dernier peut ſervir pour la Cinquieme & la Quatrieme. Le premier eſt un abrégé ſuccinct, fait exprès pour les enfans, & qui eſt à la portée des plus foibles. L'autre a beaucoup plus d'étendue, & renferme ce qu'il y a de plus beau & de plus remarquable dans l'ancien Teſtament, ſoit pour les faits, ſoit pour les ſentimens & les maximes.

* Rue ſaint Jean de Beauvais, vis à vis du Collège.

J'eſpere qu'on nous donnera auſſi bientôt ſur la Fable un petit traité propre à être mis entre les mains des jeunes gens.

& d'emploier tous les moiens que l'induſtrie d'un maître habile & zèlé ne manque pas de lui ſuggérer.

La Chronologie eſt jointe naturellement à l'Hiſtoire, & rien n'eſt plus aiſé, ni plus court, que d'en donner une idée générale aux jeunes gens, qui leur faſſe connoitre dans quel tems à-peu-près ſe ſont paſſés les événemens qu'ils liſent: c'eſt tout ce qu'on peut demander d'eux. Il ne faut jamais manquer non plus à leur faire connoître en gros l'Auteur qu'on leur explique, les principales circonſtances de ſa vie, & le tems où il a vécu. Un jour que j'expliquois au Collège Roial l'endroit où Quintilien parle des hiſtoriens Grecs, un jeune homme me demanda pourquoi il n'y étoit point fait mention de Plutarque. On lui en avoit expliqué pluſieurs Vies, mais on avoit omis de lui apprendre dans quel tems & ſous quels Empereurs il avoit vécu.

Pour ce qui regarde la Géographie, on peut de même l'apprendre aux jeunes gens ſans que cette inſtruction leur coûte beaucoup de tems ou de peine. La maniere la plus ſimple, la plus aiſée, qui ſe place le plus facilement dans la mémoire, & qui y fixe plus nettement les événemens hiſtoriques, c'eſt d'être exact, à meſure que dans l'explication de l'Auteur il ſe rencontre une ville, un fleuve, une île, à les montrer ſur la Carte. En ſuivant un Général d'armée dans ſes expéditions, comme un Annibal, un Scipion, un Pompée, un Céſar,

logie & à celle du Droit. De cette maniere, les jeunes gens auroient une connoiſſance raiſonnable de l'hiſtoire ancienne, & ſeroient bien plus en état d'étudier enſuite l'hiſtoire moderne.

Sur la ſimple expoſition que je viens de faire, tout le monde ſans doute conviendra qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un tel plan pût s'exécuter; & l'on ſent que de jeunes gens, inſtruits de la ſorte, remporteroient du Collège une infinité de connoiſſances agréables & utiles, qui leur ſeroient d'un grand uſage pour tout le reſte de la vie. Il ne s'agit donc que d'examiner ſi ce plan eſt praticable, ou non. Or, de la maniere dont je le propoſe, il me ſemble qu'il eſt très facile de le réduire en pratique. Car je ne demande aux Profeſſeurs que de marquer tous les jours à leurs écoliers une certaine tâche, & de leur preſcrire un certain nombre de pages à lire dans les livres d'hiſtoire que je ſuppoſe qu'ils auront entre les mains, & de leur faire rendre compte de tems en tems de cette lecture, qui chaque jour pourroit aller à une demi-heure. Je ſai bien qu'il peut ſe faire que pluſieurs emploieront mal ce tems; ce qui arrive de même pour toutes les autres études: mais comme celle-ci eſt beaucoup plus agréable, il y a tout lieu d'eſpérer que le grand nombre s'y portera avec plaiſir, ſur-tout ſi l'on a ſoin de la mettre en honneur, de la faire entrer dans les Exercices publics, de propoſer des prix & des récompenſes pour ceux qui s'y diſtingueront,

droit juſqu'à Jéſus-Chriſt, & l'autre juſqu'à nous.

Quand je propoſe ces différentes études, je ne prétens pas qu'elles doivent faire négliger celle de la langue Latine, non plus que celle de la langue Grecque. On peut aiſément, ſi je ne me trompe, les concilier enſemble. Ce qui doit dominer dans les Claſſes, c'eſt l'explication. Je voudrois ſur-tout que celle de l'Auteur Grec ne manquât jamais, & qu'on y donnât tous les jours une demi-heure. C'eſt peu de choſe: mais quand ce tems eſt emploié régulierement, il va fort loin au bout d'un an. La récitation des leçons eſt ce qui demande le moins de tems, parce que c'eſt où il y a le moins à profiter pour les écoliers. Un quart d'heure, ce me ſemble, peut ſuffire, du moins dans les Claſſes qui ne ſont pas ſi nombreuſes: d'autant plus qu'elle revient deux fois chaque jour, & que le Samedi, où l'on fait répéter les leçons de toute la ſemaine, on y donne plus de tems.

L'attention d'un maitre, zélé pour le bien de ſes écoliers, & ſagement avare du tems, ſaura lui en faire ménager tous les momens avec tant d'économie, qu'il en trouvera ſuffiſamment pour toutes les études dont j'ai parlé.

CHA-

CHAPITRE III.

Du devoir des Parens.

QUINTILIEN fait commencer le devoir des peres & meres au moment même de la naiſſance de leurs enfans, par le ſoin qu'il veut qu'ils prennent de leur procurer des nourrices, & de mettre auprès d'eux des domeſtiques, dont la ſageſſe & les bonnes mœurs leur ſoient connues: & il exige d'eux dans la ſuite une attention continuelle à écarter d'auprès de leurs enfans tout ce qui ſeroit capable d'alterer le moins du monde leur innocence; & à ne rien dire ou faire en leur préſence, qui puiſſe leur inſpirer des principes dangereux, ou leur donner de mauvais exemples.

Ce qui regarde la matiere que je traite ici par raport aux parens, eſt d'abord le choix d'un Maitre, & d'un Collège, ſuppoſé qu'ils prennent le parti d'y envoier leurs enfans. Quintilien nous marque cette double obligation en deux mots, mais qui ne laiſſent rien à deſirer. Il veut qu'ils choiſiſſent pour maitre un homme d'une vertu conſommée: *præceptorem eligere ſanctiſſimum quemque, cujus rei præcipua prudentibus cura eſt*; & pour Collège, celui où regnera une diſcipline exacte & réguliere: *& diſciplinam quæ maximè ſevera fuerit.* *Lib. 1.*

Pli-

l. 3. E. 3. Pline le Jeune, dans une de ſes lettres, où il indique à une Dame de ſes amies un Profeſſeur de Rhétorique pour ſon fils, lui donne ſur cette même matiere d'admirables avis, qui concernent proprement le choix d'un Collège & d'un Régent, comme l'endroit de Quintilien que j'ai cité auparavant: mais qui peuvent auſſi regarder celui d'un Précepteur. L'endroit eſt trop beau, pour n'être pas mis ici dans toute ſon étendue.

* „ Le ſecret, pour mettre votre fils en „ état de marcher dignement ſur les traces „ de ſes ancêtres, c'eſt de lui donner un „ bon guide, qui ſache lui montrer les „ routes de la ſcience & de l'honneur: „ mais il importe de bien choiſir ce guide. „ Juſqu'ici l'âge encore tendre de votre „ fils l'a tenu auprès de vous ſous la con„ duite de ſes précepteurs, & dans une „ maiſon particuliere, où les dangers, ſup„ poſé qu'il s'y en trouve, ſont bien moin„ dres. Aujourd'hui qu'il s'agit de l'en„ voier aux leçons publiques, il faut choi„ ſir

* Quibus omnibus (avis & majoribus) ita demum ſimilis adoleſcet, ſi imbutus honeſtis artibus fuerit: quas plurimum refert à quo potiſſimum accipiat. Adhuc illum puerititiæ ratio intra contubernium tuum tenuit: præceptores domi habuit, ubi eſt vel erroribus modica, vel etiam nulla materia. Jam ſtudia ejus extra limen proferenda ſunt: jam circumſpiciendus Rhetor latinus, cujus ſchola ſeveritas, pudor in primis, caſtitas conſtet. Adeſt enim adoleſcenti noſtro, cum ceteris naturæ fortunæque dotibus, eximia corporis pulcritudo: cui in hoc lubrico ætatis non præceptor modò, ſed cuſtos etiam rectorque quærendus eſt.

„ ſir un Profeſſeur d'éloquence, dans l'é-
„ cole duquel on ſoit aſſuré que regne u-
„ ne diſcipline exacte, & ſur-tout une
„ grande modeſtie & une grande pureté
„ de mœurs. Car entre les autres avanta-
„ ges que ce jeune homme a reçus de la
„ nature & de la fortune, il eſt d'une
„ beauté ſinguliere: & c'eſt ce qui enga-
„ ge encore plus, dans un âge ſi foible &
„ ſi dangereux, à lui donner un maitre
„ qui ne lui ſerve pas de précepteur ſeu-
„ lement, mais encore de guide & de gar-
„ dien.

„ * Je ne voi perſonne plus propre à
„ remplir ces devoirs que Julius Genitor.
„ Je l'aime; & l'amitié que je lui porte
„ ne ſéduit point mon jugement, à qui
„ elle doit ſa naiſſance. C'eſt un hom-
„ me grave & irréprochable: peut-être
„ trop auſtere & trop dur dans ſes manie-
„ res, ſi l'on s'en raporte à la licence de
„ ces

* Videor ego demonſtrare tibi poſſe Julium Genitorem. Amatur à me: judicio tamen meo non obſtat caritas, quæ ex judicio nata eſt. Vir eſt emendatus & gravis: paulo etiam horridior & durior, ut in hac licentia temporum. Quantum eloquentia valeat, pluribus credere potes: nam dicendi facultas aperta & expoſita ſtatim cernitur. Vita hominum altos receſſus magnaſque latebras habet; cujus pro Genitore me ſponſorem accipe. Nihil ex hoc viro filius tuus audiet, niſi profuturum: nihil diſcet, quod neceſſe rectius fuerit. Nec minùs ſæpe ab illo, quàm à te meque, admonebitur quibus imaginibus oneſtetur, quæ nomina & quanta ſuſtineat. Proinde, faventibus diis, trade eum præceptori, à quo mores primùm, mox eloquentiam diſcat, quæ malè ſine moribus diſcitur. Vale.

„ ces derniers tems. Comme le talent de
„ la parole eſt un avantage extérieur, qui
„ ſe manifeſte & ſe fait ſentir, vous pou-
„ vez, ſur ce qui regarde ſon éloquence,
„ en croire le témoignage public. Il n'en
„ eſt pas de même des qualités de l'ame:
„ elle a des abîmes où il n'eſt preſque pas
„ poſſible de pénétrer; & de ce côté-là, je
„ vous ſuis caution de Genitor. Votre
„ fils ne lui entendra rien dire, *dont* il
„ ne puiſſe faire ſon profit: il n'appren-
„ dra rien de lui, qu'il eût été plus à pro-
„ pos d'ignorer. Il n'aura pas moins de
„ ſoin que vous & moi, de lui remettre
„ ſans ceſſe devant les yeux les portraits
„ & les vertus de ſes ancêtres, & de lui
„ faire ſentir tout le poids du fardeau que
„ leurs grands noms lui impoſent. N'hé-
„ ſitez donc pas à le mettre entre les
„ mains d'un maître, qui le formera d'a-
„ bord aux bonnes mœurs, & enſuite à
„ l'éloquence, qui ne s'apprend jamais
„ bien ſans les bonnes mœurs. Adieu."

Il ne ſuffit pas de faire choix d'un bon Collège. Pour en tirer tout le fruit qu'on en peut attendre, il faut que les *parens* voient ſouvent le Principal, les Régens, les Précepteurs, pour s'informer de la conduite de leurs enfans, & du progrès qu'ils font dans l'étude; qu'ils leur donnent des lumieres ſur leur caractere d'eſprit & leurs inclinations, qu'ils doivent mieux connoître que tout autre; qu'ils prennent avec eux des meſures pour les corriger de leurs défauts; qu'ils les appuient de toute leur au-

autorité ; qu'ils agiſſent en tout de concert avec eux, pour les récompenſes, les louanges, les réprimandes, les punitions. On ne peut dire combien cette bonne intelligence des parens avec les maitres peut être utile aux enfans.

Horace, dans la belle ſatire où il témoigne ſa vive reconnoiſſance des peines extraordinaires que ſon pere avoit priſes pour ſon éducation, ne manque pas de marquer qu'il avoit ſoin de voir ſouvent ſes maitres; & il attribue en partie à cette attention le bonheur qu'il avoit eu non ſeulement d'avoir été exemt des deſordres ordinaires à la Jeuneſſe, mais d'en avoir écarté de ſoi juſqu'aux plus legers ſoupçons. *Lib. I. Sat. 6.*

Atqui ſi vitiis mediocribus ac mea paucis
Mendoſa eſt natura, alioqui recta . . .
Cauſa fuit pater his . . .
Ipſe mihi cuſtos incorruptiſſimus omnes
Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,
Qui primus virtutis honos, ſervavit ab omni
Non ſolùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

C'eſt une faute, dit Plutarque, bien condamnable dans les parens, de ſe croire entierement déchargés du ſoin de veiller ſur leurs enfans, dès qu'ils les ont remis entre les mains des maitres, & de ne ſonger point à s'aſſurer par leurs propres yeux & leurs propres oreilles du progrès qu'ils font dans l'étude & dans la vertu. Outre qu'il ſied mal à un pere, dans une affaire ſi im- *De educ. liberis.*

importante & qui le touche de ſi près, de s'en raporter aveuglément à la bonne foi de perſonnes étrangeres, qui chez les Anciens étoient le plus ſouvent des eſclaves ou des affranchis; il eſt conſtant, continue le même Auteur, que cette attention d'un pere à s'informer de tems en tems, & à ſe faire rendre compte des études & de la conduite de ſon fils, peut ſervir en même tems à rendre & les écoliers & le maître plus exacts & plus vifs à s'acquitter chacun de leurs devoirs. Il applique à ce ſujet un proverbe qui dit, * Que rien n'eſt ſi propre à engraiſſer un cheval, que l'œil du Maître.

Quelque juſte que ſoit ce devoir, quelque facile qu'il ſoit à remplir, il eſt rare pourtant que les parens s'en acquittent. Ils ne veillent gueres davantage ſur la conduite de leurs enfans, lorſqu'ils ſont devenus plus grands, & qu'ils ſont ſortis du Collège; & la plupart font paroître ſur ce point une indifférence & une négligence qu'on a peine à comprendre. Pluſieurs la couvrent du prétexte de leurs affaires & de leurs occupations, comme ſi l'éducation de leurs enfans n'étoit pas la plus importante de toutes; & comme ſi la qualité de pere devoit jamais être effacée par celle de magiſtrat & d'homme public.

Platon remarque que c'eſt un défaut aſſez ordinaire à ceux qui ſont chargés du gouvernement de l'Etat, de négliger le ſoin de

* Οὐδὲν ἄλλο ποιαίνει τὸν ἵππον, ὡς βασιλεὺς ὀφθαλμός.

de leur propre famille; & dans un dialogue, qui a pour titre *Laches*, il introduit deux hommes, des plus conſidérables d'Athenes, qui reconnoiſſent avec douleur que s'ils ont acquis peu de mérite & de gloire, c'étoit la faute de leurs peres, qui, célèbres d'ailleurs par de grandes actions tant en paix qu'en guerre, & totalement livrés aux affaires d'autrui, n'avoient pris aucun ſoin de leur éducation, & les avoient abandonnés à eux-mêmes, & à leur propre conduite, dans un âge où ils avoient le plus de beſoin d'être veillés & retenus. Plût à Dieu que bien des enfans n'euſſent pas encore aujourd'hui ſujet de faire les mêmes plaintes!

Caton le Cenſeur, quoiqu'occupé des plus grandes affaires de l'Etat, chargé des plus importans emplois, & l'ame des délibérations du Sénat, ne tomba pas dans ce défaut, lui qui voulut ſervir de précepteur à ſon fils. Paul Emile, au milieu de ſes plus grandes occupations, trouvoit le tems d'aſſiſter aux conférences que faiſoient ſes enfans, & d'animer leurs études par ſa préſence. Il fut bien paié de ſes peines; & la réputation * qu'ils s'acquirent en fut une juſte & douce récompenſe.

* *Scipion l'Africain le ſecond, fut l'un de ſes enfans.*

Ces grands hommes étoient bien éloignés d'un défaut, très-commun maintenant, ſurtout parmi les grands ſeigneurs & les gens de guerre, qui ont grand ſoin de dire & de répéter à leurs enfans qu'ils ne veulent point faire d'eux des docteurs, & qu'ils ne les ont mis au Collège que pour leur fai-

faire passer quelques années en attendant qu'ils aient atteint l'âge d'aller à l'Académie, ou d'entrer dans le service. Un tel discours est capable de ruiner tout le fruit des études, parce qu'il tend directement à étouffer & à éteindre dans l'esprit des jeunes gens toute ardeur d'émulation: au-lieu que les parens devroient emploier tous leurs soins à faire naître cette émulation, à l'entretenir, à l'augmenter; parce que, si leurs enfans y sont sensibles dans les Classes, ils la porteront ensuite dans les emplois qui leur seront confiés, & se piqueront pareillement d'y réussir & de s'y distinguer.

Je reviens au choix d'un Précepteur. Plutarque, dans un traité que nous avons de lui sur la maniere d'élever les jeunes gens, veut qu'on trouve dans les maîtres une vie irrépréhensible, un caractere d'esprit raisonnable, un grand fonds d'érudition, & une habileté à conduire formée par une longue expérience. Mais il se plaint amerement de la négligence, ou plutôt de la stupidité des parens, qui dans un choix, qui décide pour l'ordinaire du sort & du mérite de leurs enfans pour toute la vie, s'en raportent au premier venu, n'ont égard qu'à la recommandation de personnes peu sûres, & poussés par une sordide avarice vont au rabais dans le choix d'un précepteur, & trouvent que celui qui leur coute le moins est le meilleur. Il raporte à ce sujet une parole d'Aristippe pleine de sens. Un pere, surpris qu'il

qu'il lui demandât mille dragmes pour inſtruire ſon fils : Quoi ! s'écria-t-il, j'acheterois à ce prix un eſclave. Vous en aurez deux pour un, répliqua le Philoſophe, inſinuant par-là à ce pere avare qu'il ne feroit qu'un eſclave de ſon fils. *500 livres.*

Le Poëte ſatyrique fait les mêmes plaintes, & ne peut ſouffrir que les peres & meres, pendant qu'ils font mille folles dépenſes pour leurs bâtimens, leurs meubles, leurs équipages, leur table, épargnent tout pour l'éducation de leurs enfans. *Juvenal. lib. 3. ſatyr. 7.*

Hos inter ſumptus ſeſtertia Quintiliano,
Ut multum, duo ſufficient. Res nulla minoris
Conſtabit patri quam filius.

Cratès le Philoſophe diſoit qu'il auroit ſouhaité monter au lieu le plus éminent de la ville, pour crier de là aux citoiens: „ Hommes de peu de ſens, quelle eſt donc „ votre folie, de ne ſonger qu'à amaſſer „ des richeſſes, & de négliger abſolument „ l'éducation de vos enfans, pour qui vous „ dites que vous les amaſſez ! *Plut. de liberis educandis.*

Les parens paient bien cher quelquefois leur nonchalance & leur avarice, lorſque dans la ſuite ils ont la douleur de voir que leurs enfans, abandonnés à toutes ſortes de deſordres, les deshonorent en mille manieres, & font ſouvent plus de dépenſes en une ſeule année pour ſatisfaire leurs paſſions, que les parens n'en euſſent fait pendant dix années pour leur procurer une éducation honnête & ſolide. *Plut. ibid.*

Ils doivent donc ne rien épargner pour avoir un bon précepteur, & ſe ſouvenir que le plus noble auſſi bien que le plus ſalutaire uſage qu'ils puiſſent faire de l'or & de l'argent, c'eſt de s'en ſervir pour acheter des hommes de mérite en quelque genre que ce ſoit, & ſur-tout pour ce qui regarde l'inſtruction de leurs enfans, Lorſque Séneque voulut remettre entre les mains de Néron ſes grands biens qui lui attiroient l'envie, ce Prince lui répondit que, quelque grands que paruſſent ces biens, il y avoit des perſonnes infiniment au deſſous du mérite de Séneque qui en poſſédoient davantage. „ J'ai honte, lui „ dit-il, de voir des affranchis plus riches „ que vous; & qu'étant le premier dans „ mon eſtime, vous ne ſoyez pas le plus „ grand dans mon Empire. " *Pudet referre libertinos, qui ditiores ſpectantur. Unde etiam rubori mihi eſt, quòd præcipuus caritate, nondum omnes fortuna antecellis.* Je n'examine point ſi Néron penſoit comme il parle ici: mais ce qui eſt certain, c'eſt que les parens ſenſés & raiſonnables doivent penſer de la ſorte, & voir avec quelque peine qu'un Intendant, un Sécretaire, quelquefois même un portier, fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du fils de la maiſon.

Tacit. Annal. lib 14. cap 55.

Il faut avouer qu'il y a des peres & des meres, quoique le nombre en ſoit petit, qui ſur ce point ne manquent pas de nobleſſe & de généroſité; & qui, non contens de paier de bons appointemens aux pré-

précepteurs de leurs enfans, ſe croient encore obligés de leur aſſurer pour toute leur vie un revenu raiſonnable, qui les mette en état de jouir en repos & en liberté du fruit de leurs travaux. Quelle diminution fait ſur de grands biens, tels qu'en ont tant de perſonnes riches, une penſion viagere de trente, cinquante, cent piſtoles, plus ou moins ſelon les différentes circonſtances! Approche-t-elle des ſervices dont elle eſt le prix? Je lis toujours avec un plaiſir ſingulier le diſcours admirable que tient à ſon pere le jeune Tobie au ſujet du guide qui l'avoit conduit pendant ſon voiage, & le dénombrement qu'il fait des ſervices qu'il en a reçus, dont il expoſe la grandeur & le nombre avec la même exactitude que s'il devoit lui-même en tirer la récompenſe, & non pas la donner. „ Mon „ pere, lui dit-il, quelle récompenſe pou„ vons-nous lui donner, qui ait quelque „ proportion avec les biens dont il nous a „ comblés? Il m'a mené & ramené dans „ une parfaite ſanté: il a été lui-même re„ cevoir l'argent de Gabélus: il m'a fait „ avoir la femme que j'ai épouſée: il a „ éloigné d'elle le démon qui la tourmen„ toit: il a rempli de joie ſon pere & ſa „ mere: il m'a délivré du poiſſon qui m'al„ loit dévorer: il vous a fait voir à vous„ même la lumiere du ciel: & c'eſt par lui „ que nous nous trouvons remplis de tou„ tes ſortes de biens. Que pouvons-nous „ donc lui donner qui égale tout ce qu'il

„ a fait pour nous? Mais, je vous prie, „ mon pere, de le ſupplier de vouloir bien „ accepter la moité de tout le bien que nous „ avons apporté. "

Quelle nobleſſe de ſentimens! Le jeune Tobie ne s'imagine pas faire rien de grand pour ſon guide par une offre avantageuſe, mais il croît qu'il recevra lui-même une grace, dont il ſe trouvera fort honoré, ſi le guide daigne accepter ſon offre: *ſi forte dignabitur meditatem de omnibus, quæ allata ſunt, ſibi aſſumere.* Voilà un modèle parfait pour les parens; comme la deſcription qu'il fait des ſervices que ſon guide lui a rendus en eſt un auſſi pour les précepteurs, qui doivent ſervir d'Anges gardiens à leurs éleves.

Tous les peres ne ſont pas en état de faire la fortune des précepteurs de leurs enfans, mais tous ſont en état & dans l'obligation de les honorer, de leur marquer toujours beaucoup de conſidération, & de leur attirer par leur conduite l'eſtime & le reſpect des enfans & de toute la famille. Il y doit être regardé & reſpecté comme le pere même: c'eſt l'idée que les Anciens vouloient qu'on eût d'un Précepteur.

Juven. lib. 3. ſatyr. 7. Dii majorum umbris tenuem & ſine pondere terram.. Qui præceptorem ſancti voluere parentis Eſſe loco.

Quoique tous les parens, ceux même qui ne peuvent donner que des appointemens très médiocres, doivent apporter beaucoup

coup d'attention dans le choix d'un précepteur: il ne faut pas cependant que ſur ce point ils portent la délicateſſe trop loin, ni qu'ils s'attendent à trouver toutes les qualités qu'on peut deſirer dans un bon maitre. Rien n'eſt plus rare qu'un homme qui réuniſſe en lui toutes ces qualités. Les plus grands ſeigneurs, les princes même, ont bien de la peine à en trouver de tels. On eſt ſouvent obligé de confier l'éducation des enfans à de jeunes précepteurs, qui ſont ſans expérience, & ne peuvent pas encore avoir acquis beaucoup d'érudition. Pourvu qu'ils apportent de la bonne volonté & de la docilité, qu'ils ne manquent pas d'eſprit & de jugement, qu'ils aiment le travail, & que ſur-tout ils aient des mœurs pures, & un fonds de religion & de piété, on doit être content. Il faut ſeulement tâcher de les adreſſer à quelque perſonne ſage & expérimentée dans ce genre, pour la conſulter dans les occaſions, & ſe conduire par ſes avis. Mais, ce qui me paroît abſolument néceſſaire, & à quoi les parens ne doivent jamais manquer, c'eſt de commencer par mettre entre les mains du maitre à qui ils confient leurs enfans quelques livres propres à leur apprendre la maniere dont il faut s'y prendre pour les bien élever, tels que ſont ceux de M. de Fénelon, & de M. Locke Anglois, & d'autres pareils. Je ſouhaiterois que les miens puſſent leur être utiles: du moins c'eſt la vue que j'ai eue en les compoſant.

Les peres & meres ne doivent point omet-

tre un moien puiſſant qu'ils ont entre les mains d'attirer ſur leurs enfans la bénédiction de Dieu: c'eſt de contribuer plus ou moins, ſelon la meſure de leurs revenus, à la ſubſiſtance de quelque pauvre écolier, & de l'aider à faire ſes études. J'ai reçu autrefois un pareil ſecours de la libéralité de feu M. le Peletier le Miniſtre. J'eus le bonheur de me trouver dans les mêmes claſſes que Meſſieurs ſes * enfans au Collège du Pleſſis, & de profiter de l'excellente éducation qu'on leur donnoit. Je leur diſputois ſouvent les premieres places & les prix. M. le Peletier me récompenſoit comme eux. Je puis dire que pendant tout le cours de mes études il m'a tenu lieu de pere; & depuis il m'a toujours témoigné une bonté véritablement paternelle. Il n'y a point de jour dans ma vie où je ne m'en ſouvienne, & ma reconnoiſſance devient d'autant plus vive, que je ſens mieux de jour en jour de quel prix eſt une bonne éducation.

* *Feu M. l'Evêque d'Angers, & M. le Peletier ancien Premier Préſident.*

CHAPITRE IV.

Du devoir des Précepteurs.

IL me reſte peu de choſes à ajouter ſur ce ſujet, après tout ce que j'en ai dit dans les différentes parties de ce Traité.

* Les

* Les précepteurs tiennent la place des peres & des meres ; ils doivent donc en prendre les ſentimens, & en avoir la douceur & la tendreſſe: mais une douceur qui ne dégénere point en molleſſe, & une tendreſſe qui ſoit règlée par la raiſon. Rien de ce que feroient les peres & les meres pour leurs enfans, ne doit leur paroître au deſſous d'eux: j'entens par-là certaines attentions, certains ſoins pour leur perſonne & pour leur ſanté, ſur-tout quand ils ſont encore dans un âge tendre ou malades. Cette attention, ces ſoins plaiſent infiniment aux parens, & ſervent beaucoup à leur mettre l'eſprit en repos.

Par la même raiſon, qu'ils tiennent la place des peres & des meres, ils ne doivent pas ſe regarder comme les maitres abſolus des enfans, ni prétendre les gouverner à leur gré & ſelon leur caprice, ſans aucune dépendance des parens, ſans les conſulter en rien, quelquefois même en défendant aux enfans ſous de groſſes peines de leur rien déclarer de ce qui ſe paſſe en particulier. Des maitres qui n'agiſſent que par raiſon & ſelon les règles, n'ont pas beſoin d'impoſer à leurs diſciples ce ſilence & ce ſecret, qui a quelque choſe d'odieux & de tyrannique, & dont les parens ont un juſte ſujet de ſe plaindre. En communiquant leur autorité aux maitres, ils n'ont pas prétendu s'en dépouiller

* Sumat ante omnia parentis erga diſcipulos ſuos animum, ac ſuccedere ſe in eorum locum, à quibus ſibi liberi traduntur, exiſtimet. *Quintil. lib. 2. cap 2.*

ler eux-mêmes. Rien n'eſt plus juſte, ni plus raiſonnable, que de les conſulter ſur ce qui regarde la maniere de conduire leurs enfans, d'agir en tout de concert avec eux, de prendre leurs avis, d'entrer dans leurs vues, en un mot d'avoir de part & d'autre une confiance & une ouverture entiere, qui laiſſe la liberté de ſe dire mutuellement tout ce que l'on croit pouvoir être utile aux enfans. Je ſuppoſe que les parens ſont tels qu'ils doivent être, & qu'ils n'exigent rien qui ſoit contraire à une éducation chrétienne. S'il en étoit autrement, les précepteurs, en ſouffrant avec patience & condeſcendance tout ce qui ſe peut tolérer, ont la voie des remontrances douces & modérées. Quand elles ſont inutiles, il ne leur reſte que le parti de ſe retirer, & de quitter un emploi où il ne leur eſt pas permis de ſuivre les lumieres de leur conſcience, ni de s'acquitter de leur devoir; mais de le quitter d'une maniere honnête & polie, ſans témoigner de mauvaiſe humeur, & ſans rompre avec les parens.

Ce que j'ai dit de la bonne intelligence des précepteurs avec les parens, doit s'entendre auſſi par raport au Principal d'un Collège, quand les enfans y demeurent. C'eſt à lui premierement qu'on les confie: c'eſt lui qui eſt chargé de la diſcipline du Collège, tant en public qu'en particulier: c'eſt lui qui répond de tout ce qui s'y paſſe. Or, ſans la ſubordination dont

je

je parle, il n'eſt point en état de s'acquitter des devoirs eſſentiels à la place & à la qualité de Principal.

Parmi les vertus d'un bon maitre, la vigilance & l'aſſiduité tiennent un des premiers rangs. Il ne peut les porter trop loin, pourvu que ce ſoit ſans gêne, ſans affectation. Il eſt l'Ange gardien des enfans. Il n'y a point de moment où il ne ſoit chargé de leur conduite. Si ſon abſence, ou ſon inattention (car l'une équivaut à l'autre) donne lieu à l'homme ennemi, qui tourne ſans ceſſe autour d'eux, de leur enlever le précieux tréſor de leur innocence, que répondra-t-il à Jéſus-Chriſt qui lui demandera compte de leur ame, & qui lui reprochera d'avoir été moins vigilant pour les garder, que le démon pour les perdre? Le malheur eſt que la plupart des maitres ſouvent ne ſont avertis de leur obligation ſur ce point que par une funeſte expérience, qu'ils auroient dû prévenir par une ſainte & religieuſe ſollicitude, qui fait le caractere propre de tout homme prépoſé à la conduite des autres: *Qui præeſt, in ſolicitudine.* Rom. 12

Le ſoin du maitre doit s'étendre ſur les domeſtiques qui ſervent les enfans, & ce n'eſt pas là une de ſes moindres obligations, quoiqu'elle ſoit pour l'ordinaire ignorée ou négligée. Car, comme le remarque Quintilien, il n'y a pas moins de danger à craindre de la part de domeſtiques vicieux, que de celle des compagnons d'étude, qui Lib. 2.

pour l'ordinaire ont plus d'éducation & d'honneur: *nec tutior inter ſervos malos, quàm ingenuos parum modeſtos, converſatio eſt.* La règle eſt donc de ne jamais laiſſer un enfant ſeul avec les domeſtiques, à moins qu'on ne ſoit bien ſûr de leur probité & de leur piété: car il s'en trouve de tels, qui ne peuvent être ménagés avec trop de ſoin par les parens & par les maitres.

Comme les enfans, ſur-tout dans un âge tendre, ont l'eſprit volage & léger, il eſt bon que le maitre, pendant les études même qu'ils font en particulier, ne les perde point de vue. Sa préſence ſeule contribue beaucoup à les rendre plus attentifs, en fixant & arrêtant leur imagination; & elle leur épargne bien des diſtractions & des négligences, qui ſont la ſource des fautes qu'ils font dans leurs compoſitions, & qui donnent lieu enſuite à des réprimandes & à des punitions, que le maitre auroit pu prévenir par une attention plutôt aſſidue qu'incommode & preſſante. C'eſt ce que Quintilien inſinue par ces mots: *aſſiduus ſit potiùs, quàm immodicus.*

L'aſſiduité ne doit point paroitre difficile dans le Collège, où les maitres ſont abſolument libres pendant tout le tems des Claſſes, ce qui les rendroit entierement inexcuſables s'ils y manquoient: au-lieu que la même aſſiduité eſt fort dure & fort gênante dans les maiſons particulieres, où le précepteur eſt chargé de ſes écoliers pendant toute la journée. Il eſt de la ſageſſe des parens, & je puis dire qu'il eſt auſſi de

de leur interêt, de s'appliquer, autant qu'il leur ſera poſſible, à adoucir ce joug, en laiſſant chaque ſemaine au maitre une liberté entiere pendant un après-midi, & prenant ſur eux-mêmes le ſoin de veiller pendant ce tems-là ſur leurs enfans. Il n'y a point de ſanté qui puiſſe ſoutenir une gêne ſi continuelle. Un précepteur a beſoin de reſpirer, de voir ſes amis, d'entretenir ſes connoiſſances, de conſulter ſur ſes études & ſur les difficultés qui ſe rencontrent dans l'éducation, en un mot de n'être pas toujours tête-à tête avec ſon écolier. On ne ſauroit dire combien cette condeſcendance, de la part des parens, eſt propre à encourager les maitres, & à rendre leur zèle plus vif & plus vigilant.

J'ai déja averti qu'ils ne doivent jamais agir par paſſion, par humeur, par caprice. C'eſt-là un des plus grands défauts en matiere d'éducation, parce qu'il n'échape jamais aux yeux clairvoians des écoliers, qu'il rend preſque inutiles toutes les bonnes qualités du maitre, & qu'il ôte à ſes avis & à ſes remontrances preſque toute autorité. Ce qu'il y a de fâcheux c'eſt que ceux qui agiſſent le plus par humeur, ſont ceux qui s'en aperçoivent le moins; & que ſouvent même ils ſauroient mauvais gré à quiconque entreprendroit de les en avertir, ce qui eſt pourtant le meilleur office que leur puiſſe rendre un ami.

J'ai honte de raporter ici certains termes injurieux dont on ſe ſert quelquefois à l'égard des Écoliers, *cruche, bête, âne, cheval de carroſſe*, &c. & je ne ſe ſerois point, ſi

je ne ſavois que ces termes ſe trouvent encore dans la bouche de quelques maitres. Eſt-ce la raiſon, eſt-ce la politeſſe, eſt-ce le bon eſprit qui dictent un tel langage? Ne voit-on pas clairement qu'il ne peut être que l'effet, ou d'une baſſe éducation qu'on a reçue, ou d'une groſſiereté d'eſprit qui ne ſent point ce que c'eſt que bienſéance, ou d'un caractere violent & emporté qui ne peut ſe contenir?

Parmi ceux qui ſe chargent de l'éducation de la Jeuneſſe, il y en a pluſieurs que l'état ſerré de leurs affaires, ou même ſouvent une pauvreté entiere, obligent d'entrer dans cette profeſſion; & ils ne doivent point en rougir. Le célèbre Origene enſeigna la grammaire pour avoir de quoi ſubſiſter, & il eut le bonheur de conſerver pendant toute ſa vie le ſouvenir & l'amour de la pauvreté où ſon pere l'avoit laiſſé en mourant. C'eſt un beau modèle pour les maitres. Le ſalaire qu'ils retirent de leurs peines, eſt certainement bien légitime & bien mérité. Je voudrois cependant que ce ne fût point là le ſeul motif; ni même le motif dominant, qui les y engageât; mais que la volonté de Dieu, & le deſir de ſe ſanctifier, y euſſent la principale & la premiere part. La dureté des parens oblige ſouvent les maitres à marchander avec eux, & à diſputer ſur le prix. Il ſeroit à ſouhaiter, que d'un côté la généroſité des peres & meres, & de l'autre le deſintereſſement des maitres, ôtaſſent lieu à ces ſortes de conventions, qui ont, ce me ſemble, quelque choſe

de

de bas & de ſordide. Il eſt beau, pour les derniers, de compter un peu plus qu'on ne fait ordinairement ſur la Providence; & je n'ai jamais vu qu'elle ait manqué à ceux qui s'y ſont fiés pleinement.

Si les vues intereſſées ſont indignes d'un précepteur véritablement chrétien, celles de la vanité & de l'ambition ne le ſont pas moins. J'ai toujours admiré ce que dit ſaint Auguſtin du motif qui engagea Nébride à ſe charger de l'inſtruction de la Jeuneſſe; motif bien oppoſé aux deux défauts dont je parle ici. Il étoit ami intime de ſaint Auguſtin, & avoit quitté ſon pays, ſes biens, & ſa mere, pour le ſuivre à Milan, ſans autre raiſon que de s'occuper avec ſon ami à la recherche de la vérité & de la ſageſſe, qu'ils cherchoient tous deux avec une égale ardeur. Il ne put refuſer à ſes prieres inſtantes d'entrer en qualité de ſous-maitre chez Véréconde qui enſeignoit les belles-lettres à Milan. Ce ne fut point, dit ſaint Auguſtin, le deſir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puiſqu'il en auroit trouvé de bien plus importans, s'il l'avoit voulu; & encore moins des vues de vanité ou d'ambition. Il avoit toujours évité de ſe faire connoitre aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obſcurité d'une retraite paiſible, où il pût donner tout ſon tems à l'étude de la ſageſſe. *Conf. lib. 6. c. 10.*

Cet exemple m'en rappelle un autre, qui n'eſt pas moins admirable, & qui regarde l'éducation d'un jeune homme de

grande qualité. Le pere, plein d'ambition, ne ſongeoit qu'à élever ſon fils dans les dignités du ſiecle; & la mere, véritablement chrétienne, qu'à le rendre grand dans le ciel. Elle crut n'y pouvoir réuſſir que par une ſainte éducation; & pour cela, elle propoſa à un ſolitaire qu'elle avoit prié de venir à Antioche, de quitter ſa montagne & ſa retraite pour ſe charger du ſoin de ſon fils. Elle l'en conjura d'une maniere ſi vive & ſi touchante, en lui proteſtant qu'il répondroit de l'ame de cet enfant, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défendre. Le ſuccès répondit à l'eſpérance de cette pieuſe mere. L'enfant, conduit par ſon excellent précepteur, fit des progrès extraordinaires dans les ſciences, & encore plus dans la piété. Gai, civil, affable, honnête à l'égard de tout le monde, il s'inſinua, par cet extérieur agréable, dans l'eſprit de ſes compagnons; ce qui lui donna moien d'en gagner pluſieurs, & de les porter à embraſſer la vertu. C'eſt ſaint Chryſoſtome, témoin oculaire de ce fait, qui en a écrit l'hiſtoire, mais bien plus au long que je ne l'ai raportée ici.

Chryſoſt. it. Mo. lib. 2. 14.

Ce que je conclus de ces deux exemples, & par où je finis ce chapitre, c'eſt que la piété eſt de toutes les qualités d'un précepteur la plus eſſentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres, & qui y ajoute un prix infini. Elle inſpire aux maitres un zèle, une ardeur, un empreſſement pour le ſa-

lut

lut de leurs diſciples, qui attirent ordinairement ſur eux la bénédiction du ciel. J'ai raporté ailleurs un bel exemple de ce zèle dans la perſonne de ſaint Auguſtin, qui doit ſervir d'inſtruction & de modèle à tous les maitres chrétiens. *Tom. 1. Diſc. Prélim.*

CHAPITRE V.

Du devoir des Ecoliers.

QUINTILIEN * prétend avoir renfermé preſque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enſeignent, comme ils aiment les ſciences qu'ils apprennent d'eux, & de les regarder comme des peres, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'inſtruction qui eſt comme la vie de l'ame. En effet ce ſentiment de tendreſſe & de reſpect ſuffit pour les rendre dociles pendant leurs études, & pleins de reconnoiſſance pendant tout le tems de leur vie: ce qui me paroit renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

† La docilité, qui conſiſte à ſe laiſſer con-

* Plura de officiis docentium locutus, diſcipulos id unum interim moneo, ut præceptores ſuos non minus quàm ipſa ſtudia amare, & ſe parentes eſſe, non quidem corporum, ſed mentium credant. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

† Ut magiſtrorum officium eſt, docere; ſic, diſcipulorum, præbere ſe dociles: alioqui neutrum ſine altero ſufficiet. Et, ſicut

conduire, à bien recevoir les avis des maîtres, & à les mettre en pratique, eſt proprement la vertu des écoliers; comme celle des maîtres, eſt de bien enſeigner. L'une ne peut rien ſans l'autre: & comme il ne ſuffit pas qu'un laboureur répande la ſemence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert ſon ſein pour la recevoir, la couve, pour ainſi dire, l'échauffe, l'entretienne, & l'humecte; de même tout le fruit de l'inſtruction dépend de la parfaite correſpondance du maître & du diſciple.

La reconnoiſſance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, fait le caractére d'un honnête homme, & eſt la marque d'un bon cœur * Qui de nous, dit Cicéron, a été inſtruit avec quelque ſoin, à qui la vue, ou même le ſimple ſouvenir de ſes précepteurs, de ſes maîtres, & du lieu où il a été nourri ou élevé, ne faſſe un ſingulier plaiſir? † Séneque exhorte les jeunes gens à conſerver toujours un grand reſpect pour leurs maîtres, aux ſoins

eut fruſtra ſparſeris ſemina, niſi illa præmollitus foverit ſulcus: ita eloquentia coaleſcere nequit, niſi ſociata tradentis accipientiſque concordia. *Quinti. ibid.*

* Quis eſt noſtrûm liberaliter educatus, cui non educator, cui non magiſter ſuus atque doctor, cui non locus ille mutus ubi ipſe altus aut doctus eſt, cum grata recordatione in mente verſetur? *Cic. pro Planc. n.* 81.

† Præceptores ſuos adoleſcens veneretur ac ſuſpiciat, quorum beneficio ſe vitiis exuit, & ſub quorum tutela poſitus exercet artes bonas. *Senec. Epiſt.* 83.

ſoins deſquels ils ſont redevables de s'être corrigés de leurs défauts, & d'avoir pris des ſentimens d'honneur & de probité. * Leur exactitude & leur ſévérité déplaiſent quelquefois dans un âge, où l'on eſt peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'eſprit & le jugement, on reconnoit que ce qui nous donnoit de l'éloignement pour eux, je veux dire les avertiſſemens, les réprimandes, & la ſévère exactitude à réprimer les paſſions d'un âge peu prudent & peu conſidéré, eſt préciſément ce qui les doit faire eſtimer & aimer. Auſſi voions-nous que Marc-Aurele, l'un des plus illuſtres Empereurs qu'ait eu Rome, remercioit les dieux de deux choſes ſur-tout: de ce qu'il avoit eu pour lui-même d'excellens précepteurs, & de ce qu'il en avoit trouvé de pareils pour ſes enfans. *M. Aurel. lib. 1. §. 17.*

Quintilien, après avoir marqué les differens caracteres d'eſprit des jeunes gens, nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait ſelon lui, & certainement très aimable. Pour moi, dit-il, je veux „ un enfant que la louange excite, qui „ ſoit ſenſible à la gloire, qui pleure quand „ il ſe voit vaincu. Une noble émulation le

* Tamdiu illos odio habemus, quamdiu graves judicamus, & quamdiu beneficia illorum non intelligimus. Cùm jam ætas aliquid prudentiæ collegit, apparet propter illa ipſa amari à nobis debere, propter quæ non amabantur; admonitiones, ſeveritatem, & inconſultæ adoleſcentiæ cuſtodiam. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 5.*

„ le tiendra toujours en haleine: un re-
„ proche, une réprimande le piquera juſ-
„ qu'au vif: l'honneur lui fera tout faire.
„ Il ne faut point craindre qu'un tel éco-
„ lier s'abandonne jamais à la pareſſe. „
Mihi ille detur puer, quem laus excitet, quem gloria juvet, qui victus fleat. Hic erit alendus ambitu: hunc mordebit objurgatio: hunc honor excitabit: in hoc deſidiam nunquam verebor.

Quelque cas que faſſe Quintilien des qualités de l'eſprit, il eſtime infiniment plus celles du cœur, ſans leſquelles il compte les autres pour rien. Dans le même chapitre, d'où j'ai tiré les paroles précédentes, il avoit déclaré qu'il n'auroit jamais bonne opinion d'un enfant qui mettroit ſon étude à faire rire en contrefaiſant les manieres, la mine, & les défauts des autres. Il en rend auſſi-tôt une admirable raiſon. „ Un enfant, dit-il, pour avoir
„ véritablement de l'eſprit, ſelon moi,
„ doit être bon & vertueux: autrement,
„ je l'aimerois mieux un peu lent & tar-
„ dif, qu'avec un mauvais caractere d'eſ-
„ prit. “ *Non dabit mihi ſpem bonæ indolis, qui hoc imitandi ſtudio petet, ut rideatur. Nam probus quoque imprimis erit ille verè ingenioſus: alioqui non pejus duxerim tardi eſſe ingenii, quàm mali.*

Il nous montre toutes ces qualités dans l'aîné de ſes deux enfans, dont il peint le caractere & déplore la perte d'une maniere ſi éloquente & ſi touchante dans la belle préface de ſon ſixieme livre. On me per-

permettra d'en inférer ici un petit extrait, qui ne ſera pas inutile pour les jeunes gens, & où ils trouveront un modèle qui convient fort à leur âge & à leur état.

Après avoir parlé de ſon cadet qui étoit mort à l'âge de cinq ans, & avoir décrit les graces & la beauté de ſon viſage, la gentilleſſe de ſes paroles, la vivacité de ſon eſprit qui commençoit à briller à travers les voiles de l'enfance, il paſſe à ſon ainé. * „ Il me reſtoit après cela, dit-il, „ mon fils Quintilien, qui étoit tout „ mon plaiſir, toute mon eſpérance: „ & il pouvoit ſuffire pour ma conſo- „ lation. Car, entré déja dans ſa dixie- „ me année, ce n'étoit plus des fleurs „ qu'il montroit comme ſon jeune frere, „ mais des fruits tout formés, & dont l'at- „ tente ne pouvoit plus tromper. . . . J'ai „ bien de l'expérience, mais je n'ai ja- „ mais vu dans aucun enfant, je ne dis „ pas ſeulement tant de belles diſpoſitions „ pour les ſciences, ni tant de goût & „ d'inclination pour l'étude, (ſes maitres „ le ſavent,) mais tant de probité, de na- „ turel, de bonté d'ame, de douceur, de pen-

* Una poſt hæc Quintiliani mei ſpe ac voluptate nitebar: & poterat ſufficere ſolatio. Non enim floſculos, ſicut prior, ſed, jam decimum ætatis ingreſſus annum, certos atque deformatos fructus oſtenderat. Juto. . has me in illo vidiſſe virtutes ingenii, non modò ad percipiendas diſciplinas, quo nihil præſtantius cognovi plurima expertus, ſtuditque jam tum non coacti, (ſciunt præceptores) ſed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis. . .

„ penchant à faire plaiſir & à obliger, que „ j'en ai connu en lui.

† Il avoit outre cela tous les avantages „ que donne la nature: un ſon de voix „ charmant, une phyſionomie douce, une „ facilité ſurprenante à bien prononcer „ les deux langues, comme s'il eût été „ également né pour l'une & pour l'autre.

„ * Mais tout cela n'étoit encore que „ des eſpérances. Je fais bien plus de „ cas de ſes rares vertus: de ſon é- „ galité d'ame, de ſa fermeté, de la for- „ ce avec laquelle il ſe roidiſſoit contre „ les craintes & les douleurs. Car avec „ quel étonnement des médecins a-t-il „ ſupporté une maladie de huit mois! Sur „ le point de mourir il me conſoloit lui- „ même, & me défendoit de le pleurer. „ Son eſprit s'égaroit-il quelquefois dans „ ces derniers momens: il n'étoit occupé „ pendant ſes rêveries que de ſciences & „ d'études. O vaines & trompeuſes eſpé- „ rances! &c.

Y a-t-il beaucoup de jeunes gens parmi nous, dont on puiſſe dire avec vérité autant

† Etiam illa fortuita aderant omnia, vocis jucunditas claritaſque, oris ſuavitas, & in utracumque linguâ, tanquam ad eam demum natus eſſet, expreſſa proprietas omnium literarum.

* Sed hæc ſpes adhuc. Illa majora: conſtantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo, qua medicorum admiratione, menſium octo valetudinem tulit! Ut me in ſupremis conſolatus eſt! Quàm, etiam deficiens, jamque non noſter, ipſum illum alienatæ mentis errorem circa ſolas literas non habuit!

tant de bien, qu'en dit ici Quintilien de ſon fils? Quelle honte ſeroit-ce pour eux, ſi, nés & élevés dans le chriſtianiſme, ils n'avoient pas même les vertus des enfans payens? Je ne crains point de les répéter encore ici: docilité; obéiſſance; reſpect pour les maitres, porté juſqu'à la tendreſſe, & ſource d'une reconnoiſſance éternelle; ardeur pour l'étude, & goût merveilleux pour les ſciences; éloignement du vice & du deſordre; fonds admirable de probité, de bonté, de douceur, d'honnêteté, de libéralité; patience même, courage, & grandeur d'ame dans le cours d'une longue maladie. Que manquoit-il donc à toutes ces vertus? Ce qui ſeul pouvoit les rendre véritablement dignes de ce nom, & devoit en être comme l'ame, & en faire tout le prix: le don précieux de la foi & de la piété, la connoiſſance ſalutaire du Médiateur, un deſir ſincere de plaire à Dieu, & de lui raporter toutes ſes actions.

Voilà ce qui releve infiniment toutes les autres qualités des enfans chrétiens, & ce qui ſeul mérite de leur être propoſé comme un modèle parfait, & digne en tout d'être imité. Ils peuvent le trouver dans deux ſaints illuſtres, dont la ſcience & la vertu ont fait tant d'honneur à l'Egliſe: je veux dire S. Baſile, & S. Grégoire de Nazianze.

Ils étoient tous deux ſortis de familles fort nobles ſelon le monde, & encore plus ſelon Dieu. Ils naquirent preſque en même

me tems, & leur naiſſance fut le fruit des prieres & de la piété de leurs méres, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avoient reçus. Celle de S. Grégoire, le lui préſentant dans l'Egliſe, ſanctifia ſes mains par les livres ſacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avoient l'un & l'autre tout ce qui rend les enfans aimables, beauté de corps, agrément dans l'eſprit, douceur & politeſſe dans les manieres.

Leur éducation fut telle qu'on peut ſe l'imaginer dans des familles, où la piété étoit, s'il eſt permis de parler ainſi, héréditaire & domeſtique; & où peres, meres, freres, ſœurs, aieuls de côté & d'autre, étoient tous des ſaints, & la plupart des ſaints fort illuſtres.

Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé, fut cultivé avec tout le ſoin poſſible. Après les études domeſtiques, on les envoia ſéparément dans les villes de la Grece qui avoient le plus de réputation pour les ſciences, & ils y prirent les leçons des plus excellens maitres.

Enfin ils ſe rejoignirent à Athenes. On ſait que cette ville étoit comme le théatre & le centre des belles-lettres & de toute érudition. Elle fut auſſi comme le berceau de l'amitié fameuſe de nos deux ſaints; ou du moins elle ſervit beaucoup à en ſerrer les nœuds d'une maniere plus étroite. Une avanture aſſez extraordinaire y donna occaſion. Il y avoit à Athenes une coutume fort bizarre par raport aux écoliers nou-

nouveaux-venus, qui s'y rendoient de différentes provinces. On commençoit par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux, & là on leur faisoit essuier mille brocards, mille railleries, mille insolences: après quoi on les menoit aux bains publics en cérémonie à travers la ville, escortés & précédés par tous ces jeunes gens qui marchoient deux à deux. Lorsqu'on y étoit arrivé, toute la troupe s'arrêtoit, jettoit de grands cris, & faisoit mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusoit de les leur ouvrir. Quand le nouveau-venu y avoit été admis, pour-lors il recouvroit sa liberté. Grégoire, qui étoit arrivé le premier à Athenes, & qui sentoit combien cette ridicule cérémonie étoit contraire & coûteroit au caractere grave & sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dispenser. * Ce fut-là, dit S. Grégoire de Nazianze dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette avanture, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flâme qui depuis ne s'éteignit jamais, & ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athenes, s'écrie-t-il, & source de tout mon bonheur! Je n'y étois allé que pour acquérir de la science, & j'y découvris le plus

* Τῦτο ἡμῖν τῆς φιλίας πρooίμιον· ὀντεῦθεν ὁ τῆς συναφείας σπινθὴρ· ὕτως ἐπ' ἀλλήλοις ἐτράπημεν.

plus précieux de tous les tréſors, un ami tendre & fidele : plus heureux en cela que Saül, qui ne cherchant que des ânesſes, trouva un roiaume.

Cette liaiſon, formée & commencée comme je viens de le dire, ſe fortifia toujours de plus en plus; ſur-tout, lorſque ces deux amis, qui n'avoient rien de ſecret l'un pour l'autre, s'ouvrant mutuellement leurs cœurs, eurent reconnu qu'ils avoient tous deux le même but, & cherchoient le même tréſor, je veux dire la ſageſſe & la vertu. Ils vivoient ſous le même toit, mangeoient à la même table, avoient les mêmes exercices & les mêmes plaiſirs, & n'étoient, à proprement parler, qu'une même ame: union merveilleuſe, dit ſaint Grégoire, qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaſte & chrétienne.

Nous aſpirions tous deux également à la ſcience, objet le plus capable d'exciter des ſentimens d'envie & de jalouſie : & néanmoins, abſolument exemts de cette paſſion ſubtile & maligne, nous ne connoiſſions & n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous, plus ſenſible à la gloire de ſon ami qu'à la ſienne propre, cherchoit, non à l'emporter ſur lui, mais à lui cèder & à l'imiter.

Notre principale étude, & notre unique but, étoit la vertu. Nous ſongions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuſe immortalité, & en nous détachant de plus

en

en plus de l'amour des choſes de la terre. Nous prenions pour conducteur & pour guide la parole de Dieu. Nous nous ſervions nous-mêmes de maitres & de ſurveillans, en nous exhortant mutuellement à la piété; & je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque ſorte de vanité à s'exprimer ainſi, que nous nous tenions lieu de règle l'un à l'autre, pour diſcerner le faux du vrai, & le bon du mauvais.

Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulans, violens, ou dérèglés dans leurs mœurs; & nous ne fréquentions que ceux qui par leur modeſtie, leur retenue, & leur ſageſſe pouvoient nous aider & nous ſoutenir dans le bon deſſein que nous avions, ſachant qu'il en eſt des mauvais exemples comme des maladies contagieuſes, qui ſe communiquent aiſément.

Ces deux Saints, & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillerent toujours parmi leurs compagnons par la beauté & la vivacité de leur eſprit, par leur aſſiduité au travail, par le ſuccès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité & la promtitude avec laquelle ils ſaiſirent toutes les ſciences qu'on enſeignoit à Athenes, belles-lettres, poëſie, éloquence, philoſophie: mais ils ſe diſtinguerent encore plus par une innocence de mœurs, qui étoit allarmée à la vue du moindre danger, & qui craignoit juſqu'à l'ombre du mal. Un ſonge qu'eut S. Grégoire dans ſa plus tendre jeuneſſe,

& dont il nous a laiſſé en vers une élégante deſcription, contribua beaucoup à lui inſpirer de tels ſentimens. Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux Vierges de même âge, & d'une égale beauté, vétues d'une maniere modeſte, & ſans aucune de ces parures que recherchent les perſonnes du ſiecle. † Elles avoient les yeux baiſſés en terre, & le viſage couvert d'un voile, qui n'empêchoit pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandoit *ſur leurs* joues une pudeur virginale. Leur vue, ajoute le Saint, me remplit de joie: car elles me paroiſſoient avoir quelque choſe au deſſus de l'humain. Elles de leur côté m'embraſſerent & me careſſerent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement: & quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, l'une qu'elle étoit la * Pureté, & l'autre la * Continence, mais toutes deux les compagnes de Jéſus-Chriſt, & les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleſte. Elles m'exhorterent d'unir mon cœur & mon eſprit au leur, afin que m'aiant rempli de l'éclat de la virginité, elles puſſent me préſenter devant la lumiere de la Trinité immortelle. Après ces paroles elles s'envolerent au ciel, & mes yeux les ſuivirent le plus loin qu'ils purent.

* Ἁγνεία.

* Σωφροσύνη.

Tout

† Κρυβίμων δ' ἐφύπερθε παρήατα νηδὺ παρειὰς
Κρυψάσαιται, καπὰ νῶς ἑαυτὸν ὄμμαν' ἔχων·
Ἀϊδόες ἀμφοτέρηση ἐπέπρεπε καλὸν ἰρινθος,
Ὅσσον ἐυπήλων φάος ὑπ' ἀνθρώπων.

Tout cela n'étoit qu'un ſonge, mais qui fit un effet très réel ſur le cœur du Saint. Il n'oublia jamais cette image ſi agréable de la chaſteté, & il la repaſſoit avec plaiſir dans ſon eſprit. Ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu, qui s'enflammant de plus en plus, l'embraſa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avoient grand beſoin lui & Baſile d'une telle vertu, pour ſe ſoutenir au milieu des périls d'Athenes, la ville du monde la plus dangereuſe pour les mœurs à cauſe de ce concours extraordinaire de jeunes gens qui s'y rendoient de toutes parts, & qui y apportoient chacun leurs vices & leurs dérèglemens. Mais, dit ſaint Grégoire, nous eumes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue quelque choſe de pareil à ce que diſent les poëtes d'un fleuve qui conſerve la douceur de ſes eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, & d'un animal qui ſubſiſte au milieu du feu. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec les méchans. Nous ne connoiſſions à Athenes que deux chemins: l'un, qui nous conduiſoit à l'Egliſe, & aux ſaints Docteurs qui y enſeignoient; l'autre, qui nous menoit aux Ecoles, & chez nos maitres de litérature. Pour ceux qui conduiſoient aux fêtes mondaines, aux ſpectacles, aux aſſemblées, aux feſtins, nous les ignorions abſolument.

Il ſemble que des jeunes gens de ce caractere, qui ſe ſéparoient de toute ſociété, qui n'avoient aucune part aux plaiſirs &

aux divertiſſemens de ceux de leur âge, dont la vie pure & innocente étoit une cenſure continuelle du dérèglement des autres, devoient être en butte à tous leurs compagnons, & devenir l'objet de leur haine, ou du moins de leur mépris & de leurs railleries. Ce fut tout le contraire; & rien n'eſt plus glorieux à la mémoire de ces deux illuſtres amis, &, j'oſe le dire, ne fait plus d'honneur à la piété même, qu'un tel évenement. Il faloit en effet que leur vertu fût bien pure, & leur conduite bien ſage & bien meſurée, pour avoir ſu, non ſeulement éviter l'envie & la haine, mais s'attirer généralement l'eſtime, l'amour, le reſpect de tous leurs compagnons.

C'eſt ce qui parut d'une maniere bien éclatante, lorſqu'on apprit qu'ils ſongeoient à quitter Athenes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut univerſelle. Les cris & les plaintes retentiſſoient de toutes parts. Les larmes coulerent de tous les yeux. Ils alloient perdre, diſoient-ils, tout l'honneur de leur ville, & la gloire de leurs écoles. Les maitres & les écoliers, joignant aux prieres & aux plaintes la force & la violence, proteſtoient qu'ils ne les laiſſeroient point aller, & qu'ils ne conſentiroient jamais à leur départ. Il falut effectivement que l'un d'eux cèdât à un empreſſement ſi extraordinaire, & que l'on pourroit plutôt appeller une violente conſpiration: ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut ſa douleur.

Je

Je ne ſai s'il eſt poſſible d'imaginer un modèle plus parfait pour les jeunes gens, que celui que je viens d'expoſer à leurs yeux, où l'on trouve réunis tous les traits qui peuvent rendre la Jeuneſſe aimable & eſtimable: nobleſſe du ſang, beauté d'eſprit, ardeur incroiable pour l'étude, ſuccès merveilleux dans toutes les ſciences, manieres polies & honnêtes, modeſtie étonnante au milieu des louanges & des applaudiſſemens publics, &, ce qui releve infiniment toutes ces qualités, une piété & une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroitre & fortifier. On peut lire dans le troiſieme Tome des Lettres de M. du Guet un caractere admirable de ces deux grands Saints, compoſé exprès pour des écoliers qui répondoient ſur quelques-uns de leurs traités.

Outre les exemples de quelques Saints illuſtres du chriſtianiſme, tels que les deux que j'ai propoſés, il eſt bon que les jeunes gens en cherchent eux-mêmes dans les livres ſacrés. Ils trouveront le jeune Samuel, qui par ſa piété & ſa vertu ſe rendoit également agréable à Dieu & aux hommes: *Puer autem Samuel proficiebat atque creſcebat, & placebat tam Domino, quàm hominibus.* 1. *Reg.* 3. 26. Ils y admireront un ſaint Roi, qui dès l'âge de huit ans, marchant ſur les traces de David, fut toujours attentif à plaire en tout à Dieu: *Fecit quod placitum erat coram Domino, & ambulavit per omnes vias David patris ſui.* 4. *Reg.* 22. 2. Ils y verront Tobie le pere, après avoir paſſé lui-même ſa jeu-

neſſe dans l'innocence, en fuiant la compagnie de ceux qui alloient adorer les veaux d'or, en ne faiſant paroitre rien de puérile dans ſa conduite, & gardant exactement toutes les obſervances de la Loi dès l'âge le plus tendre: *Salus fugiebat consortia omnium. . . Nihil puerile geſſit in opere. . . Hæc & his ſimilia ſecundùm legem Dei puerulus obſervabat:* ils le verront, dis-je, élever ſon fils de la même ſorte, en lui enſeignant dès ſon enfance à craindre Dieu, & à s'abſtenir de tout péché: *Quem ab infantia timere Deum docuit, & abſtinere ab omni peccato.* Ils ſeront ſurpris de trouver longtems avant le chriſtianiſme un courage véritablement héroïque & chrétien dans les ſept freres Maccabées, tous déterminés à mourir par les plus cruels ſupplices, plutôt que de violer la Loi de Dieu: *Parati ſumus mori, magis quàm patrias Dei leges prævaricari.*

Tob. cap. 1.

Ibid.

2. Maccab. 7. 2.

Mais c'eſt dans la ſource même de la ſainteté & de la piété qu'ils doivent aller puiſer leurs ſentimens, c'eſt-à-dire dans Jéſus-Chriſt, qui, pour ſanctifier l'enfance & l'adoleſcence, a bien voulu naitre enfant, & dans la ſuite donner aux jeunes gens l'exemple de toutes les vertus qui leur conviennent, par ſon exactitude à aller au Temple aux jours marqués, par ſon attention à écouter les Docteurs, par la ſageſſe & la modeſtie de ſes réponſes, par ſon application à faire l'œuvre de ſon pere, & à exécuter ſes ordres, ſans conſulter en cela ni le ſang ni la nature; par

ſa parfaite ſoumiſſion à ſes parens, enfin par le ſoin qu'il a pris de faire paroître au dehors devant Dieu & devant les hommes, à meſure qu'il avançoit en âge, des progrès ſenſibles de la grace & de la ſageſſe, dont il avoit reçu la plénitude dès le premier moment de ſon Incarnation.

Concluſion de cet Ouvrage.

ME VOICI enfin arrivé à la fin de mon Ouvrage. Je croi ne l'avoir entrepris que par des vues du bien public, pour être de quelque ſecours, ſi je le pouvois, aux jeunes gens, & à ceux qu'on charge de leur éducation. Je n'ai point cherché à y rien dire qui pût faire la moindre peine à aucun de mes confreres, ni à qui que ce ſoit. Si pourtant cela étoit arrivé contre mon deſſein, & ſans que je m'en fuſſe aperçu, je les prie de ne pas me l'imputer, & d'interpréter en bonne part ce qui me ſera échapé ſans mauvaiſe intention.

Après cet avertiſſement, il ne me reſte qu'à prier celui qui eſt le Maitre unique des hommes, de qui vient toute lumiere & tout don excellent, qui diſpenſe les talens comme il lui plait, & qui en donne le bon uſage, à qui ſeul il appartient de parler au cœur auſſi bien qu'à l'eſprit; de le prier, dis-je, qu'il veuille répandre ſa bénédiction ſur cet Ouvrage, ſur l'Auteur, ſur les enfans, ſur les peres, les meres, les maitres, les domeſtiques, en un mot ſur tous ceux qui ſont emploiés à l'édu-

cation de la Jeuneſſe en quelque lieu & dans quelque Collège qu'ils ſoient: & en particulier qu'il daigne verſer abondamment ſes graces ſur l'Univerſité de Paris, y conſerver & y augmenter de plus en plus, non ſeulement le goût des ſciences & de l'étude qui y a toujours regné, mais encore plus celui de la piété & de la religion, qui en fait juſqu'ici la plus ſolide gloire. *Amen.*

FIN.

TA-

TABLE

Des ſujets contenus dans ce quatrieme Volume.

TROISIEME PARTIE

DE

L'HISTOIRE PROFANE

SUITE DE L'HISTOIRE

ROMAINE.

TROISIEME MORCEAU

DE

L'HISTOIRE ROMAINE.

ESPACE de 53 ans depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, juſqu'à la défaite de Perſée. Page 1

CHAPITRE PREMIER.

Récit des faits. 3
FABIUS DICTATEUR. 7

TABLE

Bataille de Cannes. 11
Scipion le Général, rétablit les affaires d'Espagne. 18
Scipion retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique. 26
Guerre contre Philippe Roi de Macedoine. 37
Guerre contre Antiochus Roi de Syrie. 42
Fin & mort de Scipion. 48
Mort d'Annibal. 53
Guerre contre Perſée dernier Roi de Macedoine. 54

CHAPITRE SECOND.

Réflexions. 58
ARTICLE I. *Diverſes qualités de ceux dont il eſt parlé dans ce troiſieme morceau de l'Hiſtoire Romaine.* 60
ANTIOCHUS *Roi de Syrie.* 61
PHILIPPE & PERSÉE, *Rois de Macedoine.* 63
PAUL EMILE. 65
FABIUS MAXIMUS. 76
ANNIBAL & SCIPION *comparés enſemble.* 82
§. I. *Vertus militaires.* 83
1. *Etendue d'eſprit pour former & exécuter de grands deſſeins.* ibid.
2. *Profond ſecret.* 85
3. *Bien connoître le caractere des Chefs contre qui l'on a à combattre.* 86
4. *Entretenir dans les troupes une diſcipline exacte.* 87
5. *Vivre d'une maniere ſimple, modeſte, frugale,*

gale, laborieuſe. 88
6. *Savoir également emploier la force & la ruſe.* 91
7. *Ne hazarder jamais ſa perſonne ſans néceſſité.* 92
8. *Art & habileté dans les combats.* 93
9. *Avoir le talent de la parole, & ſavoir manier adroitement les eſprits.* 94
Concluſion. 96
§. II. *Vertus morales & civiles de Scipion.* 99
1. *Généroſité, libéralité.* 102
2. *Bonté, douceur.* 103
3. *Juſtice.* 105
4. *Grandeur d'ame.* 106
5. *Chaſteté.* 107
6. *Religion.* ibid.
ART. II. *Principaux caracteres & principales vertus des Romains par raport à la guerre.* 110
1. *Equité & ſage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.* 114
2. *Fermeté & conſtance dans une réſolution une fois priſe & arrêtée.* 115
3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires : ſévérité incroiable pour la diſcipline : diverſes récompenſes du mérite.* 117
4. *Clémence & modération dans la victoire.* 121
5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adverſité.* 124
6. *Juſtice & bonne foi, principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoiens, des alliés & des peu-*

peuples conquis. 125
7. *Reſpect pour la religion.* 133
8. *Amour de la gloire.* 135

QUATRIEME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

CHANGEMENT de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'hiſtorien Polybe, livre ſixieme de ſon hiſtoire. 138

CHAPITRE PREMIER.

Principes de Polybe ſur les differentes ſortes de gouvernemens, & en particulier ſur celui des Romains. 139
Pouvoir des Conſuls. 142
Pouvoir du Sénat. 143
Pouvoir du Peuple. 144
Mutuelle dépendance des Conſuls, du Sénat, & du Peuple. 145
Cauſes du changement d'une République en Monarchie. 150

CHAPITRE SECOND.

Changement de la République Romaine en Monarchie. 158
Richeſſes ſuivies du luxe dans les bâtimens, les

les meubles, la table, &c. 160
Goût pour les ſtatues, les tableaux, &c. 163
Avarice inſatiable : injuſtices : rapines : mauvais traitement à l'égard des alliés & des peuples conquis. 166
Ambition démeſurée, deſir effréné de dominer, ſuivis de factions, de ſéditions, de meurtres, de proſcriptions, & de la ruïne entiere de la liberté. 170
1. LES GRACQUES. 173
2. MARIUS & SYLLA. 177
3. CESAR. POMPE'E. 185
4. LE JEUNE OCTAVIUS. 189

QUATRIEME PARTIE.

DE *la Fable & des Antiquités.* 205

CHAPITRE PREMIER.

De la Fable. ibid.
ART. I. *De l'origine de la Fable.* 206
ART. II. *De l'utilité de la Fable.* 213

CHAPITRE SECOND.

Des Antiquités. 219
Utilité de l'étude des Antiquités. 220
Faits & réflexions ſur ce qui regarde l'invention des Arts. 230
§. 1. *Découvertes échapées aux Anciens.* ibid.
§. 2. *Honneurs rendus aux Savans.* 237

TABLE

§. 3. *Des meſures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.* 241
I. *Meſures de tems.* 242
II. *Meſures itinéraires.* ibid.
III. *Des monnoies anciennes.* 243
Monnoies Grecques. 244
Monnoies Romaines. 245
Nombres Romains. 246
Tarif des Monnoies Grecques. ibid.
Tarif des Monnoies Romaines. 248

LIVRE CINQUIEME.

De la Philoſophie. 251
ARTICLE I. *La Philoſophie peut beaucoup ſervir au règlement des mœurs.* 253
ART. II. *La Philoſophie peut beaucoup ſervir à perfectionner la raiſon.* 264
ART. III. ET IV. *La Philoſophie ſert à orner l'eſprit d'une infinité de connoiſſances curieuſes. Elle ſert auſſi à inſpirer un grand reſpect pour la religion.* 279
Phyſique des Savans. 281
Syſtêmes du monde. ibid.
Phyſique des enfans. 294
§. I. *Plantes. Fleurs. Fruits. Arbres.* 297
§. II. *Animaux.* 305
Poiſſons. ibid.
Oiſeaux. 307
Animaux de la terre. 313
Utilité de ces obſervations phyſiques. 320

ART.

ART. IV. *La Philoſophie ſert à inſpirer un grand reſpect pour la religion.* 322

LIVRE SIXIEME.

Du gouvernement intérieur des Claſſes & du Collège.

AVANT-PROPOS. 326

ARTICLE I. *Importance de la bonne éducation de la Jeuneſſe.* 327
ART. II. *On examine ſi l'éducation publique doit être préférée à l'inſtruction domeſtique & particuliere.* 338

PREMIERE PARTIE.

AVIS généraux ſur l'éducation de la Jeuneſſe. 346
ARTICLE I. *Quel but on doit ſe propoſer dans l'éducation.* 347
ART. II. *Etudier le caractere des enfans, pour ſe mettre en état de les bien conduire.* 351
ART. III. *Prendre d'abord de l'autorité ſur les enfans.* 356
ART IV. *Se faire aimer & craindre.* 360
ART. V. *Des châtimens.* 366

TABLE.

§. I. *Inconvéniens & dangers des châtimens.* [illegible]

§. II. *Regles à obſerver dans les châtimens.* 370

ART. VI. *Des réprimandes.* 378
1. *Sujet de réprimander.* [illegible]
2. *Tems où il faut placer la réprimande.* 379
3. *Maniere de faire les réprimandes.* 380
ART. VII. *Parler raiſon aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire uſage des louanges, des récompenſes, des careſſes* 384
ART. VIII. *Accoutumer les enfans à être vrais.* 389
ART. IX. *Accoutumer les jeunes gens à la politeſſe, à la propreté, à l'exactitude.* 391
ART. X. *Rendre l'étude aimable.* 395
ART. XI. *Accorder du repos & de la récréation aux enfans.* 402
ART. XII. *Former les jeunes gens au bien par ſes diſcours & par ſes exemples.* 414
ART. XIII. *Piété: religion: zele pour le ſalut des enfans.* 417

SECONDE PARTIE.

DEVOIRS *particuliers par raport à l'éducation de la Jeuneſſe.* 413

CHA-

TABLE.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal. ibid.
ARTICLE I. *De la nourriture des Penſionnaires.* 415
ART. II. *Des études.* 419
ART. III. *De la diſcipline du Collège.* 425
ART. IV. *De l'éducation.* 434
ART. V. *De la Religion.* 442
§. I. *Des inſtructions.* ibid.
§. II. *De l'uſage des Sacremens.* 453

CHAPITRE SECOND.

Du devoir des Régens. 469
ARTICLE I. *De la diſcipline des Claſſes.* ibid.
ART. II. *Faire paroitre les écoliers en public.* 472
§. I. *Des Exercices.* ibid.
§. 2. *Des Tragédies.* 481
§. 3. *De la Prononciation.* 487
ART. III. *Des compoſitions & des actions publiques.* 501
ART. IV. *Des études que doivent faire les maitres.* 507
ART. V. *Application de quelques règles particulieres à la conduite & à l'intérieur des Claſſes.* 513

CHAPITRE TROISIEME.

Du devoir des Parens. 521

CHA-

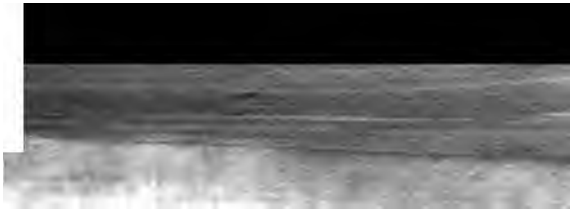
TABLE.

CHAPITRE QUATRIEME.

Du devoir des Précepteurs. 534

CHAPITRE CINQUIEME.

Du devoir des Ecoliers. 543

Conclusion de cet Ouvrage. 559

FIN.